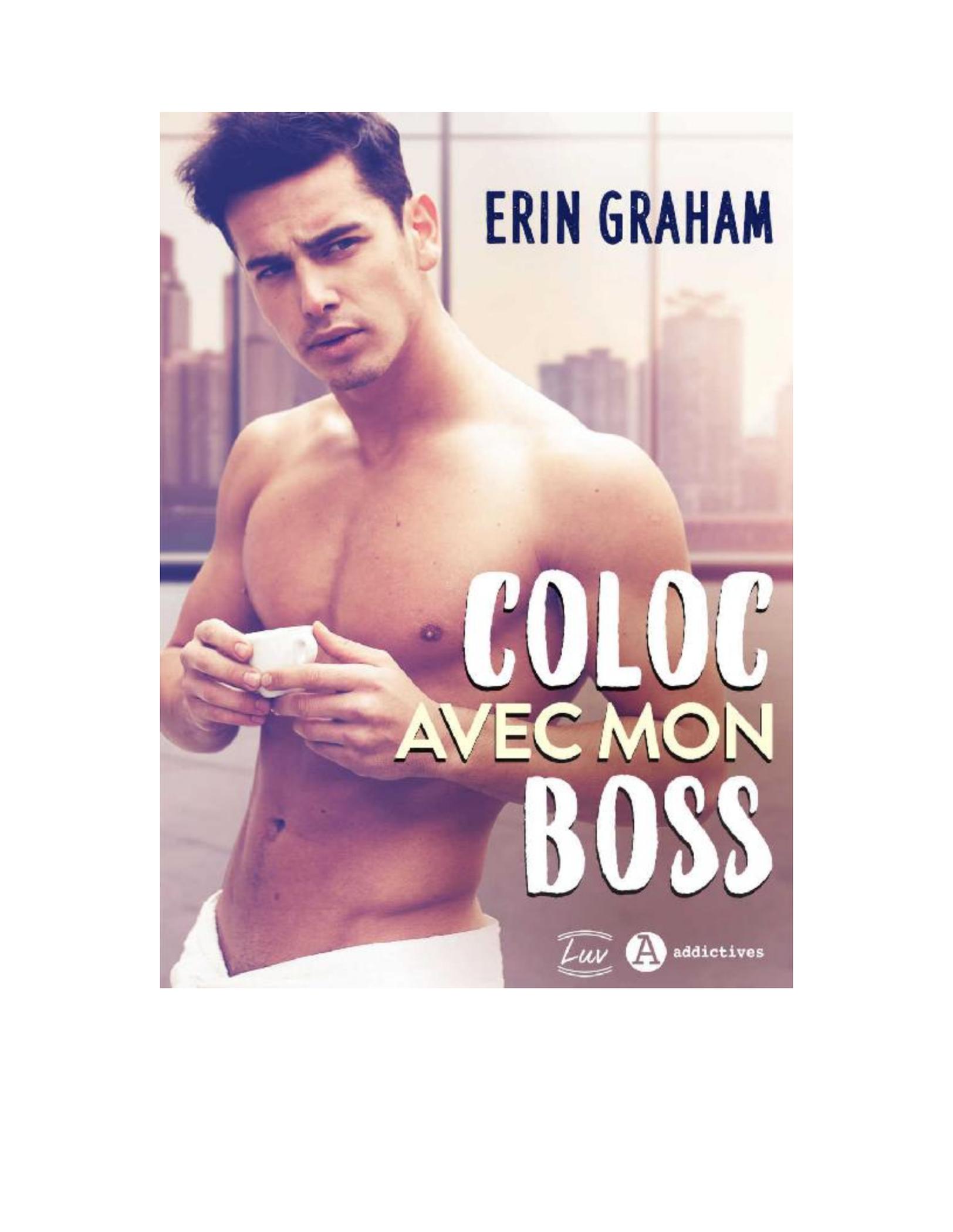


ERIN GRAHAM

COLORED  
AVEC MON  
BOSS



addictive



ERIN GRAHAM

COLOC  
AVEC MON  
BOSS

Luv



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

**Facebook** : [facebook.com/editionsaddictives](https://facebook.com/editionsaddictives)

**Twitter** : [@ed\\_addictives](https://twitter.com/ed_addictives)

**Instagram** : [@ed\\_addictives](https://www.instagram.com/ed_addictives)

Et sur notre site [editions-addictives.com](https://editions-addictives.com), pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

**Disponible :**

## **Billionaire & Secret**

Dayton Reeves est rockeur le jour, businessman la nuit. Mais la mission qu'il poursuit, il la garde secrète.

Aussi, quand Anna rentre dans sa vie, elle ne voit que le rockeur : célèbre, charismatique, adulé.

Si le coup de folie ne dure qu'une nuit, le mystère sera préservé. Mais l'attraction est plus forte que prévu et surtout Anna est plus coriace qu'il ne pouvait l'imaginer.

Tout lui dire ? Hors de question. Se débarrasser d'elle ? Impossible. Entre Anna et Dayton, qui craquera le premier ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



LISA  
SWANN

BILLIONAIRE &  
**SECRET**

 Addictives

**Disponible :**

## **Breaking the Ice**

Paige a enfin réalisé le rêve de toute sa vie : elle intègre le staff médical des Rangers, la célèbre équipe de hockey new-yorkaise.

Passé le choc de soigner les superstars qu'elle voyait habituellement à la télé, la jeune femme profite à fond de cette nouvelle vie.

Tout est parfait sauf côté cœur, car là, c'est plutôt le désastre ! Mais Paige refuse d'y penser : elle a trop de boulot et, au travail, son contrat lui interdit de sortir avec un collègue ou un joueur. Et c'est mieux comme ça.

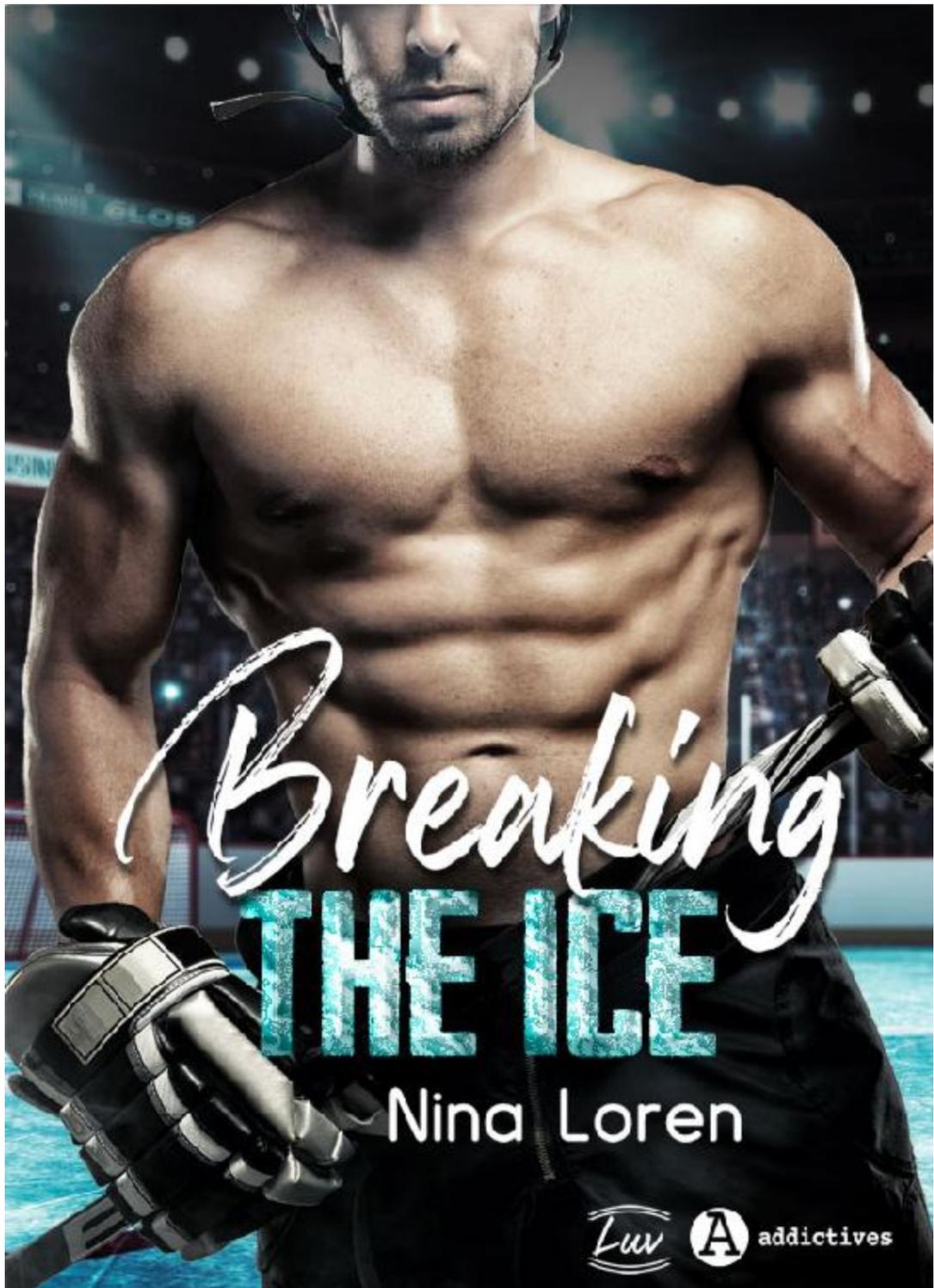
Enfin, ça, c'était avant l'arrivée de Soren Pettersen dans l'équipe des Rangers...

Ce dernier est beau, talentueux, mystérieux, sexy... et Paige n'est pas prête du tout à lui faire des massages tout en restant professionnelle !

Pour préserver leur carrière, il leur est impossible de craquer.

Un seul mot d'ordre : respecter les règles. Mais les transgresser n'a jamais été aussi tentant !

[Tapotez pour télécharger.](#)



*Breaking*  
**THE ICE**

Nina Loren

Luv **A** additives

**Disponible :**

## **Donovan, roi des connards**

Donovan est un connard avec les femmes, il le sait et l'assume, et ses conquêtes savent qu'il ne leur offrira jamais plus d'une nuit. Il aime le sexe, les partenaires variées, multiplier les plaisirs et les orgasmes, et surtout ne pas s'engager.

Jamais il n'a été déstabilisé... avant Penny. À leur première rencontre, elle lui balance son cocktail à la figure. À leur deuxième, elle l'envoie bouler sans cérémonie.

Surpris qu'elle lui résiste, sous le charme, Donovan est décidé à la séduire ! Mais la pétillante jeune femme pourrait bien le surprendre et le piéger à son propre jeu !

[Tapotez pour télécharger.](#)

LENA K.  
SUMMERS

**DONOVAN**

*roi des  
connards*



addictives

**Disponible :**

## **Fucking Paradise Island**

Kate est surnommée la « Dragonne », et ce n'est pas pour rien ! Bourreau de travail, caractère bien trempé, elle impressionne autant qu'elle effraie. Contrainte à des vacances forcées, elle atterrit sur la petite île de Paradise Island, au cœur de la Polynésie française. Au programme : soleil, plage, farniente... tout ce qu'elle déteste !

Et la cerise sur le gâteau ? Anton. Sexy et mystérieux, il lui tient tête et la rend dingue... au point de bouleverser tous ses repères.

Elle refuse de céder même au désir, il est décidé à la faire succomber...

Ça promet !

[Tapotez pour télécharger.](#)

MILA  
JENSEN

**FUCKING**  
*Paradise  
Island*



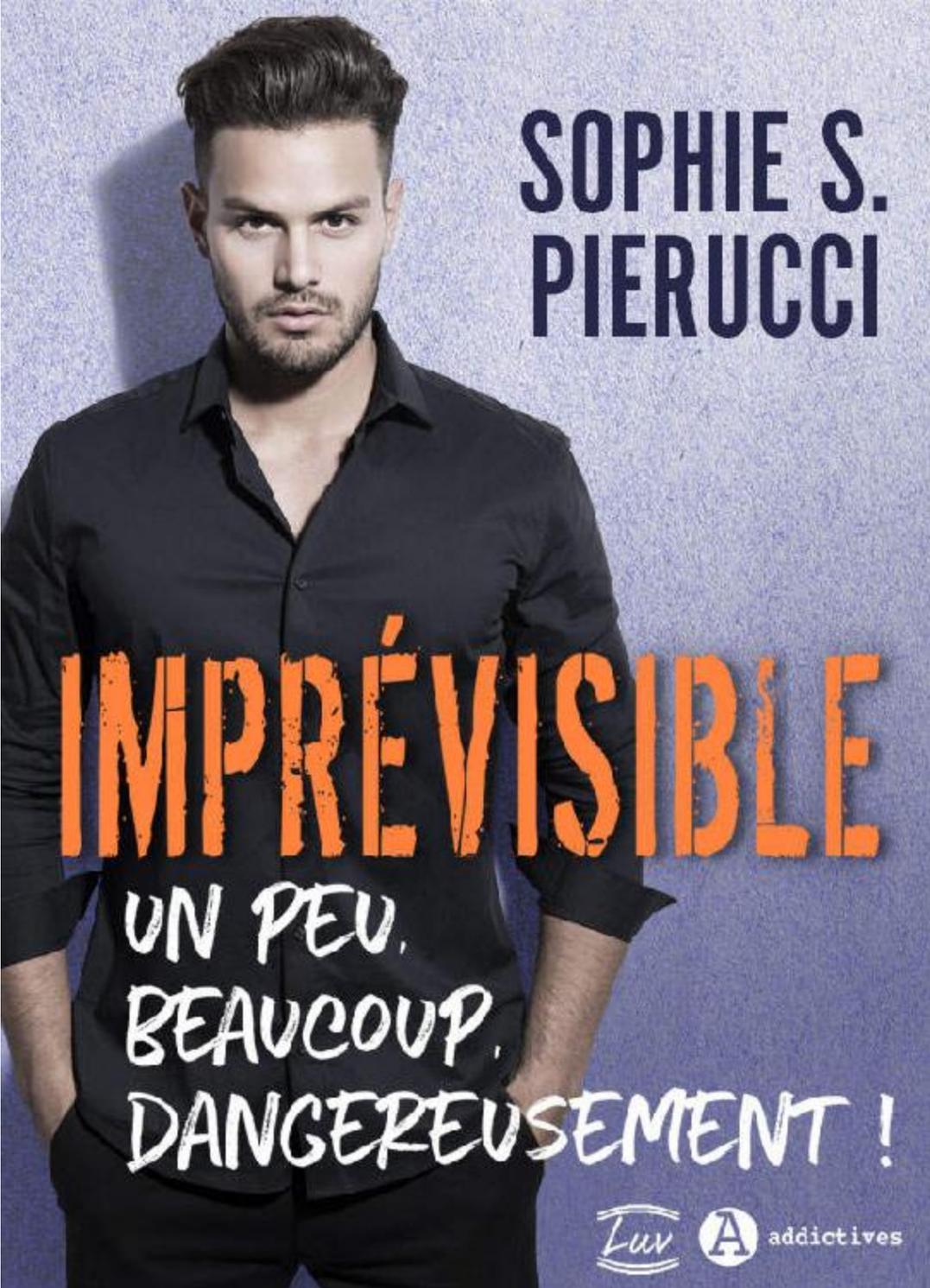
addictives

**Disponible :**

## **Imprévisible – Un peu, beaucoup, dangereusement !**

Leia Taylor est une femme forte et sûre d'elle. Elle a surmonté tellement d'épreuves par le passé qu'aujourd'hui elle se sent prête à tout affronter. Tout sauf Jack !

[Tapotez pour télécharger.](#)



SOPHIE S.  
PIERUCCI

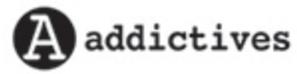
IMPRÉVISIBLE

UN PEU,  
BEAUCOUP,  
DANGEREUSEMENT !

Luv  addictives

Erin Graham

# COLOC AVEC MON BOSS



# 1

## Étienne

– Et donc, une campagne est prévue pour débiter dans quelques semaines, Antoine a déjà prévenu nos partenaires imprimeurs de l'urgence de votre requête. Le client semble satisfait, nous avons signé l'accord de principe la semaine dernière.

J'adresse un sourire victorieux à Antoine et Ophélie, qui eux aussi affichent un regard confiant. Une affaire rondement menée. Et franchement, je ne peux nier que je suis ravi d'arriver au bout de ces présentations. Cela fait une semaine que nous passons en revue tous nos dossiers en cours pour la satisfaction de ces investisseurs un peu trop pointilleux à mon goût. Tout ça parce que nous avons repris l'affaire familiale pour laisser nos parents s'amuser en France avec la branche française de la compagnie. Leur demande est légitime, paraît-il, mais ces gens s'avèrent plus exigeants que nos clients eux-mêmes.

J'accroche le regard de M<sup>me</sup> Hanley mère, la patronne de la grande société d'investissement Hanley qui nous suit et nous finance depuis des décennies.

– Tout ce que nous avons entendu cette semaine est très impressionnant, me félicite-t-elle. Vraiment, je suis sous le charme. Sans manquer de respect à M. Maréchal père, ni à feu votre grand-père, je trouve vos approches innovantes et dynamiques.

Antoine ne peut se retenir de bomber le torse de fierté. Quant à Ophélie, son sourire redouble. Du beau travail d'équipe.

– Cependant... ajoute le fils Hanley d'un air soucieux, minuscule et insignifiant à côté de sa mère, nous ne pouvons décider du renouvellement de notre partenariat pour l'instant.

Un silence épais s'abat dans la salle de réunion. Je détaille l'homme, petit, mince et à l'allure peu avenante en attendant la suite. Sûr de lui, il se redresse sur son fauteuil en jetant un regard entendu à sa mère qui hoche la tête sobrement.

C'est quoi ce changement de plan ?

– Veuillez m'excuser, monsieur Hanley, mais je pensais que nous avions répondu à toutes vos attentes, de la manière que vous souhaitiez et...

– Oui, oui, tout à fait, monsieur Maréchal, je ne remets aucunement en doute la qualité de votre travail. Le problème n'est pas là.

Antoine gesticule nerveusement sur son siège avant de prendre la parole.

– Je ne comprends pas, notre carnet de commande est plein, comme vous avez pu le constater, nos clients se fidélisent, nous en avons même approché de nouveaux cette année, et...

– Ce n'est pas ça non plus, ajoute le jeune arriviste en face de nous.

– Ce que mon fils veut dire, tente d'expliquer d'un air calme la présidente du groupe, c'est que ce qui fait l'objet de notre réticence n'est pas votre travail en soi. Ni votre succès présent qui, effectivement, convient à notre cahier des charges.

– Alors ? s'emporte Ophélie dont le regard trahit trop bien l'agacement.

– Alors, mademoiselle Maréchal, reprend le morveux à cravate, nous nous devons de prendre en compte un autre aspect de la situation de votre société. Nous n'investissons pas avec vous quelques centaines de dollars, vous en conviendrez. L'important pour nous est de déterminer si la croissance effective en ce moment perdurera dans le temps. En d'autres termes, si cette passation de direction reste solide et fiable. Et pour cela, nous basons notre jugement sur un aspect plus personnel concernant les dirigeants. Étant nous-mêmes une société reposant sur des principes précieux, telles que les valeurs fondamentales familiales, nous nous

interrogeons sur les vôtres. Pour rester crédibles, nous nous devons de choisir nos partenaires en fonction de ce paramètre également.

Je me laisse tomber sur mon siège, épuisé par ce nouveau revirement de situation. Mon for intérieur me supplie de l'envoyer paître, lui, ses principes et ses doléances interminablement changeantes. Mais le nombre d'heures passées sur ce projet m'en dissuade aussitôt.

– Bestcom est une société familiale, monsieur Hanley, me contenté-je de lui répondre. Vous le savez très bien. Notre grand-père a...

– Oui, oui, je sais tout ça, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous sommes ici aujourd'hui. Mais il apparaît que pour vos cas personnels, nous nous trouvons loin de l'unité familiale.

– C'est-à-dire ? grince Antoine à ma gauche, prêt à lui arracher les yeux. Je vis avec mon frère, et ma sœur est presque mariée ! Niveau famille, on fait difficilement plus stable !

– Effectivement, reprend le fils à maman beaucoup trop arrogant, mais aucun d'entre vous ne présente l'image d'un foyer aimant traditionnel.

– Quel rapport ? siffle ma sœur, au bord de l'éruption elle aussi.

– Je suis tout à fait conscient que ce genre de critère n'est pas très orthodoxe, mais il nous tient à cœur, s'entête-il sans détourner les yeux de ceux de ma sœur à présent rose de fureur.

Homosexuelle, ma sœur n'apprécie vraiment pas que qui que ce soit la juge sur ses préférences. Et en temps normal, je la soutiens. Simplement, pour ce cas précis, nous parlons de notre support financier principal. Nous pourrions presque nous en passer, mais Bestcom sort d'une crise un peu particulière, nous avons perdu beaucoup de clients, et jouer sans aucun appui financier se révélerait dangereux et compliqué. L'heure n'est pas aux insultes ni aux discussions venimeuses, mais au calme.

– Je ne vois pas en quoi nos vies privées sont à...

– J'aimerais comprendre ce revirement de situation, interromps-je ma sœur en posant une main sur son avant-bras. Nous n'avons rien à nous reprocher sur nos manières de vivre, il me semble.

– Certes, mais aucun d’entre vous n’est un exemple de nos valeurs. Pardonnez-moi si je me montre intrusif dans mon analyse, mais il nous a été remonté ce point important. Votre frère, tout d’abord, est souvent repéré lors de soirées très... libertines, et votre sœur, même si nous sommes pour la liberté sexuelle, ne peut représenter l’unité familiale traditionnelle avec sa... femme. Quant à vous...

*Quant à moi, je suis à deux doigts de te refaire le portrait, pauvre type ! Vas-y, continue comme ça...*

– Quant à vous, reprend-il d’un air serein, depuis votre dernière rupture, il nous semble que vous viviez seul et apparaissez aux rares réceptions auxquelles vous vous rendez en compagnie d’une femme souvent différente... Quelle image rejaillirait sur notre société si nous choisissons de nous allier à vous ? Vos parents représentaient l’unité qui convenait à nos propres clients. Mais compte tenu du fait qu’ils ne font plus partie de cette société...

Sérieusement ? À mes côtés, ma sœur prend une grande inspiration pour se contenir et ne pas leur sauter au visage.

– Bestcom est tout ce qu’il y a de plus sérieux, grogne mon frère, hors de lui. Et la manière dont j’occupe mes soirées et mes week-ends ne vous regarde en rien ! Quelle espèce de...

– Nous savons que nos procédés peuvent vous paraître étonnants, et sans doute révoltants, l’interrompt la mère d’un ton conciliant. Simplement, le nouveau comité décisionnaire considère qu’un partenariat nous engage aussi bien financièrement que moralement. Ce n’est pas un caprice, mais bien une nécessité à leurs yeux. Professionnels comme vous l’êtes, je suis certaine que vous entendez notre besoin à ce sujet. Considérez que cette conversation a pour but de vous donner l’opportunité de contrer les propos qui nous sont remontés, bien malgré nous, par l’un de vos concurrents.

– Concurrent ? Il n’a jamais été question de concurrence dans nos rapports, me semble-t-il ? rétorqué-je froidement.

– Effectivement, cependant ce n’est plus le cas ! lâche brutalement le fiston détestable. L’agence Dynacom a sollicité notre financement. Il me

semble que vous connaissez cette société.

– Shelby ! siffle Ophélie.

Shelby, mon ex. Une sacrée sal... Elle a réellement décidé de nous attaquer sur tous les niveaux.

– Tout à fait ! confirme-t-il. M<sup>lle</sup> Rivery est venue solliciter nos services et je dois bien avouer que son argumentaire de présentation tient la route. Elle m'a présenté des idées et des contrats en cours intéressants.

Les nôtres, bien entendu. Nos anciens clients qu'elle a réussi à détourner de Bestcom. Pour tenir la route, je confirme, ils remplissent les critères, mais pour le reste... Une fois qu'elle devra trouver des idées par elle-même, on en reparlera.

– Je ne suis pas d'accord, rétorque sa mère. Cependant, notre organisation au sein du groupe nous impose la discussion et l'ouverture d'esprit quant aux différents avis du comité de direction, dont mon fils fait partie.

– Et donc ? reprend posément mon frère. M<sup>lle</sup> Rivery vous a expliqué que nous n'étions pas des personnes fréquentables, c'est bien ça ? Vous a-t-elle décrit sa propre situation ? Sa manière de récupérer nos clients en se servant de notre propre base de données et nos propres projets ?

Je pose ma main libre sur celle de mon frère. Nous nous sommes toujours refusés à nous abaisser à cette guéguerre contreproductive en accusant Shelby de quoi que ce soit. Cela finirait par nous retomber dessus.

– Vos accusations sont graves, monsieur Maréchal, mais il ne me semble pas avoir eu vent d'un quelconque procès à ce sujet. De plus, le groupe Hanley n'a pas vocation à jouer les arbitres dans une bataille concurrentielle. Ce qui ressort de l'étude des dossiers est beaucoup plus simple et basique. Dynacom s'avère être une entreprise florissante, et M<sup>lle</sup> Shelby Ribery, la dirigeante principale, est fiancée à son associé...

Ce qu'il ne sait pas le petit, c'est que Shelby ne se mariera jamais avec la pauvre cloche qu'elle a entraînée avec elle dans Dynacom. Cette femme est

une pourriture – et je pèse mes mots – capable de voler des projets et d’écarter les cuisses pour arriver à ses fins. Il est beau l’esprit familial !

Mais elle ne doit pas très bien savoir contre qui elle vient de rouvrir les hostilités.

– Eh bien, vous pourrez faire savoir à Shelby que ses informations ne sont pas exactes ! affirmé-je haut et fort. Je suis également fiancé, Cathy prépare en ce moment même notre mariage. L’été prochain, je pense...

Je ne sais absolument pas d’où me vient cette « Cathy » imaginaire, mais les mots sont sortis un peu trop rapidement. Ma sœur se retourne vivement vers moi, cachant difficilement son étonnement. Quant à mon frère, inutile d’en parler. Je sais qu’il est à deux doigts d’exploser de rire. L’effort pour se retenir doit lui paraître à la limite du surmontable. Et pour mon cas, une haine profonde se déchaîne dans mes veines. Je croyais en avoir terminé avec cette vipère toxique de Shelby. Je pensais que plus jamais je ne ressentirais la moindre émotion à son évocation.

J’avais tort. La haine proche de l’amour, tout ça c’est du blabla... La haine n’a rien à voir avec l’amour, mais plutôt, simplement, avec des envies de meurtre profondes et brutales. Aucun sentiment affectueux là-dedans, je confirme, ça fait bien longtemps que je n’aime plus personne à l’exception de ma famille.

Non, elle, je lui voue un profond dégoût aussi moral que physique.

– Oh ! s’enthousiasme M<sup>me</sup> Hanley. Mais vous nous aviez caché ça !

– Je ne pensais pas que la vie privée devait entrer en compte dans nos rapports commerciaux ! lui répons-je, presque persuadé moi-même de l’existence de cette Cathy totalement imaginaire.

– Dans ce cas-là, ça change pas mal de choses, conclut le fils Hanley. Comme je tiens à suivre ce dossier aux côtés de ma mère, nous allons reprendre tout à zéro. Alors, bien entendu, votre travail reste, il me convient. Simplement, j’aimerais consulter d’autres demandeurs de financements, et soumettre les projets aux membres du comité.

L'investissement est trop important pour minimiser les éventuelles offres intéressantes. Voyez-vous, je suis pour l'égalité des chances. Vous détenez sans doute les critiques les plus élogieuses, l'ancienneté comme l'un de nos plus anciens partenaires commerciaux, mais cela n'exclut pas la possibilité que certains de vos concurrents puissent vous surpasser.

– Bien entendu...

Je déteste ce type. Six mois que je passe mes nuits sur les présentations en tous genres... pour repartir à zéro. Cette fois, ils mériteraient que nous les expulsions bien proprement de nos locaux et tentions de nous auto-suffire. Cependant, après cette crise que nous venons d'essuyer, ce serait suicidaire de notre part. Les parents ne nous pardonneraient pas non plus les risques encourus. Et j'apprécie la présidente. Avant, nous traitions avec elle seule et c'était parfait. Elle est même une amie de nos parents. De plus, je connais une certaine personne que notre retrait de cette course au financement rendrait trop heureuse. Hors de question de lui offrir cette satisfaction.

– Donc, nous regrouperons des équipes de travail lors de soirées et séminaires, afin de connaître mieux nos éventuels futurs collaborateurs. Vous y serez bien entendu conviés avec votre fiancée, monsieur Maréchal. Je suis réellement pressé de la rencontrer.

– Bien entendu...

Il me sourit d'un air ironique. Il n'a pas cru une seconde à l'existence de Cathy. C'est pourtant l'exacte vérité. Enfin, presque. Il doit bien y avoir une Cathy, quelque part, folle amoureuse de moi, non ?

Euh... non. Pour l'instant... Mais je connais quelques personnes susceptibles d'avoir envie de jouer le jeu contre un contrat et quelques billets.

*Il veut une Cathy ? Il va en avoir une.*

Nous nous levons alors que nos clients insupportables prennent congé. Le petit gnome s'empresse d'ouvrir la porte tandis que sa mère se dirige vers moi, embarrassée.

– Je suis désolée. J’ai toujours mené la société seule depuis que mon mari s’est retiré des affaires. Mais il m’a été demandé de laisser la jeunesse prendre ses marques. Je pars en retraite dans une bonne année, je me dois de former la relève et surtout de lui laisser de la place.

– Je comprends, ne vous en faites pas, madame Hanley, la rassuré-je en pressant ses mains entre les miennes. Nous nous prêterons aux nouvelles exigences de votre comité.

– Je vous en remercie. J’ai confiance en vous. Vous êtes mes préférés, et mes protégés, je ne peux oublier toutes ces années de bon partenariat avec vos parents et votre grand-père. Vous pouvez compter sur moi pour vous soutenir.

– Merci à vous. Bonne journée.

– À vous également. Mes amitiés à votre fiancée.

– Je n’y manquerai pas...

Nous les laissons partir, ma secrétaire prenant le relais pour les raccompagner...

*Bon...*

\*\*\*

Antoine se tourne vivement vers moi, goguenard, pour ne pas dire à la limite du rire ironique et insupportable :

– Cathy ? Un mariage ? Non, mais, sérieusement ? Annoncer que tu préservais ta virginité jusqu’au mariage aurait semblé plus crédible, si tu veux mon avis !

– Je ne sais pas ce que je dois comprendre par là, rétorqué-je légèrement irrité par son ricanement un peu trop appuyé à mon goût.

– Non, mais je suis d’accord avec lui ! ajoute ma sœur en croisant les bras sur sa poitrine. Franchement, où es-tu allé chercher une idée pareille ?

On n'est pas dans la mouise avec tes déclarations farfelues ! Autant mettre la clé sous la porte tout de suite !

– Ouais... Toi, en couple ! répète mon frère, riant toujours, comme si je venais de lui raconter une blague incroyable !

– Pire que ça ! Marié ! Étienne, parfois je me demande ce qui se passe dans ta tête...

À les entendre, je mène une vie monacale...

– Ah ben, c'est certain que comparé au queutard de service, ma vie semble insupportablement... simple.

– Dis plutôt ennuyeuse, rétorque mon frangin en s'adossant à la table de réunion. Bon, plus sérieusement, Étienne... J'aimerais que tu répondes à une question qu'il me paraît primordial de poser.

Il retrouve son sérieux, ce qui me convient parfaitement. Il commençait à se montrer fortement vexant.

– Je t'écoute ?

– Bois-tu en cachette ?

Ma sœur retient un rire derrière moi mais pas ses répliques agaçantes, comme à son habitude.

– Je parierais plutôt sur la drogue ! Montre tes pupilles ! Dilatées ? Étrécies ?

Je crois que je les déteste. Enfin, non, à ce stade, je suis loin de la supposition. Je le sais.

*JE LES HAIS !*

– Quoi ? J'essaie de sauver Bestcom ! Il me semble que je suis bien le seul ici, d'ailleurs ! Marrez-vous tant que vous voulez, mais en attendant, il faut bien un superhéros dans cette histoire... Et vous n'en avez clairement pas l'étoffe !

– Oui, mais, Étienne, réplique ma sœur qui décidément trouve toujours quelque chose à redire, Superman, quand il sauve la planète, il ne lance pas des rochers en plastique sur les méchants, tu vois ? Il balance du lourd.

– Eh bien, Cathy est une arme tout aussi redoutable qu’un regard rayon laser !

– Oui, sans doute... quand elle existera, ajoute mon frère en soupirant.

– S’il n’y a que ça ! Je connais quelques femmes qui feront très bien l’affaire... Aucune inquiétude à ce sujet...

– Et franchement, reprend Oph, ses yeux lançant cette fois des éclairs, je ne sais pas si ces gens méritent que l’on coure après leur financement... Leurs propos m’ont blessée.

Cette fois, elle semble touchée, réellement, ce que je comprends. J’oublie immédiatement ses blagues plus que vaseuses pour passer un bras autour de ses épaules.

– La mère Hanley n’est absolument pas comme son fils, Oph. Ne jugeons pas l’ensemble à cause d’un simple élément perturbateur. Les parents ont toujours fait confiance à cette société, et tout s’est toujours bien déroulé... De plus, ce n’est pas comme si nous avions réellement le choix. J’ai confiance en cette femme. Beaucoup moins en son fils, cela dit.

– Tout ça, c’est à cause de cette garce ! grogne-t-elle en serrant les poings. Shelby... Je t’avoue que j’aimerais qu’elle se ratatine un jour sous tous ces sales coups minables.

À qui le dit-elle !

– Ce serait effectivement la cerise sur le gâteau, gagner ce financement et lui faire comprendre qu’elle ne pourra pas éternellement s’attaquer à nous sans retour. Nous l’avons assez laissée faire.

– Dire que c’est ton ex ! Quelle salope !

Ce petit rappel des faits n’était franchement pas indispensable à ce moment de la discussion. Il ne fait que me rappeler que je suis celui qui a fait entrer, à une époque, la louve dans la bergerie. Et que, même si nous

l'en avons chassée, les dégâts de son passage restent encore bien palpables chez Bestcom. Et pas uniquement dans cette agence, d'ailleurs.

Mais c'est un autre sujet.

– Nous allons gagner ce financement, Oph ! J'en fais une affaire personnelle. En plus d'une affaire très professionnelle.

– Je suis d'accord avec ça, Étienne, intervient mon frère, mais tout ça ne sera possible qu'en la présence d'une certaine Cathy dans ta vie, dans ton lit et en instance d'entrer officiellement dans notre belle et grande famille, ce qui, pour le moment, me semble une grosse plaisanterie.

– Je viens de vous dire que j'avais la solution à ce problème, Antoine !

– Ah oui ? s'esclaffe mon frère. Et qui comptes-tu nous dégoter comme perle ?

– J'ai mes connaissances, me contenté-je de répondre.

– Si tu évoques tes plans *escort*, tu peux oublier ! déclare ma sœur en se servant un verre d'eau. Aucun des énergumènes que tu nous as ramenés jusqu'à présent n'a une tête de Cathy et encore moins de future épouse modèle !

– Je te trouve un tantinet vindicative, Ophélie ! Jennyfer était très bien.

– Ben voyons ! Parfaite pour un peep-show, c'est certain. Enfin, Étienne !

Ma sœur, cette ennemie infiltrée au cœur de ma vie.

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

– Nous parlons des call-girls qui ne savent pas se tenir et que tu ramènes à nos dîners avec des clients, s'emporte mon frère. Tu as tellement peur de ressentir quoi que ce soit envers la race humaine, sous-catégorie féminine, que tu choisis systématiquement les pires. Je ne voyais pas comment t'en empêcher jusque-là, mais si ton but est de remporter ce contrat malgré les attaques de Shelby, il va falloir que tu ailles chercher ailleurs ! La garce comprendra aussitôt ton subterfuge idiot et nous perdrons la face. Donc, si tu veux coiffer la concurrence au poteau, je n'y vois pas d'inconvénient, je dirais même que ce n'est pas trop tôt. Mais Étienne, nous choisissons Cathy. Pas toi.

*Non, mais je rêve ou mon frère, mon cadet, me donne des ordres ?*

- C'est moi le boss, on fera ce que j'ai décidé. Jennyfer.
- Dans tes rêves, frerot ! ricane ma sœur. Je me range à l'avis d'Antoine.
- Mais je ne vous demande pas votre avis, figurez-vous !

Incroyable !

– Sans moi, cette société aurait coulé depuis des années, argumenté-je en haussant le ton. Je n'ai aucun ordre à recevoir de vous !

– Sans toi et la confiance aveugle que tu as octroyée à cette pétasse, nous n'aurions pas besoin de redresser cette entreprise, Étienne ! m'attaque Ophélie. Donc, OK pour la revanche, même si je reste outrée par ce que j'ai entendu tout à l'heure. Mais à nos conditions. Sinon, on te vire ! Et je balance tout à papa et maman...

– Tu plaisantes, j'espère ? l'interrogé-je, estomaqué, après avoir compris qu'elle ne plaisantait pas. Tu vas me faire du chantage avec les parents ? Mais tu as quel âge, sérieusement ? Si tu veux te battre et te faire tirer sur les couettes, vois ça avec Antoine ! J'ai légèrement autre chose à faire, même si toi comme ton « frerot » n'avez pas la moindre idée de ce que le mot « responsabilité » signifie.

– Quoi ? J'ai rien dit ! émerge mon frère, l'air absent. Et va te faire foutre, au passage. Mon boulot je le fais, et Ophélie aussi. Simplement, nous n'oublions pas nos vies, nous !

– Tout à fait d'accord ! Et s'il le faut, s'entête ma sœur, j'irai réellement en parler avec les parents, Étienne. J'en ai marre de te voir agir comme un mormon depuis cinq ans.

Mais de quoi parlons-nous exactement ? J'adore ma sœur, mais elle fait parfois preuve d'un comportement maladivement puéril. Et je ne préfère pas m'attarder sur le cas de mon frère.

- Quel rapport ? Et je ne vis pas en mormon ! Je retape la société pour...
- Pour rien du tout ! s'impose mon frère. Ophélie a raison. Il faut tourner la page et avancer. Donc, on va faire simple ! OK pour te suivre mais nous choisissons Cathy. Et tu fais le reste.

– Yes ! s’engoue ma sœur. Je propose Suzanne ! La petite pin-up de l’accueil. Elle a un de ces postérieurs... La perfection !

– Attends, t’étais pas censée être fiancée, toi ? s’étonne mon frère.

– Et alors, même au régime, je ne m’interdis pas de lécher la vitrine... Et encore moins de plonger un doigt dans la pâtisserie si cela s’avère nécessaire !

– Ophélie ! m’étouffé-je.

– Ben quoi ? Détends-toi, le mormon ! Je suis encore pure et fraîche, t’inquiète.

Ben voyons. Cette enfant est vraiment mal élevée, c’est incroyable. C’est moi qui vais finir par alerter les parents.

– Non, mais Suzanne, ça ne va pas, décide Antoine. Elle sent clairement le cul à des kilomètres. Je propose Léthy.

– Qui ça ?

Je ne connais pas cette personne. Ni la précédente, d’ailleurs.

– Léthy, s’agace ma frangine. Ta secrétaire à mi-temps ! Mais non, elle doit avoir maximum 15 ans cette gamine, c’est une stagiaire. Plutôt Doris !

– Doris porte bien son nom et oublie tout, Oph ! réfute mon frère. Elle gaffera ! Karen ?

– Euh, Karen est bizarre et trop tatouée. Le profil n’ira pas. De plus elle est mariée à un homme légèrement possessif. Mauvaise idée.

– Salma, alors ?

– Cette nana est grand-mère ! s’énervé Ophélie. Mais enfin, Antoine, arrête, tu proposes vraiment des plans glauques ! Tu veux que notre Étienne soit dégoûté du sexe, genre, à vie ? Après Shelby, il lui faut un peu de fraîcheur.

– Non, mais attendez ! les stoppé-je en me massant le front, épuisé. Déjà, de qui parlez-vous ? Je ne connais aucune de ces personnes. Et je ne vais pas coucher avec Cathy mais la payer pour qu’elle joue un rôle. Remettons les choses en place deux minutes, s’il vous plaît. Et Oph, assieds-toi, tu me colles un mal de crâne incroyable à tourner autour de la table comme ça.

– Tu ne les connais pas, me répond mon frère, mais pourtant tu les salues tous les matins, Étienne ! C'est bien ça le problème. Tu ne regardes même plus les humains qui gravitent autour de toi. Quant au fait de coucher avec Cathy, n'essaie pas de me faire avaler le fait que tu ne termines pas à l'horizontale avec tes *escorts* lorsque tu les raccompagnes chez elles.

Sentant un ras-le-bol incroyable poindre en moi, je ne juge pas utile de répondre et me contente de le fixer d'un air neutre.

*Mon intimité n'intéresse que moi, nous sommes bien d'accord ?*

– J'y crois pas ! s'écrie Oph en s'asseyant en face de moi. Tu ne couches même pas avec les greluches que tu trimbales à ces soirées ? Non, mais Étienne, si tu payes, c'est pour consommer !

Fatigué...

Et non, je ne « consomme » pas ces femmes, parce que dans le fond, je suis d'accord avec eux sur un point... Toutes celles qui m'ont accompagné se sont toujours révélées être des somnifères ambulants. Aucune conversation intéressante, aucun charme, aucun « truc » qui réveille les instincts, si ce n'est un corps parfait. Mais malheureusement, les plastiques parfaites vides de sens, j'ai appris à m'en méfier.

*Pour toute réclamation à ce propos, merci de vous rapprocher de Shelby Rivery.*

– Ne mélangeons pas tout ! tenté-je afin de détourner le sujet. Je vais demander à Jennyfer.

– Non ! contre Antoine. C'est non, et puis c'est tout ! J'en connais une, discrète, embauchée il y a quelques mois. Cette femme est lumineuse, elle sourit tout le temps, ça te fera du bien. De plus, elle semble sympa et marrante. C'est l'intérimaire que nous avons embauchée pour seconder Josh pendant son absence. Et sérieuse, ce qui ne gêne rien. Elle le remplace depuis trois semaines et franchement, elle fait du bon boulot.

– Oh, mais oui, Elisabeth, je crois ! Je n'ai pas l'impression qu'elle vive en couple, de plus... En tout cas, pour ce que j'en sais, elle ne porte aucune

alliance et n'évoque jamais un éventuel homme dans sa vie lors des pauses-café... ajoute ma sœur pensivement.

– Qui est Josh ?

Les deux me toisent sans sympathie.

– Étienne, Josh, c'est le comptable ! Il bosse pour nous depuis des années ! Faut vraiment que tu te mettes à la page, là, parce que tu me fais flipper !

Comme si je n'avais que ça à faire ! Consulter la gazette du personnel en buvant mon café le matin, devant la photocopieuse.

Domage pour eux, je ne bois pas de café en arrivant. Ici, je bosse. Contrairement à eux, visiblement.

– Et sinon, à part écouter les potins de couloirs, vous travaillez parfois ? Non, c'est juste pour situer jusqu'à quel point Bestcom vous arrose à ne rien faire.

Ma sœur lève les yeux au ciel en se tournant vers notre frère.

– Je suis d'accord pour la comptable.

– Non, mais sérieusement ? Une comptable ? soupiré-je en me laissant aller contre le dossier de mon siège. Et quoi ? On va devoir lui payer l'esthéticienne pour gommer son monosourcil et lui apprendre à se maquiller, aussi ? Encore du fric perdu ! Et merci de m'épargner les longues soirées de discussions passionnantes à propos de plans comptables et d'amortissements...

– Va pour la comptable ! confirme mon frère, visiblement devenu sourd à mes lamentations. De toute manière, vu que tu ne consommes pas, inutile de faire dans la nana bandante et chaudasse. Même si, très honnêtement, elle l'est. Très séduisante. D'ailleurs, j'ai modifié mon tour du matin. Depuis son arrivée, je passe par le service administratif. Tu sais, pour glander devant la photocopieuse... Je change un peu de paysage. Les néons de ce service me vont bien au teint.

Ma sœur pouffe comme une gamine alors qu'il lui adresse un clin d'œil. Je vais virer ces deux zouaves dès la fin de l'opération « Superhéros ». Si nous perdons notre financement, ce sera toujours ça de gagné. Un sacré paquet d'économies en perspective.

– Une comptable ! me lamenté-je en m'affalant sur la table de réunion devant moi... De pire en pire.

– Allez, Étienne, s'amuse ma sœur. Dis-toi qu'elle va t'apprendre plein de secrets pour faire des économies. Ça va être passionnant.

– C'est ça ! Marre-toi !

Mon frère s'étire en se dirigeant vers la porte.

– Très bien. Allons rencontrer notre nouvelle perle. Et Étienne, tu es prié de sourire, pour une fois. Et rappelle-toi : race humaine, femme sans doute sensible et surtout, surtout, sa mère l'a dotée d'un prénom à sa naissance. Elisabeth. Pas M<sup>me</sup> la comptable ! Répète après moi : E...

Je manque de lui coller mon poing en pleine tête alors qu'il tire sur mon bras pour m'enjoindre à me lever.

*Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire...*

## 2

**Lizy**

- Tu y es ?
- Attends deux minutes !

Trottinant à travers les couloirs du service administratif, mon casque sans fil sur les oreilles, je m'empresse de rejoindre le bureau de mon supérieur et ami de toujours.

– Deux minutes, pas plus, Lizy. Mes collègues *frenchies* m'attendent, il est presque vingt et une heures ici, j'ai faim.

J'ouvre la porte en trombe et me rue sur son ordinateur pour le mettre sous tension.

- Oui, oui, attends, j'allume. Sinon, c'est bien la France ?
- Nickel. Pas plus, pas moins que la dernière fois que tu m'as demandé, c'est-à-dire il y a cinq minutes. Bon, t'en es où ?

L'écran s'anime devant moi et la fenêtre mot de passe apparaît.

- C'est bon.
- Super. Alors, le mot magique, c'est « Lizy Miller la femme de ma vie ».
- T'es sérieux ?
- Pas du tout. Tente ma date de naissance, t'auras plus de chance.
- Très drôle ! ricané-je en tapant les chiffres, ouvrant le Graal. C'est bon. Ensuite ?

– Ensuite tu trouves le dossier « Mensuel », normalement, tu as le raccourci en haut à droite du bureau.

Effectivement. J'ouvre le dossier, vérifie que ce que je recherche s'y trouve bien et ouvre ensuite sa boîte mail pour l'envoyer sur ma propre messagerie afin de récupérer de quoi travailler pour la fin du mois.

– C'est bon ! déclaré-je, ravie et presque excitée de pouvoir trifouiller les chiffres de fin de mois toute seule, cette fois. C'est envoyé ! Merci Josh !

– De rien. C'est moi qui aurais dû penser à replacer les fichiers sur le réseau. Sinon, tu es toujours sur ma messagerie ?

– Oui, pourquoi ?

– Attends, tu vas te marrer, je t'envoie un truc. Mets le son.

Je m'exécute en me détendant au creux de son fauteuil moelleux – beaucoup plus que le mien, au passage. Ce qui, de mon point de vue, est de l'abus de pouvoir. D'accord, il est mon supérieur, mais il ne me semble pas que son statut nécessite un meilleur matériel. Après tout, mon fessier s'avère tout aussi sensible que le sien, non ?

– Je peux te piquer ton siège, aussi ?

– Ouais, si tu veux, je le récupère quand je rentre. En attendant, pique tout ce que tu veux. Tu peux même t'installer dans mon fief. Mais je t'interdis de repenser la déco...

– La déco ? ricané-je en scrutant les murs blancs et le bureau austère. Quelle déco ? Cette pièce est plus sinistre qu'une cellule de monastère !

– Mouais... Je peux t'affirmer qu'elle n'a de monastère que l'allure... Et son propriétaire n'est pas vraiment un moine non plus. N'ouvre pas le second tiroir...

Je m'empresse de désobéir et pousse un cri étouffé en découvrant sa « déco interne ».

– Sérieusement, Josh ? Mais nous sommes sur un lieu de travail, il est urgent de te le rappeler.

– C'est ça... merci du conseil. Referme ça tout de suite, petite impudente ! Sinon, tu fais quoi de beau ce soir ? me demande-t-il pour

combler mon attente.

– Rien de spécial, Alan semble fatigué en ce moment, soupiré-je en refermant sa caverne « d'Ali Cochon Baba ».

– Fatigué de quoi ? Ce type passe ses journées à gober les mouches ! Franchement, tu as mieux à faire que de t'enterrer avec ce type.

– Il a ses bons côtés ! C'est un artiste ! rétorqué-je sans conviction, bien trop consciente qu'il a raison.

– Mouais, tu m'en diras tant ! Tu sais que ton optimisme ne pourra pas sauver tout le monde, ma belle ? Tu t'ennuies avec lui.

Pas faux, mais pas non plus totalement vrai. Et puis, Alan est gentil. Simplement un peu perché dans son monde.

– Tu sais que tu es chez toi chez moi, Lizy ! N'hésite pas à larguer ce bon à rien. Tu me ferais plaisir.

Je me mords la lèvre pour ne pas répondre. Cette conversation, nous l'avons eue des milliers de fois. Pour Josh, Alan est un abruti fini dont on ne peut rien tirer. Même s'il ne ressemble pas au mec idéal, je ne peux pas oublier certains points primordiaux. Déjà, il cuisine comme personne. Il comprend également mon passé, en tout cas il le connaît et ne juge pas. Mine de rien, c'est un point suffisamment important pour que je ne me montre pas trop regardante sur ses petits défauts.

Rester avec lui a quelque chose de rassurant, d'une certaine manière. Depuis deux ans que nous sommes ensemble, tout semble me sourire, ou en tout cas me laisser tranquille, ce qui n'est déjà pas si mal. Et avec ce nouveau job, je crois que j'arrive enfin à un semblant d'existence parfaite.

– Ah, ça y est, j'ai retrouvé le lien. Je viens de l'envoyer. T'es toute seule ?

– Oui ! confirmé-je après un rapide coup d'œil autour de moi en replaçant une fleur s'évadant de ma tresse.

– Parfait ! Alors, ouvre, tu vas te marrer ! C'est une spéciale dédicace à notre cher *big boss* !

Je clique sur le lien qu'il vient de m'envoyer. Une seconde page s'ouvre devant mes yeux, et une musique s'élève, relativement fort, entre les murs de son bureau.

Heureusement que j'ai pris la peine de refermer la porte.

C'est un clip. « Étienne » d'une certaine Guesch Patti.

Une femme est assise sur une estrade dans une position que je qualifierais d'indécente face à un homme un peu salace... Ah ben non, elle rampe maintenant, en fredonnant.

- C'est quoi ce truc ? C'est vieux en plus !
- Attends ! me demande Josh, en riant.

*« Étienne, Étienne, Étienne, mmm ! Tiens-le bien... »<sup>1</sup>*

Les paroles s'enchaînent, leur traduction s'affichant au fil des paroles...  
Mon Dieu !

*« Tout alourdi, mais un très grand appétit... »*

– Oh, mon Dieu ! (J'éclate de rire en pensant à notre boss.) Mais tu crois qu'il sait qu'un truc pareil existe ?

– Franchement je m'en tape ! Je suis fan ! Le patron a sa propre chanson, ici ! Il est chaud, le robot ! C'est du porno des années 1980, ce truc ! J'adore.

La chanteuse danse maintenant avec une chaise, à moitié nue...

– Bon sang !

J'éclate de rire à mon tour, hypnotisée par les images, imaginant la tête de mon boss, tellement rigide, à la place de l'acteur... Ça lui convient parfaitement ! En plus jeune et plus beau quand même, mais bon...

C'est déjà terminé. Je relance le morceau en laissant mon imagination divaguer, comme souvent. Parce que celui que nous appelons RoboCop possède quand même de sacrés arguments physiques indéniables. S'il apprenait à sourire et à se détendre, je serais la première à baver devant lui, ses lunettes et son petit veston toujours impeccable.

Le mythe du boss impénétrable et distant... Cela dit, je crois que dans cette société, tous les avis pencheraient plutôt pour le frangin, beaucoup plus cool et accessible. Sauf le mien. Parce que moi, le fait que tout le monde le considère comme une machine m'émeut.

Oui, bon, c'est peut-être mon côté « tout le monde est beau ». La vidéo retient mon attention à nouveau avec une scène surréaliste.

– Incroyable ! Ils sont étranges, ces Français !

– T'as pas idée ! Il faudrait que tu viennes, franchement, c'est génial ! Je t'emmènerai un jour.

– J'adorerais !

J'ai toujours voulu voyager, pour plein de raisons diverses, mais je n'en ai jamais eu l'occasion. Durant ma jeunesse, rien n'était possible, alors que quitter la ville était mon rêve le plus cher. La seule évasion envisageable était la télé, les films, et je m'en suis gavée sans restriction. Mes seules fenêtres vers la vie normale et paisible. Je passais des heures, souvent avec Josh, à imaginer mon avenir, beaucoup plus rose et brillant que le marasme dans lequel j'évoluais. Je crois que ces rêves d'ailleurs m'aidaient à faire face à la réalité douloureuse et implacable qui nous accablait, mon père et moi. C'était mieux que rien.

La porte s'ouvre brusquement sur... mes trois patrons ! La famille Maréchal au complet.

Prise au dépourvu, je n'ai pas le réflexe de...

« *Reste allongé, je vais me rallumer, aïe... Étienne...* »

*Mais non !*

– Mademoiselle Miller ? m'interpelle le plus jeune, et le plus cool des trois frangins, Antoine, en dissimulant difficilement un air amusé.

« *OHHHH Étienne...* »

La poisse ! Et les trois parlent français couramment, bien entendu. Père français. D'où les prénoms imprononçables pour nous. Ils n'ont même pas besoin des sous-titres, eux !

– J'adore ce passage, ricane Josh dans mes oreilles... « OH ! Tiens-le bien ! »

– Oui, euh...

Je ne sais plus où donner de la tête, la sueur dévale mon dos, mes joues s'embrasent. Mon boss, le vrai, le susnommé RoboCop, fronce ses sourcils derrière ses lunettes sexy qui ne devraient pas l'être. Sa sœur, Ophélie, ressort de la pièce en riant. Je jette mon casque sur le bureau, et trifouille l'écran. Je ne connais pas cet ordinateur ! Le clip s'affiche en plein écran... et recommence depuis le début.

*Non, non...*

« *Reste alangui, je me sens étourdie... Étienne* »

– Que se passe-t-il ici, bon sang ?

Le *big boss*, qui ne semble pas du tout amusé, perd patience, un pli étrangement hypnotique se creusant entre ses yeux, juste là, au-dessus des lunettes. Mais je n'ai pas le temps d'analyser ce nouveau trait de charme.

Antoine Maréchal prend sans doute pitié et se décide à me rejoindre pour m'aider avec cet écran qui n'en fait qu'à sa tête... Je ne sais même plus sur quoi je clique ! La véritable débandade.

En deux gestes, il referme la fenêtre et le silence se fait. Un silence *de mort*.

C'est bon, je peux dire adieu à mon job.

*Pourquoi, Josh, m'as-tu fait un coup pareil ?*

Bon, clairement, ce n'est pas la faute de mon ami si je ne sais pas cliquer sur une croix en haut d'une fenêtre Internet.

– C'est à ça que vous passez vos journées, mademoiselle... la comptable ? me demande l'homme le plus froid du monde d'un ton on ne peut plus dédaigneux.

En réalité, à l'instant précis, je me range à l'avis de mes collègues. De près, il semble plus dangereux que sexy. Impitoyable, même. « La loi, c'est lui » ! Je suis en état d'arrestation !<sup>2</sup>

– Elle se nomme Elisabeth ! le reprend sèchement son frère.

– Lizy, j'ose préciser.

Pas Elisabeth... surtout pas ! Mais je n'insiste pas, comprenant que le sujet passionnant du prénom que je porte ne semble pas à l'ordre du jour. Ils se lancent dans un combat de regards froids en oubliant sans doute ma

présence. J'en profite pour replacer la fleur rebelle pour la énième fois dans ma tresse, attirant le regard gris une nouvelle fois sur moi. J'interromps mon geste en récupérant le casque que j'ai jeté précédemment dans l'intention de quitter cette pièce, puisque, visiblement, je me trouve en terrain dangereux.

– Bon, voilà... je venais simplement chercher un dossier pour la clôture mensuelle que Josh, enfin, M. Miller, avait enregistré sur son dossier, et...

– Peu importe ! me coupe Étienne Maréchal d'un ton cassant et passablement exaspéré. Ophélie, reviens ici et ferme la porte. Nous n'allons pas y passer la journée non plus.

La sœur s'exécute (tu m'étonnes, l'ordre était du genre cinglant), pendant que je repose mes fesses sur le siège moelleux et que les deux frères dirigent à nouveau leurs regards sur moi.

Je n'ai jamais – je dis bien jamais – aperçu ces trois-là dans la même pièce. Chacun son bureau, chacun son job, ils ne se réunissent que rarement, à ce que j'ai compris, et encore moins autour d'un employé comme moi. Le plus souvent, seuls les gros clients ont droit à la délégation complète. Cette petite réunion plus qu'improvisée n'est pas dans leurs habitudes. Surtout en ce qui le concerne lui : *The Big One*. Cet homme me rend nerveuse. Il est différent des deux autres. Lui, il ne sourit pas, il ne parle pas et semble ne même pas apercevoir ses employés. Il donne ses ordres à sa secrétaire, laquelle m'a raconté qu'il ne lui adresse que très peu la parole et préfère interagir par mail. Mails qu'elle reçoit même la nuit, le week-end et j'en passe.

Il traîne d'ailleurs une rumeur dans les couloirs à son sujet. Étienne Maréchal ne serait qu'à moitié humain. Ça reste à prouver, mais si je considère la manière dont ses yeux me détaillent à l'instant, j'ai réellement l'impression de me trouver en face de Terminator 2.0... Dois-je lui préciser que je ne me nomme pas Sarah Connor<sup>3</sup> ?

Ophélie ferme la porte derrière elle et vient s'installer sur l'un des sièges face au bureau de Josh.

- C’est une mauvaise idée ! déclare Étienne en soupirant.
- Pas du tout ! rétorque Antoine en croisant résolument les bras. Je crois au contraire que c’est la meilleure idée que nous ayons eue depuis très longtemps.
- D’accord avec Pimouss ! ajoute Ophélie.

Bon, je fais ma maline comme ça, mais leur conversation commence à m’inquiéter. Si ce n’est à m’agacer. De quoi parle-t-on exactement ? Je pense que je me trouve à deux doigts du licenciement. Je ne vois que ça... Parce qu’après le coup de ce clip, je ne donne vraiment pas cher de ma peau. J’ai même envie de remercier je ne sais quelle autorité compétente d’avoir interdit la torture physique sur les lieux de travail, parce que sinon j’y passais, vu les coups d’œil furieux que je récolte depuis tout à l’heure.

- Excusez-moi, mais ai-je raté une étape ? osé-je demander, franchement indisposée par le regard de plus en plus insistant du *big* boss posé sur moi.
- Oh ! Désolée, me sourit la sœur. Nous manquons à tous nos devoirs ! Voyez-vous...
- Mauvaise idée ! la coupe Étienne, toujours dans la même position, continuant son examen minutieux de ma petite personne.

Franchement déstabilisant. Désagréable. Troublant. Bref, vivement qu’ils me virent, qu’on soit tranquilles.

- Détendez-vous, Lizy, tente de me rassurer Antoine. Vous ne risquez rien, nous venons pour vous proposer une mission.
- Non, on ne propose rien du tout ! Je ne suis pas d’accord ! gronde Étienne, de plus en plus buté dans ses refus, en devenant presque effrayant.

Nous nous trouvons au quatrième étage. Si je saute par la fenêtre, je risque de la sentir passer... D’un autre côté, c’est tentant quand même.

- Oh que si nous allons proposer ! insiste la femme de l’équipe. Je te rappelle que c’est ton idée !
- Mon idée se nommait Jennyfer, crache-t-il.

Bon ! Trop de suspens tue le suspens, clairement. Et ça m'énerve qu'ils discutent entre eux, comme si je n'existais pas, alors que je crois pouvoir affirmer que je me trouve au centre du sujet. Même si je n'ai pas la moindre idée de ce qu'est le dit sujet.

– Et ? En quoi puis-je vous aider ?

– Eh bien, débute Ophélie en croisant les mains sur ses genoux. Nous sommes venus vous demander de prendre en charge une mission un peu particulière. Bien entendu, elle sera rémunérée en plus de votre salaire actuel. Un petit extra, en quelque sorte.

Ah ? Je tombe un peu des nues, car, en me fiant au regard assassin de son frère, je n'ai pas réellement l'impression qu'ils sont venus me trouver pour m'offrir une promotion.

– On arrête tout, la coupe le boss en soupirant. Cette idée est de loin la plus stupide que vous ayez eue. Je vais appeler...

– Tu n'appelles personne, rétorque Antoine. Surtout pas ton *escort* habituelle !

*Escort ?*

Mais de quoi parle-t-on, exactement ?

Je veux bien ne pas être le parfait archétype de l'employée modèle. Il est éventuellement possible aussi que je me sois trompée sur certaines tâches effectuées dernièrement puisque je remplace plus ou moins au pied levé Josh dans son poste de comptable principal de la société. Cependant, s'il y a bien une chose qui m'insupporte, c'est que l'on agisse comme si j'étais transparente.

– Excusez-moi, mais de quoi parle-t-on ? tenté-je de m'interposer une nouvelle fois, alors qu'ils commencent à débattre à propos d'une certaine Jennyfer. Si vous pouviez en venir au fait, ce serait très aimable de votre part.

– Oui, pardon, se reprend Antoine d'un ton affable. Ne tournons pas autour du pot. Nous avons besoin, pour mener à bien une négociation, que

vous preniez la place de la fiancée de notre frère. C'est purement professionnel, bien entendu. Un jeu de rôle en quelque sorte.

*Euh... Il plaisante ?*

J'examine les trois visages, qui me scrutent en retour comme une banane sur un étal.

J'ai dû mal comprendre.

- Antoine ?
- Oui mademoiselle ?
- Lorsque vous dites « *escort* », vous évoquez... ?
- Accompagnatrice de soirée ? définit-il vaguement.

Banane. C'est sans doute ce que je dois leur inspirer, d'ailleurs. Ils semblent on ne peut plus sérieux. Le silence s'épaissit entre nous. Et ces regards me terrifient.

- J'espère que c'est une plaisanterie ?

Je ne vois que cette explication, clairement.

– Je pense que cette proposition ne plaira pas beaucoup à mon petit ami, ironisé-je malgré moi. Et je ne suis pas partante non plus !

– Voilà ! Mauvaise idée ! Je le savais ! déclare le boss, soulagé par ma réaction.

– Chut, Étienne ! Non, reprend la sœur d'un ton doucereux. Nous sommes venus vous demander de paraître aux côtés d'Étienne lors de quelques réunions d'affaires. En tant que... intime de ce dernier. Mais ce ne serait que du bluff, forcément ! Quelques heures de comédie, tout au plus ! Mon frère est responsable du contrat Hanley et ces clients nous demandent de faire preuve d'un esprit de famille exemplaire. Vous vous nommeriez Cathy. C'est mignon, Cathy, non ?

Et elle me sort ça comme ça ! Intime de son frère l'homme mécanique... Même sans Alan, je ne me poserais même pas la question !

Je les scrute un par un, réalisant le sérieux de la proposition à la manière dont leurs regards me supplient de coopérer. Enfin, les regards des deux plus jeunes, bien entendu. Le troisième m'observe avec autant de considération qu'un guano sur son pare-brise. Et ce serait lui avec lequel je serais supposée être intime ? Encore moins tentée, non, vraiment.

Un rêve. Ou plutôt un cauchemar totalement hallucinant. Je vais me réveiller, je le sens.

– C'est la seule manière que vous avez trouvée pour me faire démissionner ? je demande, perdue. Si je ne fais pas l'affaire, il suffit de...

– Oh, mais si, vous faites justement totalement l'affaire, mademoiselle ! me coupe Antoine. Tellement que nous vous pensons parfaite pour nous rendre ce petit service. Naturellement, ce serait en toute discrétion, sous contrat clairement défini et sans aucune équivoque possible.

– Un service ?

Ils ont beau être charismatiques, mes patrons, et en surnombre par rapport à moi, ça ne leur accorde pas tous les droits. Et je pense être dans le vrai en trouvant cette idée farfelue plus que politiquement incorrecte.

– Rémunéré, le service ! ajoute la sœur.

– Pas énormément non plus ! précise le principal intéressé. Déjà, vous mangerez à l'œil et nous vous fournirons de quoi vous vêtir convenablement. C'est sans doute intéressant pour vous, non ?

De mieux en mieux !

– Me vêtir convenablement ? C'est-à-dire ? rétorqué-je, presque vexée par le ton employé.

– C'est-à-dire, pas... comme ça, me répond-il d'un air détaché mais ferme.

Ça y est, cette fois, il m'a vexée.

– Ma tenue vestimentaire vous pose un problème ?

– C'est très... coloré...

Tu m'étonnes, pour un mec comme lui qui ne semble posséder que du gris, du noir et du sombre dans sa garde-robe, le rouge et les fleurs de mon haut doivent lui faire mal aux rétines !

– Je n'ai pas non plus besoin de votre charité pour manger, rétorqué-je, hors de moi.

– Tant mieux, on fera des économies sur ça !

Cet homme est irréal. Incroyable. Détestable. Et dire que je le défendais auprès de Lethy, sa propre secrétaire !

– Eh bien, vous en ferez encore plus en ce qui me concerne parce qu'il est hors de question que je me prête à votre petit jeu malsain. C'est non !

Paraît que je suis plutôt à caractère jovial et enjoué. Josh me le fait remarquer assez souvent. Mais même moi, je possède mes limites. Impossible de jouer la comédie une demi-seconde à ses côtés. Je ne sais pas jouer la comédie, de toute manière.

– Comment ça, non ? me demande-t-il de répéter, surpris et furieux.

– Non, comme non !

Je redresse les épaules en plongeant un regard assuré dans le sien. Encore une fois, je veux bien être élue employée du mois, mais dans la catégorie comptabilité, pas pute de luxe.

– C'est un ordre, mademoiselle la comptable, réplique-t-il avec dédain, visiblement piqué au vif par mon refus. D'ailleurs, nous ne vous demandons pas votre avis. Fin du problème. Tenez-vous prête, je vous ferai parvenir le planning des interventions dès que je le recevrai. Ophélie, explique les détails à mademoiselle. Antoine, je t'envoie ma proposition tarifaire pour cette prestation. Et je n'accepterai aucune négociation. Mon prix sera le vôtre, point final.

Il faudrait savoir ce qu'il veut ! Il y a quelques minutes à peine, il refusait d'entendre parler de cette solution, et maintenant il me l'impose ?

Cet homme a dû prendre l'humidité, ses circuits intégrés disjonctent proprement.

Il tourne les talons, prêt à quitter la pièce, pensant sans doute qu'il aura le dernier mot. Grossière erreur.

– Certainement pas !

– Bien sûr que si ! rétorque-t-il immédiatement en revenant vers moi, froid et détaché, ses yeux gris m'envoyant des poignards. Comme je viens de vous l'expliquer, ce n'est pas un choix que nous vous donnons, mais un ordre de mission. Pas de refus possible. Et si vous trouvez quelque chose à y redire, les deux autres personnes ici présentes en répondront. Pour ma part, le sujet s'avère dorénavant clos et validé.

– Vous avez raison ! C'est bel et bien clos ! m'emporté-je à mon tour. Je démissionne ! Le fait que je reçoive un salaire de votre part ne vous octroie absolument pas le droit de m'imposer ce genre de tâche. Je suis comptable ! J'ai un diplôme et plusieurs d'années d'études derrière moi, ainsi qu'un contrat de travail qui le stipulent.

Étienne se redresse, un sourire ironique s'affichant sur ses lèvres.

– Vous êtes certaine de ce que vous venez de déclarer ? Une démission, c'est bien ça ?

– Tout à fait !

Je sais que je suis en train de courir à ma perte. J'ai besoin de ce job plus que tout. Mais aucune autre solution ne me paraît envisageable. Je ne peux clairement pas me résoudre à devenir *escort*, pour personne, et encore moins pour lui. M'approcher à moins de cinq mètres de ce monstre de froideur désagréable me semble physiologiquement impossible. Et... j'ai bossé assez dur toute ma vie pour ne pas avoir à m'abaisser à ce chantage pour survivre. Je vaudrais mieux que ça ! D'autres ont tenté de me persuader que non, mais personne n'a réussi à me faire plier. Ce n'est pas aujourd'hui que ça va commencer.

– Alors très bien... Vous pouvez disposer, mademoiselle l'ex-comptable, reprend-il, d'un ton plus détendu. En ce qui me concerne, vous ne faites

plus partie de mon personnel. Bonne continuation.

Sur ces mots, il tourne les talons, se dirige vers la porte, marque une pause puis se tourne vers son frère et sa sœur d'un air satisfait.

– J'appelle Jennyfer. Je gère cette situation.

Je réalise ce qui vient de se dérouler, sous les regards désolés des deux autres Maréchal. Je viens de démissionner. Vraiment. C'est impossible. Je vais me réveiller. C'est évident.

Je viens de perdre mon job !

---

1 Paroles de « Étienne, Étienne » © Sony/ATV Music Publishing LLC.  
Paroliers : Vincent Bruley / Guesch Patti.

2 Réplique culte du film *Judge Dredd*, film 1995, Danny Cannon.

3 *Terminator*, série de science-fiction réalisée par James Cameron.

### 3

#### Étienne

« Bonjour, vous êtes bien sur le répondeur de Jennyfer, je suis tellement désolée de ne pouvoir vous répondre personnellement... »

Antoine débarque dans mon bureau, hors de lui, alors que la douce voix de Jennyfer résonne dans le haut-parleur de mon téléphone.

– Tu l’as fait exprès ! rugit-il en claquant ma porte.

– Chut, jeune fauve ! Je travaille ! lui intimé-je en levant une main pour le stopper avant qu’il n’entame un monologue assommant.

« Laissez-moi un message et je rappellerai, bien entendu... Je vous embrasse et pense très fort à vous. »

« Jennyfer, Étienne Maréchal. J’ai besoin de tes services pour une demande un peu particulière. Rappelle-moi dans l’heure, que l’on boucle l’affaire. Bonne journée. »

Efficace, rapide, sans équivoque. Voilà un domaine que je connais et maîtrise.

Je mets fin à la communication sous le regard affligé de mon frère.

– Tu présentes cette situation comme un projet commercial.

– C’est sans doute parce que c’en est un ! rétorqué-je en déverrouillant mon ordinateur.

– Non, justement ! soupire-t-il en s’installant d’un air las sur le siège face à mon bureau. Nous parlons de relations humaines.

– Inexact. Nous parlons d’une action visant à donner à notre investisseur principal ce qu’il demande. Et une bonne leçon à la concurrence de surcroît. Ne confonds pas tout, Antoine.

Mon frère. Sa vision de la vie se trouve à l’exact opposé de la mienne. C’est à se demander comment il est possible que nous soyons aussi fusionnels. Il est le petit de la fratrie, je suis l’aîné. Durant notre enfance, je passais mon temps ici, dans ce bureau, à classer les dossiers des clients, assis sous ce même bureau, aux pieds de notre père, alors que mon frère s’entraînait à devenir expert dans la catégorie « souleveur de jupes de filles » dans le secteur des bacs à sable entourant le quartier.

Aujourd’hui, rien n’a changé, si on analyse bien. Évidemment, il a mûri et a développé un réel esprit d’analyse qui le rend vraiment bon dans son domaine. Mais, finalement, il reste un enfant se laissant berné par son pénis, au détriment de sa raison et de son professionnalisme, éventuellement.

Régulièrement, il m’explique que je devrais écouter un peu plus ce qui dort dans mon caleçon, pensant sincèrement qu’il détient la bonne parole. Mais il n’en est rien. Si je me laisse aller à ces basses considérations, je sais ce qu’il adviendra de la société familiale. Nous en avons déjà tous fait l’expérience. Bestcom aurait très bien pu ne jamais s’en relever. Simplement à cause de ce maudit pénis, justement. Ma faute. Entièrement. Je n’aurais jamais dû mélanger travail et sentiments. Hors de question que je réitère cette erreur. Ils ne le voient évidemment pas comme ça, mais en ce qui me concerne, il est totalement hors de question de laisser un employé, quel qu’il soit, pénétrer la bulle familiale et l’ordre établi de notre structure de travail. Chaque chose à sa place, et tant que j’y veillerai, j’éviterai les déconvenues. Et c’est valable pour eux aussi.

Ce n’est pas pour rien que j’ai décrété que les relations d’ordre émotionnel nous étaient interdites envers le personnel de l’agence.

Mon frère et ma sœur peuvent dormir sur leurs deux oreilles et continuer leurs petites existences tranquillement, je veille. Au moins, j’ai cette

satisfaction toute personnelle de les savoir heureux. Et de l'être tout autant.

– Tu sais que, parfois, tu me sembles réellement pathétique ?

Je sens qu'il va vouloir épiloguer sur le sujet. Mais pourquoi se montre-t-il aussi borné ?

– Je sais, oui... Dis-moi, toi qui passes ton temps entre les potins des différents services... peut-être peux-tu éclairer ma lanterne ? demandé-je en tentant de dévier le sujet.

– Vas-y ?

– J'ai cru lire le nom Miller sur la plaque du bureau du comptable. Il est bien comptable, c'est ça ?

– Josh ? Oui, il l'est. Je te félicite pour cet effort incroyable pour t'intéresser à tes employés.

– Donc, pourquoi avez-vous appelé cette femme « Miller » aussi ? continué-je sans m'arrêter à son inlassable ironie.

– Je crois qu'ils sont cousins... Quelque chose comme ça. Je t'avoue que je n'ai pas fouillé plus que ça, mais ils ne se ressemblent pas, c'est une certitude, et ne vivent pas ensemble non plus puisqu'ils se saluent le matin. De plus, je sais qu'ils sont très proches, c'est Josh qui nous l'a recommandée lorsque nous avons monté le projet français et envisagé son remplacement. Tu veux que je me renseigne ?

– Non, laisse tomber, peu importe ! repoussé-je l'idée en balayant l'air d'un geste de la main, légèrement mal à l'aise en me rappelant que ma petite manigance a peut-être trop bien fonctionné et qu'elle coûtera à cette jeune fille son poste. Dis-moi... Pourrais-tu plutôt me rendre un service ?

– Je t'écoute ?

– Toi qui sais parler aux gens... Va la convaincre de rester, excuse-toi auprès d'elle, enfin... Fais ce qu'il faut pour qu'elle ne nous colle pas une plainte aux fesses, nous n'avons pas besoin de ça...

– Que je m'excuse, moi ? s'écrie-t-il en en faisant beaucoup trop dans le style type outrageusement choqué par mes propos.

– Oui, toi. Et Ophélie aussi. Toute cette histoire est purement votre faute. Pauvre comptable !

Mon frère pose sa cheville droite sur son genou gauche, scrupuleusement affairé à me dévisager.

– Tu devrais plutôt réviser ton jugement, oublier Jennyfer et aller présenter tes propres excuses. Avoue que tu l’as trouvée jolie. Si ça n’avait pas été le cas, tu n’aurais pas réagi de la sorte.

– Jolie ? Si on aime le style *flower power*, elle peut plaire oui... Et je ne vois pas le rapport avec ma soi-disant réaction. Que tu inventes de toutes pièces, bien sûr. Contente-toi d’aller réparer les dégâts de vos délires avec Oph et passons à autre chose.

Ce genre de femme n’est pas mon style. Tee-shirt coloré, fleur coincée dans ses cheveux, à peine coiffés au passage... On la penserait à peine adulte. Ce qui n’est sans doute pas le cas puisqu’elle a affirmé posséder les diplômes nécessaires à sa fonction.

Mon frère rêve s’il croit que ce style me plaît. Beaucoup trop sauvage, et donc, imprévisible.

Je reporte mon regard sur mon écran afin d’ouvrir un mail que j’attendais depuis des jours.

– Tiens, les Murdoc ont accepté le devis. Tu pourras mettre en place le bon à tirer pour la campagne d’été sur les médias papiers ? Je leur ai assuré que nous tiendrons leurs délais...

Il ne me répond pas, toujours en plein examen de mon visage, un sourire ironique accroché aux lèvres.

– Tu m’as entendu ?

– Oui, c’est noté... Dis-moi... Je te trouve relativement intéressé par Lizy, toi...

– Par qui ?

– Lizy Miller ! répète-t-il calmement. Tu sais, tee-shirt flashy, pâquerette, Étienne, tiens-la bien... Tout ça...

Cet homme est hilarant, c'est un fait. Je m'interromps dans la réponse courtoise que je rédige pour Murdoc.

– Intéressé ? répété-je en levant un sourcil étonné. Définition de ta notion du mot « intéressé », je te prie ?

– Intéressé comme : tu as envie qu'elle reste à Bestcom. Malgré ses fleurs ! La poitrine sans doute...

Légèrement insistant le frangin. Serais-je accusé d'être un mauvais frère si j'étranglais le mien jusqu'à ce que son organisme se déleste de suffisamment d'oxygène pour endommager son cerveau définitivement et le transformer en légume que j'enfermerais dans une clinique huppée à l'autre bout du pays ? Ou peut-être en Russie ? Enfin, loin. Très loin de moi.

– Tout le monde ne fantasme pas sur la première humaine à poitrine proéminente venue, cher frère. Range tes envies ailleurs que dans ce bureau, merci. Elle a précisé elle-même ne pas être célibataire, pour rappel, ce qui clôt le débat. Je viens de t'expliquer que je ne souhaite pas qu'elle attente un procès à...

– À quoi ? Elle n'a aucune preuve à avancer contre nous, rien n'a été écrit et c'est elle qui a choisi de partir. Jamais aucun d'entre nous n'a mis en jeu son poste dans cette proposition. Et tu le sais très bien.

*Insupportablement chiant !*

– Bon, j'ai du boulot. Si tu pouvais pour une fois obéir sans ramener ta science et tes analyses totalement erronées, nous avancerions sans doute plus vite. J'ai besoin du B.A.T.<sup>4</sup> Murdoc depuis une heure, et tu glandes encore sur ce canapé ! Va bosser ! Et passe par le bureau de la comptable pour présenter tes excuses. Ça s'appelle de la politesse, tout simplement. Apporte-lui des fleurs, ça a l'air d'être son truc !

– Ben voyons !

*Bon sang ! Il m'exaspère !*

– Je me soucie d'elle, effectivement, parce que je trouve dommage qu'elle perde son job à cause de votre entêtement !

*C'est bon, là ? Il est content ?*

– Notre entêtement ? Non, mais t'as vu ça dans quel film, Étienne ? Tu es le mec le plus emmerdant que je connaisse avec tes idées butées et contre toute logique. Notre choix était juste. Ton petit manège pour la rebuter était nul et malhonnête. D'autant plus qu'entre nous, tu n'avais pas besoin de forcer le trait, tu es con naturellement. C'est presque un don chez toi. Et à cause de ça, puisque seul l'aspect professionnel t'intéresse, sache que si elle part, nous nous retrouverons face à un problème de taille. Parce que la fin du mois approche et que nous avons besoin d'elle. Josh est visiblement très pris et ne peut pas revenir, d'après ce que m'a dit maman cette semaine.

– Et avant elle, nous faisions comment ? Trouve une solution, c'est ton job, Antoine !

– Avant elle, Marylin gérait très bien, cependant, il y a deux mois, elle est partie en congé maternité pour les trois prochaines années, d'où l'embauche de Lizy, comme tu le sais sans doute...

Il ponctue sa phrase d'un sourire sarcastique, totalement conscient que je ne savais même pas qu'une certaine Marylin s'occupait aussi de la compta avant. Et donc, que je nage dans l'ignorance totale concernant son état de gestation avancé.

Bon, OK, fin de la discussion.

– Va bosser ! Et va lui proposer un job, le même. On la réembauche.

Ma sœur, que je n'avais pas vu arriver dans mon bureau, claque la porte, le regard furieux.

– Trop tard, elle est partie. Elle n'a rien voulu entendre. J'espère que tu es fier de toi, RoboCop ?

– Comment ça, RoboCop ?

– C'est comme ça que tes employés t'appellent, figure-toi ! ricane Antoine. Rapport à ton manque évident d'humanité lorsque tu passes la porte de cette agence.

– Ah oui ? leur réponds-je froidement. Eh bien, qu'ils aillent demander à RoboCop de signer les accords de leurs futures augmentations, dans ce cas.

On verra si je suis aussi inhumain que ça. Et n'essayez pas de remettre sur mon dos la démission de cette personne !

– Lizy ! précise Ophélie.

– Ouais, une femme qui bosse bien et qui ne s'attendait sans doute pas à se faire bouffer toute crue et sans raison par son patron, l'homme de fer sans cœur et sans reproche !

Bon Dieu ! Je n'endosserai pas cette responsabilité ! S'ils m'avaient écouté, plutôt que de s'embarquer dans leurs idées totalement farfelues, personne ne serait parti, et nous serions arrivés au même résultat.

*Un boss avec sa comptable. Franchement !*

– Vous me fatiguez tous ! Dégagez de mon bureau ou j'appelle les flics !

---

4 B.A.T. : Bon à tirer.

## 4

**Lizy**

– Tu es partie ? Comme ça ? s'exclame Josh.

Je renifle en essuyant mon nez du dos de la main, adossée à un bâtiment, dans une ruelle non loin de chez moi, assise à même le bitume. Je n'ose même pas rentrer. La déchéance totale, en quelque sorte.

– Moui...

Mes larmes sont intarissables.

– Mais pourquoi as-tu fait ça ? Ils te l'ont imposé ?

– Non...

Je me déteste. Vraiment. Tout foutre en l'air pour ce maudit orgueil trop mal placé. Sur le coup, je ne pouvais pas revenir en arrière. Même lorsque Ophélie Maréchal a tenté de me dissuader de partir en m'expliquant que si le besoin était un peu étrange, la faute était due aux affaires et que malheureusement ils n'y pouvaient pas grand-chose et qu'eux aussi subissaient la situation pour pouvoir garder l'agence à flots, je n'ai pas réussi à ravalier ma fierté.

C'était simple, pourtant. Il me suffisait de me rasseoir et de bafouiller un ou deux mots d'excuses, et encore, je suis certaine que même sans aucune explication, elle aurait balayé cet épisode de nos vies à tous.

Mais non ! Agissant toujours sur des coups de tête, j'ai encore une fois oublié d'écouter ma raison. Et je suis partie, drapée dans une fierté ridicule

et malvenue.

– Bon, ma belle. On se calme. Ce n'est qu'un job, après tout. Dans la pire des possibilités, tu deviendras serveuse chez *Rita's Coffee*, tu lui repenseras sa compta, elle t'adorera et dans quatre ans tu rachètes la baraque !

Il arrive à me faire sourire, même de l'autre côté de l'Atlantique.

– Tu sais que tu pourrais aussi les attaquer ? Parce que franchement, ce genre de manipulation me paraît abusive.

– Non ! D'après ce que m'a expliqué Ophélie, ce n'est pas de cette manière qu'il faut le prendre. Et puis... Tu sais bien. Porter plainte, ce serait dévoiler mon véritable nom, peut-être que la presse s'en mêlerait, et ça, franchement, je ne veux pas. Je n'ai pas traversé deux états dans le but de recommencer avec tout ça.

– Je comprends pour le tribunal, mais j'aimerais que tu arrêtes de trouver des excuses à tout le monde, aussi. Tu en deviens illogique. Tu te barres, mais en fait, ce sont quand même des gens bien ? Cette société me dégoûte, oui ! Et le Étienne, tiens ! Il aurait dû se mettre à genoux pour te supplier de lui jeter ne serait-ce qu'un regard, plutôt que de te traiter comme ça !

– Calme-toi, Josh !

– C'est plus fort que moi, je ne supporte pas que tu pleures. J'ai souvenir de tellement de souffrance déformant tes jolis yeux... Je me suis juré de ne plus jamais la voir en toi. Et même si je suis loin, je comprends à ta voix qu'elle a repris sa place. Tu es tellement plus vivante quand tu souris, ma Lizy... Même si parfois, tu souris trop.

J'essuie mes yeux machinalement. Peut-être pour effacer ce dont il parle.

– Merci, murmuré-je entre deux reniflements.

– De rien. C'est normal. En attendant, tu vas rentrer chez toi, ma belle. Cet abruti d'Alan va enfin servir à quelque chose. Te reconforter. Tu n'as pas bougé ? Toujours dans ta ruelle ?

– Oui.

Que vais-je devenir ? Et comment l'annoncer à Alan ? Contrairement à Josh, je ne suis pas certaine qu'il prenne la nouvelle de la bonne manière. La logique voudrait qu'il me reconforte – après tout, c'est moi la victime de l'histoire. Malheureusement, dans l'esprit foncièrement égoïste de cet homme, il est fort probable qu'il arrive à me persuader avant la fin de la soirée que finalement, c'est lui le plus touché par la perte de mon job. Cet homme a ce don incroyable de manipuler les faits pour les arranger à sa sauce.

Oui, je sais, quand je déprime, j'ai la fâcheuse tendance à voir trop noir ce que le reste du temps je vois trop lumineux. Pour autant, comme je suis consciente de tout voir noir à l'instant présent, je suppose que sur ce sujet, je me trompe lourdement. C'est sans doute moi qui affabule. Ma vie de couple va très bien. Je me montre sans doute trop exigeante avec ce pauvre Alan qui finalement n'a rien fait pour que je doute de tout ce qu'il est.

J'oblige mes jambes à me relever en y mettant tout mon courage. Toujours trouver la lumière même dans la nuit. C'est possible, je le sais. Se relever, avancer, oublier le négatif et le laisser derrière moi. Sourire à la vie pour qu'elle nous embrasse en retour.

– C'est dur d'être dure ! confié-je en soupirant à mon ami de toujours.

– M'en parle pas ! La comptable française de Maréchal père est d'un bandant ! Je passe des journées atroces en ce moment !

J'éclate de rire en essuyant mes dernières larmes.

– Je suis certaine que tu t'en accommodes très bien.

– Oui. Contre l'adversité, il faut savoir faire front ! Allez, ma belle. N'hésite pas à rappeler si tu as besoin. Après le resto, ils m'emmènent dans un bar branché. On va voir ce que branché signifie en France. Je prends des photos. Bisous.

– Bisous.

Je raccroche et récupère mon sac, me rassurant intérieurement. Alan est de mon côté, il sera là pour moi, comme je le suis pour lui. Forcément.

*La lumière, Lizy... Focus positif !*

C'est ce dont je suis persuadée, en tout cas, lorsque je pénètre dans notre appartement. Aussitôt la porte fermée derrière moi, j'apprécie à sa juste valeur ce grand espace parqueté et aux hauts plafonds. Les persiennes laissent filtrer une lumière douce et apaisante, tout en conférant une fraîcheur bienvenue en ce mois de mai. Les voilages virevoltent sous la brise qui s'engouffre par les fenêtres ouvertes. Les toiles éparpillées encombrant notre espace de vie, certaines commencées, d'autres vierges. Le silence. La paix dans un endroit presque hors du temps. Une atmosphère que j'ai trouvée reposante et parfaite lorsque j'ai visité l'appartement la première fois.

– Alan ?

Je n'attends pas vraiment de réponse, et elle ne vient d'ailleurs pas. Je sais pertinemment qu'il ne passe pas ses journées enfermé, d'autant plus qu'il devait organiser avec l'un de ses contacts un planning concernant plusieurs expos dans la région (ou du moins tenter de le faire) et en ce moment présent, cela me convient très bien. Je n'ai plus envie de parler. Encore moins de revenir sur le drame qui a ponctué ma journée. Son absence me laissera le temps de me retrouver moi-même, finalement. C'est une bonne chose.

Je pose mon sac sur le sofa en retirant mon tee-shirt, me délestant de mes chaussures à talons dans le même temps. Et surtout... ne pas oublier le sacro-saint dégrafage de soutien-gorge. J'échange mon enfer contre une douche. En arpentant le couloir jusqu'à notre chambre, je retire également ma jupe, que j'abandonne sur le parquet juste avant de pousser la porte...

Et de rester figée.

Là.

À tomber des nues.

Alan n'est pas sorti. Il est même plutôt resté bien au chaud... au fond d'une pétasse rousse qui se trémousse sur lui juste devant mes yeux. Ils semblent tellement occupés qu'ils ne me remarquent même pas. La femme se redresse en ronronnant, passant sensuellement les mains dans ses cheveux, et lui, les yeux écarquillés comme des soucoupes, tâte ses seins avec envie...

– Mmm... t'es énorme, mon cœur... susurre-t-elle d'une voix de Barbie salope, marque déposée.

Écœurant. Dégueulasse. Immonde.

– Putain, bébé, t'es trop bandante ! roucoule-t-il en remuant son bassin. C'est trop bon...

– Et toi, t'es qu'un enculé ! hurlé-je.

Je réalise que je n'ai même pas une chaussure à leur envoyer à la tête. Ni aucun vêtement, d'ailleurs, excepté une mini culotte défraîchie.

Le couple s'immobilise, les yeux rivés sur moi. Quel spectacle, grand Dieu ! Moi, nue, en face d'eux, nus aussi. Mais pas pour les mêmes raisons, bien entendu. Tout se mélange en moi. La rage, la honte, l'incompréhension. La fureur, la haine et la douleur.

– Espèce de connard !

Il repousse d'un geste brutal son dégorge-poireau et saute du lit, la capote accrochée à son engin répugnant.

– Lizy ! Mais pourquoi t'es là ? C'est pas l'heure ! m'interroge-t-il, penaud.

– Quoi ? Pourquoi, moi, je suis là ? Mais la vraie question c'est plutôt pourquoi elle, elle est là ! Dans MON lit, sur MON mec !

– C'est une erreur d'interprétation, ma puce !

Il se fout de moi, en plus.

– Ben voyons ! Espèce de connard !

La rouquine, derrière lui, se rhabille en quelques secondes, rouge de honte.

– Je... tu aurais pu me dire que tu étais en couple, connard !

Tiens, elle n'est pas si conne que ça, la salope !

Elle attrape ses chaussures et traverse la pièce jusqu'à la porte, sans manquer au passage de balancer une gifle sonore à Alan. J'en profite pour ajouter la mienne et oublie l'autre immédiatement pour le noyer sous les insultes en tout genre.

Puis je m'essouffle, étouffée par la rage, suffoquant sous le coup de cette journée bien trop chargée en émotions négatives.

Je quitte la pièce pour rejoindre le placard qui me sert de dressing, enfile la première tenue qui me tombe sous la main puis récupère un sac afin de le remplir de mes vêtements, le plus que je le peux.

– Enfin, Lizy, qu'est-ce que tu fais ? s'inquiète Alan après avoir revêtu quelque chose de plus décent que son bout de plastique écœurant.

– D'après toi ?

– Tu ne peux pas partir, voyons. Calme-toi !

– Que je me calme ? Mais tu te fous du monde, pauvre buse ! Je ne me calme pas, jamais ! Le calme, c'est la mort, mon grand ! Et je ne compte justement pas mourir avec toi ! Dégage !

Je le pousse de mon chemin pour me rendre dans la salle de bains et continuer mon paquetage.

– Je trouve que tu y vas un peu fort ! se permet-il d'ajouter lorsqu'il me rejoint dans l'espace exigu.

Bien trop exigu pour nous deux.

– Ah, ben oui, forcément, c’est moi qui amplifie le drame ! Après tout tu n’étais pas du tout en train de me tromper, n’est-ce pas ?

– Dis donc, ça te va bien de dire ça ! Je te rappelle que lorsque nous nous sommes rencontrés, tu étais mariée, il me semble, Elizabeth McDowel !

Je me fige pour dévisager son reflet dans le miroir en face de moi. Cette petite frappe m’adresse un sourire mauvais, presque victorieux.

– Je ne vois pas du tout le rapport ! Josh et moi venons de divorcer, justement ! Ton excuse est périmée d’une semaine, pauvre nul ! Et tu savais, dès notre première rencontre, ce qu’il en était.

Cet homme me dégoûte ! Comment peut-il jouer sur ce point, alors qu’il connaît pertinemment le but de ce mariage d’arrangement commun ! Ce mariage n’avait rien d’un conte de fées ni d’une histoire d’amour, mais tout à voir avec l’urgence et la nécessité... Et Alan le sait plus que bien.

Petit, minable, mesquin... Voilà en quoi se résume l’homme avec qui j’ai partagé ma vie... Ou plutôt « perdu » ma vie pendant presque deux ans !

– Et ? Tu ne couches pas avec ton mari, mais avec moi, depuis deux ans ! reprend-il, se sentant sans doute malin.

– Tu connais la raison de ce mariage, répliqué-je, excédée. Il n’était pas consommé, loin de là, Josh et moi sommes amis, tellement proches qu’il m’a offert son nom ! C’est tout... Ta mauvaise foi est affligeante, Alan !

– Peut-être, mais les faits sont là ! insiste-t-il lourdement. D’ailleurs, nous deux, nous ne sommes pas mariés, donc, c’est presque moins grave ce que moi, je fais. L’adultère n’est pas « officiel » pour ma part.

Cette fois, son raisonnement d’une mauvaise foi pathétique me colle une migraine d’enfer, en plus de la nausée qu’il m’inspire et de la douleur qu’il m’inflige. Sans parler de la honte et du déshonneur. Sentiment que je répugne plus que tout.

– Tu es certain de ce que tu avances ? répliqué-je sans ciller, les yeux plantés dans les siens. Tu crois réellement à ce que tu dis, là ?

Heureusement, il ne confirme pas. Ce qui me rassure un peu sur son Q.I.

– Non, mais franchement, relance-t-il alors que je sors de la salle de bains, mes produits de beauté sous le coude, tu ne vas pas partir pour ça ? Tu habites ici. C'est notre loft !

– Non, c'est le tien ! affirmé-je en bourrant mon maquillage au fond de mon sac rempli à craquer. Tu es le seul à avoir signé le bail, alors je te le laisse.

Même si ça me fend le cœur d'abandonner mon petit paradis au cœur de Savannah.

Il récupère son téléphone sur la table de chevet et y porte son attention pendant quelques secondes. Ce qui m'exaspère davantage.

– T'as plus urgent que notre rupture, espèce d'enfoiré ? Elle a oublié son cerveau sous la couette, ta pute ?

– Ne l'appelle pas comme ça ! m'ordonne-t-il, hors de lui, en rangeant son portable. Mélinda est une femme bien ! Elle m'a vendu beaucoup de toiles depuis que je la connais.

Il s'interrompt pour se mordre la langue. Je reste figée, totalement décontenancée.

– Comment ça, « depuis que tu la connais » ? Depuis combien de temps dure cette histoire, exactement ?

– Lizy, commence-t-il d'un ton doux, le temps, c'est pas ça qui compte ! Je t'aime, tu le sais... Mélinda, c'est plus pour le fun, ça n'a pas d'importance !

Je crois que j'en ai trop entendu. Sa petite gueule de minet, brun, yeux verts, physique athlétique, tout ce qui m'attirait immanquablement chez lui, devient à l'instant le symbole même de la laideur absolue à mes yeux. Cet homme est au fond de lui tellement moche... Hideux...

– Salopard ! Je ne veux plus jamais entendre parler de toi ! Ni d'elle. Non, en fait, je me fous royalement de cette conne ! Je reviendrai récupérer

le reste de mes affaires, mais pour le moment, je dois partir. Loin ! Sinon, je crois que je vais commettre un meurtre... Un truc innommable et dégradant !

Je traverse la pièce en évitant de poser mon regard sur lui, pressée de m'éloigner pour m'effondrer en paix.

– J'aurais peut-être dû faire gaffe, ricane-t-il méchamment dans mon dos. Les chiens ne font pas des chats, il paraît... Peut-être que j'ai joué avec ma vie, finalement.

Je me fige sur le pas de la porte, les doigts crispés sur l'anse de mon sac. L'envie de l'étrangler, réellement, commence à me chatouiller tous les nerfs et surtout le cerveau. Tout comme cette injustice que l'on ressent lorsque l'on est trompée et que je découvre avec amertume. Tout comme la rancœur face à cette phrase assassine qu'il vient de prononcer consciemment. En pesant chaque mot.

Voyant que je n'avance plus, qu'il a marqué un point, il juge utile d'ajouter :

– Réfléchis bien, avant de claquer la porte. Qui d'autre voudra de toi, Elisabeth McDowel ? Si tu me quittes, qui vas-tu trouver en pleine nuit pour réussir à dormir ? Qui acceptera la situation ? Qui comprendra ? Qui t'acceptera, toi, et tout ce que tu représentes ?

Je ne représente rien ! Ce nom ne veut rien dire. Je le déteste, mais il ne signifie rien...

Je ne ravale pas mes larmes, cette fois. Elles sont plus rapides que moi. Elles dévalent mes joues, font trembler mon cœur et dévastent mon âme.

Sans ajouter un mot, à peine stable sur mes jambes, je quitte la pièce pour rejoindre la sortie. J'ai trop à panser et je ne veux pas le faire en sa présence. Il n'est pas le cœur du problème, mais il ne fait pas partie des amis...

– Si tu pars, ma puce, je te retrouverai sans mal... Et tu reviendras, parce que tu n'as pas le choix... Je suis le seul pour toi, et tu le sais...

Ce sont les derniers mots que je le laisse prononcer. Je claque la porte et m'y adosse, laissant aller mes larmes et ma douleur... Seule sur mon palier, toute ma vie posée à mes pieds, dans ce sac ridicule. Après tant d'années à tout reconstruire, je me retrouve à la case départ. Avec de nouvelles cicatrices en cadeau bonus.

Et comme d'habitude, après m'être effondrée, je remonte en selle. Parce que je ne sais faire que ça. La seule chose que la vie m'ait appris. Se relever après la chute. Sourire. Ce n'est pas une histoire de force de caractère ou d'intelligence. Simplement de survie. Quand l'âme chancelle, le corps prend le relais. Et quand c'est le physique qui capitule, alors l'esprit trouve encore la force. L'être humain est une machine à survivre. Il peut sans doute être capable de plein de belles choses, mais, moi, la seule chose dont je suis passée maître, c'est le combat. Alors je me redresse, parce que si mon âme et mon esprit chancellent, mon corps, lui, tient la route. Je récupère mon sac, sors de l'immeuble et inspire l'air frais de ce début de soirée. Je mets l'âme en pause et laisse mon corps survivre.

# 5

## Étienne

Je m'arrête devant notre porte en percevant des flots de musique par les persiennes entrouvertes. Antoine est donc rentré, et si j'analyse le rythme qui arrive jusqu'à mes oreilles, il se sent en forme.

Ce qui n'est pas mon cas.

Il est tard. La mauvaise nouvelle du financement m'a porté un coup au moral et même en me plongeant dans les différents dossiers jusqu'à m'en étourdir, je n'ai pas réussi à me sortir Shelby de la tête.

Cette histoire a beau dater de deux ans, je n'arrive pas à passer à autre chose. Non pas que j'éprouve le moindre sentiment pour cette femme odieuse... Non. Simplement, de la culpabilité et de la colère envers moi-même. Je n'ai pas su la gérer. Je me suis fait avoir comme un bleu et j'ai mis en danger le patrimoine familial par excès de confiance envers elle.

Pour un homme qui aime tout maîtriser, la pilule a vraiment du mal à passer. Surtout ce soir. Mon regard s'égaré sur la terrasse de la maison familiale.

J'aime cette maison. Un havre de paix rassurant et chaleureux.

J'ouvre mon veston pour le déposer sur la balancelle de ma grand-mère avec ma sacoche d'ordinateur et contourne la maison en me dirigeant vers le jardin. Je traverse la pelouse fraîchement coupée en déboutonnant mes manches et en rangeant mes lunettes dans la poche de ma chemise. Bref, en

me délestant de toutes les contraintes qui m'empêchent de respirer une fois sorti du bureau.

Mécaniquement, je longe l'allée de pierre menant jusqu'au petit bois, en contrebas de la propriété, appréciant les derniers rayons du soleil, le chant des oiseaux, les sons des feuilles s'ébrouant sous la brise dans les arbres autour de moi.

Je réalise que je ne suis pas le seul à avoir eu l'idée de visiter la volière de mes grands-parents.

Edgar m'y attend déjà, occupé à examiner la carcasse rouillée à plusieurs endroits. Je m'approche de lui sans bruit ni parole pour constater moi-même les dégâts du temps sur les arabesques en fer forgé.

Le vieil homme ne me jette même pas un œil, les sourcils froncés et la main grattant nerveusement l'arrière de son crâne.

- Si ta grand-mère voyait ça ! se contente-t-il de commenter.
- Elle serait triste, je pense.
- Pour sûr ! Je crois que je vais entamer les rénovations. Je fais traîner depuis trop longtemps. Le toit va finir par s'effondrer.
- Edgar ! contesté-je, pas du tout emballé par l'idée de le voir grimper sur une échelle à son âge. Ce n'est pas nécessaire.

Comme à son habitude, il ne répond pas à mon ordre déguisé. Enfin, un ordre... le mot est fort. Cet homme m'a pratiquement élevé. Je reste un gosse et lui un adulte, aussi bien dans sa tête que dans la mienne.

- J'ai récupéré des planches et du grillage chez le voisin. Je m'y mettrai dans quelques jours. Je dois d'abord terminer de réarranger le potager d'Agatha.

Je hoche la tête sans rien ajouter. Comme il est impossible de faire entendre raison à cet homme, il ne me reste plus qu'une seule solution, dont je me garderai bien de lui faire part. De plus, j'adore cet endroit.

– T’as l’air fatigué, gamin ! marmonne le jardinier en titre de la propriété Maréchal. Si Agatha te voit comme ça, t’es bon pour du bouillon tous les soirs ! Va te refaire une tête, elle rôde.

Je m’esclaffe en tournant les talons alors qu’il prend la direction de leurs dépendances.

Antoine a baissé le son de la chaîne hi-fi lorsque je le rejoins dans la cuisine, beaucoup plus détendu qu’à mon arrivée. Assis sur le plan de travail à côté de la gazinière, en short et pieds nus, les cheveux encore humides, il ressemble à un gosse. Un gosse de 26 ans.

– Eh, salut grincheux ! me hèle-t-il. Je fais réchauffer la tambouille d’Agatha. T’es partant pour une petite bouffe en terrasse ? J’ai rien de prévu ce soir.

– Non, merci, je n’ai pas vraiment faim.

– Tu vas manger, mon grand ! m’ordonne-t-il en sautant de son perchoir. Parce que, malgré ce que raconte la légende, tu n’es pas un robot !

Je ricane en trempant un doigt dans la fameuse tambouille de notre ancienne nounou. Il est temps d’oublier le boulot, effectivement. C’est la règle ancestrale de cette maison, de toute manière. La famille. La seule valeur qui compte.

## 6

**Lizy**

– Je persiste à dire que c’est une très mauvaise idée ! répété-je en tendant deux billets au chauffeur avant de sortir du véhicule, traînant mon sac définitivement trop lourd jusque sur le trottoir, concentrée sur ma conversation.

– Tu en as une meilleure ?

– Non.

L’accélération du taxi qui m’abandonne au milieu de cette voie inconnue me fait presque sursauter.

– Bon, donc puisque c’est la seule possibilité, il n’y a aucune question à se poser. Fonce !

– Je peux peut-être louer une chambre d’hôtel, hésité-je en jetant un regard autour de moi. Ce serait quand même...

– Ce serait stupide, parce que un : tu n’as pas d’argent à perdre dans une chambre qui ne ressemble à rien et deux : il pourrait te retrouver avec l’empreinte de ta carte. Et tu ne veux pas te lancer dans un tête-à-tête avec lui, n’est-ce pas ?

La simple idée de me retrouver face à Alan et son visage rendu hideux par ses agissements fait remonter en moi une nausée plus qu’amère et rappelle à ma mémoire cette boule désagréable coincée au fond de ma gorge.

– J’en ai marre, Josh.

– Je sais ma belle. Je suis désolé de ne pas pouvoir t’aider plus. Mais fais-moi confiance, ils ne t’accueilleront pas mal. Après tout, si tu en es là, c’est quand même à cause d’eux, non ?

J’adore Josh. Vraiment. Mais je trouve qu’il y va un peu fort dans ses conclusions.

– Pas tout à fait quand même. Ils ne sont pas responsables de tout ce qui...

– Stop, Lizy ! Tu n’as pas le choix, donc inutile de répéter ces mêmes mots dont tu m’abreuves depuis deux heures. Tu traverses la route, tu sonnes et c’est tout ! Pour le reste, on verra plus tard, lorsque tu seras posée et calmée.

Calmée ? Non, mais dans quel monde vit-il exactement ? Le calme n’est pas un élément compatible avec la situation, et il le sait pertinemment.

Cela dit, il n’a pas tort sur un point. Plantée au milieu de cette rue au cœur plus beau quartier de la ville, entourée de bâtisses majestueuses et chargées d’histoire, loin de tout ce qui a représenté ma vie depuis mon arrivée en Géorgie, je n’ai plus trop le choix. Le soleil se couche derrière les maisons coloniales, une légère brise s’engouffre entre les arbres et mon corps me supplie de plus en plus clairement de trouver un endroit où me reposer.

– D’accord. Rappelle-moi le numéro ?

– 62. Allez, ma belle... Je t’aime et je croise les doigts. N’oublie pas de sourire, ça aide.

– Bien entendu ! Tu ne le vois pas, là, mais je rayonne de bonheur. J’ai la pâquerette joyeuse ce soir...

– Je l’entends à ta voix, t’inquiète ! Bon, je te laisse. Bon courage, t’es une championne ! Je suis fan de Lizy Miller !

– Merci Josh Miller, ça m’aide. Ciao.

– Ciao ma belle, prends soin de toi. Appelle-moi si ça foire, surtout !

– D’acc.

Je raccroche et range mes écouteurs dans mon sac en tentant de reprendre une respiration normale. Ce qui n'est pas une mince affaire.

J'aurais dû ne pas écouter Josh et me rendre au premier motel venu. J'aurais dû m'en tenir à mon plan d'urgence. Et lui aurait dû me donner le double de la nouvelle clé de son appart, surtout. S'il avait été plus malin, on n'en serait pas là.

Enfin, *je* n'en serais pas là, plus exactement, au milieu de ce quartier huppé de Savannah, en jean sale et chemisier à l'odeur douteuse, un sac bourré de quelques effets primordiaux aux pieds. Je dénote vraiment ici, c'est une évidence.

Mais comme Josh me l'a répété un nombre incalculable de fois, lorsque l'on décide quelque chose, il suffit de se tenir à son choix et d'y croire. Alors, je vais y croire. Après tout, je suis une habituée des situations délicates, ce n'est plus à prouver... Ce n'est pas deux frangins terribles qui m'effraieront, c'est évident.

*En espérant que cela soit aussi évident pour eux que pour moi !*

Je récupère mon sac beaucoup trop lourd échu sur l'asphalte en inspectant les numéros des propriétés autour de moi.

62. Juste en face. Une demeure incroyable. Impressionnante. Qui ne me facilite pas la tâche, honnêtement. Ils ne pouvaient pas habiter une baraque normale ? Voire un truc délabré avec une ou deux fenêtres cassées, un volet claquant au vent et un paillason sans poil ? Enfin, un truc moins merveilleux, quoi ! Ça aurait été légèrement moins intimidant.

Bref, ce n'est qu'un détail.

Je traverse la rue en évitant de penser à quoi que ce soit d'autre qu'à ma situation bancale et atrocement pathétique pour laquelle je dois trouver une solution d'urgence, et me retrouve juchée en haut des escaliers, sur la terrasse en bois entourant la demeure historique.

Et j'appuie sur la sonnette de style ancien à gauche de la porte, sans me focaliser sur l'énorme erreur que je suis en train de commettre...

Le temps me semble interminable, face à cette porte en bois finement ciselé. De longues minutes ou secondes – je n'ai plus aucune notion du temps – s'écoulent lentement. En revanche, mon esprit se remet en route sous l'angoisse de ma situation.

*Mais qu'est-ce que je fais ici, bon sang ? Josh, je te déteste, toi et tes idées idiotes !*

Je récupère mon sac que j'avais posé sur le parquet de la terrasse pour faire demi-tour et...

– Elizabeth ?

La porte s'ouvre sur Étienne. Presque méconnaissable, sans son veston ni ses lunettes. Chemise relevée aux manches, col ouvert, cheveux en bataille...

Le choc.

Étienne Maréchal pour moi se résume à un homme dont la tenue stricte et professionnelle a été incrustée à même son corps à sa naissance. Si naissance il y a eu, d'ailleurs. Je le soupçonne d'être né adulte, aussi. Son air sérieux et professionnel. Son charisme et la distance naturelle qu'il impose à qui ose le croiser dans les couloirs. Son pantalon sur mesure et son veston. Tout, je pensais que tout était un package dont il ne se séparait absolument jamais. Comme une sorte de kit. Dans mon idée – un peu stupide, j'en conviens – son frère le rangeait dans son carton pour la nuit, puis le ressortait le matin pour recommencer une journée.

Un homme vivant pour son entreprise. Un homme sans existence autre que celle qu'il mène entre les différents bureaux de l'agence. Un homme machine qui n'existe pas après le boulot. Qui disparaît...

Force est de constater que j'étais loin du compte.

Mes yeux ne peuvent se retenir d'étudier Étienne dans son habitat naturel. Presque... cool. Sans doute, éventuellement, sexy... Peut-être aussi... gentil ? Humain ?

– Elizabeth ? répète-t-il en fronçant les yeux, perplexe quant à ma présence sur son perron.

– Lizy, je ne peux m'empêcher de rectifier en refermant la bouche bien sagement pour éviter de baver devant mon boss.

– D'accord, rétorque-t-il froidement. Et puis-je savoir ce que vous faites ici ?

La lueur peu amène dans ses yeux me remémore que nous ne nous sommes pas quittés en très bons termes. Et que le délai de cette rupture non conventionnelle de mon contrat de travail est tellement court que je n'essaie même pas d'espérer qu'il ait oublié.

– Alors ? En quoi puis-je vous aider ?

## Étienne

J'ai presque du mal à la reconnaître. Elle a troqué son haut coloré et sa jupe contre un tee-shirt ample et un jean abîmé, ses talons contre des converses même pas lacées. Et surtout, ses yeux se sont passablement assombris depuis notre face-à-face. Quant à ses fleurs, il n'en reste plus qu'une, plantée au bout de sa tresse, ou du moins ce qu'il en reste, ses cheveux s'en étant échappés pour encadrer son visage aux traits épuisés.

C'est un peu inquiétant quand on sait que je suis responsable, en partie, de son départ de Bestcom, et donc de sa situation. J'ai beau m'évertuer à ne pas m'attendrir sur le sort des gens ne faisant pas partie de mon cercle très fermé de proches, je ne peux pas non plus me montrer totalement indifférent à la détresse qui s'affiche sur son visage.

Et franchement, ça m'agace. Parce qu'ici, je ne suis pas le boss. Ici, je suis le grand frère, le fils, l'ami, parfois aussi, enfin, je suis Étienne, pas M. Maréchal. Mes armures sont restées avec mon ordinateur et mon veston... sur la balancelle – d'ailleurs, ils n'ont rien à faire là.

D'une certaine façon, la voir devant notre porte à m'examiner sans un mot me perturbe beaucoup et me déstabilise. Je déteste devoir reprendre mon masque et la rigidité que j'entretiens là-bas entre ces murs. Elle ne joue pas à la loyale du tout.

Remarque, elle a tout gagné : en m'énervant, je ne vais pas avoir besoin de me forcer beaucoup pour retrouver le ton habituel du boss.

Et elle ne prononce toujours pas un mot. Complètement déphasée. Elle se contente de me mater. Encore une originale. J'espère qu'elle n'est pas du genre harceleuse, ou quelque chose comme ça.

Si cela ne tenait qu'à moi, je ferais la porte sans attendre mais dans mon dos, je sens Antoine et sa curiosité maladroite se rapprocher discrètement, ce qui signifie qu'en cas de maladresse de ma part, je suis bon pour une morale de trois heures.

Je prends donc sur moi et m'engage dans une attente qui, je l'espère, ne s'avérera pas trop longue.

Elle semble se décider à sortir de son mutisme, perplexe, les yeux enfin tournés vers autre chose que moi.

– En réalité... j'ai besoin de vous demander si vous pouvez me loger dans le studio de la société.

Je ne m'attendais pas du tout à cette demande. Et pour tout dire, je ne la comprends même pas. C'est totalement surréaliste.

– Je vous rappelle que selon les dernières informations que l'on m'a transmises, vous ne faites plus partie de la société !

– Oui, je sais bien, mais je voulais évoquer ce sujet également... J'ai cru comprendre que vous aviez besoin de moi et que mon départ n'était pas votre souhait et ne vous arrangeait pas. Alors j'ai réfléchi, et je pense que nous pourrions trouver un compromis. J'ai besoin d'un logement, je ne vais pas vous le cacher. Et vous avez besoin de moi. Nous pourrions peut-être trouver un terrain d'entente.

Je décide de clore la discussion, parce que ce n'est ni le lieu ni l'heure pour « négocier ».

– Non ! Si vous voulez revenir sur votre décision, mademoiselle, adressez-vous demain matin au service du personnel, directement à l'agence.

– Avec plaisir ! s’interpose Antoine, forcément, en me poussant de son chemin. Entrez, je vous en prie, Lizy, vous semblez avoir besoin d’un petit remontant.

*Euh...*

– Stop ! je m’impose en le poussant à son tour. Je ne suis pas d’accord !

Antoine lève les yeux au ciel avant de s’adresser à nouveau à la comptable qui nous observe, interloquée par le spectacle que nous lui offrons.

– Permettez deux minutes ?

La jeune femme nous fixe tour à tour, perplexe.

– Euh, oui, bien entendu.

Mon frère referme la porte en m’adressant un regard un peu trop sérieux à mon goût.

– Étienne, c’est notre seconde chance !

*Jamais il ne lâche l’affaire ?*

– Elle n’a qu’à revenir demain à l’entreprise ! C’est quoi ces manières de venir frapper à notre domicile ? Franchement, Antoine, accepter ça, c’est ouvrir la porte à n’importe quoi ! Bientôt les employés nous taperont dans le dos le matin et viendront plonger dans la piscine le week-end !

– Non, en ce qui me concerne, je considère que la seule porte que nous ouvrons, c’est celle qui se trouve entre elle et nous. Et je te rappelle qu’une fin de mois sans comptable, c’est pas l’extase ! De plus, le plan est toujours en marche pour Hanley ! Nous avons besoin d’elle !

*Et c’est reparti !*

– Hors de question ! J’ai contacté Jennyfer, je gère ce point et je ne compte pas changer mon fusil d’épaule. J’ai encore le droit de choisir ma

Cathy !

Il reste dubitatif un moment...

– Bon, d'accord pour l'*escort* vulgaire. Mais pas pour le reste. On accepte !

– Jennyfer n'est pas vulgaire ! m'insurgé-je vivement. Elle est parfaite pour le rôle.

– T'as réellement un problème d'appréciation des valeurs, toi ! Mais bon, ce n'est pas le sujet. On a un deal ? Je garde ma comptable et tu gardes Jennyfer.

– Ça marche.

C'est presque trop facile. Quelque chose cloche. Je regrette déjà la poignée de main qui scelle notre accord, mais il ne me laisse pas le temps de me rétracter et ouvre à nouveau à la comptable.

– Parfait ! Vous êtes la bienvenue chez nous, Lizy ! s'exclame mon frère en lui ouvrant pratiquement les bras. Entrez, je vous en prie ! Faites comme chez vous...

*Euh...*

– Dis-moi, Antoine, il y a un truc que tu n'as pas compris, je pense. Il était question du studio des nouveaux arrivants, pas de cette maison ! lui glissé-je à l'oreille, horrifié à l'idée de laisser entrer une employée dans mon oasis de bien-être personnel.

– Oui, me soutient ladite employée. Je n'ai aucunement l'intention de m'imposer ici, ce n'est pas du tout le but de ma démarche.

Elle semble autant mal à l'aise que moi, c'est dire. Pour ce coup-là, je l'aime bien. Un allié contre mon frère et ses idées, quel qu'il soit, est toujours le bienvenu.

– Tout à fait, je comprends bien, explique Antoine d'un air faussement embarrassé. Le seul problème, c'est que le logement est déjà occupé par ma

propre stagiaire ! Mais ce n'est qu'un détail, nous avons largement la place de vous accueillir ici.

– Non, mais t'as complètement péte un fusible, mon vieux ! m'exclamé-je. Nous n'avons pas de place ici !

– Tu préfères lui payer l'hôtel ? réplique-t-il sournoisement.

– Payer un hôtel à une employée ? Mais pourquoi ferais-je une chose pareille ?

– Parce que tu viens de t'engager, je te rappelle, à la loger ! Alors, c'est soit tu payes l'hôtel, soit nous accueillons cette charmante demoiselle entre nos murs !

Il délire ! Payer un hôtel à cette inconnue ? Et pendant qu'on y est, allons-y pour le Ritz ! Impossible que je débourse un centime pour une comptable ! Et il sait pertinemment que je ne compte pas le faire. La politique actuelle de l'agence depuis deux ans est clairement les économies, au maximum. Dois-je lui rappeler notre situation ?

Antoine Maréchal est un véritable intrigant maléfique. Il me mènera à ma perte, d'une manière ou d'une autre.

– Oui, non, ça ne me convient pas du tout ! ajoute la femme, déstabilisée. Je pensais simplement à me loger, pas à m'imposer ! Je vais aller chercher un hôtel, que je paierai moi-même, bien entendu. Je ne demande pas l'aumône non plus, j'ai simplement imaginé qu'une solution simple était envisageable, mais vu que ce n'est pas le cas...

– Mais non ! réplique-t-il joyeusement. Tout va bien, c'est extrêmement simple, au contraire, et nous sommes ravis ! Hein que nous sommes ravis, Étienne ?

– Euh, non, pas du tout !

– Voilà ! continue-t-il sans se départir de son sourire ridicule. Quand il dit non, ça veut dire oui, allez, entrez... Mon ancienne chambre est libre, propre, vous y trouverez tout ce qu'il faut. Vous avez faim ?

*Complètement siphonné !*

Sans que je ne comprenne rien, il attire l'étrangère dans mon antre personnel et referme la porte derrière elle. Signant ainsi la destruction totale de mon havre de paix. La violation complète de mon intimité.

Je hais ce type.

– Vous avez faim ? répète-t-il en récupérant le sac qu'elle porte avant de se diriger vers les escaliers. Je vous montre tout ça...

– Non, mais vous n'avez pas compris, rétorque notre nouvelle pensionnaire, réellement embarrassée. Je vais trouver un hôtel !

Je la laisse se débattre sans rien ajouter, parce que je connais mon frère. Il gagnera cette bataille. Quoi qu'elle oppose comme arguments, elle a posé le pied dans la maison, elle a perdu. Et moi aussi, par la même occasion.

D'autant plus que...

*Bon sang !*

Je les rejoins en grimant les marches quatre à quatre pour mettre les choses au clair.

– Non, pas ton ancienne chambre, Antoine !

– Laquelle, alors ? m'interroge-t-il presque méchamment. On ne touche pas à celle des parents, tu as transformé l'ancienne chambre d'amis en bureau et celle d'Ophélie, c'est moi qui l'occupe !

– Justement, tu offres ta chambre et tu reprends l'ancienne !

– Étienne, voyons, on ne va pas se mettre à ranger ma chambre à cette heure alors qu'une prête à accueillir Lizy nous tend les bras ! Tu n'es vraiment pas logique comme garçon, parfois !

– Je ne veux surtout pas déranger, se défend notre hôte, ne comprenant vraiment pas de quoi il retourne.

– Voilà ! Lizy est d'accord avec moi.

– Non, je refuse d'envisager cette solution !

Se fichant ouvertement de mon avis, il hausse les épaules, tourne les talons et entraîne la comptable jusqu'au bout du couloir, vers son ancienne

chambre, donc.

– Voilà, déclare-t-il d'un ton grandiloquent. Comme je vous l'ai déjà affirmé, vous êtes ici chez vous.

Je les suis, dépité. L'invitée semble sous le charme de la pièce. Génial.

– Donc, vous avez le lit ici...

*C'est mieux de préciser, au cas où elle n'avait pas remarqué !*

– ... les rideaux...

*Vraiment ridicule.*

– ... la chambre donne sur le balcon faisant le tour de la maison, et toutes les fenêtres y sont exposées sud-ouest, comme vous pouvez le constater.

*Et donc, je suis tranquille, une fois que je l'aurai viré, il pourra se reconverter en agent immobilier, il a de l'avenir.*

– Et, vous avez la salle de bains, derrière cette porte. Privative, bien entendu.

– Euh, justement, non ! rétorqué-je sèchement. C'est MA salle de bains.

– Oui, en réalité, semi-privative, effectivement, la chambre d'Étienne possède également un accès à cette pièce. Mais ce n'est qu'un détail !

– Certainement pas ! m'emporté-je, épuisé de son cinéma ridicule. Je ne pense pas que partager ma salle de bains enchante mademoiselle. Tu vas rappliquer tes fesses dans cette chambre et laisser l'autre à ton invitée.

Parce que clairement, ce n'est pas la mienne !

– Étienne, tu deviens puéril avec tes caprices, réplique-t-il d'un ton las. Les portes se verrouillent de l'intérieur, il vous suffit de bien vous enfermer et c'est tout ! Comment a-t-on fait pendant presque vingt-cinq ans ? Personne n'est mort, à ce que je sache !

– Ça n'a rien à voir ! Tu déménages, fin de l'histoire !

Un silence s'impose dans la pièce pendant que nous nous affrontons du regard.

– Je sens que je dérange, s'empourpre la comptable. Et je vous avoue que je me sens relativement mal à l'aise face à cette situation. Je ne demandais que le logement de l'entreprise pour quelques jours. C'était une mauvaise idée, désolée. Je vais plutôt aller vivre à l'hôtel.

– Ah, mais non, mademoiselle, réfute vivement Antoine en refusant de lui rendre son sac qu'elle tente de récupérer. Nous avons un deal, je vous le rappelle. Vous revenez travailler, et nous vous logeons le temps qu'il faudra. Et, d'accord, je changerai de chambre dans la semaine. J'ai au moins le temps de ranger mes affaires ou c'est trop demander à sa seigneurie ? m'attaque-t-il d'une voix agressive.

– T'as vingt-quatre heures ! déclaré-je en me dirigeant vers la fameuse salle de bains pour rejoindre ma chambre. Bonne nuit !

Je claque une porte, puis deux, et les laisse à leur petite affaire. S'il veut se taper la comptable, libre à lui. Même si je suis contre les rapprochements avec les employés, si ça peut me permettre de retrouver ma paix, qu'il fasse ce qu'il souhaite. Pour ma part, je compte hiberner tous les soirs et les week-ends dans ma propre chambre, jusqu'à ce qu'elle reparte d'où elle est venue.

**Lizy**

Les deux frères ne se ressemblent vraiment pas, c'est un fait. Le jour et la nuit. Antoine représentant le jour, bien entendu. Quant à Étienne... *no comment !*

Après avoir entièrement visité la maison coloniale, immense et vraiment très accueillante, en compagnie du jeune frère Maréchal, et après qu'il m'a forcée à manger quelque chose, je me retrouve enfin dans cette chambre, tout aussi agréable que les autres pièces, si ce n'est cette porte, juste en face du lit sur lequel je me suis allongée.

Comme un comédon sur le visage après un soin chez une dermato, elle dérange et déstabilise. La salle de bains. Commune. Partagée avec mon *big* boss. L'angoisse.

Impossible que je reste ici plus que nécessaire. Je ne voulais pas m'y résoudre, mais je pense que le moment d'utiliser mes économies pour une chambre d'hôtel est venu. Ce soir, il est trop tard, et après toutes ces péripéties, je me sens incapable de prendre la moindre décision. J'ai la sensation de flotter au milieu de fumées noires et nauséabondes s'échappant du brasier qui consume tout mon petit univers – mon appartement, mes habitudes, l'homme avec qui je pensais partager beaucoup de choses...

Je me laisse glisser contre la couette douce et fraîche. La bonne nouvelle, c'est que je garde mon poste. La situation semble moins dramatique qu'il n'y paraît.

Sourire de la vie... Toujours garder le positif et s'accommoder du reste.

J'essaie de retrouver un minimum d'optimisme, cependant, je ressens encore au fond de moi un vague sentiment de rancœur. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'amour bafoué, plutôt de confiance détruite, d'amertume d'avoir été prise pour une belle gourde par un homme sans scrupules. Peu important les sentiments que j'éprouvais à l'égard d'Alan, pour ma part, je n'ai jamais manqué de respect envers lui.

Mon téléphone se met à vibrer au bout du lit. Mon père. Il a tenté de me joindre toute la soirée, mais je n'ai pas trouvé le courage, ni le temps de lui répondre. Je n'en ai pas plus envie maintenant, mais ignorer ses appels ne me ressemble pas.

Je me force donc à m'étirer jusqu'au bout du lit pour récupérer mon portable.

- Salut ! me forcé-je à l'accueillir d'un air enjoué.
- Bonjour ma puce. Tu étais occupée ?
- Un peu, oui.

Ma politique étant de ne pas préoccuper mon père avec des problèmes d'ordre secondaire, je me mords la langue pour ne pas en dévoiler davantage.

- J'espère que tout va bien ?
- Oui, papa, tout va bien.

Il laisse planer un silence qui indique chez lui qu'il ne me croit pas une seule seconde.

– Et toi ? Tu avais besoin de me joindre ? relancé-je la conversation pour éviter qu'il insiste en posant des questions auxquelles je ne voudrais pas répondre.

– Oui... Tu as reçu du courrier. Ça me semble être de la publicité. Adressée à Lizy Miller...

C'est plus fort que lui, malgré les années qui ont passé depuis que j'ai adopté ce nouveau nom, il n'arrive toujours pas à étouffer totalement la déception dans sa voix. Mon père a difficilement accepté ce mariage un peu particulier puisque Josh et moi n'avons jamais été amants, ni amoureux. De simples amis liés pour la vie. Cette union n'a toujours été que factice et absolument jamais consommée.

Une manière de régler quelques problèmes qui nous pesaient à lui comme à moi. Même s'il comprend les multiples raisons qui nous ont poussés à nous unir devant la loi, mon père, qui a toujours été foncièrement honnête, n'a jamais vraiment accepté cette petite entourloupe légale. Surtout que dans cette opération, mon but à moi était bel et bien de changer mon nom. D'une certaine façon, de le renier lui...

Il ne l'a jamais exprimé ouvertement, parce que la situation ne lui permettait pas d'interférer dans mes choix, mais je sais, depuis le début de ce mariage bidon et de mon changement de nom de famille, qu'il n'approuve pas. Que cette solution le blesse profondément. Qu'il aurait préféré être celui qui soigne mes plaies, plutôt que de me laisser endosser un patronyme dans le simple but de fuir mon enfer de l'époque.

J'imagine que le constat d'impuissance qu'il a dû ressentir pendant tant d'années reste un fardeau très lourd à porter pour un père tel que lui.

– Oui... je le sais, papa. Tu me manques.

À ce moment précis, une immense lassitude s'empare de moi. Je ressens la distance entre nous comme énorme et douloureuse, et surtout trop longue.

C'est très égoïste de ma part de me retourner ainsi vers mon père, alors que je l'ai quitté pour me sauver moi-même, il y a des années. Je devrais sans doute me haïr pour ce besoin qui me tord le ventre de retrouver la sécurité de ses bras, ma chambre, notre maison... de partager un repas avec lui, de discuter de tout et de rien. Comme une famille normale, simplement parce que je traverse une mauvaise passe.

– Toi aussi tu me manques atrocement, Elisa. Mais je sais que tu es heureuse avec Alan.

Oui, non... Tout est tellement tronqué. J'ai toujours prétendu devant lui qu'Alan représentait tout ce que j'attendais de l'existence. L'homme parfait. Mon père ne l'ayant jamais rencontré en personne, il était facile pour moi de le persuader que notre couple était une véritable réussite. Ce que je n'avais pas prévu, c'était cette fin digne des plus mauvais films Hollywoodiens. Ni mon atterrissage aléatoire dans la chambre d'ado de l'un de mes ex-ex-patrons.

Je n'ai même pas le courage de lui expliquer le désastre qu'a été ma journée. Il faudrait que je le rassure en lui expliquant mes mensonges, en lui révélant qu'en réalité, Alan ne s'avérait être qu'un « bon compagnon », qui finalement n'en était même pas réellement un, mais plutôt un enfoiré de première classe.

– Il est tard, reprend mon père en bâillant. Je propose que nous reprenions cette conversation demain, à une heure convenable. Me lever à l'aube devient de plus en plus compliqué avec le temps. Je sens déjà que j'ai dépassé l'heure limite.

Il y a ce point aussi, qui me hante de plus en plus. Comme je ne l'ai plus revu depuis une éternité, je n'ai pas conscience du temps qui s'acharne sur lui. Ses conditions de vie sont rudes depuis toujours. Sans compter les tracasseries auxquels il a dû faire face pendant tant d'années. Et aujourd'hui, j'ai peur qu'il ne se détruise la santé à vouloir tout gérer au ranch.

– Il est peut-être temps de vendre le ranch, papa.

– Je t'envoie le courrier demain, dit-il pour changer de sujet. Tu jugeras par toi-même si c'est important.

– Merci, papa, réponds-je sans insister sur ce problème de fond qui me dérange de plus en plus. Tu peux l'envoyer à mon travail. Ce sera plus simple.

– Si tu veux. Je te recontacte demain pour l'adresse, je ne m'en souviens plus. Je te souhaite une bonne nuit.

– Bonne nuit, papa.

Je raccroche alors que mon cœur se brise. Parfois, on a l'impression d'avancer. Que le chemin s'éclaire enfin et que tout ira bien. Puis une journée particulièrement compliquée se présente et chamboule tout.

Machinalement, je consulte les nombreux appels en absence d'Alan, puis efface ses messages sans même me poser de questions. Il n'était pas pour moi, je le savais depuis toujours. Simplement, il était sans doute plus simple de me persuader du contraire et de profiter un peu de la vie et de ses petits cadeaux. Je n'ai pas envie d'y voir autre chose. Après tout, affronter les mauvais coups du sort puis remonter en selle sans attendre est devenu une activité habituelle chez moi.

Quelques coups frappés contre la porte de la fameuse salle de bains me sortent de mes pensées.

Telle une éventuelle victime dans un film d'horreur, je sens mon cœur s'affoler alors que mes yeux se portent sur le battant en bois blanc, les doigts crispés sur mon téléphone.

Ce qui est stupide, avouons-le. Mon patron est, au pire, un robot. Peut-être un alien. Pas un tueur en série.

– Oui ? murmuré-je, en espérant qu'il ne m'entende pas.

– Elisabeth, je peux entrer ?

Bon sang, c'est bien sa voix ! C'est lui !

– Euh... oui, oui...

Il entre donc, vêtu d'un simple jeans et d'un tee-shirt blanc faisant ressortir le hâle naturel de sa peau que je n'avais pas encore remarqué jusqu'à présent. Pieds nus, lunettes sur le nez et cheveux humides, il pose sur moi un regard moins froid qu'au bureau cet après-midi.

*C'est déjà ça !*

Se plantant devant la porte, une main sur la poignée, il balaie rapidement la pièce du regard avant de s'éclaircir la voix.

– Bon, euh... Je vous ai libéré une étagère pour tous vos petits produits... Maquillage, tout ça... Sinon, Antoine m'a dit qu'il vous a proposé de vous conduire à Bestcom demain. Les transports en commun se font rares dans cette partie de la ville.

– Oui ?

– Cependant, il a oublié de consulter son emploi du temps. Demain matin, comme toute la semaine, il doit se rendre chez un client pour étudier un nouveau projet.

– Ah ! Ce n'est pas grave, je prendrai le taxi.

– Il se doutait que vous répondriez ça ! me coupe-t-il maladroitement. Il m'a demandé de vous y conduire en son absence. Alors, donc, je pars à 7 h 12, voire 15, pour arriver à 7 h 30 à l'agence. Je propose donc, pour que tout soit clair, que nous mettions en place un planning. Je prends mon petit déjeuner à 6 h, et j'aime bien être seul à ce moment précis de la journée. C'est d'ailleurs pour cette raison que je le prends à cette heure. Ensuite, j'ai besoin de MA salle de bains, je dirais de 6 h 20 jusqu'à 6 h 40. Ensuite, vous pouvez en disposer comme bon vous semble. Sommes-nous d'accord avec ce point ?

*Bon sang ! Un robot militaire !*

– Euh, oui, d'accord, réponds-je en me demandant si j'ai un quelconque droit à la négociation.

– Parfait ! Répétez vos horaires ? C'est par simple précaution, ajoute-t-il promptement lorsqu'il comprend sans doute que je me pose des questions sur son état mental. Je n'ai pas envie de prendre du retard ou de vous retrouver dans ma douche, voyez-vous ?

Je sais qu'il n'apprécie pas ma présence ici. Que c'est son frère, pour je ne sais quelle raison, qui le pousse à accepter sans rien dire. Donc, pour une cohabitation paisible, et jusqu'à ce que je trouve un hôtel dans mon budget, je prends le parti de me montrer conciliante et aussi invisible que possible.

– Je peux aller déjeuner à partir de 6 h 20 et me laver après 6 h 40, pour être prête à partir entre 7 h 10 et 7 h 15.

*Alors que je ne commence qu'à 8 h 30... La colocation en mode militaire !*

J'ai presque envie de lui demander mon uniforme de nuit, mais je me retiens. Quelque chose me dit qu'il n'apprécierait pas la blague.

– Voilà ! Parfait. Bonne nuit.

Il referme la porte comme il est venu.

*D'accord...*

*Je veux rentrer chez moi !*

*Même si je n'ai plus de chez moi !*

*Déprimant !*

\*\*\*

Après m'être lavé les dents, je me suis allongée quelques instants pour discuter avec Josh qui me demandait des nouvelles, me coupant dans mon élan pour passer sous la douche. Je me suis endormie. Habillée sur mon lit, en pleine conversation, lampes allumées, je crois même que je pleurais, sans bruit, recluse dans cette chambre inconnue, seule.

Ensevelie par l'épuisement, je n'ai pas pris garde. J'ai sombré.

Une main glaciale s'empare de ma gorge et une voix venue d'outre-tombe murmure mon nom derrière moi. Je me réveille pour échapper à la

sensation d'étouffement, me relevant dans mon lit, haletante, et en nage. Seule, dans cette chambre que je ne connais pas.

Les doigts imaginaires ont laissé leurs traces, invisibles, sous ma peau. Ma trachée reprend sa fonction, difficilement, alors que j'inspire lourdement en tentant de relativiser. J'observe la pièce autour de moi, le cœur battant à tout rompre, ne sachant plus si j'appartiens à la réalité ou à mes souvenirs. À leur monde ou au mien...

Tout autour de moi est paisible. Ni hostile ni menaçant. Agréable. Mais mon esprit, lui, lutte toujours... Les ombres n'ont de cesse de passer et repasser. Dansant autour de mes souvenirs comme autour d'un feu de joie.

*Ça n'existe pas ! Ça n'a jamais existé !*

*Un rêve. Pure imagination... Rien de plus.*

À quoi m'attendais-je exactement ? Seule dans un lit, après une journée pareille ? Déjà, en temps normal, le sommeil se révèle mon pire ennemi, alors dans ce genre de circonstances...

Bref, rien de nouveau pour moi.

J'inspire une dernière fois, puis expire en me massant les ailes du nez, me concentrant sur la voix de mon père, durant cette première nuit, il y a bien longtemps, où mes premières angoisses nocturnes étaient apparues.

*Un sourire fait toujours peur au diable, Elisa... Quand il vient te réveiller, souris-lui. Sans jamais t'arrêter...*

Je visualise sa silhouette se découpant sous la lumière de ma petite lampe de l'époque. L'étirement de ses lèvres dans un sourire affectueux et rassurant. La puissance de sa carrure, impressionnante à l'époque, devant mes yeux d'enfant. Sa protection qui m'avait caressé l'âme. Ses yeux bienveillants. Sa main effleurant mes cheveux alors que je me rendormais en tentant de graver ce fameux sourire magique sur mes lèvres.

Je reste focalisée sur cette image jusqu'à ce que les souvenirs refluent et que la réalité s'impose à nouveau dans mon univers.

Et je trie. Les bonnes choses des mauvaises. J'oublie la seconde partie pour me concentrer sur la bonne. J'ai toujours mon job. Ils ont tenu à ce que je reste. Ça, c'est positif. J'ai failli tout perdre, mais en réalité, ce n'est pas le cas. À l'aube, je reprendrai le chemin du bureau et je referai surface. De plus, je crois que je n'ai jamais passé une seule nuit dans une chambre pareille. Immense et cosy. Magnifique. Une chambre de princesse sudiste, digne d'un film à gros budget. Ne négligeons pas ce détail. À une époque, pénétrer dans ce genre de maison m'aurait rendue totalement hystérique... Du bois brun ciré, des murs clairs et dépouillés, le charme historique côtoyant la modernité de la déco... Tout est parfait.

Je laisse échapper un lourd soupir en relâchant mes épaules encore crispées.

Tout va bien, finalement.

La nuit est tombée depuis bien longtemps derrière les voilages blancs tombant devant les fenêtres fermées. Il fait chaud. L'air lourd et oppressant de la saison s'agglutine dans la pièce, inconfortable et désagréable. Mon tee-shirt colle à ma peau moite, tout comme le jean dont je ne me suis même pas encore délestée.

Je me lève en m'étirant afin d'ouvrir la porte-fenêtre donnant sur la coursive extérieure – ou devrais-je dire un magnifique balcon typique de ce style de bâtisse, en bois blanchi, meublé par plusieurs fauteuils en osier et en bois, de tables d'appoint, comme dans les plus beaux films que je devorais pendant ma jeunesse. Un paradis inspirant une sérénité incroyable qui revigore mon esprit. Un vrai shoot de bien-être qui percute mon cœur comme un uppercut. Comme une rencontre sentimentale. Je sais déjà que cette coursive va devenir mon endroit préféré de cette maison. Mon repère nocturne. L'allié de mes fuites loin du sommeil. Mes yeux s'emplissent de la magnificence délicate de l'endroit. Une multitude de potiches accrochées à la rambarde courant le long de cette terrasse regorgent de fleurs colorées

et tombantes par grappes, embaumant l'air frais du soir. Je hume la plénitude silencieuse de la nuit et savoure le calme qui apaise mon cœur.

*« Hello darkness my old friend  
I come to talk with you again »<sup>5</sup>*

(« Bonjour noirceur ma vieille amie,  
Je viens discuter avec toi une nouvelle fois »)

Des paroles que je connais bien, reprises par un groupe dont Josh me rabâche régulièrement les oreilles, Disturbed, s'échappent en sourdine, comme un simple soupir, de la porte-fenêtre se trouvant à quelques mètres de la mienne. Les pleurs des violons, magnifiques compagnons de ma douleur, viennent caresser mon âme fatiguée. Je laisse les mots m'emporter dans cet univers magique et envoûtant qu'est la musique.

*« Because a vision softly creeping  
Left its seeds while I was sleeping  
And the vision that was planted in my brain  
Still remains  
Within the sound of silence. »*

(« Parce qu'une vision rampant doucement,  
A laissé ses graines pendant que je dormais,  
Et la vision qui a été plantée dans mon cerveau,  
Reste encore,  
Au son du silence »)

Sans m'en rendre compte, j'avance sur cette terrasse, j'ai besoin de me rapprocher de cette mélodie qui comble le vide qui m'habite. Ça aussi, c'est un univers qui me parle beaucoup. Lorsque l'on se retrouve seule et incomprise à l'adolescence, lorsque personne ou presque ne s'intéresse à vous autrement que par le nom que vous portez, alors il faut trouver des amis. Des semblants de réconfort. Des endroits dans lesquels on peut plonger sans crainte des contrecoups de l'existence. C'est une question de survie. Le cinéma, la musique. Et celle-ci fait partie du registre que j'ai longtemps affectionné. Et elle provient de la chambre de mon boss.

*Il ne dort donc jamais ?*

J'ose un coup d'œil dans la pièce dans laquelle seuls les rideaux vaporeux blancs émettent quelques mouvements paresseux, mus par l'air entrant et sortant des portes-fenêtres entrouvertes.

Une faible lueur provenant d'une lampe posée à côté du lit ainsi que l'angle de vision qui m'est offert me permettent de discerner assez nettement la silhouette de mon patron, assis, presque allongé contre une multitude d'oreillers, les yeux clos derrière ses lunettes, son ordinateur sur les genoux. Je reste ainsi un moment, à l'observer, mes yeux voyageant sur son corps, s'arrêtant à son profil presque méconnaissable sans cet air froid qu'il affiche à longueur de temps à l'agence.

Quelques mèches de cheveux, habituellement toujours strictement coiffées, viennent chatouiller son front. Son nez droit, ses lèvres entrouvertes... Sa carrure virile, ses biceps étirant les manches de son tee-shirt... Et ses avant-bras, posés sur son ventre, ses mains inertes sur le clavier de son PC. Ses jambes nues allongées et croisées sur le matelas, une couette légère repoussée à ses pieds.

Je reste ainsi, le temps que « *The Sound of Silence* » se termine puis recommence à nouveau. J'imagine qu'il va changer de morceau, ou éteindre, pourtant il ne remue pas un cil. Il dort vraiment.

Je devrais faire demi-tour. Je ne suis que son employée, après tout. Je serais sans doute mieux avisée de tourner les talons pour aller me doucher

et occuper ma nuit autrement. Certes, j'ai assez dormi pour cette nuit, je le sens, mais cela n'est pas une raison valable pour jouer les voyeuses et dévorer des yeux mon boss à son insu. Pénétrer son intimité me perturbe. C'est comme si mes sens prenaient le contrôle et ne me laissaient pas le choix. Un frisson agréable parcourt mon échine devant son corps alangui et offert à mon regard. Quelque chose dans son allure me retient là. Une sorte de fragilité. De sensibilité se dégageant de tout son être alors qu'il a baissé les armes. Une sensualité qu'il dégage naturellement. Le côté humain du robot, sans doute. Il dort, alors que l'heure doit avoisiner les quatre heures du matin, dans une position très désagréable.

Mes pas m'emportent à travers la porte-fenêtre, puis sur l'épais tapis qui s'étend jusqu'au lit. J'avance doucement en prenant garde à ne pas le réveiller. Car évidemment, je n'aurais aucune excuse pour justifier ma présence dans cette chambre, le cas échéant. Mon cœur décide de m'avertir de l'idiotie de mes actes en s'affolant dangereusement, mais à présent que je me trouve à deux pas de son lit, le mal est fait.

Je ne perds cependant pas trop de temps à mettre mon plan à exécution. Je retire doucement ses lunettes tombant de son nez, avec le maximum de précautions possible, en évitant de toucher sa peau, pour les placer sur son chevet. Comme il n'émet pas un seul mouvement, je m'enhardis et récupère son ordinateur pour le poser au sol, alors que les battements de mon cœur redoublent. Toujours aucune réaction.

Évidemment, une personne normalement constituée ferait demi-tour pour s'enfuir. Pas moi. Non, moi, je profite de la situation pour découvrir mon patron comme jamais je n'aurais pu le faire sans cette situation incongrue. En short large, tee-shirt remontant sur son ventre ferme, ses mains hypnotiques s'offrant à mon regard... Et je découvre son parfum du soir. Celui d'un gel douche qu'il n'a pas jugé bon de cacher sous un parfum artificiel. Un effluve léger et mentholé, frais, masculin et entêtant, oserais-je dire.

À force de le détailler, je remarque un léger frisson parcourir son épiderme et hérissier les poils de ses bras. Machinalement, je récupère la

couette roulée en boule au pied du lit et l'étire sur lui, oubliant le fait que je joue avec le feu. À mi-chemin, alors que mes mains effleurent la peau de son ventre tendu, il émet un soupir. Je me fige, mes doigts si proches que sa chaleur irradie ma peau, attisant encore davantage mon rythme cardiaque. J'admets qu'à ce moment précis, la curiosité et une sorte de nécessité se mettent à titiller mon imagination, et j'ai besoin de toute ma raison pour oublier l'idée de toucher ces abdos si attirants. Heureusement pour moi, la foudre ne tombe pas toujours au même endroit et donc, après toutes les catastrophes essuyées en si peu de temps, la chance me sourit à cet instant. Il ne se réveille pas. Au contraire, il soupire, emporté dans son sommeil profond. Je remonte sa couette avec précipitation et n'attends pas deux secondes pour m'éloigner de ce lit.

Un sourire étire ses lèvres et en fait naître un autre sur les miennes. Après avoir ressenti une attirance étrange, je suis clairement touchée de le voir ainsi, comme s'il était réellement un autre homme, vulnérable et sans artifice, libéré de ce masque dur et froid qu'il porte dans la journée.

Avant de me décider à le laisser tranquille dans son intimité, j'hésite un moment devant son téléphone branché à l'enceinte d'où s'échappe la musique, et décide de ne pas l'éteindre. Je recule, puis retrouve la terrasse, le cœur attendri, légèrement moins en souffrance, un peu soigné par le bien-être affiché par le visage de cet homme de l'autre côté du mur, qui, pour moi, n'a rien à voir avec mon boss.

Je m'installe sur l'un des deux rocking-chairs installés entre nos chambres, pose mes pieds sur la rambarde recouverte de fleurs et de lierre, et savoure ce moment dans lequel, étrangement, je me sens bien, et me laisse bercer par la voix de David Draiman.

*« And the sign said, "The words of the prophets are written on the subway  
walls  
And tenement halls"  
And whispered in the sounds of silence »*

(« Et le panneau disait : "Les paroles des prophètes sont écrites sur les murs  
du métro  
Et les immeubles d'habitation",  
Et chuchotait dans les sons du silence »)

\*\*\*

Un bruit de moteur de voiture me réveille en sursaut alors que le ciel a retrouvé son bleu et que les oiseaux chantent sur les branches des arbres entourant la maison.

J'ai besoin de quelques secondes pour comprendre ce que je fabrique, allongée sur un rocking-chair, au milieu d'une terrasse inconnue.

– Bon sang !

Mes boss, Alan, les horaires imposés, le boulot... Et mon jean, mon tee-shirt fatigué...

Un coup d'œil à ma montre m'indique qu'il est déjà six heures vingt-cinq ! Je me relève avec précipitation en repoussant mes cheveux recouvrant mon visage, ne sachant même plus de quel côté se trouve ma propre chambre.

La réponse arrive très vite, lorsque mon boss émerge de la sienne, vêtu de son short, uniquement, son tee-shirt ayant disparu à un moment donné entre cette nuit et maintenant. Dans les premières secondes, il ne m'aperçoit pas, mais étant donné que je me trouve à moins de trois mètres de lui, cet instant, durant lequel je ne peux m'empêcher de détailler une nouvelle fois son profil, et toute cette peau, lisse et bronzée, ne dure pas une éternité.

Et dire que je trouvais Alan sexy ! Contre toute attente, mon boss, le type supposé être fait de métal liquide résistant à toute attaque, comme son pote

Terminator, s'avère être de taille à bousculer définitivement mes certitudes concernant mon échelle de sensualité masculine.

*Quand je vais raconter ça à Josh !*

Ou, alors, peut-être vaudrait-il mieux que je ne lui détaille pas trop cette situation, il me prendrait pour une folle, voire une malade profonde.

Mes pensées sont interrompues net par une paire d'yeux gris se tournant dans ma direction. Il fronce les sourcils, aussi perturbé que moi par ce face-à-face. Je baisse les yeux, juste après avoir repéré un épi insolent dans ses cheveux – une mèche rebelle se dressant entre les autres plus sages.

– Votre petit déjeuner est prêt, Elisabeth, m'informe-t-il, même si ses mots sonnent comme un ordre alors qu'il me détaille des pieds à la tête dans une expression étrange.

– Oui... euh, merci. Je... ne vous inquiétez pas, je vais... enfin, je me suis endormie, j'avais trop chaud, et puis, le soleil, les oiseaux, la voiture... Enfin, voilà, quoi.

Quitte à choisir, entre dire ça ou autre chose, je pense que j'aurais dû choisir « autre chose ». Parce que clairement, j'aggrave mon cas. Il fronce davantage les sourcils, puis s'apprête à ouvrir la bouche, mais je le devance.

– Je vais... manger. Adieu !

Je tourne les talons pour m'enfermer dans ma chambre, puis m'en échapper par l'autre porte afin de mettre de la distance, beaucoup de distance, entre lui et moi... Je ne veux même pas l'entendre prendre sa douche. Rien. Je ne veux plus jamais le voir et démissionner, déménager et aller vivre en Alaska !

Bon sang, mon boss vient de me surprendre, dans un état vestimentaire et physique inavouable, en plein matage de son corps à lui, parfait et très légèrement vêtu.

Je dois, pour le bien de mon avenir, quitter cette maison, trouver un hôtel et reprendre une activité normale.

Une assiette sous cloche m'attend sur le comptoir de la cuisine high-tech dans laquelle Antoine m'a forcée à me nourrir hier soir. Enfin, je comprends qu'elle a été déposée là à mon intention lorsque je trouve un post-it collé sur le métal la recouvrant.

*Elisabeth.*  
*Votre petit déjeuner.*  
*E. M.*

Ça a le mérite d'être clair et succinct.

Je me juche sur le tabouret le plus proche en récupérant la fourchette et le couteau déposés également sur le marbre blanc puis prends connaissance de ce qui m'est réservé.

Bon sang ! Des œufs, du bacon, des *beans* à la tomate, le tout servi à outrance.

Je ne mange pas autant que ça sur une journée complète !

– Hello, Lizy ! chantonne une voix derrière moi. Oh, un petit déj' de champion à la Étienne ! Mangez ce que vous pouvez, mon frère est fou !

Antoine, vêtu d'un costume fluide qu'il porte, comme à son habitude, avec une aisance incroyable, passe de l'autre côté du comptoir pour se préparer un café.

– Vous avez bien dormi ? Un café ? Du thé peut-être ?

L'horloge en face de moi indique déjà six heures trente-cinq. Je plante ma fourchette dans le tas de *beans* en lui répondant.

– Café ira très bien. Merci. Et oui, j’ai bien dormi.

Totalement faux ! J’ai mal au dos, j’ai eu froid, je crois, et je n’arrive toujours pas à me réchauffer malgré la température ambiante et la vision torride que mon boss m’a infligée dès le réveil. Je me sens sale, odorante (et pas de la bonne manière), et moche à côté de ce canon de beauté qu’est Antoine Maréchal.

Il dépose un café devant mon nez, remarque le mot de son frère encore collé sur la cloche et le récupère en secouant la tête.

– Mon frère, ce héros, marmonne-t-il en rectifiant je ne sais quoi sur le papier. Oubliez ce mot aussi chaleureux qu’un glaçon dans un congélateur, mais considérez qu’entre les lignes, il voulait plutôt écrire ça.

*Bonjour ~~Elisabeth~~ Lizy.  
J’espère que vous avez bien dormi  
J’ai pris la liberté de prévoir Votre petit déjeuner.  
~~E. M.~~  
J’espère qu’il vous plaira.  
Bon appétit. À tout à l’heure.  
Étienne*

Je ne peux m’empêcher de rire en parcourant à nouveau le message. Il n’y a pas à dire, ces deux-là sont totalement différents.

– Je suis désolé, se contente-t-il d’ajouter en levant les yeux au ciel, avant de boire son café.

Une femme que je ne connais pas, d’un certain âge, entre dans la pièce en essuyant ses mains sur un torchon accroché à son tablier à fleurs rose.

– Désolé de quoi ? Oh, bonjour, vous devez être Lizy ! Le petit déjeuner vous convient ?

Antoine se débarrasse de sa tasse puis embrasse la nouvelle arrivante sur la joue en attrapant une pomme dans la corbeille de fruits au bout du comptoir.

– Désolé de devoir partir aussi tôt. Bonne journée Agatha, je te laisse avec Lizy. Tu nous la cajoles comme il faut, qu'elle ne décide pas de partir, effrayée par mon frère. Lizy, bonne journée.

J'ai à peine le temps d'avaler ma bouchée qu'il a déjà disparu.

– Je m'appelle Agatha, reprend la vieille dame en me détaillant d'un regard doux. M. Maréchal m'a demandé hier soir de venir pour m'occuper de votre déjeuner de ce midi. Il déjeune au restaurant de son côté, mais il a supposé que vous mangiez à la cantine de l'agence, et donc, que vous auriez besoin d'un plat à emporter.

C'est très embarrassant, cette situation. Touchant de délicatesse, mais j'ai l'impression qu'il en fait trop. Je ne suis qu'une petite comptable, après tout. Au pire, ils pourraient me remplacer facilement en faisant appel à une agence d'intérim. Des filles comme moi, ils peuvent en trouver à tous les coins de rue. Je ne suis pas une lumière.

De plus, je ne suis vraiment pas habituée à ce que l'on me couve à ce point. Ce serait même plutôt l'inverse. Je prends soin des autres dans ma vie, et c'est tout. Pas de réciproque et je n'en demande pas. Sauf à Josh, mais c'est un autre sujet. Lui et moi, c'est particulier.

– C'est très agréable de la part d'Antoine, mais je pensais m'acheter un sandwich. Avec ce petit déjeuner, de toute manière, je ne pense pas avoir réellement besoin de me nourrir avant la fin de la semaine.

Agatha éclate d'un rire cristallin en récupérant ma tasse vide.

– Encore un café ? propose-t-elle. Et ce n'est pas Antoine qui m'a demandé de m'occuper de votre estomac, ma petite. Antoine n'a pas vraiment une hygiène de vie parfaite, il mange tout et n'importe quoi, n'importe quand.

– Qui alors ? demandé-je, la bouche pleine.

– Étienne ! s'amuse-t-elle en posant une seconde tasse devant mon assiette. Je suppose que cette idée est difficile à croire, mais l'aîné Maréchal peut se révéler plein de paradoxes. Le portrait craché de sa mère.

– Oh ! Vous connaissez sa mère ?

– Oui ! s'exclame-t-elle en sortant une boîte en plastique du frigo. Je l'ai même élevée ! Mon mari et moi travaillons depuis quarante ans dans cette maison. J'ai même connu le charismatique grand-père Maréchal, et sa femme. Un ange.

Je l'écoute en me gavant de bacon et de café, devinant le besoin de cette femme de parler, parler et encore parler. Ça me convient très bien : les anecdotes qu'elle laisse échapper assouvissent ma curiosité. De plus, elle m'empêche de stresser à l'idée que je me trouve déjà en retard et que bientôt, je me trouverai dans un espace plus que confiné avec l'homme de fer, de muscle et de parfum à la menthe...

Y a franchement de quoi angoisser sévèrement.

– Je vous confectionne un petit encas pendant que vous vous préparez. Ne tardez pas, il n'est pas très patient le matin.

*Je ne l'aurais pas deviné !*

*Quand faut y aller...*

Je repousse mon assiette qu'elle s'empresse de récupérer, la remercie et me rue vers ma chambre, en retard de douze minutes. J'ouvre mon sac, y trouve une petite robe d'été rose et jaune, une paire de baskets et des sous-vêtements et me faufile dans le brouillard vaporeux régnant dans la salle de bains.

Je pousse le verrou sur la porte menant à la chambre de mon boss dans laquelle une nouvelle musique retentit, en sourdine. Un morceau actuel que le bruit de l'eau que je fais couler dans la douche recouvre rapidement.

En revenant devant le lavabo, je tombe nez à nez avec un caleçon et un short, jetés négligemment sur le meuble de salle de bains.

*D'accord.*

Je récupère le tout, trouve le bac à linge et les y dépose avec empressement, consciente que le temps passe un peu vite ce matin. Malheureusement, nouveau problème. Ma brosse à dents a disparu. Je l'avais laissée là... À droite du robinet, dans un verre... Avec mon dentifrice...

Je retrouve le tout au bout de deux minutes, posé sur mon étagère, caché derrière ma trousse de toilette et le divers petit matériel que j'y ai déposé hier soir...

D'accord... Je dérange, donc. Alors, si je dérange, pourquoi me faire préparer un pique-nique et un petit déjeuner ?

*Paradoxe, elle a dit ?*

*Super étrange, oui !*

7 h 02...

Bon, je crois qu'il est temps de me presser un peu.

---

[5](#) Paroles de « The Sound of Silence » © Universal Music Publishing Group. Parolier : Paul Simon.

# 9

## Étienne

– 7 h 13 ! Comme c'est étonnant ! Une femme en retard !

Si j'ajoute que je le savais, mon frère va encore me soupçonner d'y mettre de la mauvaise volonté. Pour autant, depuis hier soir, il me tend piège sur piège, totalement consciemment, en insultant ouvertement mon intelligence.

Dans l'ordre :

Le plan de l'accord pour l'hébergement de la comptable alors que le studio Bestcom est déjà occupé.

La promesse qu'il m'a faite concernant le déménagement de chambres, pour ensuite, une fois que notre invitée surprise a été installée entre nos murs, m'expliquer que franchement, cette semaine, il n'aurait pas le temps de ranger ses affaires et qu'il repoussait ses engagements à la semaine prochaine, en prétextant que ce contretemps était uniquement dû à son activité « débordante » à l'agence.

Et, enfin, proposer à cette femme de la conduire au boulot pour ensuite se souvenir, miraculeusement, qu'il avait prévu de ne pas passer par l'agence les prochains matins, et ce, pour une durée indéterminée...

Tout ça, même si j'adore mon frère, commence à faire beaucoup.

Surtout quand, à sept heures quatorze, la personne n'est toujours pas présente là où elle devrait être et que de fait, mon planning s'en trouve

profondément chamboulé.

- On parle d’une minute, Étienne !
- Ben voyons !

Je grommelle. Oui, je ne fais que ça, pertinemment conscient que de toute manière, il aura le dernier mot. Je déteste mon frère.

La petite brune claque la porte de la maison à ce moment précis, son sac sur l’épaule et un autre dans la main, puis s’élance dans les escaliers et descend le long de l’allée pour rejoindre ma voiture.

J’ai presque envie de dire dommage, car, finalement, elle est à l’heure. Une raison de moins de me délester de ce fardeau que m’a collé mon frère entre les mains.

- Elle arrive.
- Ben, tu vois ! Relax, fréro, elle ne va pas te manger ! C’est juste une femme. Pas une mante religieuse.
- Mais tu sais que tu es franchement hilarant, parfois ?

Cette fois je ronchonne alors que son rire résonne dans mes écouteurs.

- Oh, allez, il fait beau, un mardi cool s’annonce et on a notre comptable ! Je ne vois pas de quoi tu te plains !
- Demande le type qui a décliné tous les engagements qu’il avait pris sans se soucier du fait qu’il faisait chier tout le monde.
- Tu deviens grossier, maintenant ? Waouh, le choc !
- Ta gueule !

C’est vrai que l’agacement provoque chez moi de drôles de réactions. Je n’avais pas remarqué ! Mais c’est très libérateur.

La portière côté passager s’ouvre et la comptable s’installe, les joues roses, de nouvelles fleurs violettes, que je soupçonne venir de nos jardinières de l’étage, glissées dans un chignon un peu flou, et un sourire

discret et poli affiché sur le visage. Ses yeux glissent rapidement sur moi alors que je démarre déjà.

*Je n'aime pas ça, bon Dieu !*

– Désolée pour le retard, souffle-t-elle en bouclant sa ceinture. Il faudra remercier Agatha pour moi, mais je ne pourrai jamais ingurgiter tout ce qu'elle m'a préparé.

– Bon, je vous laisse, chantonne mon frère à l'autre bout du fil. Bonne journée.

– Salut !

Il raccroche et j'embraye en allumant la radio.

Non, elle ne va pas me manger, c'est certain. Le problème n'est pas là.

Je suis franchement perturbé, je dois bien l'admettre, par ce partage de mon espace vital avec une femme appartenant à l'autre pendant de ma vie : le boulot. La dernière fois que ce mélange désagréable s'est produit, c'était il y a des années, et je m'étais juré de ne jamais retenter l'expérience.

Ma vie est compartimentée. Je ne le cache même pas, ce n'est un secret pour personne. D'un côté les gens dignes de confiance, mes proches, ceux que j'aime, et de l'autre, tout le reste.

Elle fait partie du reste, bon sang ! Et pourtant, je ne rêve pas, ses fesses sont bien posées sur le siège passager de ma voiture et je l'emmène avec moi au boulot. Ce matin, je l'ai croisée à son réveil. J'ai surpris les traits encore ensommeillés de son visage, ses cheveux emmêlés, son regard voilé et innocent. Celui qui découvre l'aurore sans réaliser encore vraiment que la nuit est terminée. Celui que l'on partage simplement dans l'intimité, normalement allongé face à face sur deux oreillers, sous une couette... Celui qui précède les bonjours paresseux et les câlins emportés...

Alors, non, elle ne va pas me bouffer ni me mordre. Je ne pense pas non plus qu'elle me torturera. Cependant, elle s'immisce à des endroits dans

lesquels elle n'est pas invitée. Et le pire de tout, c'est que l'homme logique et juste en moi ne peut pas lui en vouloir. Pour plusieurs raisons.

Un : si elle est là, ce n'est pas de son fait mais celui de mon frère. Et peut-être même de ma sœur qui, je le soupçonne grandement, ne doit pas être totalement étrangère à tout ça.

Deux : elle doit traverser une étape compliquée de sa vie. Pourquoi, sinon, venir chercher de l'aide auprès de ses employeurs à qui elle venait de coller sa démission ?

Ce qui m'amène à une troisième affirmation :

Trois : cette femme doit être seule dans sa vie. Parce que bon... Avant de penser à ses boss ou à l'hôtel, il y a l'étape « famille et amis », normalement... Elle ne l'a pas évoquée.

Donc, je ne peux pas la détester foncièrement.

Je m'arrête à un feu rouge en réalisant que je n'ai pas prononcé un mot depuis son arrivée dans ma voiture. Ce qui, depuis mon poste de boss, n'a rien de problématique. Je ne parle jamais aux employés. Mais à cet instant, suis-je son boss ? Je sais que sa brosse à dents est rose, bon sang ! Les boss ne sont pas censés connaître ce genre de détails !

J'accélère en sentant mon agacement s'amplifier, tout seul comme un grand.

L'autre chose qui me dérange, c'est de partager ma matinée. Comme avant. La situation me déplaît également parce qu'elle me ramène à une époque lointaine durant laquelle je traversais la ville en écoutant la musique, physiquement présent mais mentalement perdu entre les draps que nous laissions derrière nous, heureux, sans doute, et surtout insouciants. Je me souviens de ma passion pour ses jambes fuselées dans des bas provocants, croisées juste à côté de ma main posée sur mon levier de vitesse. Je me remémore que j'adorais me sentir durcir simplement en la regardant, en m'extasiant sur la femme que je venais d'honorer et que je

prévois déjà d'embrasser avidement dès le soir venu, de retour à la maison.

Et ce matin, il y a aussi des jambes. Et je me fustige mentalement depuis notre départ pour ne pas laisser mon regard converger vers ce centre d'attraction beaucoup trop perturbant.

Jusqu'au second feu rouge que nous rencontrons.

Trop tentant, ne serait-ce que par curiosité.

*Je suis fan des jambes ! Je suis même très réceptif à leur charme ! Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Personne n'est parfait.*

Les siennes sont longues, fines et galbées parfaitement, et, à la différence de celles de Shelby, elle les a laissées nues, sous une robe printanière très courte (et moyennement professionnelle. Rose et jaune ? Sérieusement ? Et je ne parle pas de ses baskets... Cela dit, ça ne me regarde pas, je suis son boss, pas son styliste). Tellement nues que je peux percevoir les petits grains de sa peau. Découvrir leur couleur légèrement tannée. Deviner le velouté que l'on doit ressentir en posant ses mains le long de ces cuisses.

Oui, parce que, de la même manière, sa robe s'avère courte et fluide. Tellement qu'elle remonte naturellement très haut sur ces cuisses fines. Que je peux imaginer ce que le tissu recouvre, juste un peu plus haut. Que j'ai tout le loisir de constater qu'un tatouage s'enroule autour de l'une des dites cuisses, représentant deux marguerites entrelacées.

Et... oh, surprise... quelque chose se passe dans mon pantalon. Sous mon caleçon. Quelque chose qui a à voir avec un durcissement instinctif et embarrassant dans cette situation particulière. Quelque chose qui me pousse à admirer ses chevilles une nouvelle fois et à escalader de nouveau du regard la hauteur de ses jambes, toujours aussi parfaites.

On va prétendre que c'est simplement pour m'assurer d'avoir bien noté tout ça... Une méprise arrive tellement vite.

*Mon côté perfectionniste !*

Un klaxon se fait entendre derrière nous. Le feu est passé au vert, et sans doute depuis longtemps.

– Merde !

L'attention de la comptable se pose sur moi, surprise mais le visage peu avenant. Elle tire vivement sur le bout de sa robe pour recouvrir un maximum ses cuisses.

*Grillé.*

Quand je disais que ce genre de mélange vie privée-vie professionnelle n'apportait rien de bon ! Elle va supposer que je suis le genre de boss à pratiquer la promotion canapé, maintenant !

J'accélère un peu plus que de raison pour écourter un maximum ce trajet beaucoup trop « intimement risqué », me retenant de repositionner mon érection très mal placée, et décide d'appeler mon père alors que nous arrivons aux abords de l'immeuble.

Autant m'occuper l'esprit.

– Bonjour, fils ! répond-il presque immédiatement depuis sa France profonde. Je suppose que tu me contactes au sujet de ce problème avec Hanley ?

Non, pas vraiment. Je me demande comment il est déjà au courant, d'ailleurs.

– Oui, non... Bonjour.

– La matriarche m'a contacté hier à ce propos. Je suis déjà en pleine négociation avec ta mère pour qu'elle me laisse m'enfuir quelques jours. Je vais aller m'entretenir avec eux. Leur manière de procéder est inadmissible ! Une collaboration de tant d'années...

S'il y a bien quelque chose que je ne supporte pas, c'est de réclamer de l'aide. Je me retiens de lui répondre sèchement alors que nous pénétrons dans le parking sous-terrain privé.

– Non, reste là-bas, papa, je peux gérer.

– Gérer ? Mais je sais très bien que tu n'as pas de fiancée, Étienne ! Je ne cautionne pas les pratiques de cette famille et de leur groupe, et je ne souhaite pas que tu te prêtes à ce manège pour leur bon plaisir. Je préfère encore me porter garant financier de Bestcom USA ! Nous n'avons pas besoin d'eux.

Oui, sauf que cette solution me déplaît pour plusieurs raisons.

Déjà, cela prouverait que nous, leurs trois enfants, ne sommes pas capables de nous en sortir sans eux, nos parents. Ce qui constituerait à un aveu d'échec cuisant. Nous sommes capables de gérer la situation.

Ensuite, cela signifierait également qu'il mette à nouveau son nez dans nos affaires. Nous adorons tous les trois nos parents, mais nous avons dû tellement lutter pour qu'ils lâchent la bride et se fassent plaisir en allant réaliser leur petit projet en France, qu'il serait inconcevable de les voir rappliquer ici, soucieux et invasifs. Ils sont partis depuis presque trois ans, tout se passe bien, même si nous avons rencontré des embûches. Inutile de revenir en arrière.

Et enfin...

– Tu ne comprends pas ! Laisse tomber, papa !

– Certainement pas ! Je ne veux pas que vous rencontriez de problèmes, fils ! Tu peux être fier de toi, déjà, tu fais ce qu'il faut pour la société. Inutile de risquer quoi que ce soit pour prouver ta valeur auprès de gens capables d'oublier des décennies de collaboration sans excuse valable.

Je serre mon frein à main et sors de la voiture, agacé par son insistance.

Le problème n'est pas là. Il n'est même presque plus question de Bestcom à ce niveau. J'y ai pensé presque toute la nuit. Je suis allé vérifier

les comptes publics de Dynacom, leurs nouveaux projets déclarés, leurs clients... Elle continue dans la copie de nos procédés. Cette histoire ne peut plus durer. Tout en sachant que je suis l'unique responsable de tout ça, je ne peux pas accepter qu'il vienne à la rescousse.

– C'est mon problème, papa ! rétorqué-je en glissant mon badge privé sur le témoin de l'ascenseur pour accéder à la cabine. C'est à moi de le résoudre.

– Est-ce que vraiment ce choix est réfléchi, fils ? demande-t-il, encore un peu douteux.

J'entre dans la cabine et appuie machinalement sur le bouton numéro 4.

– Bien entendu. Tout va bien.

– Bon, alors parfait. Je dois te laisser, ta mère s'arrache les cheveux avec les comptes, il est temps que j'intervienne. Le pauvre Josh menace de la jeter par la fenêtre, je crois. Bye, on se tient au courant.

Il raccroche. Et cette idée passe à mon esprit rapidement : il a parlé de Josh, et je sais que c'est le comptable que nous avons envoyé là-bas ! Je m'améliore !

Même si je n'ai aucune espèce d'idée de la tête que peut avoir ce type. Tout ça, finalement, c'est grâce à...

*Oh merde !*

La porte de l'ascenseur s'ouvre sur le quatrième étage. Et je réalise que je me trouve seul dans la cabine.

J'ai oublié la comptable sur le parking.

La comptable qui n'a même pas la possibilité de rappeler ce satané ascenseur puisqu'elle ne possède pas de passe pour le faire. Ni ouvrir la porte des escaliers de secours, d'ailleurs.

*Bon sang !*

J'appuie sur le bouton de l'ascenseur, celui du niveau sous-sol, un peu honteux.

Sentiment qui s'intensifie lorsque la porte s'ouvre à nouveau sur le parking et que deux yeux verts furieux, presque effrayants, se posent sur moi sans ciller.

J'ai un peu honte pour cette fois.

Je ne prononce pas un mot et me recule simplement alors qu'elle pénètre dans le petit espace puis tourne les talons pour me montrer ses cheveux et ses violettes, sa nuque, son dos... son postérieur.

*OK.*

Madame est susceptible. Purement féminin ! D'un autre côté, si elle préfère, demain elle peut venir à pied, ça me va aussi...

Très joli postérieur... En parfaite harmonie avec les cuisses, les chevilles et tout le package.

Parfum fleuri intéressant également... Parfum qu'elle a sans doute laissé traîner dans ma voiture... Je suis bon pour le respirer à chaque déplacement, jusqu'à la fin de cette situation.

D'ailleurs, cela me fait penser...

Je récupère mon portable pour envoyer un message à ma sœur chérie, avant que cela me sorte de la tête.

[Je veux consulter le dossier d'embauche de la comptable.  
Vers 9 heures sur mon bureau, ce sera parfait. Merci.]

Elle me répond rapidement.

[Bonjour mon frère, oui, merci, j'ai bien dormi.  
Ce sera sans doute 9 heures et des poussières,  
puisque avant cela, je dois déjà me lever, prendre  
un café, et pointer vers 8 h 30 à Bestcom,  
comme tous les matins.]

Je lui réponds alors que les portes de l'ascenseur s'ouvrent à nouveau sur le quatrième étage.

[Oui, salut ! Je vais bien aussi, merci, enfin,  
j'irai mieux lorsque je saurai à qui nous avons affaire.]

La comptable sort de la cabine sans me jeter un regard. Et mon « merci pour la route » ? Il arrive par coursier ? Non mais franchement !

[Une dangereuse psychopathe, sans doute.  
Ça se voit à son regard belliqueux !  
Tremble, Étienne, ta fin est proche...]

[Ah ah ! Vraiment tordant ! Donc,  
comme tu arrives à 8 h 30, j'avance  
la deadline à 8 h 40.]

Je continue en rejoignant mon bureau.

[Non, avant de bosser j'ai rendez-vous avec Salma  
au service RH, pour notre café du mardi.]

Ben voyons ! Cette femme se tue à la tâche, c'est évident ! Pire  
qu'Antoine !

[Réunion importante, je présume ?]

[Bien entendu, c'est son tour d'acheter les donuts !]

OK, je vois.

Je me demande parfois comment notre père n'est pas devenu sénile avant  
l'heure, à gérer cette boîte de fous ! Moi, j'en suis à trois ans et je m'estime  
heureux de n'avoir pas encore trouvé de cheveux blancs dans ma tignasse.

# 10

**Lizy**

– Pardonne-moi cet élan d’agressivité subit, mais franchement, t’es trop nulle, ma vieille !

Je lève les yeux au ciel en piquant ma fourchette dans les pommes sautées merveilleuses d’Agatha (heureusement que j’avais dit que je ne mangerais rien, j’ai presque terminé la gamelle).

– Non, je ne suis pas « nulle », Josh ! Je ne peux pas physiquement, et encore moins mentalement, rester chez eux. Non, mais tu imagines ? J’ai pris ma douche ce matin entourée des gels douche de RoboCop !

– Oui, j’ai bien compris ! Et au passage, il utilise quoi comme antirouille ? Parce qu’il faudrait peut-être le prévenir que le fer, ça s’abîme. Il va grincer s’il continue.

– T’es vraiment drôle, c’est ça que j’aime chez toi ! réponds-je avec sarcasme.

Mon esprit s’évade vers les souvenirs des odeurs que j’ai senties en prenant ma douche ce matin. Parce que même si j’étais un peu pressée, j’ai quand même pris le temps d’ouvrir tous les flacons pour... simplement humer les trucs qui lui confèrent ce parfum si particulier.

Oui, oui, j’ai fait ça. Mais ce point précis, jamais je ne l’avouerai à qui que ce soit. Même pas à mon double maléfique et masculin.

– Je te ferai remarquer que pas plus loin que la semaine dernière, tu te serais marée avec cette blague cent pour cent drôle. Y a un truc que tu me

caches ?

– Non. Du tout.

Ne pas évoquer un simple sentiment étrange de curiosité qu'on ne comprend même pas envers son patron, est-ce réellement cacher les choses ? Puisque rien n'est explicable, ni notable. Un réveil un peu abrupt et déconcertant, tout au plus... Quant à ses regards indiscrets...

Non, décidément, je ne vois rien à ajouter. Surtout que ce délicat moment matinal ne se reproduira jamais. Inutile d'en faire toute une histoire.

– Bon, alors, attends... dis-je pour changer de sujet en m'essuyant les mains. Donc, motel... Tu connais une adresse ?

Je sors mon PC de sa veille prolongée pour explorer Internet. Je me retiens de le faire depuis ce matin, et comme Josh ne semble pas vouloir me lâcher la grappe pendant ma pause déjeuner, il va m'aider.

– Je persiste à penser que c'est une idée lamentable, indigne de toi. Cela dit, il me semble que le *Savannah's Motel Inn* à l'entrée de la ville est sympa. Peut-être un peu cher, remarque. Ton budget ?

– Tout dépend de la date de ton retour, lui réponds-je en récupérant mon téléphone pour vérifier mon compte épargne. Attends, je te dis...

Je manque de défaillir lorsque le solde apparaît à l'écran.

– Seize dollars.

– Je te demande pardon ?

Son rire éclate à mes oreilles alors que je ressors de l'application pour mieux y revenir.

– Non, attends, je ne déconne pas ! Mais c'est quoi ce délire ? J'avais au moins deux mille dollars ! Bon sang !

Fébrilement, je consulte les opérations récentes.

- SALOPERIE D'ENCULÉ ! m'écrié-je en alertant les quelques collègues prenant leurs repas à leurs bureaux. Il a tout vidé ! Sale con !
- Comment ça, il a tout vidé ? s'inquiète Josh, redevenu sérieux. Alan ?
- Oui, et il a fait pareil avec le compte commun ! Ma paye est tombée il y a trois jours et là nous sommes à zéro !

Des larmes, mélange de désespoir et de rage, me montent aux yeux et s'accumulent en boule amère au milieu de ma gorge.

- Comment a-t-il pu prendre l'argent de ton compte personnel, Lizy ? commence-t-il d'un ton paternel qui me hérissé les poils de la nuque.
- Ne commence pas à me faire la morale, Josh, je te préviens, sinon je raccroche ! Et oui, je sais, je me suis montrée assez stupide pour lui donner accès à mes propres comptes. C'était plus pratique puisqu'il n'avait pas de revenus fixes, pour le loyer, tout ça. Et comme il a mes codes, il a également accès à tout le reste ! Le virement vient de passer, bon sang !
- C'est stupide, Lizy ! s'énerve-t-il. Pourquoi tu as...
- Je t'ai dit, pas de morale ! Ce n'est franchement pas le moment !

Mes doigts pianotent sur mon clavier, demandant à Alan des explications.

[Tu as déplacé mon argent ? Espèce d'enfoiré !  
Je vais t'attaquer en justice, c'est mon argent,  
pas le tien, connard !]

D'accord, ma tactique pour espérer revoir mes économies n'est pas vraiment au top. Je devrais le caresser dans le sens du poil, me montrer mielleuse et ouverte à la discussion pour ne pas buter mon adversaire, et bla-bla-bla.

Mais merde ! Il m'a volé mon fric !

*Petite b...*

- Calme-toi, Lizy... On va réfléchir !
- Je ne vais pas réfléchir longtemps, je vais plutôt aller lui casser sa petite gueule de connard !
- Sans vouloir te vexer, chérie, je me dois quand même de te prévenir que tu pèses soixante kilos toute mouillée et les seules activités musculaires que tu pratiques c'est le lever de coude à tes heures perdues. Alan lève des poids tous les jours.
- Josh, c'est franchement pas le moment !

[Je ne vois pas de quoi tu parles.  
Le virement a été effectué  
depuis ton propre compte, donc, par toi-même.  
Merci au passage, c'est vraiment gentil de penser  
à ne pas me laisser dans la merde.  
T'es où ? Je veux bien accepter de te rendre ce fric,  
en supposant que tu as commis une erreur d'inattention  
en effectuant ces deux virements.]

- Non, mais le con ! Il dit que c'est moi qui les ai passés, ces foutus virements !
- Techniquement, il n'a pas tort, si tu lui as filé tes codes, chérie.
- Arrête de me faire la morale !

Pauvre Josh ! Face à ma mauvaise foi, mélangée à tout le reste, il risque de déguster.

- Je vais raccrocher, Josh. J'ai besoin de hurler, là !

Bon sang, je n'ai plus d'argent !

[Arrête de me prendre pour une cruche ! Rends-moi mon fric !]

– Je te laisse alors, ma belle. Tiens-moi au courant. Tu veux que je te prête un peu d'argent ?

– Non, merci, t'es gentil mais je ne dépense que ce que j'ai en main. Et quelque chose me dit que je risque de ne jamais revoir ce fric !

[Non. Tu rentres, on en parle et après on verra.  
De plus, je te signale que cet argent servira à payer le loyer.  
Je ne te demanderai pas de me régler la moitié.]

[Encore heureux !]

[Avec un bon avocat je pourrais obtenir un peu d'aide.  
Ton départ me fout dans la merde !]

[Ben voyons !]

– Bon, tu n'es plus avec moi, commente Josh. Je te laisse. Vraiment, si tu as besoin...

– Merci, Josh, mais c'est bon ! lui réponds-je en posant mon téléphone pour inspirer calmement. Je dois juste... prendre un café, marcher...

– Fais ça.

– Je t'aime.

– Moi aussi. Ciao.

– Bises.

Je raccroche et repose mon casque de travail sur le bureau en m'allongeant contre le dossier de mon fauteuil, dépitée.

À quel moment décide-t-on que la coupe est trop pleine ? Qu'on n'en peut plus ? Que le monde peut bien s'écrouler, on s'en fout !

Mon téléphone vibre à nouveau. Je le récupère, prête à hurler. Mais c'est un numéro inconnu qui m'écrit.

[Je pense rentrer tôt ce soir. 19 heures.]

Numéro inconnu, oui mais l'expéditeur, lui, je le connais. Le message à l'incroyable ton tendre et avenant ne trompe pas. Et franchement, lui aussi il me saoule ! Dix-neuf heures ? Tôt ? Déjà qu'il me mate sans se gêner comme un mort de faim pour ensuite m'oublier comme un sac de courses dans sa voiture grand luxe.

Franchement... Est-ce que je le mate, moi ?

Bon, OK, pure question rhétorique !

[Qui êtes-vous ? Comment avez-vous eu mon numéro ?]

Histoire qu'il comprenne bien qu'il n'est pas une évidence dans ma vie !

[Étienne Maréchal. Votre boss. Ma secrétaire m'a donné votre numéro. Cela étant dit, votre réponse ?]

Même sa manière d'écrire m'énerve ! Il a de la chance d'être mon boss ! Parce que vu mon état de nerfs, je suis à deux doigts de l'envoyer paître.

[Je ne retourne plus dans ce parking, je suis parkingophobe ! Prenez-moi sur le trottoir !]

Je relis le message, déjà envoyé... « Prenez-moi sur le trottoir ». Vraiment, c'est la classe !

[Vous venez d'inventer le mot ?]

[Lequel ?]

[Trottoir ! D'après vous ?]

C'est une blague ? Je viens d'apprendre que mon ex m'a dépouillée de mon argent et que, par un phénomène logique de cause à effet, je ne peux pas fuir de cette chambre implantée au cœur de l'antre d'un patron tortionnaire, mateur et sexy bien malgré lui. Je crois que son humour vaseux, enfin, si toutefois c'est de l'humour, ce dont je doute après réflexion, il peut gentiment se le carrer dans...

– Comment allez-vous ce midi, Lizy ?

Je repose mon téléphone en sursautant. Antoine entre dans mon bureau, affichant son sourire jovial habituel. Décidément, que me veulent-ils, tous ? Hier matin encore, je suis certaine qu'ils ne connaissaient pas mon prénom. Ni le numéro de mon bureau.

Il jette un œil sur mon écran affichant ma recherche inutile d'hôtel de tout à l'heure.

– Ne me dites pas que vous recherchez un logement ? Hors de question que vous payiez quoi que ce soit alors que nous pouvons vous dépanner pour le moment. Prenez le temps pour vous retourner, rien ne presse. Mon frère vous a torturée ?

J'ai presque envie de répondre oui ! Parce que... bon, voilà, il porte trop bien le short pour un patron inatteignable et aussi rigide. Surtout quand il le porte avec rien d'autre. Sauf peut-être son parfum.

– Non, mais...

– Vous semblez tendue, remarque-t-il en fronçant les sourcils. Vous devriez penser à nager un peu.

– Nager ?

– Oui, il fait beau, le temps est chaud et notre piscine est totalement disponible pour tout besoin de plongeon intempestif...

Nager ? Dans leur piscine ? Avec la possibilité que son frère me mate comme ce matin ? Et qu'il me trouve légèrement difforme ? Plutôt mourir, clairement.

– Ne soyez pas timide, voyons ! ajoute-t-il, lisant visiblement en moi comme dans un livre ouvert.

– Ce n'est pas ça, mais je rentre à dix-neuf heures ce soir, c'est trop tard.

[J'aimerais que vous me signifiez votre accord.  
19 heures ? Et je viens de vérifier, parkingophobe,  
ça n'existe pas ! Parking, donc.]

Antoine jette un œil au message s'affichant sur mon écran posé devant moi.

– Ah ! Je vois le problème. Je propose : ce soir, c'est impossible pour moi de vous accompagner, mais demain, je pense terminer tôt. Je vous récupère en partant et nous nous offrons une petite brasse ?

Non, mais... entre l'aîné froid comme un iceberg et le cadet super chaud, je fais quoi, moi ?

– N'allez pas croire que je vous drague, Lizy, juge-t-il utile de préciser, décidément très habile dans sa manière de comprendre mes non-dits. Je respecte scrupuleusement la règle de la société que mon frère nous demande d'appliquer. Jamais avec les employés. De plus, j'ai mes propres préférences, dont vous ne faites pas partie, sans vouloir vous offenser. Aucun souci avec moi. Je pensais simplement que nous pourrions être amis, un minimum, vu qu'il me semble que nous risquons de nous croiser relativement souvent ces prochains jours.

J'ai envie de lui faire confiance. Une grande première. Il me semble bon. Gentil. Et effectivement, je ne ressens aucune ambivalence dans sa manière de se comporter avec moi depuis le départ.

Je vais demander à Doris. Je serai fixée, elle connaît tout le monde ici et passe son temps à écouter les potins.

– Très bien, conclut-il en repartant vers la porte. Je vous tiens informée demain. Et un conseil : répondez à mon frère, parce qu'il ne lâchera pas le morceau...

Ah oui ! Je reprends ma conversation incroyable avec mon boss dès qu'Antoine disparaît.

[Peut-être que ça n'existe pas, mais je me demande ce que penseront les gens en nous voyant arriver et repartir ensemble.]

[J'arrive avant tout le monde et repars le dernier.]

[Certain de ce fait ? Le risque me paraît immense !]

Il marque un temps pour répondre, j'en profite pour l'enregistrer dans mon répertoire. Je sens que ça va vite s'avérer indispensable. Et je ricane toute seule devant le nom que je lui attribue : RoboCop.

[D'accord. Trottoir, 19 heures.]

[Parfait.]

D'autant plus parfait qu'il faut que je pense à modifier mes codes d'accès à mes comptes d'urgence. Voire à changer de banque. Je dois prendre rendez-vous. Rapidement. Ce soir.

Je pourrais agrémenter mon message d'un « bonne journée », de quelques émoticônes et j'en passe, mais non. Certainement pas. J'abandonne mon téléphone sur mon bureau pour aller prendre un café dans le *diner* du bout de la rue. J'ai besoin d'air, et surtout que Doris me confirme que j'ai raison de penser du bien d'Antoine. Et Doris est une adepte du *diner*.

# 11

## Étienne

- Y en a qui bossent, figure-toi !
- Ouais, ben y en a qui ne devraient pas bosser, justement !

Je jette un regard noir à Antoine du haut de la terrasse sud de la maison. Nous sommes mercredi, et j'en ai déjà plus que ras le bol de son petit jeu avec cette femme. Il n'a pas à patauger avec elle. Et elle n'a pas à rire non plus des imbécillités qu'il doit lui raconter. Je me demande ce qu'il fabrique avec elle... Elle n'est pas du tout son style.

De toute manière, il y a quelque chose qui ne colle pas... Elle a évoqué un petit ami l'autre jour, et pourtant, elle se retrouve ici, à vivre chez nous, seule... Et j'oserais ajouter qu'elle porte bel et bien le nom du comptable, et a coché la case « mariée » dans son dossier... Mais elle a prononcé les mots « petit ami », je m'en souviens très nettement. Trop étrange. Il y a certainement une explication logique, et nous serons bientôt fixés. Je n'accueille pas n'importe qui chez nous.

Du fond de la piscine, un sourire satisfait aux lèvres, mon frère soutient mon regard sans l'ombre d'une quelconque culpabilité.

- Tu sais qu'il n'a pas tort. Il est presque 20 heures, Étienne.

Edgar, en plein arrosage des potiches de la terrasse du premier étage, se garde bien de se tourner vers moi, mais semble pourtant avoir besoin de partager son opinion.

- Je ne peux pas.

Je recule et m'apprête à regagner ma chambre quand il m'interpelle.

– Tu ne t'es même pas changé. Tu sais que ton père prenait le temps de profiter de sa famille ?

Le problème c'est que ma famille ira bien si je ne prends pas le temps, justement. Je viens de recevoir une demande client, et je préférerais répondre dans un bon délai.

– Je pense que ce point me regarde ! ne puis-je m'empêcher de lui répondre d'un ton un peu trop sec à mon goût. De toute manière, Antoine n'est pas seul. Ce n'est pas comme s'il avait besoin de moi.

– Ton frère aura toujours besoin de toi, gamin ! réplique mon vieux jardinier en arrachant une fleur morte de la composition qu'il arrange. Il veut simplement accueillir agréablement cette jeune femme et profiter un peu des premières chaleurs. Il ne faut pas tout confondre. Le travail, le bien-être, la famille et les invités.

– Justement, elle n'était pas invitée !

Encore moins lorsqu'elle porte un mini-maillot pareil. Autant je trouve les couleurs de ses vêtements criardes, autant quand je la regarde en bikini, je regrette amèrement les tee-shirts jaune fluo et les robes à fleurs absolument inappropriées à quelque situation que ce soit. Parce qu'au moins, ces bouts de tissu cachaient des choses. Des choses que je ne veux pas voir et encore moins analyser.

Bon sang, cette femme est parfaite ! Et son rire a quelque chose d'addictif. Je ne l'avais jamais entendu. Alors que je la conduis au boulot et la ramène depuis deux jours. Même pas un sourire.

Bon, d'accord, je ne fais rien pour non plus. Mais je ne suis même pas certain qu'Antoine se force beaucoup pour l'amuser, lui non plus. C'est naturel chez lui.

Edgar se relève en soupirant, une main posée sur ses reins, en grimaçant, me détournant de l'observation de ma comptable qui, à ce moment précis, n'en est plus du tout une à mes yeux. Je l'aide à se redresser en pestant.

– Edgar, tu n’as plus à faire tout ça ! Agatha va encore te faire la morale, et elle aura raison.

– Et qui va s’occuper des fleurs, si je ne le fais pas ? rétorque-t-il en se massant le bas du dos. Ton frère n’a jamais su discerner un pissenlit d’une rose !

– Je peux gérer.

– Certainement pas ! Tu te trompes, c’est si je te laissais faire qu’Agatha deviendrait folle. De toute manière, c’est fini pour aujourd’hui. Demain, je reçois les planches et le fer forgé pour réparer la volière, donc je ne me fatiguerai pas. Vendredi non plus, je dois m’occuper de la piscine. J’ai noté une fissure sur quelques dalles de la terrasse. Je verrai lundi pour m’attaquer au nouveau chantier.

Je note précieusement l’information. Hors de question que je le laisse s’occuper de cette tâche faramineuse.

– Étienne, on va prendre l’apéro, m’appelle mon frère depuis la piscine. Viens !

– Allez, va te détendre un peu ! ajoute mon vieux jardinier en récupérant ses outils. Agatha vous a préparé un bon truc pour ce soir.

Cette fois, je retourne à mon boulot sans chercher à discuter quoi que ce soit. Je retrouve ma chambre pour constater que mon ordinateur s’est lancé dans une mise à jour surprise, tout seul.

*Génial !*

Je branche mon téléphone à son enceinte pour lancer un morceau au hasard, afin de ne plus entendre les gloussements provenant de la terrasse. « Woman in chains », Tears for Fears. Puis, je me rends dans la salle de bains, comme me l’a si gentiment conseillé Edgar.

L’état de la pièce m’agace encore plus. La nuisette de madame l’accro aux chiffres est pendue à la poignée du placard.

*Rectification. De MON placard !*

Et ce n'est pas une nuisette à proprement parler, mais une espèce de débardeur blanc à petites fleurs et un short tout aussi minuscule du même tissu. Je sais que c'est minuscule tout simplement parce qu'elle le portait ce matin lorsque je l'ai croisée sur la terrasse.

Je crois que cette femme n'aime pas les lits. Deux nuits qu'elle passe ici, deux fois que je la surprends en plein réveil sur le rocking-chair de ma grand-mère à l'aube.

Je pense aussi que cette femme a un vrai problème avec le rangement ! Les fleurs qu'elle avait accrochées à sa tresse du jour sont également là, fanées, près du robinet. Comme hier soir avec les violettes. Elle compte les collectionner et les encadrer ? J'ai affaire à une hippie bordélique !

Et, idem, comme la veille, sa brosse à dents trône sur le bord du lavabo ! Et la mienne ? Et mon dentifrice ?

*Bon sang, où a-t-elle foutu ma brosse à dents ?*

Je récupère son petit ensemble de nuit, et fais l'effort de le plier pour le poser sur son étagère.

C'est vrai, quoi, je lui réserve un endroit juste à elle, et elle arrive encore à s'éparpiller ! Elle veut quoi ? Que j'aille me laver au tuyau dans le jardin ?

Je jette un œil à ses produits. Très peu nombreux, ce qui m'étonne un peu. Avant, les produits de Shelby, des trucs hors de prix, se regroupaient difficilement sur les quatre étagères de cette armoire. Elle en foutait partout et ça me rendait dingue. Elle achetait juste pour tester, puis changeait d'idée et rachetait d'autres marques.

Bref. Une chose est certaine, Elisabeth ne semble pas accro au défilé des produits de luxe. Son parfum, une simple eau de fleur, n'est pas issu d'un parfumeur, mais d'un vendeur de parfum bio. Comme sa crème de jour... qui sent la pomme, visiblement.

Et donc, je suis en plein espionnage des habitudes intimes de ma compta.

*De mieux en mieux, Étienne !*

Je range son déshabillé à côté des flacons, récupère sa brosse à dents et la pose également sur son espace réservé avant de me détourner de ce petit coin à elle pour partir à la recherche de ma brosse à dents.

Pas dans mon placard. Je cherche davantage autour de moi. Pas sur le rebord du radiateur non plus. C'est pas possible ! Cette nana m'agace !

Je marque une pause devant le miroir pour me détendre.

*Calme-toi, Étienne.*

Le visage que me renvoie le reflet me fait presque peur. Ma peau est pâle. Alors qu'avant, le retour du beau temps représentait toujours une étape dans l'année. Quelque chose de spécial. Je bossais, certes, mais en terrasse, avec mon père, dès que je rentrais. Shelby se faisait doré au bord de la piscine, et je prenais le temps de plonger avec Antoine. Tout allait bien.

Il a fallu que je perde pied. Que je manque de discernement pour ne me méfier de rien. Et alors que, trois ans plus tard, la vie a repris son cours, que mon frère ne comprend pas les enjeux et batifole comme un gosse en bas, je me retrouve seul, enfermé dans ma chambre à chercher une foutue brosse à dents.

J'aimerais oublier les responsabilités qui pèsent sur mes épaules, enfiler un short de bain et plonger avec lui. Mais je n'y arrive pas.

*« Well I feel deep in your heart there are wounds Time can't heal  
And I feel somebody somewhere is trying to breathe. »<sup>6</sup>*

(« Eh bien je sens qu'au fond de ton cœur il y a des blessures que le temps

ne peut pas guérir  
Et je sens que quelqu'un quelque part essaie de respirer »)

La voix de Roland Orzabal ne pourrait mieux traduire ce qui me tiraille au fond de moi. Non pas que Shelby me manque. Encore une fois, c'est simplement que lorsqu'elle est partie, elle a tout emporté avec elle. Comme si elle avait arraché le décor de fond de la pièce de théâtre que représente ma vie... Avant, il y avait des fleurs, des rires et de l'insouciance. À présent il ne reste qu'un mur froid, même pas peint, la dure et rigide réalité. Des dettes, un ego bafoué et plus rien qui ne tourne rond.

*Et des brosses à dents qui disparaissent !*

J'oublie le regard froid et terne de cet homme qui me scrute à travers le miroir et décide de prendre cette satanée douche.

Et, là, victoire... Le soleil de ma journée ! Ma brosse à dents, posée à même la faïence grise et blanche, dans son verre. Je récupère ma précieuse, la repose à sa place, puis... j'attrape celle de la squatteuse, ouvre le bac à linge vide (merci Agatha) et balance l'objet.

*Voilà ! Ça, c'est fait ! À la douche !*

J'allume le jet frais en me marrant comme un demeuré, à l'idée qu'elle cherchera ce soir sa foutue brosse à dents ! Je devrais peut-être investir dans une ou deux caméras pour immortaliser ce genre de grands moments...

Euh, non.

Très mauvaise idée... Rappelons qu'elle prend des douches elle aussi dans cette pièce...

Ou alors, ce n'est peut-être pas si stupide...

*Oublie, Étienne !*

Malheureusement, si mon esprit semble coopératif, mon corps, beaucoup moins. Au milieu de cette douche, les yeux tournés vers un gel au miel d'acacia et lilas dont le parfum se diffuse, puisqu'il n'est pas rebouché, des images de cette femme qui s'infiltré dans mon intimité s'imposent à moi, et plus particulièrement à mon sexe en pleine forme.

Le souvenir du galbe de ses jambes titille la peau de mes doigts, réveillant cette sorte d'instinct étrange qui me pousse depuis deux matins et une soirée à les effleurer, à remonter depuis la cheville jusqu'à l'intérieur de ses cuisses, qu'elle adore croiser et décroiser... sous des robes toujours légères et appelant à être soulevées...

Mes doigts... À défaut d'assouvir leur besoin idiot, je les laisse en assouvir un autre. J'empoigne mon sexe bandé malgré l'eau tiède glissant le long de mon ventre. La silhouette de la belle interdite s'invite dans mes pensées. Son rire. Ses maudites fleurs... L'odeur du gel douche s'impose autour de moi... Je suis cuit. Ma paume s'agite sur ma longueur, mon pouce sur mon gland. C'est rapide, furieux.

Parce que je n'ai pas à fantasmer sur elle. Je suis son boss, bordel. Cependant, son regard endormi du matin s'ajoute à tout le reste. Ses lèvres pulpeuses... Autour de mon membre, elles seraient parfaites.

Merde, cette nana est définitivement sexy, sous ses airs légers et presque innocents.

Ma main accélère, je m'appuie sur la faïence pour m'aider à rester debout, sentant le plaisir furieux se ruer le long de mes muscles, dans mes testicules, mon bas-ventre, ma colonne... L'eau tombant brutalement sur mon crâne rend le reste de la pièce irréel. Il n'existe plus que moi, ces images d'elle, le grain de sa peau devant mes yeux, son parfum dans mes narines...

*Bon Dieu...*

J'explose sans me retenir, étouffant un gémissement en me noyant sous le jet tiède, agréablement transporté dans un plaisir salvateur et

passablement convaincant.

De toute manière, ce sera tout ce que je m'autoriserai la concernant. Je trouve que c'est déjà trop. Je me fais penser à un patron lubrique et libidineux. Un pervers qui bave sur le cul de la secrétaire. Enfin, surtout sur ses jambes.

Pathétique.

Une idée me percute alors que je reprends mes esprits, adossé à la faïence, laissant le jet nettoyer et faire disparaître les traces de mon orgasme sur mon ventre.

---

[6](#) Paroles de « Woman in Chains » © BMG Rights Management.  
Parolier : Roland Orzabal

# 12

**Lizy**

– Santé, Lizy !

Allongée sur un transat, je lève mon verre en direction d'Antoine qui pose sa bière sur le rebord de la piscine avant de se lancer dans une ou deux nouvelles longueurs.

Cet homme est un enfant et me fait beaucoup rire depuis tout à l'heure. Je pense que Doris m'a dit vrai le concernant. Aucune question à se poser. Je le soupçonne également de me prendre pour sa copine de divagation. Comme si nous nous étions toujours connus. Il me fait penser à Josh.

Je repose mon verre en fermant les yeux, profitant des derniers rayons du soleil et des flots de musique émanant du premier étage de la maison derrière moi.

*« It's under my skin but out of my hands »*  
(« C'est sous ma peau, mais hors de mes mains »)

Je ne sais pas comment fait Étienne pour viser juste avec ses choix de bande-son. Hier soir, il a écouté un autre morceau dont les paroles me trottaient dans la tête. Et lorsque, comme la veille, je suis allée lui retirer ses lunettes et poser son ordinateur au sol, je n'ai pas coupé la musique. Ne

trouvant pas le sommeil, je me suis installée sur la terrasse, entre nos deux chambres, et je me suis laissée bercer par les mots et les instruments.

Et là encore, il fait mouche.

Même si Antoine m'a changé les idées de manière efficace, une fois le calme revenu, mes interminables questionnements reprennent leur place, indemnes et pas moins agaçants qu'avant cet intermède dans la piscine magnifique des Maréchal.

Mon principal souci, c'est d'admettre que, malgré les multiples expériences que je compte à mon actif, j'ai replongé sans me poser de questions avec Alan. J'ai aveuglement accordé ma confiance à ce type. Je sais pourtant que la confiance est un mauvais ami qui ne sert qu'à désabuser et à blesser. Qu'il ne peut jamais advenir rien de bon dans la complicité.

À l'exception de celle que je connais avec Josh, bien entendu. Mais lui, c'est différent.

Je me déteste de m'être montrée si faible et écervelée !

Résultat des courses, je me retrouve au point de départ. Pas d'argent, pas d'appart et je ne peux même pas payer une caution pour un nouveau logement !

En fait, c'est encore pire que de revenir au départ. Parce que quand je suis arrivée ici, Josh était mon mari, je logeais chez lui et j'avais de quoi me payer mes études. Alors que maintenant, nous sommes divorcés, il n'est même pas là et je n'ai pas la clé de son appartement.

Vivement qu'il rentre. Il a évoqué, éventuellement, un retour à la fin de la semaine prochaine. Si tout va bien. Tout reste flou.

– Eh, Étienne ! Enfin ! Viens plonger ! Prends une bière !

Je redresse la tête, alertée par les propos d'Antoine. Effectivement, mon boss vient d'apparaître sur la terrasse, en short camel et tee-shirt bleu

marine, lunettes de soleil sur le crâne et pieds nus... Et avant-bras super nus...

Je baisse les yeux rapidement lorsque les siens se tournent vers moi. Un malaise s'empare de moi quand je réalise que je me trouve encore à moitié dénudée, étalée de tout mon long sous son regard gris imperturbable.

– Merci mais je n'ai pas le temps, déclare-t-il en traversant la terrasse en direction du jardin. Je dois aller vérifier un truc du côté de la volière.

– Ben voyons ! s'esclaffe son frère en sortant avec fluidité de sa pataugeoire quasi olympique. Avant ça...

Il se jette sur son dos en riant, enroule son bras à son cou, pose une main décidée sur ses hanches et balaye ses chevilles d'un coup de pied brusque. Mon boss pousse un cri on ne peut plus viril, attrape le bras accroché à son cou, tente une pirouette pour s'en détacher, mais c'est trop tard. Les deux frères dégringolent dans la piscine dans un fracas incroyable.

Ils disparaissent sous l'eau agitée par l'onde de choc, puis reviennent à la surface, et, pour la première fois de ma vie, j'entends ce son dont je n'avais même pas conscience de l'existence : le rire d'Étienne Maréchal... J'en tomberais dans les vapes... Rauque, viril, sexy et déroutant.

Cet homme rit. Et d'une manière presque sensuelle...

J'observe du coin de l'œil le spectacle tellement commun de deux frères qui se battent comme des gosses dans l'eau, se coulent, s'insultent et font la course. Amusée, je n'arrive pas à décoller mon regard de RoboCop, en me disant justement que plus les jours passent et moins j'arrive à voir le robot en lui. Enfin, si, dans sa voiture, au bureau, pas de problème. Il remplit très bien le job. Mais ici... sa musique, sa manière de s'endormir devant son travail le soir, comme s'il n'avait jamais appris à prendre soin de lui et que personne n'était là pour le faire... C'est touchant, vraiment. Et je n'évoque même pas les ordres un peu détournés qu'il donne à Agatha qui ce matin m'a préparé un petit déjeuner composé de fruits, plus léger, et ce midi, une salade. Elle m'a expliqué que le fils Maréchal avait demandé cela.

Et maintenant son rire... On en parle de son rire ?

Non, justement, il est préférable de ne pas évoquer le sujet de nouveau.

Ils sortent de l'eau en se perchent sur les rebords devant moi. Mon *big boss* apparaît sous mes yeux trempé, haletant et bougonnant (ah, ça c'est plus normal !), réalisant qu'il est bon pour se changer.

– Franchement, Antoine, t'abuses !

Son frère se contente de ricaner en récupérant sa bière. J'observe tout ça en essayant de me faire oublier. Surtout lorsque l'homme aux yeux gris se relève en passant son tee-shirt par-dessus sa tête avant de le jeter à ses pieds, puis fait de même avec son bermuda, pour finalement se retrouver en sous-vêtement sous mes pauvres yeux mis à rude épreuve.

Heureusement qu'il n'est pas totalement tourné dans ma direction.

J'ai l'impression de me liquéfier sur le matelas de mon transat... Et je regrette en même temps de n'avoir que deux yeux, qui ne peuvent me permettre une observation multiple. J'aimerais me transformer en iguane pour pouvoir regarder en haut et en bas en même temps. Parce que, clairement : quel panorama choisir ? Ce boxer, et surtout ce fessier moulé dedans ? Ce ventre dur aux abdos marqués genre piste noire en montagne, presque effrayante pour une fille comme moi qui n'ai jamais skié sur une piste de cet acabit...

*On note cette sublime métaphore, merci !*

Ou alors, ces mèches trempées gouttant sur son front, mais aussi sur sa nuque, les perles d'eau scintillant sous le soleil, longeant sa colonne vertébrale, glissant sur sa peau satinée, jusqu'au fameux boxer...

Bon, je tourne en rond. Fessier, torse, cheveux, sourire...

*Sourire ?*

Je relève les yeux pour rencontrer son regard couleur de perle sondant le mien.

*Grillée !*

Son sourire s'évapore. Le mien aussi.

Tout rentre dans l'ordre, donc.

– Je vais me changer. Après je mange, puis je bosse ! Tu seras prié de rire moins fort ! déclare-t-il après avoir reporté son attention sur son frère.

Et il disparaît après avoir récupéré ses vêtements trempés. Le visage à nouveau fermé comme une huître...

Il m'agace ! Il me frustre. Il est chiant !

# 13

**Lizy**

[Je rentre d'un rendez-vous. Fin de journée.  
Dans quinze minutes sur le trottoir.]

C'est pas trop tôt. Ce vendredi m'a paru être le plus long vendredi du monde. Et cette semaine ? N'en parlons pas ! Je suis clairement sur les rotules. Entre les journées de presque douze heures, la fin de mois que j'ai terminée ce matin, pile poil à l'heure, épuisée et la tête remplie de chiffres, et mes nuits sur la terrasse, je crois que cette fois je suis bonne pour un tour de cadran au fond de ce lit que j'ai à peine étrenné. Jusqu'à présent, je ne m'y sentais pas à l'aise, malgré la couette accueillante et les oreillers moelleux.

Rien que d'y penser, ma tête se fait lourde et mes paupières se ferment toutes seules...

J'éteins mon poste de travail, range mon bureau et récupère une gaufre maison gentiment préparée par Agatha ce matin en attrapant mon sac.

Évidemment, mon téléphone sonne au fond dudit sac alors que je traverse les bureaux quasiment déserts.

Tu m'étonnes, il est presque dix-neuf heures.

Je jongle comme je peux entre ma gaufre, mon sac, le bouton de l'ascenseur et le téléphone et finis par récupérer Josh au bout du fil.

– Salut ma belle ! Tu m’excuseras : j’ai bu, je vais sans doute te raconter n’importe quoi...

– Oh ! Tu fêtes le week-end ? Il est quelle heure chez toi ?

– Euh... vingt-cinq heures et des brouettes...

Ce qui, après décodage, signifierait bien une heure du matin. Je comprends la voix guillerette.

– Et ça va ? Pourquoi m’appelles-tu ? demandé-je en entrant dans la cabine d’ascenseur.

– Parce qu’en réalité, je fête mon départ. J’étais en train d’expliquer ma vie à cette petite Française quand j’ai réalisé que je ne t’avais même pas prévenue... Elle était super sexyyyyyyyyy... Elle a disparu par contre. J’ai pas compris. J’ai envie de baiser, Lizzzzzyy... La Française est molle du cul ! Trop content de rentrer.

*Et moi donc ! Enfin une très bonne nouvelle !*

– C’est pour quand, alors ?

– Dès que je rentre, bien sûr ! Je pose le pied à Savannah, je plonge dans la première nana venue et j’y hiberne pendant tout l’été. Promis !

Je glousse en vérifiant qu’aucune miette de gaufre au sucre ne subsiste sur mes lèvres. Le patron trouverait ça moyen. Cela dit, je ne suis pas censée m’intéresser à ce que mon boss pense de moi après le boulot. Non ?

– Non, je veux dire, quand rentres-tu ?

– Oh... attends, je compte... Lardi... Non jerci ! J’invente des jours en fait.

Il a vraiment bien fait la fête ! J’aime le savoir heureux et désinvolte.

– D’accord !

– Mardi ! C’est ça ! Le vieux Maréchal m’a dit mardi soir ! On va se retrouver, ma belle ! J’ai trop hâte. Et je crois que tu as un paquet de trucs à me raconter... Prévois les bières.

– Oui, sans faute !

J'ai du mal à intégrer le fait qu'il revienne enfin. C'est un peu comme un doux rêve.

La porte de l'ascenseur s'ouvre sur le hall vide de l'immeuble.

– Je te laisse, je crois que ma belle sirène est de retour. Elle a sans doute dû aller faire pipi...

*La classe !*

Il raccroche et je range mon téléphone dans mon sac en traversant le hall.

– Lizy ?

Je me fige en reconnaissant cette voix que j'exècre par-dessous tout. La main d'Alan se pose sur mon épaule, provoquant un frisson glacial le long de ma nuque.

– Qu'est-ce que tu fous là ? lui demandé-je froidement en m'extirpant de sa poigne.

– Je suis rentré il y a au moins une heure, pour ne pas te louper.

Je jette un regard autour de moi en cherchant les agents de sécurité, mais il n'y a personne à l'accueil.

– Ne cherche pas, il fait sa ronde. On peut parler tranquillement ! ricane-t-il d'un air fourbe. Vu que tu bloques mes appels.

Je m'éloigne machinalement en le détaillant. Son look de délinquant manque de me coller la nausée. Et cette casquette... Avec du recul, je réalise que cet homme est un ado qui refuse de vieillir. Comment ai-je pu me perdre autant dans son univers ?

– Je ne vois pas de quoi nous pourrions discuter, lui lancé-je aussi calmement que possible.

– Enfin, Lizy, on ne peut pas effacer deux ans de vie commune aussi simplement ! s'offense-t-il un peu trop pour être honnête.

– Ça, c’est ce que tu penses ! Pour ma part, c’est déjà fait ! C’est d’ailleurs affolant la rapidité avec laquelle tu es sorti de mon cerveau !

Ce qui est faux, bien évidemment.

– Tu m’en diras tant ! Et ton fric, alors ? Tu ne vas pas faire une croix dessus aussi ?

Franchement ? Ce n’est que de l’argent. Et ce type me débecte tellement que je préfère passer à autre chose. Je me suis fait une raison, c’était le prix à payer pour une autre leçon de vie. M’apprendre à bannir la confiance de mon vocabulaire et de mon cerveau. Je n’avais qu’à écouter mon passé et les cicatrices qu’il a laissées sur mon cœur.

Et puis, maintenant que je sais que Josh revient, je ne me sens plus du tout perdue. Bien au contraire. Je n’ai pas besoin d’un peintre dépravé et vulgaire dans ma vie. C’est simplement dommage que je ne m’en rende compte que maintenant.

– Je me fiche de ce fric, Alan. Si c’est le prix pour ne plus t’avoir dans ma vie, alors je te le laisse sans problème. En revanche, j’aimerais que tu en restes là toi aussi. Je ne compte pas t’attaquer ni réclamer quoi que ce soit, estime-toi heureux. Mais ne reviens pas à la charge.

Je souhaite juste qu’il me fiche une paix royale. Il devrait pouvoir m’offrir ça, après les crasses qu’il m’a faites sans aucun remords.

– Attends, là... Je ne compte pas garder cet argent ! réplique-t-il en attrapant mon poignet, agacé. C’était simplement un moyen pour te faire entendre raison ! Sans moi, tu n’es rien ! Tu as besoin de rentrer ! Où vis-tu ? Il n’y a personne chez Josh depuis des semaines, sa voisine m’a dit qu’il se trouvait encore en France !

– Lâche-moi ! sifflé-je entre mes dents en tirant sur mon bras. Je n’ai pas besoin de toi, et tu n’as pas à savoir comment je m’arrange dans ma vie personnelle !

– Bien sûr que si ! grogne-t-il en tirant sur mon poignet pour me coller à lui.

– Non ! le repoussé-je tout aussi durement. Laisse-moi tranquille, Alan !  
Nous deux, c’était une erreur !

– L’erreur serait de me prendre pour un con, Lizy ! Ne me méprise pas !  
Je peux encore ouvrir ma gueule si l’argent ne te fait pas réfléchir... J’ai des choses à raconter, miss McDowel !

– Si tu fais ça, je porte plainte pour escroquerie, connard ! J’ai demandé à mon banquier, il m’a affirmé qu’avec les coordonnées IP, je pouvais prouver que tu avais usurpé mes codes et volé mes économies.

– Alors pourquoi tu n’attaques pas ? ricane-t-il en se collant à moi.

Son souffle empeste la nicotine et me retourne l’estomac.

– Je viens de te le dire ! rétorqué-je fermement en soutenant son regard.  
Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi !

Et surtout, un procès, quel qu’il soit, n’est pas une bonne idée. Le profil bas me va très bien.

– N’y compte pas trop, poulette ! Je ne vais pas déménager parce que tu as décidé de te barrer comme une connasse !

Nous y voilà ! Il a simplement besoin d’une bonne poire pour lui payer son loyer.

– C’est pourtant ce que tu vas devoir faire ! Ou alors, conseil d’ennemie, essaie de terminer une toile ! C’est ton job, non ?

– Salope ! Tu vas plutôt rentrer à l’appart, c’est tout !

– Non ! Lâche-moi, bordel !

Ses doigts se resserrent sur moi pendant qu’il me colle au mur, l’air vraiment hors de lui cette fois. Mon cœur bat à tout rompre face à sa détermination, mais je tente de ne pas lui montrer cette faiblesse.

– De toute manière, tu ne vas plus tenir longtemps, puisque tu n’as plus une thune jusqu’à la fin du mois ! Où est-ce que tu squattes ?

– Chez moi ! tonne une voix derrière lui. Et je pense qu’elle vous a demandé de la lâcher.

Le visage d'Alan se fige, ses yeux se plissent et il me lâche enfin avant de faire volte-face vers Étienne.

Cette fois, j'ai honte ! Quel spectacle navrant, franchement.

– T'es qui, toi ?

Mon boss, le col de sa chemise ouvert, tout comme son veston, les manches relevées sur ses avant-bras, et ses cheveux décoiffés, en mode week-end avant l'heure, lève un sourcil hautain avant de répondre d'une voix froide dont lui seul a le secret :

– Et vous ?

– Son mec ! crache Alan d'un ton hargneux.

– Il ne me semblait pas vraiment que ce soit le cas ! répond Étienne en m'adressant un regard interrogateur auquel je réponds en secouant la tête. Je vous conseille de ne plus jamais envisager d'adresser la parole à cette personne, dorénavant. Elisabeth, les vingt minutes sont écoulées, nous sommes donc en retard sur notre planning.

Il mime un geste vers la porte derrière lui, mais Alan me retient en posant une nouvelle fois sa main sur mon bras.

– Elle n'ira nulle part ! Tu veux quoi, blaireau ? Te battre ?

Alors là, c'est purement de l'inconscience. Il a beau être assez large, Alan ne fait que la moitié de la carrure d'Étienne Maréchal.

Ce dernier lui jette un regard méprisant au possible avant de lui répondre d'une voix dédaigneuse, quasiment jouissive :

– Je suis désolé de ne pouvoir accéder à votre requête, mais je ne me bats pas avec les petites frappes à mes heures perdues. En revanche, ce bâtiment est équipé d'un système de surveillance vidéo. Je peux donc vous affirmer que si l'idée vous prend de continuer à importuner Elisabeth, je me ferai un plaisir de contacter mon avocat ainsi que celui du syndic de l'immeuble afin de vous attaquer pour violation de propriété privée ainsi qu'agression. Et

cette menace durera le temps qu'il faudra. Inutile de récidiver votre tentative d'intimidation auprès de cette personne. Maintenant, hors de ma vue, je vous prie.

Alan, déstabilisé par ce genre de réponse, faussement courtoise mais réellement menaçante, change d'attitude immédiatement.

Il nous dévisage un moment, hoche la tête, laisse échapper un chapelet de jurons à peine marmonnés, puis sort sans se retourner de l'immeuble.

C'est à ce moment que je sens mes jambes flageoler. Mon cœur battant à tout rompre. Ma tête au bord de l'implosion.

Mon boss m'observe, toujours aussi imperturbable.

– Vous allez bien ? Nous pourrions peut-être rentrer à présent ?

Très bonne idée. Je hoche la tête, ayant totalement perdu l'usage de la parole. Je crois qu'Alan m'a terrorisée. J'avance vers la porte, me sentant à nu, dépouillée de toute armure.

Étienne, derrière moi, se penche pour récupérer mon sac, sans doute tombé pendant l'altercation puis se précipite sur la porte pour me la maintenir ouverte.

Perdue dans mon trouble, je remarque sans le noter ses gestes un peu maladroits, sa présence très proche et réconfortante lorsque nous traversons la rue pour rejoindre sa voiture et son empressement à m'ouvrir une nouvelle fois la portière de sa voiture.

Je réprime un frisson en pénétrant l'habitacle confiné et sécurisé du véhicule, puis laisse mon esprit troublé reprendre le dessus jusqu'à ce que j'atteigne ma chambre, quelques minutes plus tard.

Tout ce à quoi j'aspire, c'est dormir. Peu importe que ce soit dans un lit ou non. Mon corps, pour une fois, crie plus fort que mon esprit et ses angoisses nocturnes. Du repos. Le cocon protecteur d'une couette dans

lequel je pourrais me cacher. Me dérober au monde et à ses éternels dangers. La nuit, les démons ne restent que fictifs. Il suffit d'ouvrir les yeux et de sourire pour les faire fuir. Mais les ennemis du jour, eux, sont réels. À choisir, je préfère risquer mes vieux troubles. Terrifiants, certes, mais connus. Ces voix qui, je le sais au fond de moi, ne peuvent pas me vouloir du mal. Je ne suis pas leur bourreau. Juste un dégât collatéral sans importance pour eux...

Alors qu'Alan, lui, est bien réel. Il faut choisir ses combats dans la vie. Ma priorité est de le fuir, lui. Car un sourire ne suffira pas. Ce n'est pas aussi simple. Peut-être qu'Étienne a suffi pour régler l'affaire, mais rien n'est certain. Et dans tous les cas, mon corps accuse le coup de cette rencontre et contre ça, personne ne se bat. Excepté moi. Et là, ma seule arme, c'est la chaleur douillette d'un lit et le pseudo-sentiment de protection que je peux en tirer. Je retire ma robe d'un geste puis me glisse entre les draps frais de mon lit, épuisée.

J'ai l'impression qu'il ne s'est passé que quelques minutes lorsque la voix d'Agatha me réveille, depuis la porte de la pièce.

- Vous allez bien, Lizy ?
- Mmh...

J'ouvre à peine les paupières, puis les referme, sentant mon crâne lourd et un besoin implacable de dormir que m'impose mon esprit. Je crois que mes pauvres méninges nécessitent réellement une pause. Cette semaine s'est avérée beaucoup trop. Trop éprouvante. Trop incertaine. Trop brutale. Trop déprimante.

– Je vous laisse dormir. Si vous avez faim cette nuit, j'ai laissé une assiette de poulet froid dans le réfrigérateur.

– Merci, Agatha. Bonne nuit. Ne vous inquiétez pas, tout va bien, je prononce avec difficulté, chaque syllabe irritant ma gorge beaucoup trop nouée pour que je n'arrive à pleurer.

– Très bien. Je préviens M. Maréchal. Il semble préoccupé par votre état.

Je n'arrive pas à sourire, ce qui me terrifie presque puisque justement, c'est mon arme ultime, mais les attentions d'Antoine me font plaisir.

Elle referme la porte, me laissant retrouver le silence de la nuit qui commence à tomber derrière les rideaux de ma porte-fenêtre.

Silence qui ne dure pas. Très vite, une mélodie traverse les murs qui me séparent de la salle de bains et de la chambre de mon boss. « Everybody Hurts »<sup>7</sup>, de R.E.M.

*« Sometimes everything is wrong  
Now it's time to sing along  
(When your day is night alone)  
Hold on, hold on... »*

(« Parfois tout va mal,  
Maintenant il est temps de chanter,  
(quand ta journée est une nuit de solitude)  
Tiens bon, tiens bon... »)

*« When you feel like you're alone  
No, no, no, you're not alone »*

(« Quand tu sens que tu es seule...  
Non, non, non, tu n'es pas seule »)

Un baume fragile mais réconfortant se répand sur mon cœur fatigué. Je retombe dans un sommeil trop lourd pour pouvoir être repoussé.

Jusqu'à ce que la main glaciale de la nuit vienne caresser un peu trop durement les souvenirs, me remémorant sa suprématie dans la hiérarchie des terreurs qui dirigent mon existence et mes nuits.

---

[7](#) Paroliers et arrangements : Bill Berry, John Paul Jones. Paroles de « Everybody Hurts », R.E.M.

## Étienne

Comme tous les matins depuis peu, je me réveille couché. Sous ma couette malgré la chaleur. J'ai un peu de mal à me souvenir à quel moment je m'installe en position pour dormir et surtout pourquoi je le fais maintenant, alors que depuis des années, je m'endors avec l'ordinateur sur les genoux.

Peu importe la raison, finalement : je dors mieux depuis des jours et ce matin, je me sens en forme pour enfin attaquer ce chantier dans la volière.

Je saute de mon lit, lance un titre au hasard sur mon téléphone et me rue sous la douche.

« *Does heaven wait all heavenly over the next horizon ?* »<sup>8</sup>  
(« Le ciel attend-il, céleste, au-delà de l'horizon suivant ? »)

Prefab Sprout, « Cars and Girls ». Il va vraiment falloir que j'arrête avec la musique des *eighties*. En attendant, ça me réveille et me donne des envies de plein air et d'activité physique.

Je sors de la douche, retrouve ma brosse à dents (ô miracle !), puis retourne m'habiller dans ma chambre.

Le soleil doit déjà se trouver haut dans le ciel, et comme tous les matins, je ne résiste pas à l'envie de mettre le nez dehors.

Je suis très surpris de trouver Lizy une nouvelle fois sur le rocking-chair. Elle dormait pourtant dans son lit hier, et d'après les dires d'Agatha, elle semblait éreintée.

Une petite brise caresse les feuilles dans les arbres autour de nous, et elle ne porte qu'un autre de ses déshabillés tout mini. Son corps parfait recroquevillé sur lui-même... J'avise sa nuque, ses épaules délicates, sa poitrine animée par sa respiration régulière... Et ses jambes... J'ai l'impression qu'elles deviennent de plus en plus longues. De moins en moins discrètes. Je ne vois plus que ça, à présent. Ses jambes...

Je détourne les yeux, me sentant mal à profiter ainsi de la situation comme un voyeur, et me décide à laisser parler mes instincts. Autant, le reste de la semaine, je la laisserai à la merci de la fraîcheur du matin, autant aujourd'hui, un samedi... et après l'épreuve d'hier et le choc qu'elle a semblé ressentir, je ne me satisfais pas de la savoir comme ça.

Je récupère la couette sur mon lit et l'en recouvre rapidement, presque honteux de me mêler de ce qui ne me regarde pas. Son sort n'est pas censé m'importer. Mais elle m'est apparue tellement fragile hier soir.

Je l'observe un moment se recroqueviller contre la douceur du coton, un sourire éclairant son visage endormi, et décide que ça me fait plaisir de la savoir confortablement installée.

Puis je me reprends. Parce que ce mec était louche. Parce que je n'aime pas ce genre d'histoires malsaines, surtout lorsqu'elles se passent dans les locaux de ma société, avec ma comptable, qui loge chez moi, qui plus est.

Je stoppe donc mon observation pour m'occuper de mes plans de la journée.

Tandis que je finalise quelques minutes plus tard l'assiette du petit déjeuner d'Elisabeth, Agatha débarque d'un pas énergique dans la cuisine.

– Déjà debout ! s'étonne-t-elle en se munissant aussitôt d'une tasse pour me préparer mon café.

– Oui, et toi ? Je te rappelle, à toutes fins utiles, que tu ne travailles plus ici. Je t'accorde le droit de nourrir Elisabeth les midis, mais c'est vraiment parce que tu étais au bord des larmes quand nous avons abordé le sujet lundi soir.

La femme qui m'a presque élevé grimace en posant une tasse entre mes mains.

– Je ne vais pas laisser cette enfant dépérir à cause de tes traitements de choc ! La pauvre... Une bichette dans la cage aux fauves. Qui résisterait à ça ? Tu veux manger quelque chose ?

J'attrape une pomme dans la corbeille trônant sur le comptoir.

– Ça ira très bien.

Nous sommes coupés dans notre conversation par la porte de l'entrée claquant lourdement.

Antoine.

Il débarque dans la cuisine, habillé comme la veille, les yeux vitreux et un sourire stupide aux lèvres.

– Waouh ! Tout ce monde pour m'accueillir ? Allez vous coucher, c'est pas une heure pour se lever un samedi !

– Ce n'est pas non plus une heure pour se coucher, je te signale.

– Pour ton information, cher frère, m'explique-t-il en me volant mon café des mains, je me suis couché il y a... cinq heures, à peu près. En très bonne compagnie...

– Nous parlons de se coucher pour dormir, le reprend Agatha en préparant un nouveau café alors que je récupère le mien.

– Je dormirai quand je serai mort ! déclare Antoine en passant une main nonchalante dans ses cheveux.

Mon téléphone se met à vibrer dans ma poche, coupant court à notre discussion passionnante. Jennyfer.

– Je vous laisse. Je passe ma journée dans la volière. Agatha, si tu pouvais occuper Edgar ce week-end pour qu'il ne traîne pas dans mes pattes ?

– Pas de problème. Il n'a toujours pas nettoyé mon potager, je vais lui rappeler à ma façon.

– Super. À plus tard.

Je sors sur la terrasse en décrochant.

– Salut beau brun, m'accueille la voix rauque et sensuelle de mon *escort* fétiche.

– Salut. Tu en as mis un temps à te libérer !

– Je suis désolée, j'étais partie en croisière. Je ne parle pas affaires avec un autre client quand quelqu'un me paie une petite fortune pour m'occuper de lui, tu comprends ? Mais je t'appelle alors que je ne suis même pas encore arrivée chez moi. Je suis éreintée !

– C'est sympa.

– Donc j'ai pris connaissance de ton message, quand même. Tu peux m'en dire plus ?

– Par téléphone, ça m'ennuie, avoué-je en longeant l'allée jusqu'à la volière. C'est un peu délicat, je n'ai pas encore de date exacte ni le détail des prestations que je te demanderai.

– D'accord. De toute manière, je n'ai pas mon cerveau entier ce matin. Je peux passer chez toi demain ?

– Nickel.

– Super ! Alors on dit demain matin, cher client. C'est toujours un plaisir de te revoir... Peut-être qu'un jour, nous irons enfin dans le vif du sujet, à force de faire semblant...

Je lève les yeux au ciel en m'engouffrant dans l'édifice abîmé trônant entre plusieurs arbres centenaires. Aucune chance pour que ce genre d'égarement se produise.

- Illusion, Jennyfer. C'est tout ce que je demande.
- Et c'est bien dommage, dit-elle en soupirant. Bon, j'arrive devant chez moi. Je te laisse. Bises, monsieur le PDG.

Elle raccroche sans attendre ma réponse, que je ne comptais pas lui donner. J'éteins mon téléphone avant de le déposer sur un banc hors d'âge. J'avise la mallette à outils d'Edgar déjà prête, posée au sol à côté des planches et des barreaux en fer forgés récupérés chez le voisin.

C'est parti...

\*\*\*

Les oiseaux sont revenus se percher sur les hauteurs de la volière alors que je trie le matériel mis à ma disposition. J'ai déjà évacué les matériaux abîmés hors de l'édifice, ce qui m'a pris presque toute la matinée. Le soleil est maintenant haut dans le ciel et ses rayons, tamisés par les arbres au-dessus de moi, s'étalent sur le sol poussiéreux sur lequel je suis assis.

Des bruits de pas viennent troubler le calme de la nature à l'extérieur, provoquant une envolée massive des volatiles qui s'échappent par les barreaux du toit.

Lizy se présente devant moi, une tasse de café à la main, le regard admiratif égaré sur le kiosque aux oiseaux, comme l'appelait ma grand-mère. Surpris, et presque dérangé par son intrusion dans mon petit havre de paix, j'attends, en silence, qu'elle prenne la parole. Mes yeux ne peuvent se retenir de l'examiner, comme ce matin. Vêtue d'un short noir et d'un débardeur, les cheveux relevés en chignon flou piqué de quelques fleurs, comme d'habitude, de vieilles baskets aux pieds, je la trouve... fraîche. Mignonne. Sexy. Ses jambes, ainsi mises à nu, semblent encore plus interminables. Et ce tatouage, ces pâquerettes enlacées sur sa cuisse semblent représenter tout l'univers de cette femme, occultant presque tout

le reste, titillant l'imagination comme jamais. Impossible pour moi de détacher mes yeux de ces lignes délicates qui s'entrelacent, dansent presque sur son épiderme, mélangeant les différentes nuances de gris harmonieusement pour rendre un effet presque irréel.

J'imagine malgré moi des scénarios improbables mais presque trop tentants. Ma langue suivant le dessin, provoquant des frémissements à la surface de sa peau. Je visualise presque trop le léger mouvement de ses cuisses qui s'écarteraient lorsque je remonterais mes attentions vers ce short minuscule, mes mains agrippant ses hanches fines...

– C'est vraiment très beau ! déclare-t-elle en entrant enfin dans l'édifice, me faisant dégringoler proprement de mes fantasmes honteux. Je vous ai apporté un café, Agatha m'a dit que vous travailliez ici depuis des heures.

– On ne la changera jamais ! grommelé-je en reprenant mes esprits rapidement, tout en me relevant pour saisir la tasse qu'elle me tend. Je n'ai pas besoin qu'elle s'inquiète de mon sort, je sais me déplacer lorsque j'ai besoin d'un café.

Mon employée examine un moment mon visage en fronçant les sourcils.

– Je crois qu'elle tente simplement de prendre soin de vous, me répond-elle sèchement.

Bon, OK, je suis un con. Aucune raison de m'énerver contre Agatha, puisque c'est moi le mec vicelard et libidineux.

– Merci pour le café, je ronchonne en me retournant pour reprendre mon analyse du travail me restant à faire.

– C'est moi qui voulais vous remercier, m'interrompt-elle. Alan... il n'est pas méchant, mais il a du mal à comprendre certaines choses. Un non ne signifie pas non, pour cet homme.

Je me tourne à nouveau vers elle en buvant une gorgée de café. Si elle ouvre une brèche, je ne compte pas en rester là. Trop de questions se bousculent dans ma tête à son propos.

– C’est à cause de lui que vous ne dormez jamais dans votre lit ? Il vous a... violentée ?

Oui, parce que depuis ce matin, seul et au calme, je laisse mon esprit vagabonder. Je n’ai généralement pas le temps pour gérer autre chose que les affaires en semaine mais le week-end, comme d’habitude je compartimente, et donc, j’ai laissé la place à ce qui se déroule dans cette maison. Agatha, Edgar, et surtout elle. Elle passe toutes ses nuits sur un fauteuil. C’est étrange et anormal. J’en sais quelque chose, puisque je repousse moi-même le sommeil jusqu’à ce qu’il me prenne par surprise.

Cependant, moi, au moins, je me réveille dans un lit tous les matins. Ce qui n’est pas son cas.

Son regard s’assombrit légèrement, mais elle retrouve rapidement son air joyeux.

– Non, du tout. Il n’est pas aussi mauvais qu’il en a l’air. Il n’a pas apprécié que je le quitte lundi, c’est tout. Il s’attendait à ce que je revienne, mais en réalité, je crois que le quitter a été l’une des meilleures choses que j’ai faites de ma vie.

– Tant mieux. Je n’aurais pas aimé apprendre ça...

Ses yeux se posent au fond des miens pour tenter d’analyser ma véritable pensée, comme si je pouvais lui mentir à ce propos. Comme si elle semblait troublée par mes mots. Presque émue, mais également cachée derrière une sorte de réserve prudente. Un mélange difficile à décrypter pour moi.

– Merci, murmure-t-elle alors que sa voix se perd entre les gazouillis des oiseaux reprenant leurs petites vies au-dessus de nos têtes.

– C’est votre mari ? l’interrogé-je de but en blanc, autant pour changer de sujet que pour satisfaire ma curiosité grandissante à son propos.

Cette question m’a également trotté dans la tête depuis que je les ai surpris dans le hall. Et j’avoue que je n’aime pas cette idée. Ce type m’a semblé particulièrement minable.

Elle entrouvre les lèvres puis se ravise, hésitante. Je soutiens ce regard qui tente toujours autant de me sonder, de chercher quelque chose en moi qui me dérange. Ou plutôt qui me déstabilise.

– Non, avoue-t-elle après avoir soupiré lourdement, abdiquant, visiblement contre cette chose qui la retenait de s’ouvrir jusqu’à présent. En réalité, je suis divorcée depuis peu.

J’essaie de reconstituer le puzzle un peu flou qu’elle représente.

– C’est pour cette raison que vous êtes venue frapper à notre porte ? demandé-je en posant ma tasse à côté de mon téléphone.

Je m’affaire de nouveau à mes planches, histoire de rendre moins formelle cette discussion, et surtout, de m’extraire de ce face-à-face qui aurait tendance à me faire perdre mes moyens.

Je n’ai pas l’habitude d’évoquer des sujets personnels avec des gens que je ne connais pas. J’ai banni ce genre de rapports depuis longtemps.

– Non plus, dit-elle en s’esclaffant.

Elle avance jusqu’au milieu de la pièce, en détaillant du regard l’intérieur de la volière avec attention.

– Oh, mais il y a des nids... Vous croyez qu’ils les utilisent encore ?

Je reporte mon attention dans la même direction qu’elle.

– Je ne sais pas trop.

– Attendez, je vais aller jeter un œil. Si c’est le cas, il faudra attendre avant de réparer cette partie du toit ! déclare-t-elle en attrapant le second banc, beaucoup moins stable que l’autre posé au fond de l’espace.

– Ce n’est pas une bonne idée, Lizy !

– Pour qui me prenez-vous ? s’exclame-t-elle, hilare, en se tournant vers moi, un petit sourire aux lèvres. J’ai grandi dans un ranch ! Je sais monter sur un cheval à cru, courir après du bétail quand les chiens sont trop

fainéants pour bosser, et j'ai même aidé une jument à mettre bas. C'est quelque chose ! Surtout lorsqu'il faut plonger le bras dans...

– Stop ! l'interromps-je en riant. Je ne veux pas connaître ce détail, je risquerais de ne plus pouvoir vous regarder de la même manière !

– Ah bon ? Parce que vous me regardez comment, à l'heure actuelle ? me demande-t-elle d'un ton presque perplexe, ou peut-être flatté.

– Comme une comptable ! Enfin... une comptable qui partage ma salle de bains, rattrapé-je lorsque je discerne une lueur de déception dans son regard.

*Une comptable avec des jambes incroyables, une comptable qui me ferait presque oublier qu'elle est comptable, d'ailleurs...*

Nos yeux se trouvent une nouvelle fois alors qu'un silence s'installe autour de nous. Je ne saurais définir si ce moment appartient à la catégorie de ceux, embarrassants, entre un homme et une femme qui ne savent pas quoi se dire, que l'on connaît parfois, ou si au contraire, il est agréable.

– Josh ! laisse-t-elle tomber abruptement, coupant ce moment étrange qui s'éternisait.

– Je vous demande pardon ?

– J'étais mariée à Josh, déclare-t-elle en traînant le banc sous le nid.

– Notre comptable ?

Elle hoche la tête sans me jeter un regard, occupée à caler le pied bancal de son futur perchoir.

– Et donc, pas avec l'homme que j'ai croisé hier soir...

Affirmation qui ne sert à rien, j'en conviens, mais qui me semble nécessaire pour tenter d'en savoir un peu plus. Je sais que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais il faut avouer que sa situation semble étrange. Et d'un autre côté, je suis ravi qu'elle m'avoue avoir été mariée. Je crois que j'attendais ce geste de sa part. Elle me retire un poids de l'esprit. Je le comprends à l'instant, parce que je me sens plus léger à mesure que j'écoute ses confidences.

– Puis j’ai rencontré Alan, et j’ai cru qu’il était temps pour moi de vivre ma propre vie.

– Et votre mari a accepté ? Il me semble avoir compris que c’est lui qui vous a recommandée à Bestcom ?

Quelque chose m’échappe. Un mari trompé qui semble le prendre bien ?

– Josh est mon meilleur ami ! explique-t-elle en se juchant sur l’assise du banc. Mince, je suis trop petite. Attendez !

Elle saute au sol et récupère une vieille caisse se trouvant dans les matériaux apportés par le voisin avant de reprendre.

– Je le connais depuis que je suis née, je crois. Bref, il a perdu ses parents très jeunes, c’est sa grand-mère qui l’a élevé, Ronda. Le genre de femme qui aurait déplacé la Terre jusqu’au centre de l’univers pour son petit-fils s’il avait fallu. Et avec moi, elle n’a jamais perdu patience. Au pire des moments, alors que mes parents n’avaient clairement pas le temps de m’aider avec mes propres problèmes, elle était là. Je l’aimais énormément. Alors, quand elle est arrivée à la fin de sa vie, et qu’elle n’éprouvait qu’un regret, Josh et moi avons décidé de la rendre heureuse une dernière fois.

– C’est-à-dire ?

Elle pose la caisse à l’envers sur le banc et entreprend de grimper sur l’édifice branlant tout en continuant son récit.

– C’est-à-dire qu’elle voulait amener son petit-fils jusqu’à l’autel. Nous nous sommes mariés alors qu’elle ne pouvait presque plus marcher. J’avais mis des fleurs de son jardin dans mes cheveux, des marguerites. Une robe blanche, et lui un costume acheté d’occasion. Je venais de fêter mes 18 ans et lui venait d’entrer dans la vingtaine. Est-ce que vous pourriez maintenir cette caisse stable ? Parce qu’elle me paraît un peu vétuste.

– C’est une très mauvaise idée, Elisabeth ! contesté-je en la rejoignant malgré tout auprès de son échafaudage de fortune.

– Mais non, ça ira très bien. Il faut bien savoir si ce nid est occupé. Ce serait dommage de déloger une famille ou que la maman abandonne ses petits.

Elle pose une main sur mon épaule, alors que je tiens son marchepied hasardeux et se juche sur la fameuse caisse en poursuivant son histoire.

– Ronda nous a quittés quelques semaines plus tard. Je crois qu'elle attendait d'avoir la certitude que Josh irait bien avant de prendre un repos bien mérité. Ensuite, l'année d'après, je suis venue le rejoindre ici pour suivre mes études. L'atmosphère au Texas était trop lourde à supporter.

– Comment ça ?

Elle s'interrompt en se mordant la lèvre, ses joues rosissant à vue d'œil.

– Chaud ! bredouille-t-elle avec empressement. Trop chaud au Texas. L'air est plus respirable ici ! Mince, je suis trop petite !

Je n'ai pas le temps de lui avouer que son excuse concernant la chaleur ne me paraît vraiment pas valable qu'elle pose un pied sur le dossier du banc.

– Attendez, si je monte un peu plus haut... Ne bougez pas.

Sa main se pose sur ma tête alors qu'elle se hisse, en équilibre précaire sur le banc prêt à s'effondrer.

– Elisabeth, je crois que...

– Oh ! Il y a des œufs ! Quatre ! s'exclame-t-elle d'un ton enjoué. Vous allez être papa !

Cette phrase me fait sursauter, instinctivement.

– Hein ?

– Mais ne bougez pas ! s'écrie-t-elle en glissant du dossier.

Ses bras moulinent dans le vide, à la recherche désespérément d'une prise à laquelle se retenir.

Je n'ai pas le temps de réfléchir et me redresse promptement pour lui attraper les hanches et l'attirer contre moi avant qu'elle ne bascule plus loin.

Le temps s'arrête. Son chignon, défait dans l'acrobatie qu'elle vient d'accomplir, libère ses cheveux sous mon nez, libérant ce parfum fleuri qui embaume l'habitacle de ma voiture tous les matins. Une odeur familière et singulière que j'ai l'impression de connaître par cœur. La gardant pressée contre moi plus que nécessaire, je plonge mon nez dans son effluve, appréciant enfin pleinement ce mélange entre le parfum de sa peau et celui des fleurs. Presque ensorcelant. Tellement naturel et loin de tout ce que j'ai jamais senti chez les femmes que j'ai connues.

Déroutant.

Ses mains s'agrippent à mes épaules, me faisant prendre conscience de notre position. Parce qu'au-delà de ses cheveux chatouillant mon visage, son corps tout entier se trouve en contact avec le mien. Sa taille fine entre mes bras. Sa poitrine contre mon torse. Ses jambes, enroulées par réflexe à mes cuisses. Comme dans mes fantasmes. Ses bras posés sur les miens.

Je lance une prière muette à cette entité démoniaque qui s'amuse dangereusement avec mes pulsions sensuelles depuis qu'elle est entrée dans ma vie et lui supplie de m'oublier quelques instants. De ne pas me faire...

Trop tard. Entre mes cuisses, une douce chaleur m'indique que je durcis très significativement.

Embarrassé, je relève les yeux vers son visage alors qu'elle le penche vers moi.

– De toute manière, je suis divorcée à présent. Je suis désolée, je n'ai pas encore prévenu le service RH. Je n'ai pas eu le temps. Quant à Alan, après avoir quitté mon poste lundi, je l'ai trouvé au lit avec une autre. C'est pour ça que je suis partie. Et c'est pour cette même raison que je ne compte absolument pas le revoir non plus. Je lui laisse même toutes mes affaires encore là-bas. Les souvenirs ne servent à rien quand ils sont néfastes.

Sa voix n'est plus qu'un murmure. Je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle je ne la repose pas au sol, alors que je réagis beaucoup trop à cette proximité et que je ne devrais pas lui laisser percevoir un truc pareil, mais

en tout cas, je n'arrive pas à me résoudre à la reposer au sol. Pour autant, elle ne semble pas non plus se plaindre de la situation.

– Je suis désolé, je souffle en examinant son visage de plus près. Pour votre petit ami.

– Pas moi.

– Oh ! Je dérange !

La voix haut perchée d'Agatha interrompt ce moment d'égarement. Je repose vivement Elisabeth au sol et elle en profite pour reculer à l'autre coin de la volière, affolée par ce retour à la réalité un peu abrupt.

Nous sommes bien d'accord, ce genre de rapprochement reste inenvisageable. Le boss et sa comptable à pâquerettes. Zéro compatibilité.

– Bon, je vous ai apporté de quoi manger ! déclare Agatha, un sourire de commère vissé aux lèvres. Un pique-nique.

Elle dépose un panier au sol en analysant les lieux.

– Edgar ne va pas être content ! commente-t-elle en soupirant. Je le garde au chaud dans notre potager, pour éviter qu'il reste dans vos pattes ! J'y retourne, je sens qu'il soupçonne quelque chose !

Elle repart aussi vite qu'elle est venue.

– Un pique-nique dans une volière ? s'enthousiasme Elisabeth. C'est mieux qu'un conte de fées ! Je suis affamée !

Sans attendre, elle rejoint le panier afin de l'ouvrir, le tout en s'exclamant de bonheur. Simplement pour quelques sandwiches et une nappe.

– Elle a même pensé au vin rouge ! Cette femme est géniale ! déclare-t-elle en étalant un plaid à carreaux anglais au sol. Je vous sers un verre ?

J'avise ma tasse à demi pleine posée au bout du banc.

– OK !

Il serait franchement plus judicieux de rester sur mes gardes avec elle. Ce qu'elle m'inspire est du domaine du dangereux. Mais Elisabeth a aussi ce petit côté en elle. Cette joie de vivre qui pétille et vous entraîne dans une envie de rester près d'elle, simplement pour profiter de sa chaleur. Le genre de femme qui d'un seul sourire semble raviver les couleurs de tout ce qui l'entoure. Impossible de résister à cet appel, à ce sourire lumineux et innocent qui éclaire son visage gracieux. Elle m'attire comme l'aube attire un tournesol.

Je m'installe en face d'elle pour chercher les tomates cerises du jardin dans le panier, connaissant par cœur les pique-niques d'Agatha.

– Pourquoi a-t-elle déclaré que son mari serait énervé ? demande-t-elle en ouvrant la bouteille.

– Il voulait s'occuper des réparations lui-même. Mais il n'est plus tout jeune, et normalement, il ne travaille même plus pour les Maréchal.

– Ah ? s'étonne-t-elle en me tendant un verre. Je croyais qu'ils habitaient sur la propriété ?

– C'est le cas. Mais ils ne travaillent plus pour nous. Nous avons jugé, avec nos parents, qu'étant donné qu'ils avaient vécu ici presque toute leur vie, il était hors de question de les chasser une fois qu'ils seraient devenus trop vieux pour honorer leurs tâches. Ce cottage qu'ils occupent leur appartient. Ils l'ont habité, mais aussi décoré, rénové. Autant qu'ils y restent. Le seul problème c'est qu'ils n'arrivent pas à décrocher. Ils méritent de vivre leur meilleure vie à présent, mais ce sont deux têtes de mules !

– Oh ! Je comprends... Ça doit être la maison qui veut ça, alors !

Je me fige, mon verre à quelques centimètres de mes lèvres, surpris un instant, jusqu'à ce qu'elle éclate de rire.

Bon, OK, je lui accorde celle-là.

– En tout cas, c'est vraiment très sympa de ne pas les remercier en les expulsant, reprend-elle. Mon père possède un ranch, comme je vous l'ai dit. Et je me sentirais plus sereine si je savais qu'il pourra y vivre jusqu'à la fin

de sa vie. Malheureusement, il n'aura pas cette chance. Il ne l'évoque pas, mais j'ai l'impression qu'il peine plus qu'avant pour les tâches quotidiennes.

– Je comprends. Et votre mère ?

Elle tressaille légèrement puis s'attaque à l'ouverture des dernières boîtes présentes au fond du panier.

– Une tarte à la rhubarbe ! Je n'en ai pas mangé depuis des lustres ! Je propose un échange : votre part de tarte contre mes radis ?

– Hors de question ! m'insurgé-je en attrapant la boîte qu'elle tient fermement contre elle. C'est MA tarte à la rhubarbe ! Agatha ne la fait que pour moi, personne d'autre dans cette maison n'en supporte l'acidité.

– Eh bien nous sommes deux à présent ! insiste-t-elle en pivotant pour mettre hors de ma portée mon dessert. De plus, je suis l'invitée, il me semble !

D'un geste, elle retire le couvercle pour attraper un morceau de MA tarte.

– Si vous mangez ce bout de tarte, Elisabeth, je vous promets que vous le regretterez ! Et je suis on ne peut plus sérieux. Je ne rigole pas avec les tartes d'Agatha !

Elle glisse le morceau de rhubarbe dans sa bouche en soutenant mon regard, puis entrouvre les lèvres en se pâmant d'extase...

– Faites de moi ce que vous voulez, *big boss*... Je suis prête à tout endurer pour vous voler ce morceau de paradis...

– Nous sommes bien d'accord !

Je me rue vers elle pour récupérer mon bien, mais elle se révèle plus rapide et saute sur ses pieds en un temps record avant de s'enfuir à travers le jardin...

*Sérieusement ?*

- Elisabeth ! Revenez ici tout de suite !
- Certainement pas ! me répond une petite voix déjà partie loin. C'est trop bon ! Merci Agatha !

Je me lève à mon tour pour partir à sa recherche, guidé par son rire. Je la retrouve aux abords de la piscine, la bouche pleine, lumineuse sous le soleil caressant sa peau, les cheveux totalement défaits, sa silhouette parfaite se découpant presque en contre-jour, mettant en valeur sa taille fine et ses hanches bien dessinées.

- Désolée, s'excuse-t-elle d'une manière absolument pas crédible. Y en a plus !
- Vous êtes sérieuse ? Mais je vous déteste ! Et d'ailleurs, le dessert se mange en dernier chez nous !

Comment peut-elle me priver de ça ? Elle éclate de rire en cachant sa bouche avec sa main.

- Pas chez moi ! Je mange toujours ce que je préfère d'abord ! Merci pour ce régal, chef !
- OK !

Aux grands maux, les grands remèdes ! Je parcours les quelques mètres qui nous séparent d'un pas décidé pour la contourner afin de rejoindre la maison. Simplement, elle ne comprend pas mon intention et recule de deux pas pour m'éviter. Malheureusement, son second pas atterrit dans le vide... puis dans l'eau de la piscine !

– MAIS...

... est le seul mot qu'elle arrive à prononcer en essayant vainement de maintenir son équilibre avant de disparaître avec fracas au fond de l'eau.

Je reste coi quelques instants, hésitant entre rire et m'inquiéter. Puis elle refait surface en riant tellement qu'elle coule à nouveau, la bouche ouverte.

– Bon sang !

Je plonge sans me poser de question, et, pour la seconde fois cette semaine, je flingue mes fringues dans l'eau chlorée à cause d'elle.

*Oui, parce que la première fois, si Antoine a réussi à me jeter à l'eau, c'est uniquement parce que je sentais son regard à elle sur moi et que je n'ai pas vu venir mon frère à cause de ça. Et pas du tout parce que ce gosse est plus fort que moi, bien entendu !*

Je la récupère dans mes bras pour la stabiliser à la surface alors qu'elle tousse violemment en repoussant ses cheveux trempés derrière ses oreilles, un de ses bras s'enroulant à ma nuque. Hébétée, elle papillonne des cils quelques instants avant de plonger son regard – de la couleur de l'eau qui nous entoure – dans le mien.

– Vous boudez ? m'interroge-t-elle d'un ton incertain, comme si la situation, moi contre elle, tous les deux habillés dans la piscine, n'avait aucune espèce d'importance.

Je laisse glisser mes mains le long de ses flancs, me remémorant le plaisir de toucher une femme. Découvrant la délicatesse de ses formes sous mes doigts. Sa taille menue parfaite pour mes mains. Les frissons de son épiderme provoqués par la fraîcheur de l'eau, juste là, sous mes yeux, sur son épaule et le long de son cou.

Et ses yeux, interrogateurs, qui ne me quittent pas...

J'ai besoin d'un instant pour retrouver celui que je suis censé être face à elle. En priant pour que ce type, le boss qui ne peut clairement envisager quoi que ce soit avec une employée, ne se soit pas noyé au fond de cette piscine.

– Bien entendu ! grogné-je pour toute réponse alors que mon frère, visiblement pas perturbé par la situation, lève les yeux au ciel d'un air amusé derrière elle en s'allongeant sur son transat. Il doit rester de cette tarte quelque part dans la cuisine ! Vous avez trois minutes, madame la comptable, pour aller vous changer, vous essuyer et trouver ce fameux dessert avant moi. Sinon, vous pouvez lui dire adieu !

Elle éclate de rire, prend appui sur mes épaules pour me couler, sans doute, et surtout s'échapper de mon étreinte et nage jusqu'au bord de la piscine.

Je l'imites alors qu'elle se rue à travers la terrasse jusqu'à la maison. Je la rattrape rapidement, la double dans l'escalier, entre dans ma chambre, la traverse, et rejoins la salle de bains.

L'instant qui suit, elle apparaît depuis sa porte à elle, et nous nous retrouvons, pour la première fois, tous les deux dans cette foutue pièce, à égale distance des serviettes. Nos regards se défient alors que nous avançons face à face, le plus sérieusement possible... Deux mètres. Un mètre. Nous stoppons. Très proches. Dans un silence absolu. Hors d'haleine. Ses lèvres esquissent un sourire... Les miennes aussi. Mon cœur résonne dans mes tempes. Plus fort. Et ce n'est pas suite à cette course improvisée, j'en suis persuadé.

En se mordant la lèvre inférieure, elle lève sa main, incertaine... Et avant que je ne comprenne, elle saisit nos deux serviettes, éclate de rire et repart s'enfermer dans sa chambre.

– Elisabeth ! m'écrié-je, surpris, mais pas mal amusé. Vous trichez !

– Et alors ? Je vous rends la vôtre lorsque j'en aurai fini avec la mienne ! me répond-elle à travers le mur qui nous sépare. Vous savez où Agatha range les plats, pas moi ! J'essaie d'équilibrer les chances en prenant de l'avance !

– Oui, cependant, je me dois de vous informer que j'ai d'autres serviettes à ma disposition ! Je vous conseille de vous dépêcher !

J'ouvre un placard et récupère ce dont j'ai besoin avant de me précipiter à mon tour dans ma chambre alors qu'elle profère tout un tas de jurons que je préfère ne pas noter.

Plus tard, nous décidons de partager le butin et de continuer notre repas dans la volière, comme prévu. Nous repassons devant Antoine, toujours installé sur son transat, encore en plein réveil visiblement, un verre d'eau à la main. Il écarquille les yeux en observant la suite du spectacle : nous deux

à nouveau secs, un plat à la main, traversant le jardin en silence. Je n'ose même pas imaginer ce qui lui passe par la tête en ce moment, comptant sur son état de mort cérébrale d'après soirée pour m'épargner ses futurs commentaires au sujet de ce dont il vient d'être témoin.

Parce que... merde ! j'ai droit, moi aussi, à un peu de détente. Lui, il picole, moi, je retape la volière. Enfin, dans les grandes lignes, c'est ce que je suis censé faire depuis ce matin.

Et c'est ainsi que je passe presque ma journée complète, assis sur une nappe au milieu des oiseaux à discuter avec une femme que je ne voulais surtout pas connaître à l'origine. Elle finit par me raconter la mise à bas de sa fameuse jument, ne m'épargnant aucun détail alors que nous picorons des dés de fromage dans un emballage en papier aluminium. Et malgré toutes ses explications sordides, je ne retiens que la petite flamme dans ses yeux qui se met à pétiller lorsqu'elle évoque le ranch de son père, et son père lui-même, d'ailleurs.

Je note aussi sa simplicité lorsque, des heures plus tard, nous nous décidons à planter trois clous dans une planche afin de pouvoir nous persuader de notre efficacité incroyable concernant ces travaux. Les fesses posées à même le sol poussiéreux, le marteau à la main, elle n'a rechigné à aucun moment, prenant même du plaisir à la tâche.

Je retrouve ma chambre à la tombée de la nuit avec plaisir, une véritable fatigue s'emparant de mes muscles et de mon esprit. Allongé sur mon lit, j'écoute le bruit de la douche, étant donné que j'ai perdu à son jeu stupide de « pierre, papier, ciseaux » qu'elle a imposé pour définir le premier à utiliser la salle de bains.

Au calme, je me rends compte que j'ai passé une excellente journée, au soleil, dans un endroit que j'aime, sans me poser aucune question. Mes pensées repartent dans le passé, à l'époque à laquelle j'avais délaissé cette volière car les excréments séchés de ses pensionnaires, tout comme leurs chants, indisposaient Shelby.

J'ai éprouvé un réel plaisir à partager cet endroit avec une personne l'appréciant à sa juste valeur. Comme ma grand-mère quand j'étais enfant. Parfois, il faut peu de choses pour se sentir bien. Et ça faisait une éternité que cela ne m'était pas arrivé.

J'allume d'un geste las mon téléphone, le branche à mon enceinte et lance au hasard un titre de Simple Minds. « Alive and Kicking ».

*« You turn me on  
You lift me up  
Like the sweetest cup I'd share with you »<sup>9</sup>*

(« Tu me chamboules,  
Tu m'attires vers le haut  
Comme la tasse la plus sucrée que je partagerais avec toi »)

Je n'entends pas la suite.

Lessivé de corps et d'esprit, je capitule face à la fatigue et me laisse entraîner entre les volutes cotonneuses d'un sommeil trop puissant pour y résister.

---

<sup>8</sup> Paroles de « Cars and Girls » © Sony/ATV Music Publishing LLC.  
Parolier : Paddy Mcaloon

<sup>9</sup> Paroles de « Alive and Kicking » © Sony/ATV Music Publishing LLC,  
BMG Rights Management, Universal Music Publishing Group. Paroliers :  
Charles Burchill / James Kerr / Michael Joseph Macneil

**Lizy**

*Tout ça, c'est une histoire de couette*, pensé-je en me lovant dans celle d'Étienne, installée sur la terrasse entre nos chambres, alors que le ciel s'étend, clair et ensoleillé, devant mes yeux, les chants des oiseaux cachés dans les arbres accompagnant délicieusement mon réveil.

Cette nuit, j'ai remonté cette même couette sur Étienne. Et ce matin, c'est sur moi qu'elle est posée, comme hier matin.

J'enfouis mon nez dans le coton velouté et fleurant le frais et la menthe. Je ressens cette impression, addictive, d'être à ma place. Que rien ni personne ne me juge sur des on-dit ou sur des rumeurs infondées et injustes. Que dans cette maison, je peux m'autoriser à n'être que moi. Pas Elisabeth McDowel. Pas celle qui porte un nom qui fait peur. Juste moi. Celle qui n'aspire qu'à exister au fond de moi.

Le sourire de la vie, peut-être.

Mon téléphone, posé sur la table basse à côté de moi, se met à vibrer. Enroulée dans mon cocon, je tends difficilement le bras pour récupérer l'objet du mal qui m'oblige à bouger malgré moi.

Mais c'est mon père qui tente de me joindre, donc j'oublie ce petit désagrément pour lui répondre.

- Coucou papa !
- Bonjour Elisa. Comment vas-tu ?

Sa voix semble soucieuse.

– Très bien, réponds-je, hésitante. Pourquoi ?

– C'est... ton ami, Alan, il m'a contacté cette semaine. Il m'a expliqué que tu avais disparu depuis lundi. Je n'ai pas compris puisque nous nous sommes parlé lundi justement.

Forcément ! Il n'a pas pu s'empêcher d'alerter la terre entière.

– Ne t'inquiète pas, papa, tout va bien ! Nous avons rompu, c'est tout. Tu sais, je n'étais pas si heureuse que ça.

– Elisa...

Je perçois les notes d'inquiétude dans sa voix, ce qui me fait regretter immédiatement mes confidences.

– Papa, j'ai souri au diable et il a pris peur. Alan est parti. Tout va bien, la situation me convient. C'est même bien mieux maintenant.

Je me recroqueville une nouvelle fois sous la couette, mon regard balayant les fleurs, les arbres autour de moi. La nature qui me paraît belle. Plus belle que depuis longtemps.

– Tu sais que si tu as besoin, ta chambre t'attend toujours, n'est-ce pas ? Cette ville n'est sans doute pas l'endroit idéal pour toi, mais c'est mieux que rien. Enfin, j'imagine.

C'est terrible de sentir cette honte qui le dévore constamment. Ce chagrin sous-jacent que mon propre départ lui a infligé, alors que lui comme moi savions que c'était la meilleure solution. Il ne vivait pas mieux lorsque je survivais à ses côtés. C'était même bien pire, je pense.

– Oui, je sais papa. Cependant, c'est toi qui devrais venir ici. Je suis certaine que...

– Elisa, je ne me sens pas prêt à abandonner ma vie. Ce ranch, je suis né dedans, et toi aussi. Ça n'a pas toujours été idyllique, mais je suis attaché à tout ça.

Je soupire en m'enfonçant un peu plus contre le dossier du rocking-chair. J'aimerais tellement que cela soit plus simple. Que cette histoire n'ait jamais existé. Parce que, je suis d'accord avec lui, notre ranch ressemble à un petit paradis, si on exclut tout le reste du comté. Mon père a cette force de caractère que je n'ai jamais su trouver en moi. Il reste. Il affronte. Ce sont les plus gênés qui partent, c'est son adage. Alors que moi, je me suis enfuie sans me retourner.

Je trouve cette situation tellement injuste. Parce qu'à part s'être montré peut-être négligent sur certains points, et encore ce n'est pas certain que ça ait été le cas, mon père n'a rien à se reprocher. Bien au contraire. Il n'est qu'une victime qui a accepté son sort. Et honnêtement, je commence à ne plus pouvoir supporter ledit sort qui frappe sur notre famille depuis trop longtemps.

– Ne t'en fais pas pour moi, ma fille. Ton vieux père est costaud. Prends plutôt soin de toi, et raconte-moi, un peu... Si Alan te cherche, c'est que tu es sans doute cachée ? Je ne sais pas si cela me regarde, mais je m'inquiète quand même. Je crois que je te connais un peu trop bien. Je sais de quoi tu es capable... Heureusement, il ne me semble pas qu'il y ait de lac du côté de Savannah...

Je glousse en me souvenant ma première vraie fugue. Avec Josh, bien entendu. Nous devions avoir 8 et 10 ans. Ma mère m'avait punie parce que nous avions fait le mur pour nous gaver de cerises pendant la nuit. Vraiment très en colère et ô combien rebelles, nous avons échafaudé un nouveau plan de vie. Vivre sur une barque au milieu du lac derrière nos champs. Nous avions récupéré des victuailles élémentaires à la survie dans les placards de nos cuisines respectives (corn flakes, chocolats et sodas) et avons embarqué sur la vieille barque du grand-père disparu de Josh. Nous l'avions détachée du ponton et l'avions laissée aller à la dérive toute la nuit... Au réveil, notre plan d'évasion massif avait échoué lamentablement puisque la brise avait poussé l'embarcation et nous avait ramenés sur la rive du plan d'eau, presque en face des fenêtres de Ronda. Mes parents attendaient notre réveil, les mains sur les hanches et faussement furieux, lorsque nous avons émergé de notre doux rêve...

Donc, information importante à noter : j'ai la fuite dans le sang. Une graine de rebelle depuis mon plus jeune âge. Mais je ne suis pas trop douée, je suppose. Mes échappées ne se révèlent jamais de grandes réussites. Il suffit de considérer ma situation actuelle. Cela dit, ça aurait pu être pire.

– Tout va bien, papa... La vie m'a souri, pour une fois. Ne t'en fais pas, tout va bien, vraiment. Je t'aime tellement, je ne veux pas que tu t'en fasses.

– Moi aussi, ma fille. Je t'aime. C'est normal que je m'inquiète.

– Taratata ! répliqué-je d'un air faussement léger, comme à mon habitude.

Nous laissons s'installer un petit blanc, chargé de tout ce que nous oublions de nous dire. Parce que, parfois, il est trop compliqué de prononcer les regrets et les espoirs. Trop difficile de mettre des mots sur ce qui blesse et détruit. Ce serait rendre trop réel ce que nous préférons penser anodin.

– J'ai trouvé une chambre dans un beau quartier de Savannah. Pour quelques jours, encore.

Je romps le silence, parce que, malgré tout, la vie continue.

– Oh, c'est vrai ?

– Oui ! Tu adorerais cet endroit. Il y a une volière, et une terrasse qui entoure le premier étage. Et là, tu vois, je suis avachie dans un rocking-chair, à l'ombre... J'ai l'impression de m'appeler Scarlett O'Hara !

Mon père sait que j'étais fan de *Autant en emporte le vent* dans mes jeunes années. Il ne peut pas l'ignorer, je monopolisais la télé du salon pendant toutes mes vacances pour repasser ce film en boucle. C'est même, je crois, l'une des raisons cachées de Josh concernant son choix d'aller vivre en Géorgie. Enfin, je crois. Il n'a jamais voulu l'admettre.

– Ah oui ? Envoie-moi des photos, alors.

– Oui, je te fais ça ce matin !

– Euh... il est déjà midi, Elisa !

– Ah ! Bon, alors ce midi !

Je l'entends rire et j'aime ça. Un sourire ému s'installe sur mes lèvres alors que nous nous disons au revoir et raccrochons. Mon père n'est pas un grand bavard. Un homme d'un autre temps qui agit plutôt qu'il n'explique.

\*\*\*

Lorsque, douchée et détendue, je descends au rez-de-chaussée, je trouve Agatha, seule dans la cuisine, affairée à préparer quelque chose qui attise la faim au creux de mon estomac.

– Bonjour Lizy, me dit-elle, souriante, en essuyant ses mains sur son torchon. Vous avez bien dormi ?

– Oui, très bien, réponds-je en soupirant de bonheur tandis que je m'installe devant l'assiette qui m'est réservée sur le comptoir.

– Bon appétit ! Étienne a choisi des muffins au chocolat. Il est allé les chercher ce matin.

Je ne peux m'empêcher de me sentir troublée chaque fois que je réalise que c'est lui, celui que les autres nomment tellement à tort le robot, qui me prépare mes petits déjeuners. Au début, je pensais que c'était Agatha qui s'en chargeait, selon les ordres des maîtres des lieux. Mais non, elle me le confirme souvent. C'est Étienne qui prend soin de moi de cette manière.

Et, pareillement, un doute subsiste en moi depuis vendredi soir.

– Dites-moi, Agatha... lorsque vous m'avez dit que M. Maréchal s'inquiétait pour moi, lequel des deux évoquiez-vous ?

– Antoine n'est pas rentré ce soir-là, se contente-t-elle de répondre en essuyant un coin de son plan de travail. Bon, vu que vous êtes réveillée, je vais pouvoir occuper Edgar. Étienne nous a prévenus de ne pas aller arroser les fleurs de l'étage avant votre réveil. Maintenant que vous êtes debout, mon mari peut aller s'amuser avec son tuyau... Pour en revenir à ce point,

Lizy : je suis inquiète parce qu'Étienne m'a aussi informée que vous dormiez tous les soirs sur ce balcon. Votre lit ne vous convient pas ?

– Oh si ! me défends-je en ouvrant le frigo pour récupérer une bouteille de lait. C'est simplement que j'aime la nature. Quand j'étais petite, nous dormions souvent en haut des écuries de mon père avec mon meilleur ami.

– Des écuries ?

– Oui, ma famille possède un ranch. Enfin, on y trouve un peu de tout, mon père est un homme de la nature. Il élève quelques cochons et ne cesse de faire grandir son potager. Il s'est d'ailleurs rapidement spécialisé dans cette partie de l'exploitation et a dû diminuer l'activité équestre. Après la disparition de ma mère, les choses ont changé et donc, les priorités également.

– Toutes mes condoléances, ma chère Lizy, s'empresse-t-elle de répondre, son regard chargé de tristesse cherchant le mien.

Je détourne les yeux, mal à l'aise. Je n'ai pas à lui raconter tout ça. Et elle n'a pas non plus à me présenter ses condoléances. La situation ne le mérite pas, et ma mère non plus. Je repousse mon assiette, l'appétit coupé par mes propres pensées et me force à sourire à nouveau.

– Quoi qu'il en soit, j'aime dormir à l'extérieur. J'aime aussi me perdre dans les champs de blé, aller faire mes courses en sentant le crottin et rentrer le soir recouverte de poussière et les mains sales. Si Edgar a besoin d'un peu d'aide au jardin, surtout dites-lui bien de ne pas hésiter.

– Oh... je savais bien qu'une jeune femme avec des fleurs dans les cheveux et le soleil dans les yeux était une personne connaissant la vraie vie. Vous êtes parfaite pour lui... commente-t-elle d'un ton émerveillé. Antoine avait raison.

– Je vous demande pardon ?

– Oh, j'ai pensé à haute voix ? Oubliez, je vous prie... Vous savez, à mon âge... Quant à Edgar, c'est une bourrique. Il n'acceptera jamais l'aide, même légitime, d'une invitée des Maréchal. Occupez-vous de réparer la volière avec Étienne et ce sera suffisant. Je ne vais pas pouvoir garder Edgar loin de ce chantier encore bien longtemps. Ce matin, je lui ai demandé de vidanger les radiateurs, alors qu'il l'a déjà fait l'automne dernier. Il a accepté, mais c'était juste. Cet homme est épuisant.

Elle conclut sa phrase en pivotant vers l'évier pour terminer de laver un grand plat. Je crois que j'aime cette femme. Et me trouver là, assise devant mon muffin et mon verre de lait me rappelle cette époque lointaine où tout allait bien dans ma vie et où ma mère me préparait des pancakes en chantant sur les tubes du moment en écoutant sa radio. C'était rare, elle n'avait pas vraiment l'occasion d'être présente à mes réveils, mais ça arrivait, parfois.

Je grimace pour moi-même. Je n'ai pas le droit de m'abandonner à ce genre de nostalgie. Ces moments qui ont marqué ma jeunesse ont été salis et rendus caducs par tout ce qui s'est déroulé par la suite. J'ai honte et me dégoûte moi-même d'oser y revenir, même en pensées, avec une douce tendresse mal à propos. Quand bien même la situation actuelle m'y invite. En mieux. Parce que je me sens réellement bien, ce matin. Protégée et à l'aise. Cela fait une éternité que je n'ai pas vécu un réveil dominical ayant autant l'air de quelque chose de familial. Et ça, je ne peux le cacher, c'est grâce à l'homme le plus improbable de la planète. Un homme que je n'aurais jamais soupçonné être aussi attachant et attirant.

Ce short en jean hier lui allait... Trop bien ? Je suis bien en deçà de la réalité si je m'arrête à cette description., mais les mots me manquent. Il m'a hypnotisée et presque choquée, tellement il s'est montré sous un jour nouveau. Tellement loin de ce que je m'imaginai... D'ailleurs, j'ai rêvé de lui. De son torse incroyable sous son tee-shirt usé dans la piscine. De son regard gris perçant au milieu de la salle de bains. De ses avant-bras. De ses mains...

Bref.

Elle veut me missionner pour l'aider à terminer cette volière ? Je dis oui ! Un grand oui, même !

J'avale rapidement les dernières miettes de mon petit déjeuner en liquidant mon verre d'une traite.

– Et donc, Étienne est déjà à l'œuvre ? m'enquiers-je en rangeant mon verre dans le lave-vaisselle.

- Oh, non, il se trouve sur la terrasse, avec Antoine et cette Jennyfer.
- Ah ?

*Qui est cette femme ?*

Sans pouvoir m'en empêcher, j'abandonne Agatha à ses fourneaux, curieuse, et ouvre la porte-fenêtre pour observer les deux frères avec « cette Jennyfer ». Et je ne suis pas déçue du spectacle. Ou plutôt, si, je suis extrêmement déçue. Vexée, même, d'avoir imaginé, que peut-être...

Enfin, bref.

Cette femme, blonde, grande, élancée, moulée dans un jean blanc et un top ridiculement petit dont je soupçonne qu'il a coûté une fortune, s'avère juste magnifique. Et très proche d'Étienne, assise juste à côté de lui, une main sur son avant-bras alors qu'ils semblent concentrés sur l'ordinateur de ce dernier.

Antoine, qui semble s'ennuyer à leur table, m'aperçoit et m'interpelle alors que j'aurais franchement préféré disparaître.

- Lizy ! Bien dormi ? Un petit plongeon te dirait ?

Je décèle dans ses yeux une supplique. Un appel au secours. J'avais raison : il s'ennuie fermement. Mais mon regard ne peut s'empêcher de revenir aux deux autres personnes assises en face de lui. Collées l'une à l'autre. La blonde m'adresse un petit signe de la main en souriant, et Étienne, les lunettes posées sur son nez, son air glacial réapparu sur son visage, hoche la tête, exaspéré par mon interruption, visiblement.

- Elisabeth, voici Jennyfer. Jennyfer, Elisabeth, se contente-t-il d'expliquer avant de replonger le nez sur son écran. Donc, je n'ai pas encore les dates exactes, je pense pouvoir te les communiquer demain, nous avons rendez-vous avec eux. Mais je voudrais que tu notes les infos suivantes : tu te nommes Cathy...

- Mais pourquoi Cathy ? demande la blonde, agacée.
- Parce que c'est comme ça ! réplique-t-il sèchement.

– D'accord, d'accord, le calme-t-elle en minaudant. Cathy si tu préfères. Et donc, tu veux quel genre de rendez-vous ?

– Comme d'habitude. Bon, je pense n'avoir rien oublié dans les détails, je t'envoie le mail.

– Super ! s'enthousiasme-t-elle. Je suis heureuse que nous reprenions les rendez-vous. J'avais peur que tu m'aies oubliée.

– Oui, oui, moi aussi, souffle-t-il en pianotant sur son clavier. Et non, je n'ai pas pu me résoudre à changer. Tu restes la meilleure dans ton domaine.

*OK...*

La femme repousse d'un geste élégant la tignasse reposant sur son épaule avant de déposer un baiser appuyé sur la joue de mon boss.

J'ai envie de vomir.

Antoine lève les yeux au ciel en soupirant, visiblement exaspéré par le cinéma des deux autres, lui aussi.

La femme se lève de son siège et je ne peux m'empêcher de comparer son allure à la mienne. Moi : robe d'été trouvée dans un magasin de fripes vendues au kilo, les cheveux encore humides nattés rapidement, et je dois, au maximum, lui arriver à la poitrine. Elle : magnifique, élancée, au passage elle porte des talons vertigineux de la célèbre marque à semelle rouge. Un port altier, une montre Cartier et des bijoux en or – je mettrais ma main à couper qu'ils ne sont pas de la vulgaire camelote – autour du poignet.

Étienne se lève à son tour, passe une main autour de ses hanches en retirant ses lunettes.

– Merci d'être passée un dimanche.

– Tu sais bien que pour toi je ferais n'importe quoi, bébé ! Tu me tiens au courant ? Il me tarde de t'accompagner à cette soirée...

Étienne esquisse à peine un sourire en la dirigeant vers l'allée contournant la maison mais elle s'arrête à ma hauteur, un grand sourire affiché sur ses lèvres pulpeuses et parfaites.

– Désolée de partir si vite, j’aurais adoré faire votre connaissance, mais malheureusement je suis attendue pour un brunch ! Je suis déjà en retard, d’ailleurs. Vous savez ce que c’est... Il est toujours difficile de se séparer d’Étienne !

– Non, pas vraiment ! Je ne ressens pas cette difficulté, pour ma part ! laissé-je tomber abruptement, hautement exaspérée par cette femme qui me semble, de surcroît, atrocement gentille.

Et c’est bien ça le problème ! Je préfère haïr les salopes que les brebis innocentes et adorables. Et si en plus ce sont des canons de beauté, alors... je ne peux même pas en vouloir à Étienne d’en pincer pour elle. D’ailleurs, pourquoi lui en voudrais-je, exactement ? Nous avons juste pique-niqué dans un taudis délabré hier. Tu parles d’un rendez-vous galant !

– Oh, me sourit-elle en penchant la tête d’un air surpris alors que mon boss me lance un regard noir en crispant la mâchoire. Eh, bien, dans tous les cas, je suppose que nous serons amenées à nous revoir très prochainement. Je serais ravie de faire votre connaissance. Bon dimanche ! Salut Antoine !

Étienne l’incite à reprendre leur chemin, la main posée au bas de ses reins, et mon cœur se fissure de partout. Il faut croire que je n’ai rien vu venir, parce que la découverte de sa proximité avec Barbie parfaite me blesse beaucoup plus que ce que j’aurais pu imaginer.

*Confiance, Lizy, merde ! Combien de fois vas-tu te prendre les pieds dans le tapis avant de comprendre que personne n’est digne de confiance sur cette planète ! Les animaux, oui ! Les humains, et en particulier les hommes, non !*

– Alors ? Un petit plongeon, ça te tente ?

Antoine revient à la charge, cachant difficilement un malaise alors que le couple disparaît à l’angle de la maison.

Et c’est à ce moment que je réalise que je m’égare encore dans mes travers. Je me connais par cœur, et je m’exaspère. C’est bien joli de sourire en tentant de garder la foi, mais le problème c’est qu’à force, on se prend

pas mal de gifles. Chaque fois, j’y crois. Chaque fois, j’oublie les leçons du passé et je replonge. Et chaque fois, j’en ressors avec de nouvelles cicatrices. Comme avec Alan, avec lequel je me suis laissée emporter par mes propres certitudes, en oubliant la réalité. Comme tant de fois où, en attente d’un peu de chance et de bonheur, je prends mes désirs pour la réalité. Un sourire, une journée sympa et je m’envole. J’imagine, je rêve, ou, dans le cas présent, je saute dans le fantasme d’un futur idyllique et d’une belle histoire avec pour toile de fond les chants des oiseaux et des arbres dansants sous les rayons d’un soleil parfait...

La vie n’est pas une romance, et surtout pas la mienne ! À quel moment vais-je le comprendre ? Parce que la réalité, la seule et unique est tout autre : ma place n’est pas ici. Je me suis invitée dans une famille, et, certainement tellement désespérée et pitoyable, j’ai cru que j’y avais une petite place. Mais c’est évident que je n’ai rien à faire entre ces murs. Ni dans ce jardin, et encore moins dans cette piscine. Ils sont mes patrons. Je suis la comptable. Pas la copine ni quoi que ce soit d’autre. Leur gentillesse les pousse à la pitié, rien de plus.

Ridicule.

Encore une fois ridicule.

Un frisson glacé dévale ma colonne vertébrale et je me retrouve en ce jour si particulier du bal de fin d’année des terminales. Ce jour où Josh a cru malin de m’embarquer pour me faire plaisir. Je terminais mon année de *tenth grade*<sup>10</sup> à l’époque. Et j’y croyais encore malgré tout le reste. Ses amis se sont montrés gentils. Presque attentionnés, pendant toute la première partie de la soirée. Puis il a dû s’absenter pour présenter le groupe qui allait jouer pour nous. Et c’est cet instant qu’elles attendaient. Les jalouses. Celles qui m’avaient souri pendant une bonne heure juste avant. L’une a renversé un verre dans mon décolleté et sa copine est venue murmurer à mon oreille que j’avais quelques minutes pour déguerpir. Me rappeler que Josh était à elles et que si je n’obéissais pas, elles s’arrangeraient pour aller taguer la maison de mon père. Encore.

Je suis restée quand même, sans rien avouer à Josh. Par pure fierté. Par pure bêtise, surtout. Elles ont repris leurs masques bienveillants sans rien laisser paraître. Nous avons eu deux cochons égorgés ce week-end-là. Les deux derniers de l'élevage. Un manque à gagner énorme pour mon père.

Mais nous avons continué à sourire. Ce foutu sourire censé tout réparer !

– Lizy ?

La voix d'Antoine m'arrache au passé.

Cette fois, je ne commettrai pas la même erreur à nouveau. La différence entre la Lizy adolescente et timide et celle d'aujourd'hui est peut-être infime, mais elle existe malgré tout. Aujourd'hui, si je ne peux toujours pas m'empêcher de m'envoler dans mes utopies, je peux, en revanche, me protéger de moi-même et fuir. Fuir pour m'extraire de ces rêves qui ne m'appartiennent pas. Fuir ce qui brille de trop mais qui n'est pas or, comme on dit. Fuir avant de souffrir. Reprendre ma simple place d'employée.

– Non, merci Antoine. Je vais partir.

– Comment ça ? s'étonne-t-il.

– Mon ami rentre bientôt et je logerai chez lui. En attendant, je vais me débrouiller. Merci pour votre hospitalité.

– Non, mais attendez ! Lizy ! tente-t-il de me retenir.

Je n'écoute pas et retourne à l'intérieur pour grimper les escaliers et me réfugier dans ma chambre. Le cœur trop gros, trop sensible pour pouvoir supporter de faire semblant, même quelques minutes. Toute ma vie, à partir de mes 12 ans, a été ponctuée par ce genre d'expériences. Il y a eu des pics, surtout au début, puis tout semblait se calmer, mais c'était pour mieux m'asséner l'estocade après. Si je suis partie du Texas, ce n'est pas pour me faire avoir de la même manière.

Hors de question !

---

[10](#) Équivalent de la classe de seconde en France.

## Étienne

Je retrouve Antoine seul sur la terrasse, le visage soucieux.

– Bon, une bonne chose de faite ! commenté-je en reprenant ma place en face de lui. Le week-end peut continuer. Où est Lizy ?

Mon frère me lance un regard noir.

– Elle boucle ses valises, pourquoi ?

Je le scrute, interdit.

– Comment ça ?

– Il faudra lui demander, suggère-t-il en terminant sa bière. Peut-être que Jennyfer et ses minauderies l'ont refroidie, va savoir...

Il se lève et se dirige vers la porte-fenêtre de la cuisine sans en rajouter. Je le suis et le rejoins devant Agatha qui nous observe sans un mot.

– Je ne comprends pas ce que tu insinues, Antoine ! Sois plus clair, je te prie !

– Plus clair ? s'emporte-t-il. Mais putain, il te faut quoi, Étienne, pour que tu comprennes ? T'as rien trouvé de mieux à faire que de peloter cette *escort* sous les yeux de Lizy !

– Quoi ? s'étrangle Agatha, outrée. Peloter cette femme ? Pourquoi as-tu fait une chose pareille, mon garçon ?

– Je n'ai pas peloté Jennyfer ! rétorqué-je aussi durement que possible. Et je ne vois pas le problème, dans tous les cas. Jennyfer fait partie de ma

sphère de travail, rien de plus !

– Sérieusement ? lâche Antoine en récupérant une autre bière dans le frigo. T'es con ou tu fais semblant ? Je commence franchement à me poser de vraies questions à ce sujet ! Tu as passé une bonne journée, hier, Étienne. Ne me fais pas croire le contraire ! Depuis quand n'est-ce pas arrivé ?

– Mais va chier ! m'emporté-je. Toi et tes morales stupides ! T'es mal placé pour me conseiller sur la conduite à tenir envers les femmes, je pense. Tu n'as pas l'âme d'un romantique pour deux sous, nous t'avons tous vu à l'œuvre !

– Ah, donc, tu n'es pas si aveugle que ça ! Alléluia ! Tu sais de quoi je parle ! Si tu évoques mes aventures, c'est que tu sais parfaitement pourquoi Lizy est vexée !

Je marque une pause.

Oui, je le sais. J'ai bien noté également sa pique tout à l'heure face à Jennyfer. Tout comme son visage perplexe, déçu puis en colère. Et ça m'a angoissé. Parce que... ce n'est plus une question mais un fait avéré, je commence à m'attacher à cette femme. À me soucier d'elle. Je ne voulais pas, cependant c'est arrivé quand même. J'aime son naturel et sa manière d'être. Et, oui, je suis également plus que conscient que ma journée d'hier est à classer dans la catégorie « moment inespéré » dans ma pauvre vie de boss sans attache. Le seul souci c'est que je dois aussi paraître avec Jennyfer pour donner le change devant les Hanley. Et ça, c'est le boulot.

C'est bien ce que je craignais. Boulot, vie privée, tout ceci est incompatible. Et je n'exagère même pas la situation. Je « sympathise » à peine avec Lizy et dès le lendemain, problème.

Cet état de fait devrait suffire à me dissuader de quoi que ce soit envers qui que ce soit.

Cependant, toute considération sexuelle ou affective mise à part, je n'ai pas non plus envie qu'elle parte. Où irait-elle ? Elle m'a expliqué succinctement sa situation et je pense qu'elle n'a pas d'endroit sûr où se

réfugier. Ici, elle est entourée et en sécurité. Je n'oublie pas que son ex est venu la chercher jusqu'à l'agence pas plus tard qu'il y a deux jours.

Voilà, je me sens responsable d'elle.

C'est plus fort que moi. Peu importent les raisons finalement, ou quelle partie de mon cerveau parle. Le résultat, c'est que son départ me dérange. C'est totalement illogique et une partie de moi tente de me dissuader de m'occuper des petits caprices d'une employée que nous sommes déjà assez bons de loger. Mais tout le reste de mon être trouve cette solution minable et indigne d'un Maréchal. Malheureusement, cette partie « humaine » de mon esprit, j'ai pris l'habitude ces dernières années de l'ignorer proprement pour le bien des affaires. Sauf que là, la situation m'apparaît un peu différente.

Pour résumer, c'est un bazar sans nom entre mes neurones, une véritable guerre interstellaire (humains contre robots, un truc avec des sabres laser et des Jedi, façon *Star Wars*, si je veux rester sur le thème de mon surnom en vogue à l'agence).

– Va lui faire changer d'avis ! me conseille mon frère qui lit en moi avec une facilité déconcertante. Essaie d'agir en mec normal, pour une fois !

– Je suis un mec normal ! Simplement...

– Non, pas de « simplement » ni d'excuse bidon ! Tu comptes vraiment faire passer cette entreprise devant tout le reste ? Toute ta vie ? Tout ça à cause de Shelby ? Putain, Étienne, t'es beau gosse et tu n'as rien à envier à personne ! Tu attends quoi pour être heureux ? Merde !

Il me semble très remonté ce midi... Un amour, vraiment. Il me fatigue ! Comme si ce n'était pas assez compliqué !

– Je suis...

En fait, je ne sais pas... Je n'ai pas envie de me lancer dans une réflexion sur le bonheur avec lui. Tout ce que je peux dire, de manière certaine, c'est que remettre Bestcom à flot m'a apporté une satisfaction qui m'a suffi

pendant longtemps. Mais je ne suis pas non plus stupide au point de me persuader que je pourrai me satisfaire de ça.

– Voilà ! reprend-il. « Tu es »... En revanche, la fin de la phrase, tu ne la connais pas toi-même. Tu fais chier, voilà ! Je l'aime bien cette fille ! Et tu l'as blessée parce que t'es trop demeuré pour discerner ce qui crève les yeux ! J'espère que t'es fier de toi !

Il retourne sur la terrasse, me laissant en plan au milieu de la cuisine, face à Agatha qui se met subitement à rire avant de reprendre le nettoyage de son plan de travail.

– Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle !

– Oh, que si ! C'est hilarant, même ! Tu ressembles tellement à ton père lors de son emménagement ici ! Avec ta mère, il ne se passait pas deux jours sans qu'elle ne remonte, vexée et furieuse, ce même escalier que vient d'emprunter Lizy, et lui, les trois quarts du temps, il ne comprenait même pas ce qui la mettait dans cet état !

– Ça n'a rien à voir, ils étaient en couple !

– Oui, bien entendu ! Totalemement différent, se moque-t-elle avant de quitter la pièce à son tour.

Je ne vois pas pour quelle raison je devrais m'excuser. Ou plutôt comment m'y prendre. M'excuser à propos de Jennyfer serait stupide et malvenu, parce que si jamais elle part pour une autre raison, elle risque de me prendre pour un fou. Et puis, Jennyfer, c'est le boulot. Je ne m'excuse pas de bosser, même un dimanche matin. C'est comme ça, c'est tout.

Il faut que je trouve autre chose. Plus subtil. Parce qu'une chose est certaine... Il faut que je tente de la retenir. Simplement parce qu'on n'interrompt pas comme ça le moment où l'on fait connaissance. Hier était trop bien, mais trop peu.

**Lizy**

« Bonjour, vous êtes sur le répondeur du sublmissime Josh. Si je ne répons pas, c'est que : soit je n'en ai pas envie, soit je suis occupé. Dans tous les cas, laissez un message, promis, je l'écouterai... Ciao. »

« Bon, j'ai besoin de toi ! Rappelle-moi, c'est urgent ! »

Je lance mon portable sur mon lit après avoir raccroché puis reprends mon activité : le vidage de dressing. C'est rapide, je n'ai pas beaucoup de vêtements, comparativement à ce que doit posséder une femme comme ce top-modèle incroyable qui vient de quitter la maison.

*Je m'en fiche, d'elle !*

Non, ce n'est pas vrai ! Au contraire, je ne pense qu'à elle ! Ce qui m'agace encore plus.

*Souris, Lizy !*

*Non, pas envie, cette fois ! Pas de sourire et pas de faux espoirs.*

Je fourre rapidement mes dernières robes au-dessus de mes jeans, m'arrangeant pour que tout rentre. Question d'habitude : la dernière fois que j'ai rempli ce maudit bagage, c'était il y a une semaine à peine.

Super constat, y a pas à dire !

Ma théorie c'est que quand on naît sous une mauvaise étoile, eh bien on y reste ! Pas besoin d'espérer autre chose. Le plus compliqué, c'est d'agir

en conséquence de cette fatalité.

Quelqu'un frappe à la porte de la salle de bains. Inutile d'être devin pour savoir qui cela peut être. Et ça m'étonne, franchement. Depuis mon arrivée, c'est la seconde fois qu'il frappe. Ce n'est pas son style.

Je devrais ne pas répondre et partir par l'autre porte, mais je n'ai pas encore récupéré mes affaires de toilette, donc impossible.

– Entrez ! réponds-je un peu sèchement.

Il ouvre et se contente de rester là, à m'observer. Je prends sur moi pour paraître la plus naturelle possible, même si je sais que c'est une tâche ardue, puisque même en temps normal, je ne sais pas ce que signifie « être naturelle » avec lui. Depuis cinq jours nous nous battons froid le jour, et malgré ça, je n'arrive pas à me retenir d'aller m'occuper de ce qui ne me regarde pas dans sa chambre, la nuit... Lunettes, PC etc. Parce que son bien-être m'importe, déjà, et puis aussi parce que j'apprécie Étienne endormi... sensuel et déroutant... Bref. Et dernière nouveauté, hier, nous batifolons presque dans la piscine. Ce matin, je me retrouve enroulée dans sa couette. Et quelques minutes après, c'est une nana qui s'enroule à lui sur la terrasse. Aucune logique là-dedans.

– Je me demandais si ça vous tentait de continuer les travaux dans la volière avec moi cet après-midi, déclare-t-il, rompant le silence trop lourd. Et nous allons passer à table. Nous vous attendons.

Il me désarçonne. Alors que je me trouve là, furieuse contre tout et n'importe quoi, il arrive, souriant et détendu, en short déchiré, même pas rasé, cool, sexy et pas du tout informé de mon état de nerfs. Comment le pourrait-il, cela dit ? Puisque, techniquement, rien n'est à déplorer, nulle part. Sauf dans mon esprit qui se laisse berner chaque fois par de faux-semblants, mais ce n'est pas son problème à lui ! Lui, il est mon boss, qui m'héberge gracieusement, qui plus est. Il a quand même le droit d'inviter qui il souhaite chez lui, non ?

Bref, il est tout content, et moi je fais la gueule ! Cherchez l'erreur ! Nous ne sommes vraiment pas sur la même longueur d'onde.

– J'ai découvert un autre nid, avant l'arrivée de Jennyfer. Elle vous a trouvée aimable, d'ailleurs.

– Vous m'en voyez ravie, réponds-je en soupirant tandis que je referme les poches latérales de mon sac. Je suis désolée, mais je pense partir dans peu de temps.

– Pourquoi ? Restez encore au moins aujourd'hui, propose-t-il d'une voix sourde, presque séductrice. Je crois que nous avons encore à faire, tous les deux.

Je me fige, incapable de le regarder en face, percutée en plein cœur par cette phrase que je ne peux comprendre autrement qu'à double sens.

Mais peut-être est-ce encore une manière de me troubler. De m'amadouer. Ou une pure invention de mon esprit défaillant. Je préfère ne pas me baser sur une supposition. C'est toute l'histoire de ma vie et de ses désillusions, justement.

– Ne vous inquiétez pas, je pars mais je ne démissionne pas pour autant. Je me présenterai à mon poste, demain.

– Josh revient cette semaine, reprend-il. Je ne redoute pas votre absence, vous avez terminé votre fin de mois, nous pourrions nous arranger. Je veux simplement finaliser ce que nous avons commencé hier. Et j'ai besoin de votre avis sur cet autre nid. Je ne suis pas assez grand pour l'atteindre, et je ne possède pas le quart de votre dextérité sur un échafaudage de fortune. Si vous ne le faites pas pour moi, faites-le pour les oiseaux... et pour Edgar !

Je soupire en me laissant tomber sur le lit et lève la tête vers lui. Nos yeux se croisent et les siens embrasent littéralement mes sens. J'apprécie Étienne et son veston, sa chemise et ses lunettes, je crois pouvoir l'affirmer. Mais je préfère largement Étienne et son allure négligée, facile d'accès, et surtout, ce demi-sourire insolent, dévastateur, qui s'est emparé de ses lèvres déjà trop attirantes.

Je n'avais encore jamais rencontré cette facette de sa personnalité. Redoutable. Je comprends de mieux en mieux l'homme d'affaires performant, capable de séduire tout et n'importe qui lorsqu'il le décide. Instantanément, je me sens minuscule face à un homme pareil.

– Edgar ? murmuré-je pour me laisser le temps de choisir entre la sagesse et l'envie grandissante de céder à toutes les tentations qui s'offrent à moi.

– Oui, Edgar. Je vous l'ai dit, il est trop vieux pour ça. Mais il refusera d'attendre le week-end prochain pour effectuer les réparations avec moi. Et ce matin, Jennyfer est restée plus longtemps que ce que je prévoyais. Nous avons une affaire à régler. Elle ne comprenait rien. Ça a pris des heures au lieu de dix minutes. Comme d'habitude.

– Une affaire, répété-je en fixant mes pieds.

– Oui. Elle doit jouer le rôle de cette fameuse Cathy lors de mes prochaines rencontres avec notre sponsor principal. Rôle que vous avez refusé, vous vous souvenez ?

Bien entendu que je me souviens. Sans cette histoire, je ne serais pas ici. Ni dans cette situation précaire. D'un autre côté, je ne regrette rien : dans l'histoire, je me suis délestée d'un parasite qui encombrait ma vie. Et j'ai appris à apprécier la famille de mes boss. Beaucoup, même. Surtout mon boss lui-même. Cela dit, peut-être que j'aurais mieux fait de m'abstenir sur ce coup-là !

J'observe une nouvelle fois son physique de fou...

Non, s'abstenir de découvrir ça aurait été une erreur monumentale.

Cela étant dit, je réalise que ma réaction lorsque j'ai aperçu cette femme était totalement disproportionnée. Et totalement hors de propos également. Ridicule, vue de l'extérieur. Il ne peut évidemment pas comprendre mes raisons. Et quitter tout ce qu'ils m'offrent sans explication me paraît soudain ingrat et malpoli.

Et j'ai envie de sourire. Comment pourrait-il en être autrement, quand lui-même me le demande de manière détournée ?

Et j'ajouterais que la petite rêveuse en moi, celle que je ne parviens toujours pas à museler, m'ordonne de laisser tomber mon plan d'évasion stupide et d'agir en adulte... pour voir. Juste pour profiter un peu plus et peut-être...

*Non, c'est ridicule. Je reste, mais par courtoisie et bienséance. C'est tout...*

*Comme si j'y croyais moi-même. Je suis trop faible, c'est tout.*

Désespérante !

– Je vais me changer, alors. Ma robe ne convient pas pour le bricolage.

– Libre à vous, répond-il calmement, non sans cacher une certaine satisfaction. Nous prenons un apéritif sur la terrasse avant de passer à table. Agatha et Edgar déjeunent avec nous le dimanche, lorsqu'il fait beau.

– Super. Merci.

– C'est moi, souffle-t-il en refermant la porte, me laissant seule, en prise avec ce cœur battant beaucoup trop fort dans ma poitrine.

J'ai beau tenter de me persuader que ce n'est que mon esprit qui affabule, je ne peux m'empêcher de me poser la question. Je ne comprends pas, ou plutôt je n'ose imaginer la raison de sa visite. Est-ce simplement pour la volière ? Et Edgar ? Et les oiseaux ?

Évidemment ! Inutile de me monter la tête. Il est RoboCop. Le boss intouchable. Celui qui sourit lorsqu'il se brûle. Celui dont je ne peux tomber amoureuse ! Aussi bien parce qu'il n'est pas mon style que parce que je ne suis pas le sien.

J'inspire lourdement pour m'empêcher de sourire. Parce que... homme mécanique ou non, il est venu me chercher.

\*\*\*

Simple, facile et addictif. Reposant.

Voilà comment je pourrais qualifier ce petit moment en compagnie de la tribu Maréchal. Parce que oui, les week-ends ici ressemblent à une vie dans un campement indien, comme dans les films. Tout le monde prend ses aises et respire à sa guise dans cette maison du bonheur.

Nous avons déjeuné en compagnie d'Agatha et de son mari, adorable lui aussi. Puis Antoine a décidé d'aller faire du vélo, et nous avons pris la direction de la volière. Mais Ophélie est arrivée une petite heure après, en compagnie de Lana, sa future femme, et nous nous sommes trouvés dans l'obligation de mettre nos travaux en pause, le temps de discuter sur le bord de la piscine. Puis Lana a plongé et Ophélie s'est jointe à nous sur le chantier. Ensuite au dîner, Antoine s'est éclipsé pour honorer un rendez-vous, puis Étienne pour mettre à jour quelques dossiers pour demain matin.

Quant à Ophélie et Lana, elles tardent à rentrer chez elles, préférant me narrer leur rencontre et leurs projets d'après mariage.

En ce qui me concerne, je suis finalement contente d'être restée, parce que l'esprit de famille est un concept qui m'a toujours attirée, alors que je ne l'ai jamais connu. Je n'ai pensé à rien pendant ces longues heures au soleil, enfin, j'essaie de m'en persuader, et parfois, ça fait du bien.

Ce n'est que lorsque je retrouve ma chambre que le sujet Étienne refait surface dans mon esprit. Étienne qui m'a lancé des regards insistants. Étienne que j'ai également observé avec insistance lorsque lui ne le faisait pas. Étienne qui a, comme à son habitude, laissé sa musique jouer dans sa chambre alors que la nuit est tombée et que minuit sonne. Ce soir, nous avons droit à « Something to Remind You »<sup>11</sup> de Staind.

Je sais qu'il est trop tôt pour ce rituel auquel je n'arrive plus à me soustraire. Mais mes pieds me guident jusqu'à son lit, au milieu de sa chambre plongée dans la pénombre. J'observe cet homme en réalisant que bientôt, je ne me trouverai plus ici, à prendre soin de son sommeil. Ces

petits moments dérobés à l'univers, durant lesquels je profite d'une vision à laquelle je n'ai pas droit.

*« So when the day comes in  
The sun won't touch my face  
Tell the ones who cared enough  
That I finally left this place »*

(« Alors quand le jour arrivera,  
Le soleil ne touchera pas mon visage,  
Dites à ceux qui se sont souciés de moi  
Que j'ai finalement quitté cet endroit »)

Je parcours le corps de mon boss, que j'ai de plus en plus de mal à considérer comme tel, en tentant de garder ce souvenir de tout ce qui s'offre à ma vue tout en réfrénant mes ardeurs. Son short long, même pas noué à la taille. Son ventre immobile et tendu, son torse tellement bien dessiné se soulevant lentement sous l'effet de sa respiration régulière. Ses épaules larges, ses biceps naturellement gonflés. Et ses avant-bras...

Je ferme les yeux pour revenir à la raison première de ma présence ici.

Je retire l'ordinateur de ses genoux pour le poser au sol, comme toutes les nuits. Puis je me penche sur lui pour retirer ses lunettes de son beau visage. Il ne s'est pas rasé du week-end. Une fine ombre recouvre son menton et s'étale sur ses joues, m'incitant à passer mes doigts dans cette broussaille si peu habituelle chez lui qui paraît toujours si parfait.

Je me mords la lèvre en tendant les mains vers les lunettes en essayant de ne pas me laisser à la tentation. Ce serait inconcevable.

J'attrape les branches et les retire doucement, avec un maximum de précaution en retenant mon souffle, le cœur battant plus qu'à l'accoutumée.

C'est probablement l'une des dernières fois que j'accomplis ce geste.

*« So this is it  
I say goodbye  
To this chapter of my ever-changing life »*

(« Alors nous y voilà,  
Je dis au revoir  
À ce chapitre de ma vie en constante évolution »)

Une main attrape mon poignet, me faisant sursauter, paniquée. Puis je me fige face aux yeux gris qui me scrutent. Qui parcourent mon visage au rythme lent de la musique dans laquelle nous sommes plongés. Qui s'attardent sur mes lèvres. Qui me font fondre comme jamais. Qui ne disent rien de plus. Qui me laissent en pleine expectative.

---

11 Paroliers : John April / Jonathan Wysocki / Michael Mushok / Aarron Lewis. Paroles de « Something to Remind You » © Warner Chappell Music, Inc

## Étienne

Peut-on tomber amoureux en un week-end ? Une semaine ? Finalement le temps se brouille et je ne sais même plus à quel moment cette femme est réellement entrée dans ma vie.

La réponse est non. Bien sûr que non.

Mais ce laps de temps suffit largement pour réveiller de vieux sentiments presque oubliés. Pour apporter des rayons de soleil au milieu de la pénombre. Pour apprendre à entendre à nouveau le chant des oiseaux. Pour retrouver les bonheurs cachés d'une vie terne et sans saveur. Pour devenir accro à la tendresse. Pour se retrouver soi-même. Pour comprendre qu'une personne a ce pouvoir, sans réellement savoir l'expliquer davantage. Pour réaliser que certains cadeaux de l'existence ne se refusent pas. Et ne se loupent pas.

Pour ouvrir les yeux et accepter ce désir qui broie l'estomac.

– Il ne s'est jamais rien passé avec Jennyfer.

C'est tout ce que je trouve à dire.

Son visage me paraît presque irréel. Comme un ange penché sur moi pour m'apporter enfin ce qui manque à ma vie. Des sourires. De la tendresse. De la joie. Des fleurs. Et du désir. Trop de tentations.

– D'accord, murmure-t-elle en hochant subrepticement la tête.

Son souffle caresse mes lèvres. Ses yeux s'assombrissent. Les paillettes d'argent scintillent et m'appellent. Sa poitrine s'agite sous sa respiration saccadée. Le grain de sa peau frémit.

Sans la lâcher, je passe ma main dans ses cheveux encore humides pour caresser sa nuque. Nos yeux ne se quittent plus. Elle n'esquisse aucun mouvement de recul. Je me redresse parce que je n'ai aucune alternative, ni rien qui peut me retenir de goûter à ses lèvres. Parce que dans très peu de temps, elle ne sera plus là. Parce que je ne veux pas qu'elle disparaisse.

*« The road is long  
Just one more song  
A little something to remind you when I'm gone  
When I'm gone »*

(« La route est longue,  
Juste encore une chanson,  
Un petit quelque chose pour me souvenir de toi lorsque je serai partie  
Lorsque je serai partie »)

Nos lèvres se frôlent. Ma main trouve sa joue et parcourt sa peau tellement douce qu'elle m'en paraît irréaliste. Tout comme ce moment qui semble appartenir à une autre vie. Celle dans laquelle tout est envisageable et que rien d'autre n'a d'importance.

Je ferme les yeux pour effleurer le satin de ses lèvres pulpeuses. Déguster la fraîcheur de ce premier baiser. Son corps tendu se penche légèrement alors que ma main libère son poignet pour remonter le long de son bras.

Elle frémit.

Je m'embrase. Je passe mon bras autour de sa taille pour l'attirer à moi alors que nos langues se trouvent, timides et curieuses. Elle sent les fleurs. Le soleil. La liberté. Mon paradis à moi.

J'emmêle mes doigts à ses mèches en l'emportant avec moi dans un baiser plus profond. J'en redemande alors que le tissu de sa nuisette du soir glisse le long de ma peau jusqu'à me faire perdre pied. Je l'attire à moi pour la guider sur mes cuisses. J'embrasse le coin de ses lèvres, la peau fragile de ses joues, tandis que ses mains se posent timidement sur mes épaules avant de rejoindre ma nuque.

Ses doigts fins effleurent, me frôlent. J'aime tellement cette sensation de me laisser découvrir par elle. De mon côté, je m'enflamme. Ma main dans son dos devient indiscreète et se faufile sous son déshabillé. Son épiderme, encore plus doux que le coton qui la recouvrait, me provoque trop de choses. Son corps menu frémissant alors que je laisse ma langue dévaler son cou. Sa poitrine gonflée contre mon torse... Je ne sais pas ce qu'elle me fait ni comment, mais elle y parvient très bien.

Je la rapproche de moi pour sentir son intimité contre mon membre durci entre nous. Je perds les pédales et laisse ce besoin, incroyable et si bon, devenir maître de tout mon être.

Elle attrape mes cheveux plus brutalement pour me faire relever la tête vers elle et plonge sur mes lèvres en précipitant nos deux corps l'un contre l'autre d'un mouvement de bassin sans équivoque possible. Je caresse ses jambes autour de moi, encore et encore, perdant totalement le contrôle puis j'attrape ses hanches en poussant mon bassin à sa rencontre.

– Elisa... murmuré-je entre deux baisers.

J'hésite entre qualifier ce moment de tendre ou de bestial. Parce que nos désirs prennent le dessus, clairement, mais chaque geste n'est que sensualité. Son souffle devenant chaotique alors que je dévore son menton, son cou, son épaule. La pulsion qui me pousse contre elle, le sexe à l'agonie et en demande. Mon esprit qui ne comprend plus rien et ne cherche aucunement à reprendre le combat. J'ai juste envie d'elle. Rien d'autre. J'ai

envie de voir mon ange de l'instant exploser de bonheur et de plonger en elle pour atteindre cet infini qu'elle me laisse entrevoir.

Je me sens bien, tellement bien, sous ses paumes découvrant mon corps, effleurant ma poitrine, mes bras. Sous ce corps qui danse pour moi et avec moi. Devant ce spectacle du plaisir qui déforme ses traits pour les rendre magnétiques et incroyables. Simple victime de ses charmes et de l'envie qu'elle a insinuée partout en moi.

Je sens ma peau s'embraser, mon ventre s'exalter, mes bourses se contracter et mon esprit disjoncter.

Je saisis ses fesses pour la guider plus près. Toujours plus près. Elle laisse échapper un soupir de surprise alors que mon membre bandé coulisse contre son pubis entre le tissu qui nous sépare.

– Étie...

Ses doigts se crispent sur mes épaules. Elle prend appui sur ses genoux pour balancer son bassin à ma rencontre, attaquée par une nuée de spasmes extatiques.

*Bon sang !*

Je tire précipitamment sur la bretelle de sa nuisette pour fondre sur l'un de ses seins pulpeux et mortellement excitants. Sans attendre, je suce son téton, l'aspire, le mordille en accentuant la cadence de notre danse improvisée. J'ai envie de la dévorer, de l'entendre jouir, de la sentir en fusion, en manque, en prise avec le plaisir et de la voir perdre la raison, comme je la perds à cet instant.

Ses ongles remontent sur mon crâne tandis qu'elle rejette sa tête en arrière, se cambrant pour m'offrir libre accès à son corps... Bon Dieu de déesse magnifique qui me fait perdre la tête !

Elle se fige soudainement, les lèvres entrouvertes, le regard perdu vers l'infini, quelque part au-dessus de nous. Un frémissement la traverse, suivi

d'une secousse presque brutale, mais ô combien sexy... L'orgasme la percute, comme ça, entre mes bras, m'offrant plus que je ne peux combattre.

– J'ai besoin de me retrouver en toi, supplié-je en totale auto-combustion, incapable de me reprendre. Je vais... chercher une capote...

*Même si je n'en ai même pas l'ombre d'une à proximité !*

*Bon sang !*

*Pour une fois, Antoine va servir à quelque chose !*

Je nous fais basculer sur mon lit en embrassant son buste, ses joues, ses bras, ses doigts. Et ce tatouage en haut de sa cuisse. Je le lèche comme je l'ai fantasmé plus d'une fois. Ce dessin, il en est devenu presque irréel. Mes doigts effleurent le tour des pétales alors que je m'écarte, haletant. Enroulé autour d'elle, la quitter ne serait-ce qu'un instant me déprime, mais hors de question que j'abandonne ou que je prenne le moindre risque.

– Je reviens, glissé-je au creux de son cou. Enfin, si tu veux ?

Elle hoche la tête en attrapant mes joues pour retrouver ma bouche et m'offrir un baiser qui confirme plus que catégoriquement que oui, elle veut...

J'embrasse son nez et saute du lit, puis sors de la chambre afin de traverser le couloir, jusqu'à la chambre de mon frère qui m'a prévenu qu'il ne dormait pas ici cette nuit. Je me dirige directement dans sa salle de bains et ouvre en catastrophe tous les placards. Jusqu'à trouver les protections providentielles dans un tiroir.

Je m'apprête à repartir lorsque mes yeux croisent mon reflet dans le miroir. Et derrière moi, accroché aux murs, une ribambelle de cadres de nous. De nos moments de joie, en famille. Il y a même encore une photo de Shelby, à un dîner de famille. Mon cœur se serre. Le bonheur de tous. Pas simplement le mien. Un bonheur que j'ai déjà mis à mal avec mes erreurs.

J'observe mes traits. Mes cheveux en vrac et la luxure se dégageant de mon regard.

Je suis en train de commettre la même erreur. Peut-être que Lizy n'est pas Shelby. C'est même une certitude... mais elle reste mon employée. Me lancer dans un truc pareil sans la connaître plus que ça, alors que mes projets de boulot ne me laisseront pas de temps ni d'opportunité pour quoi que ce soit... c'est de la folie ! Et puis, nous sommes tellement différents. Enfin, je ne la connais même pas ! Oui, son père a un ranch et elle aime les oiseaux.

Puis-je réellement mettre tous nos efforts en jeu, cette maison et l'entreprise familiale pour si peu ? Simplement parce que mon sexe a besoin de s'amuser et de vivre la grande aventure ?

*Non ! Bien entendu que non !*

Je sais qu'à me voir refuser toute relation comme ça, Antoine me traiterait de con. Qu'Agatha rirait en laissant transparaître son désaccord. Mais qu'en savent-ils, réellement ? Savent-ils les sacrifices auxquels je m'astreins presque quotidiennement ? Ont-ils jeté un œil à nos charges ? Et que feront-ils si demain nous perdons tout notre petit univers parce que, simplement, je me suis laissé aller à ce que me commandaient mes sens ?

Mes yeux retrouvent Shelby sur la photo derrière moi. Elle aussi paraissait parfaite et inoffensive... Pour quel résultat ?

J'ouvre à nouveau le tiroir pour y replacer les capotes en soupirant. Dépité.

J'éteins la lumière de la salle de bains et me laisse tomber sur le lit de mon frère.

J'abandonne l'idée.

Ce genre de laisser-aller est bon pour les autres. Pas pour moi.

Je n'ose même pas retourner là-bas. Parce qu'au-delà de ça, je n'ai pas envie de lire l'incompréhension dans son regard ni de me battre contre le désir qu'elle m'inspire. J'ai peur de ne pas pouvoir résister.

**Lizy**

Un chapelet de doigts macabrement froids glisse le long de ma cheville, semblant vouloir m'entraîner vers un puits sans fond... Je hurle en me réveillant, perdue, incapable de me rappeler l'endroit où je me trouve, et le jour que nous sommes. Je repousse mes cheveux trempés collés sur ma peau moite, puis plisse les yeux sous le rayon du soleil agressant mon regard à travers les voilages gris. Il suffit de cela pour que je retrouve la mémoire. Il m'a laissée en plan ? Oui, il m'a littéralement laissée en plan ! Comme ça ! Allongée sur son lit, la musique, cette satanée musique jouant toujours depuis l'enceinte posée non loin de moi. Et je suis seule, ma nuisette en vrac, une bretelle ne soutenant plus rien... Le soleil s'est levé, et je me trouve seule, définitivement seule !

Le cœur en berne. Rageur. Furieux !

Je jette un regard alentour. Non, il n'est pas revenu ! Enfin, si, visiblement, il a quand même récupéré ses lunettes et son portable, mais le téléphone, non. Je suppose qu'il a eu peur que l'arrêt de la musique me réveille, et qu'il doive s'expliquer...

*Pauvre petit pénis de merde !*

*Bon... Je m'égare ! La vulgarité ne m'aidera pas à me sentir soulagée... Surtout que niveau taille, je ne le qualifierais pas de « petit »...*

*Bref !*

*Enfoiré !*

*Ça soulage quand même !*

*Mais ça n'avance pas le problème.*

Comment ai-je pu me laisser entraîner aussi facilement par ce type dans son lit ! Je me dégoûte encore plus qu'il me répugne !

Non, peut-être lui plus !

Peu importe !

J'ai réussi à révolter un homme au point qu'il ne termine même pas ce que nous avons commencé.

Tout au long de mon existence, j'ai connu beaucoup de désillusions. Je pense même être devenue experte dans le domaine. Mais là, il bat tous les records... Et je ne trouve pas d'autres raisons qui l'auraient subitement poussé à écourter notre moment d'intimité. Sauf mon manque de sensualité évident. Ou son manque d'intérêt pour moi, ce qui revient au même.

Peut-être que je me trompe, remarque. Il est possible que, comme Cendrillon à minuit sonné, le gentil colocataire a repris sa véritable apparence, celle de RoboCop, l'humain sans cœur ni reproche. Redoutable et con comme un balai !

Le dernier qualificatif est particulièrement vrai en ce qui le concerne. Et je préfère, sans mauvaise foi aucune, remettre cent pour cent de la faute sur lui. Il vient de me blesser comme jamais.

Et je risque de trimballer l'amertume de cet acte un paquet de temps au fond de l'esprit, qu'il s'y prépare ! Hors de question que je laisse quiconque, même mon boss, se permettre d'essayer ses semelles sur moi. Je ne le permets plus depuis longtemps, d'ailleurs.

Je rejette la couette pour sauter du lit et éteindre son fichu téléphone qui indique...

– Et merde ! 10 h 22 !

Il n'a même pas jugé utile de me réveiller ? Trop lâche sans doute ! Il a dû se dire, « merde, je suis en train de me taper la comptable, la lose ! » Du coup, il a débandé et s'est barré en toute discrétion !

Jamais personne ne m'a traitée comme ça...

Non, mais ? Sérieusement ?

Je fonce dans la salle de bains puis sous la douche. J'en ressorts deux minutes plus tard, trouve une robe dans mon sac même pas défait, des sous-vêtements et repars dans la salle de bains pour me brosser les dents. Et je tombe sur ce fichu caleçon !

Non, mais, jusqu'au bout !

Très bien ! RoboCop a déclaré la guerre. Patron, président ou pape, rien à faire de son statut. L'humiliation, j'ai déjà donné, et je n'accepte plus !

Du tout !

## Étienne

– Ça me paraît tout à fait correct, effectivement.

Le responsable financier de la société Hanley retire ses lunettes, le visage impassible, puis referme le dossier qu'il vient de compulsurer.

– Tout à fait, précise M<sup>me</sup> Hanley mère d'un ton avenant. Bestcom est un partenaire sûr qui ne nous a jamais fait défaut. Je leur accorde toute ma confiance.

Antoine me lance un regard satisfait en se détendant dans son fauteuil.

– J'ai réservé une table chez Paul Ramo dans une petite heure, ajoute ma sœur en se levant. Je propose de vous faire visiter les bureaux de la société en attendant. Nous tenons à nous montrer totalement transparents avec nos partenaires.

– Bien, ajoute le fils Hanley. Monsieur Maréchal, je vous envoie le planning des quelques réunions, plutôt informelles, cette fois, que nous avons établi. Le délai est un peu court, j'en suis désolé, mais devant l'urgence des financements demandés par certains de vos confrères, nous avons décidé d'accélérer notre prise de décision. Et donc, de regrouper autant que nous le pouvions les actions. Par exemple, la réunion de présentation de notre groupe se tiendra demain dans un établissement proche de notre succursale d'Atlanta mercredi. Vous saurez vous libérer pour cette soirée ?

– Bien entendu, lui confirmé-je sans savoir réellement si c'est le cas.

– Et M<sup>lle</sup>... Cathy ? C'est bien son prénom ?

– Elle fera en sorte de l’être également.

*Note pour moi-même : prévenir Jennyfer d’urgence.*

– Parfait. Je suis également en train de finaliser l’organisation d’un séminaire vous regroupant tous. Vous soutiendrez tous vos dossiers à tour de rôle. Nous demandons un plan d’investissement prévu et vos estimations de CA sur deux ans. Nous pensons que cela suffira pour nous convaincre, ou non, du sérieux des appels à partenariat. Et ce sera tout. La décision se fera directement en clôture de meeting. Voyez, c’est beaucoup plus rapide que l’ancienne démarche.

Il semble content en plus !

– L’ancienne démarche n’impliquait pas de concurrence, ne puis-je m’empêcher de lui rappeler d’un ton ironique, ce qui me vaut un coup de pied d’Antoine dans la cheville.

Le fils insupportable grimace alors que sa mère hoche la tête, sans doute totalement d’accord avec moi.

– Les temps changent, monsieur Maréchal, se contente-t-il de répondre en se levant pour rejoindre Ophélie à la porte. Pouvons-nous poursuivre cette charmante réunion selon le planning prévu ?

Nous nous levons tous les uns après les autres. Mon frère agrippe la manche de ma chemise pour me retenir alors que nos hôtes quittent la pièce.

– Tu vas arrêter tout de suite tes sarcasmes ! m’ordonne-t-il d’un ton ferme. Ce n’est pas le moment, Étienne ! Si tu ne veux pas te prêter au jeu, nous t’avons dit que nous étions d’accord. Mais dans ce cas, autant stopper tout de suite ces simagrées !

– Non, on continue ! Je suis simplement sur les nerfs. Mauvaise nuit !

Il me jette un regard perplexe mais n’ajoute rien. Et c’est parfait comme ça. Je n’ai surtout pas envie de m’expliquer sur le sujet qui m’empoisonne les pensées depuis cette nuit. J’ai très honte, d’une part, et de l’autre, je sais

déjà ce qu'il répondrait s'il venait à être informé de mon manque total de tact.

Simplement, ce n'est pas aussi simple que ça, même s'il prétend le contraire. Et de toute manière, le boulot n'a rien à voir avec ma vie, et réciproquement. Elisabeth Miller gravite dans l'univers « boulot ». C'est déjà assez pénible que je n'arrive pas à la chasser de ma tête depuis ce matin, inutile d'aggraver la situation. Demain elle déménage, nous reprendrons les anciennes relations, c'est-à-dire aucune, et tout le monde retrouvera une vie normale.

Le reste n'a pas lieu d'être, je ne peux pas me permettre un tel faux pas, quand bien même il me coûte de l'effacer de mon esprit. Elisabeth est le genre de femme qui a su me parler. Rares sont les personnes qui arrivent à poser leur marque sur moi, mais elle y est parvenue. Ce qui ne facilite pas les choses.

Donc, pour en revenir à nos moutons, ce type, Hanley fils, a mal choisi son jour pour venir parader chez nous. Tant pis pour lui, je suis au maximum de mes capacités aujourd'hui.

– Bon, allons-y, décidé-je alors que la petite troupe nous attend devant la porte, buvant déjà les paroles d'Ophélie qui leur conte sans doute la glorieuse histoire du grand-père et bla-bla-bla.

Elle s'interrompt d'ailleurs lorsque nous les rejoignons.

– Parfait, nous voilà au complet. Je propose de vous faire visiter l'espace administratif, le moins drôle, je dois bien vous l'avouer, mais j'aime à dire que plus l'administratif est barbant, plus il est efficace. Un gestionnaire qui ricane derrière son écran ne m'a jamais inspiré vraiment confiance...

Le vieil homme dont je ne me souviens plus du nom semble trouver ça amusant. Tant mieux pour lui. Ma sœur plaît aux vieillards, principalement. Edgar l'adore aussi. Mais son truc, ce sont les femmes plus jeunes qu'elle.

Elle dirige de nouveau le groupe dans sa visite lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvre à notre droite et qu'une furie prénommée Elisabeth se met à me héler sans aucune discrétion.

– Ah ! Justement !

Nous nous figeons tous en l'observant, surtout moi, et cette fois, je sens la catastrophe arriver. Je n'ai même pas le temps de réagir qu'elle traverse l'espace qui nous sépare d'un pas décidé et angoissant. Subitement, et devant des spectateurs de marque, elle me jette au visage ce qu'elle tenait dans la main – que je remarque au dernier moment... un bout de tissu noir et mon portable que je n'ai pas osé récupérer en partant, pour ne pas troubler son sommeil.

Je réussis à récupérer le téléphone avant qu'il ne se fracasse au sol, et le linge atterrit sur mon crâne, puis s'accroche à mes lunettes en glissant de mes cheveux.

– Ta sérénade ne sert à rien avec moi ! crie-t-elle en me pointant d'un index menaçant. Et jusqu'à preuve du contraire, je ne suis pas diplômée en rangement de boxer !

*Elle n'a pas fait ça ?*

Je récupère mon boxer, dépité. Et avec une forte envie de lui faire bouffer !

Cette femme est complètement folle !

– Non mais ça va pas ou quoi ? lui rétorqué-je froidement, à court d'argument.

– Ah non ! Pour ne pas aller, ça c'est clair que rien ne va, c'est le moins que l'on puisse dire ! continue-t-elle à maugréer devant les représentants de Hanley.

– Qui est cette personne ? demande le fils insupportable, nous prenant tous au dépourvu, même Elisabeth qui semble soudain réaliser que nous ne sommes pas seuls.

Un silence s'abat entre notre fratrie, chacun d'entre nous cherchant clairement comment trouver rapidement une parade à cette situation rocambolesque.

– Et donc, finit subitement par déclarer Ophélie, tout sourire, voici ma future belle-sœur, Cathy ! Ces deux-là ont l'art et la manière d'égayer leurs journées de manière tout à fait rafraîchissante !

Je me fige en même temps qu'Elisabeth, qui tressaille sous l'annonce alors que ma sœur passe un bras sur ses épaules.

– Alors, ma belle, qu'a-t-il encore fait ? Je te comprends, tu sais, il me faisait le même coup ! C'est une des raisons principales de mon départ de la maison, d'ailleurs !

– Non, mais, attends...

*Je ne suis pas du tout d'accord ! Cathy, c'est Jennyfer, et certainement pas...*

– Madame, messieurs, ajoute mon frère en posant une main ferme sur mon épaule, vous savez ce que c'est, les scènes de ménage tombent rarement au bon moment.

Le silence se fait autour de nous.

– Scène de ménage ? N'importe quoi, je ne suis pas...

– Énervée ? rattrape Ophélie. Mais tu ne l'es vraiment jamais, Cathy. Simplement horripilée, agacée, hors de toi, c'est ça ?

– Oh, je connais bien le phénomène, glousse la présidente de nos hôtes. Enchantée de faire votre connaissance, Cathy. Et ne lui en voulez pas trop, mon mari n'a tellement pas de tête qu'il perd ses dents régulièrement dans la maison... Il ne sait jamais où il les pose ! Heureusement que Miles a l'œil pour lui retrouver ! Moi, j'ai laissé tomber le sujet !

Les autres se joignent à elle pour lui serrer la main. Le fils, vicieux et fourbe, ajoute évidemment un élément au problème :

– Vous vous joignez à nous pour le déjeuner ? Ce serait un plaisir.

*Non, non, non ! Pas du tout une bonne idée !*

– Non ! répond-elle sèchement, mais M<sup>me</sup> Hanley la coupe en riant.

– Allons, voyons, comment voulez-vous tenir rigueur de quoi que ce soit à ce charmant jeune homme ? Joignez-vous à nous. Croyez-en mon expérience, les orages passent toujours !

– Non, mais vous n’y êtes pas du tout ! tente-t-elle d’expliquer d’une voix ne cachant pas son exaspération.

– Si, si, ils y sont ! m’interposé-je, jugeant que nous jouons avec le feu. Eli... Cathy, dans mon bureau, tout de suite !

Elle croise les bras d’un air décidé.

– Non, je démissionne !

– Tu l’as déjà faite, celle-là, bébé ! me forcé-je à improviser, réellement pressé de mettre un terme à ce spectacle ridicule. Allez, tout de suite ! Madame, Messieurs, si vous voulez bien nous excuser, nous vous rejoignons rapidement.

J’attrape sa main pour l’entraîner avec moi, usant de ma force sans aucun remords pour nous enfermer dans mon bureau, plus ou moins loin des oreilles indiscrètes. Heureusement, Antoine a la bonne idée de relancer la visite en les guidant dans le couloir menant aux services administratifs.

Je dépose mon sous-vêtement et mon téléphone sur mon bureau alors qu’elle s’emporte sans attendre :

– Non, mais vous croyez franchement que je vais entrer dans votre petit jeu ? Après votre attitude inqualifiable de cette nuit ? Si nous n’aviez pas envie de me toucher, il était inutile de commencer quoi que ce soit ! Vous n’avez peut-être pas de cœur, mais ce n’est pas mon cas !

– N’inversez pas non plus les rôles, la contré-je aussitôt. Je vous rappelle que c’est vous qui étiez dans ma chambre, quasiment allongée sur moi !

– Penchée ! Simplement penchée ! Et si vous étiez capable d’éteindre votre foutue musique, je ne serais jamais entrée chez vous ! Et de toute

manière, cela n'a aucun rapport ! Ce n'est pas moi qui suis partie comme un voleur ! Jamais on ne m'a traitée de la sorte ! Ils ne vous ont pas appris le tact dans votre école de robot ?

Le pire, c'est que je n'ai pas réellement d'excuse à lui servir à ce sujet. J'y ai réfléchi toute la matinée, et même cette nuit, mais rien ne peut justifier un tel comportement. Je me trouve, face à elle, en position de faiblesse. C'est quelque chose qui ne m'arrive quasiment jamais. C'est une situation très désagréable.

Mais je le mérite, sans doute...

Je me tourne vers elle et son air furieux me déstabilise encore plus. La comptable sage a son charme indéniable, mais la furie en face de moi ne manque pas de piquant et j'avoue ne pas y être insensible. Loin de là. Des bribes de cette nuit me reviennent en mémoire. Sa main agrippant mes cheveux, son corps impatient, ses gémissements avides...

Et j'avoue qu'elle est loin d'avoir tort. J'avais prévu de simplement m'excuser puis d'oublier tant bien que mal cette histoire, même si je trouvais cette solution un peu lâche, mais vu comment se profile la situation, je crois que de vraies explications s'imposent. Et mon for intérieur me pousse à jouer la sincérité avec elle. Si je dois entrer dans les détails, elle mérite au moins ma franchise.

– Elisabeth...

– Lizy ! me reprend-elle sèchement.

– Cathy, finalement ! ricané-je en tentant maladroitement de détendre l'atmosphère.

– Vous vous trouvez drôle ? réplique-t-elle durement.

*Loupé pour la détente.*

– Non, Lizy, je ne me trouve pas drôle, figurez-vous ! Bien au contraire ! Oui, vous me plaisez, et même bien plus que ça. J'apprécie votre compagnie et j'ai réellement passé un très bon week-end.

– Tant mieux pour vous, le mien était en dessous de tout !

J'ai presque envie de rire devant ses répliques cinglantes et de mauvaise foi. On dirait mon frère.

– J'en suis désolé pour vous, reprends-je en m'asseyant sur le bord de mon bureau. Ce que je veux vous expliquer, c'est que je ne peux pas me permettre d'avoir une relation avec un membre du personnel. C'est contre la règle principale de Bestcom. Et je m'y tiens. J'ai mes raisons, très bonnes à mon sens. Je me suis laissé emporter par mes sens et mon désir, et j'en suis désolé. Je ne voulais pas vous blesser, bien au contraire. La communication n'est pas mon fort, et j'ai perdu pied... Croyez-moi, ce n'était pas contre vous, ni pour vous nuire que j'ai pris la décision de ne pas vous rejoindre.

– Me nuire ? répète-t-elle en levant un sourcil. Parce que vous croyez franchement que je suis effondrée et au bord du suicide à cause de votre manque de savoir-vivre ? Pardonnez-moi, mais cela ne me fait ni chaud ni froid ! déclare-t-elle d'une voix froide et hautaine censée me blesser, sans doute.

Elle y arrive presque, cela dit, et réveille chez moi ma repartie habituelle face à l'adversité.

– Effectivement, vous semblez totalement détachée du problème en ce moment même ! Ça crève les yeux !

– C'est le cas, me soutient-elle. Et c'est d'ailleurs pour cette raison que votre Cathy, vous pouvez vous la mettre où je pense. Je n'entrerai pas dans votre petit jeu, ne comptez pas sur moi !

– Elisa...

– LIZY ! Vous êtes bouché ou quoi ? LIZY ! Quatre lettres, et c'est tout ! Maintenant, excusez-moi, mais je ne vais pas perdre mon temps à vous faire copier cent fois mon prénom. Si vous n'avez pas la courtoisie de le retenir, je ne peux plus rien pour vous. D'ailleurs, même si je le pouvais, je ne ferais rien, après réflexion. Vous et votre société m'êtes totalement indifférents. Bonne fin de journée.

Elle tourne les talons et s'apprête à partir. Je m'élançai et la retiens par le bras avant qu'elle n'ouvre ma porte. Je reste persuadé que cette idée est

ridicule et surtout dangereuse pour mon équilibre émotionnel déjà compliqué, mais désormais les dés sont jetés et je ne peux malheureusement plus faire machine arrière.

– Attendez ! J’ai besoin de vous ! Je suis désolé pour hier soir et tout le reste, et je vous promets que cela ne se reproduira plus. Mais ce financement est important pour Bestcom. Et quand je dis Bestcom, je ne parle pas que de moi, mais de ses employés. Je ne peux pas entrer dans les détails, mais croyez-moi sur parole, ce n’est pas un jeu pour nous.

J’omets volontairement d’évoquer le cas Shelby, je ne pense pas que ce soit indispensable ni même judicieux.

– Je ne suis pas une *escort*, et encore moins cette Jennyfer ! réplique-t-elle d’un ton sec.

– Vous n’avez pas besoin de l’être ! tenté-je de la rassurer. Il suffit de vous montrer naturelle et de donner le change. C’est dans vos cordes et je suis certain que cela ne sera pas un problème pour vous.

Elle pose son regard sur moi sans ciller. Même si le bleu est redevenu plus clair, je comprends qu’elle est loin d’être convaincue. J’ai royalement merdé avec elle, c’est clair.

– Lizy, ce n’est pas mon idée, vous l’avez bien vu. Antoine et Ophélie ont pris cette décision, je n’en suis pas l’instigateur. Ce n’est pas un jeu pour moi, je vous le répète. Mon plan était de faire jouer ce rôle à Jennyfer. Mais il est trop tard, à présent. Cathy, c’est vous. J’ai besoin de vous. Prenez un peu de temps pour vous calmer, réfléchissez si vous en avez besoin, je peux trouver une excuse pour ce midi sans problème. Mais pas pour le reste. S’il vous plaît. Juste... réfléchissez calmement.

Elle ne répond pas dans l’immédiat. Je suis sincère. Je n’ai rien à lui cacher, et j’espère franchement qu’elle le voit. Mais j’ajoute, à toutes fins utiles :

– Il ne se passera plus rien entre nous, et je suis désolé, encore une fois, pour mon attitude de cette nuit. J’avais prévu un budget pour Jennyfer,

forcément, il sera pour vous si vous acceptez. Vous deviez vous reloger, si j'ai bien compris... L'argent ne se refuse pas, de nos jours. Et je le répète, il ne se passera rien entre nous, vous avez ma parole.

Et ça me désespère car je la trouve de plus en plus attirante. Je dois être maso, parce que le regard qu'elle pose sur moi, agressif et plein de reproches, me donne envie de lui prouver qu'elle se trompe. De la soulever pour la dérober à la réalité en l'embrassant à en perdre haleine. La presser contre moi, l'obliger à enrouler ses jambes autour de mes hanches, relever sa jupe sauvagement...

Mais j'ai pris ma décision et je n'ai pas pour habitude de revenir sur mes plans. Je ne bouge pas d'un cil alors que ses yeux me détaillent en silence.

- Je ne pense pas que cela soit une idée judicieuse, répond-elle plus calmement, mais néanmoins froide et peu amène.
- Prenez le temps de peser le pour et le contre.
- On verra. En attendant, laissez-moi partir !

Je la relâche immédiatement. Elle n'attend pas plus et ouvre la porte pour disparaître.

# 21

**Lizy**

Il rêve ! Mais franchement, un hippie sous ecsta ne planerait pas plus !

Je traverse le couloir menant à mon bureau, en prenant grand soin d'éviter la troupe de cravates rôdant entre les allées, mais malheureusement, cela s'avère mission impossible ! L'ennemi est dispersé, partout...

Je bifurque par les toilettes lorsque mon téléphone se met à sonner au fond de mon sac, attirant un peu trop l'attention sur moi.

Josh !

Je décroche dès que je me trouve hors de portée des oreilles indiscretes.

– Allô ?

– Coucou ! Tu m'as appelé hier !

– Oui ! Merci de t'en inquiéter ! C'était urgent, et c'était hier !

– Qu'est-ce qu'il t'arrive ? demande-t-il, inquiet.

– J'ai résolu mon problème, figure-toi !

J'avance jusqu'au miroir, scrutant mon apparence plus que moyenne. J'ai fait fort ce matin ! Je ne me suis même pas maquillée, quant à la coiffure, il faut aimer le style « dans le vent ». J'ai oublié les fleurs de surcroît !

Idiote ! Totalemment stupide de me donner en spectacle dans cet état.

– Alors tout va bien !

– Non, justement ! Ça allait, mais ça ne va plus ! Je dois quitter la maison des Maréchal. Et démissionner aussi !

– Tu l’as déjà faite, celle-là !

– Oui, je sais, Étienne me l’a déjà dit ! Mais je m’en fous !

– Bon, soupire-t-il dans le combiné. Pourrais-tu, s’il te plaît, commencer par le début, que je comprenne un peu... ?

– Ils m’ont présentée comme une certaine Cathy à leurs financiers !

– Cathy ?

– Oui, la soi-disant fiancée de RoboCop ! réponds-je en grimaçant à mon propre reflet.

En réalité, ce rôle ne me déplairait pas si la soirée d’hier ne m’avait pas fortement refroidie. Tout comme cette phrase qu’il a répétée je ne sais combien de fois : « Il ne se passera rien »... genre : « Quelle erreur ce serait ! » Très blessant, franchement.

– Mais tu avais refusé ce deal, non ?

– Oui ! Mais je lui ai balancé son boxer en pleine tronche devant eux, alors je suppose qu’ils ont voulu rattraper le coup !

– Attends, attends... Tu as fait quoi ?

J’ouvre le robinet devant moi pour me rafraîchir. J’ai chaud tout à coup. L’effet panique.

– Juste, nous avons... Cette nuit... Il y avait la musique, les lunettes... et ce matin, boxer dans le lavabo alors bon... Enfin, tu vois, quoi ?

– Non pas vraiment... Il s’est passé quoi, cette nuit ? Tu peux essayer de finir une phrase ? Parce que là, c’est compliqué.

Je lève les yeux au ciel en posant mon téléphone pour me passer de l’eau sur le visage.

– Nous avons presque couché ensemble, me forcé-je à lui relater, mais il a coupé court au milieu de l’acte et ce matin, il s’était barré sans moi. Du coup, j’ai débarqué alors qu’il se trouvait avec les financiers, et je lui ai lancé son foutu caleçon en pleine tête ! Il est d’ailleurs resté accroché à ses lunettes ! Un grand moment !

– Waouh ! Mais quand je ne suis pas là, c’est cataclysme sur cataclysme ! Ta vie est un feuilleton incroyable, ma puce !

– M’en parle pas ! Dépêche-toi de revenir, parce que ça craint ! Que je quitte cet endroit une bonne fois pour toutes ! D’ailleurs, je vais m’installer à l’hôtel cette nuit ! Cathy ! Sa fiancée ! Et puis quoi encore ?

Il m’a repoussée et maintenant il faudrait que je joue les parfaites petites femmes amoureuses ? Dans ses rêves, oui ! Il se débrouille, mais sans moi ! Je me fous royalement de son petit problème de financement ! Chacun ses problèmes dans la vie !

– Non, mais... attends deux minutes.

– Que veux-tu que j’attende ? m’emporté-je en m’essuyant le visage avec un papier trop rêche. Il m’a abandonnée sur son lit, Josh !

– OK, OK... mais c’est RoboCop d’un autre côté... C’est pas comme s’il te faisait les yeux doux depuis six mois ! Le mec est étrange.

– Pas du tout !

Un souvenir me revient à l’esprit, celui d’un pique-nique à l’ombre de la volière. Pas du tout étrange, mais plutôt ultra romantique.

– Ah bon ! Alors ça aussi, ça a changé ?

– Non ! Disons qu’il n’est peut-être pas si froid que ça... En dehors du travail, il se montre très différent. Mais ça ne change rien !

– Non, bien entendu ! Et comme tu m’as expliqué, tu n’as pas du tout craqué pour lui !

– Absolument pas ! confirmé-je en cherchant du rouge à lèvres dans mon sac.

– Donc, qu’il ait coupé court à votre partie de jambes en l’air n’a pas d’importance.

– Mais si ! Tu le fais exprès, ma parole ?

Cet homme m’agace ! Après réflexion, RoboCop est quand même beaucoup plus simple à gérer. Avec Étienne, c’est souvent blanc ou noir. Pas de nuance et droit au but. Josh, lui, est sournois.

– Non, non... Je me renseigne, c'est tout. Donc, pour en revenir à ce plan concernant les financiers : ils t'ont vue ?

– Ben oui ! Je viens de te l'expliquer !

– Et ils pensent que tu es la fiancée de Maréchal !

– Oui, aussi ! Mais ça, je vais vite leur faire comprendre que c'est du pipeau !

– N'agis pas sous l'effet de l'énervement ! m'ordonne-t-il d'une voix forte qui me fige alors que je me recoiffe.

– T'es de quel côté, toi ? grogné-je, surprise et agacée par sa réaction.

– Pour une fois, pas du tien ! J'aimerais que tu te calmes et que tu m'écoutes deux minutes, Elisabeth.

Lorsqu'il m'appelle par mon prénom, c'est mauvais signe. Enfin, plutôt signe qu'il n'a pas envie de rire.

– Explique-toi ?

– Écoute. Je vais te donner des informations confidentielles, auxquelles peu de personnes ont accès. J'aimerais éviter, mais malheureusement, je te connais et je sais que tu ne voudras rien entendre, sauf ça. Alors j'irai droit au but. Personne ne devra savoir que je t'ai dévoilé tout ça, sinon je suis viré d'office. C'est bien clair ?

– Euh, tu me prends pour une neuneu, Josh ? Je sais encore garder un secret. Je comprends les responsabilités de ton post !

– Parfait. Alors, écoute bien. Bestcom va mal, financièrement. Pour certaines raisons, que je garderai pour moi, nous avons perdu beaucoup de contrats et de clients il y a quelques années, et l'agence a dû contracter des emprunts. Aujourd'hui, nous allons mieux, mais si nous perdons notre investisseur principal, je ne pense pas que Bestcom pourra s'en relever. Lizy, si tu ne les aides pas un peu, il est possible que nous nous retrouvions tous à la porte, tu comprends ? Toi, tu veux peut-être démissionner, c'est peut-être un jeu pour toi, mais certains d'entre nous ont des familles à nourrir, ou arrivent en fin de carrière. Imagine Thérèse, par exemple ! Dans quatre ans, elle pourrait partir en retraite. Sauf si elle doit perdre cet emploi, ça remettrait tout en cause. Pour les autres, aussi. Tu ne veux pas que ça arrive, n'est-ce pas ?

Ses propos calment immédiatement mes ardeurs. Je réalise que peut-être, je m'occupe un peu trop de mon nombril, effectivement.

– Je ne prends pas ça pour un jeu, Josh.

– Je sais bien, ma belle. Je comprends, enfin, je crois comprendre, qu'il ne s'est pas vraiment conduit en gentleman avec toi, et tu m'expliqueras tout ça de vive voix demain. Mais en ce qui concerne le boulot... je pense, finalement, qu'il faut peut-être que tu fasses comme lui. Il y a lui, et il y a Bestcom. Lui, il donne tout pour sa boîte – depuis le temps, je peux confirmer qu'il se débat comme un diable. Et même si c'est un connard, au niveau du boulot, je le respecte beaucoup.

– OK.

Il me laisse perplexe. Parce que je comprends tout à fait son point de vue, et bien entendu que, dans l'éventualité où ma petite contribution dans l'entreprise pourrait aider réellement, je m'y attellerai. Mais ce qui me trouble, c'est que cette nuit, pour moi, n'était pas feinte. Étienne m'attire réellement. Et son insistance à me faire comprendre que finalement ce petit moment d'intimité n'était qu'une erreur me prouve bien que ce n'est pas réciproque et que je ne dois rien espérer.

Là-dessus, au moins, il se montre honnête et efface mon idée qu'il puisse se montrer faux et manipulateur. Très rassurant. Mais cela étant dit, ça prouve également que je joue avec le feu si j'accepte le poste de fiancée factice. Parce que... inévitablement, il va falloir que nous nous rapprochions. Genre, très près...

Je soupire en remarquant dans le miroir mes joues s'empourprer. Rien que d'y penser, la chaleur me monte à la tête... Imaginer Étienne, là... Tout près, donc...

*Aïe, aïe...*

– Je peux entendre d'ici tes méninges tourner à plein régime, Lizy ! Si c'est trop te demander, alors oublie.

– Non ! Non ! Ce n'est pas trop me demander... Mais, Josh... Si c'est moi, au bout du compte, qui perd un peu trop de choses ?

- C’est-à-dire ?
- Enfin... je crois que le boss me plaît beaucoup...

Il laisse un silence planer un moment avant de reprendre d’une voix douce.

– Lizy, je ne veux pas que tu souffres non plus. Je préférerais simplement t’informer de l’état réel des choses. Cette décision t’appartient, et je ne te jugerai pas, quelle qu’elle soit.

– C’est... Je ne peux pas faire passer mon intérêt personnel avant celui des autres.

– Certes, mais parfois, il faut aussi savoir se montrer égoïste. Tout dépend de toi. Personne ne te demande non plus de sauver tout le monde.

Ce que j’aime chez mon ami, c’est qu’il sait exposer les faits sans tenter de m’influencer. Dans son discours, à aucun moment il ne me donne son avis. Juste les faits. Les différentes options envisageables.

– Tu vas bien quand même ? s’enquiert-il devant mon silence.

– Oui. Je ne suis pas à l’article de la mort non plus.

– Alors tant mieux. On en reparle demain. Je dois te laisser, mon vol ne m’attendra pas et il me reste pas mal de choses à boucler.

– Oui, bien entendu. Merci, Josh, d’être là...

– T’inquiète ! Je me dis que tu vas me rembourser en bons petits plats et en entretien de mon linge pendant toute la durée de ton séjour chez moi...

– Certainement pas !

– Mouais ! On verra ! Bises, ma puce.

Il raccroche en me laissant seule avec moi-même.

À peser le pour et le contre.

Il est évident que si les emplois de plusieurs personnes sont menacés, la donne change beaucoup. Et je n’ai pas pour habitude de ne penser qu’à moi. Après tout, qu’est-ce que je risque, à part tomber éperdument amoureuse, avoir envie de lui sauter dessus dès qu’il me frôle et peut-être,

éventuellement une frustration incroyable à gérer face à tout un tas de monde ?

*Easy, Lizy ! Franchement !*

La porte des sanitaires s'ouvre avec fracas sur Ophélie et la vieille dame faisant partie de la troupe des financiers.

Bon sang !

– Alors, Cathy ! s'exclame ma patronne d'un air jovial, tu te refaisais une beauté pour le déjeuner ? Nous y allons, justement... Tu viens ?

*Alea jacta est !<sup>12</sup>*

\*\*\*

– Qu'en pensez-vous, Cathy ?

Je me demande ce qu'est ce truc dans mon assiette. J'avais commandé des ravioles aux épinards. Pas une seule raviole bleu turquoise !

– Cathy ?

Je jette un œil à l'assiette de mon voisin, j'ai nommé « Étienne, mon fiancé », qui, lui, a commandé un steak. Eh bien, c'est incroyable ! Il a bien un steak dans son assiette !

– Cathy, ma chère, quelque chose ne va pas ?

Dois-je prendre cette assiette pour un message caché ? Peut-être devrais-je me lancer dans un régime ?

Étienne pose une main sur mon épaule, ce qui ne manque pas de provoquer un frémissement gigantesque le long de ma nuque. Soit parce que je ne veux pas qu'il me touche, soit parce que justement, j'aime trop la sensation de sa peau contre la mienne. Et son odeur, lorsqu'il se penche vers moi...

*Je savais que ce plan allait avoir ma peau !*

– Quelque chose ne va pas, bébé ? me glisse-t-il à l'oreille d'une voix empreinte de douceur, suffisamment fort, néanmoins, pour que toute la tablée en profite. Je crois que monsieur tente de te poser une question.

Son regard, gris profond, sans lunettes, froid et suave, chaud et glacial... sensuel... définitivement sensuel, n'est bien destiné qu'à moi, pas de doute !

*Bon sang !*

*Je ne tomberai pas dans le panneau deux fois de suite !*

– Arrête de m'appeler comme ça ! grogné-je à son encontre avec humeur. Je me nomme...

Je marque une pause en réalisant que tous les convives participent à cette conversation, voire, boivent littéralement nos paroles et nos actes.

– Cathy. Je me nomme Cathy ! CATHY, comme Cathy. Ne crois pas que parce que nous sommes en excellente compagnie, tu seras pardonné plus vite !

C'est vrai, quoi ! OK pour jouer à la fiancée, mais pas pour passer pour une lavette ! Toute l'assistance a assisté à notre scène de ménage, donc autant en profiter.

– Quel entêtement... vous êtes si jeunes et pleins de vie ! s'étonne le papi tout sympa du groupe dont je n'ai pas saisi le nom.

– Oh, vous savez, ces deux-là sont de véritables têtes de mule, s’esclaffe Ophélie en saisissant son verre de vin d’un geste élégant. C’est un tic, ils boudent lorsqu’ils ne sont plus en phase !

– Étrange, effectivement ! se gausse le petit jeune.

Je suis complètement paumée à cette table. Perturbée. Je n’ai retenu aucun nom.

– Si vous saviez le nombre de choses étranges qu’il y a entre nous ! conclus-je en attrapant ma fourchette. Vous en deviendrez rouge écrevisse ! Et lui aussi. De honte, sans doute !

Un coup de genou de la part d’Étienne sous la table ponctue ma phrase et Antoine lance un autre sujet – boulot, affaires et communication – qui détourne l’attention de notre couple improbable. Moment parfait pour qu’Étienne en profite pour murmurer à mon oreille, toujours de manière gentleman irrésistible, mais cette fois juste pour moi :

– Ils ont raison ! Nous pourrions peut-être enterrer la hache de guerre et agir comme un couple responsable ? Nous sommes censés partager un lit bientôt conjugal après tout !

– Ah oui, effectivement, comme hier soir, c’est ça ? ne puis-je m’empêcher de rétorquer amèrement. Nous étions censés partager...

– Elisabeth, s’il te plaît !

– Oui, pardon, « souris et tais-toi » ! J’ai bien compris ! Si tu pouvais juste éviter de m’appeler comme la première nunuche venue ? Je ne suis pas ton bébé !

– Je n’ai pas envie de t’appeler Cathy ! Tu es Elisabeth pour moi. Comment préfères-tu que je te nomme ?

– Le mieux, c’est que tu ne me nommes pas du tout, en fait !

Je lui lance un regard noir, auquel il répond par un autre regard sombre, visiblement agacé.

*Ben quoi, bonhomme ? Tout patron que tu es, il n’est écrit nulle part que je dois te sourire et jouer la mélodie du bonheur. On a dit fiancés ! Pas heureux non plus !*

De plus, cette raviole géante est... beurk ! J'aurais dû choisir un steak !

– Poussin, roucoulé-je d'un air doucereux en papillonnant des cils, pourrions-nous faire un échange... Ton steak contre mon ravioli ?

Il me dévisage, incrédule, alors que l'attention de la tablée revient sur nous.

– Chaton, tu as choisi ce truc, tu le manges ! répond-il en souriant mièvrément.

– Si je mange ça, mamour, je serai sans doute de mauvaise humeur pendant... trois mois, au bas mot... Tu sais bien, il ne faut jamais frustrer une femme enceinte !

*Et PIM !*

– Seigneur ! s'esclaffe la vieille dame toute gentille en face de nous, vous allez être papa ? Quel bonheur, ce sera la quatrième génération Maréchal que je verrai naître ? Quel bonheur, quel bonheur !

Antoine pose une main sur sa bouche en retenant un rire et Ophélie semble amusée elle aussi. Je récupère mon verre de vin en adressant un regard satisfait au futur papa. Cependant, ce dernier attrape ledit verre au passage et le repose sur la table.

– Ma chérie, qui dit enceinte, dit eau et jus de fruits... Tu as déjà oublié ce détail ?

*Et merde ! Ce vin avait l'air terrible !*

– Oui, pardon, c'est l'effet réveil frustré, tu sais bien... J'en perds la tête, mon cœur...

Je roucoule, mais ça ne l'amuse pas plus que ça. Je crois franchement qu'il n'en mène pas large au sujet de cette nuit. Tant mieux, j'espère justement qu'il s'en mord les doigts ! Ce qu'il semble comprendre. Cependant, j'obtiens malgré tout gain de cause concernant nos assiettes.

D'un geste élégant, mon pseudo-fiancé procède à l'échange et juge utile de finaliser l'opération en déposant un baiser sur ma tempe.

– Voilà mon petit escargot... Tes désirs sont des ordres...

Je l'observe un moment, un sourire adorable aux lèvres, tout à fait naturel dans le rôle du petit ami prévenant et parfait. Encore une nouvelle facette de lui que je découvre. Et qui me perturbe, une nouvelle fois. Beau, intelligent et adorable, cet homme a réellement un capital perfection incroyable, quand il ne joue pas au type insensible et froid.

Il semble lire en moi pendant cet instant durant lequel nos regards se croisent parce qu'il se penche vers moi, embrasse ma joue et murmure à mon oreille.

– Boulot, Elisabeth. Boulot. Je suis toujours parfait au boulot.

Bon, OK, il a effectivement lu en moi comme dans un satané bouquin, et bien entendu, il a choisi le passage « il est parfait ».

– Vous êtes parfaitement programmé, je vois ça ! Bravo au mécano qui vous entretient, du travail d'orfèvre !

J'abandonne notre messe basse et décide de profiter de mon steak. Cuisson parfaite ! Délicieux ! J'aurai au moins gagné ça ! Quant à Étienne, lui, il décide qu'il n'a plus faim !

---

[12](#) Locution latine : « Le sort en est jeté. »

## Étienne

Une main posée savamment en bas des reins de ma « fiancée », je pénètre dans mon bureau, suivi de Tic et Tac, alias Antoine et Ophélie, qui se marrent comme des baleines depuis le début du repas.

Vraiment très drôle.

Et c'est quoi cette idée d'annoncer une grossesse ? Cette histoire ne tourne pas du tout comme je l'avais espéré et j'ai peur que ce ne soit qu'un début. Parce que, contrairement à Jennyfer, ma tendre comptable ne me semble pas trop malléable. Ni arrangeante. Il va falloir que je brode avec elle et surtout que je prie pour qu'elle respecte les règles du jeu.

D'un autre côté, je ne suis pas totalement déçu de la tournure que prennent les événements. J'aime le contact d'Elisabeth contre moi alors que je la pousse presque jusqu'à un siège.

– Je t'en prie, installe-toi, Elisabeth, dans ton état, je ne voudrais pas que tu te fatigues !

Antoine pouffe en se laissant tomber sur un autre siège alors que ma comptable favorite lève les yeux au ciel.

– J'ai encore le droit d'organiser mon personnage comme je l'entends ! peste-t-elle en croisant les jambes, attirant mon attention bien malgré elle sur ces maudites parties de son anatomie. D'ailleurs, nous en avons pour longtemps avec cette réunion ? Je dois déménager ce soir, et j'ai encore du travail.

– Déménager ? m'étonné-je en regagnant mon siège. Comment ça, déménager ? Hors de question, je te rappelle que nous sommes fiancés !

– Vos financiers n'iront pas vérifier jusque sous notre couette, monsieur le directeur, s'enhardit-elle, m'irritant immédiatement.

Je n'ai pas envie qu'elle déménage. J'aime la savoir dans la même salle de bains que moi. Surtout que je me sens fautif et je n'aime pas vraiment vivre avec ce genre de remords. Remords qu'elle se chargera bien d'entretenir à chaque moment où nous nous retrouverons ensemble, c'est évident.

Et puis, j'avoue que j'ai repensé au fait qu'elle était la responsable de mes bonnes nuits. De mes lunettes déposées sur mon chevet et de mon ordinateur éjecté de mes genoux. C'est une attention qui me touche.

J'observe son physique gracieux, sa beauté naturelle, sans artifice. Un rafraîchissement sexy et addictif.

Elle tourne vivement les yeux dans ma direction, ses yeux bleus aux éclats d'argent, tellement hypnotiques lorsqu'on les admire de très près, à la lumière de la lune. Nous gardons le silence un moment, oubliant mon frère et ma sœur qui ne prennent même pas la peine de nous rappeler leur présence.

C'est Elisabeth qui rompt cet échange en soulevant un sourcil impatient. Mimique qui m'amuse et m'attendrit.

Bref, pour résumer, ce petit jeu de rôle va se révéler très compliqué à gérer. Je crois qu'elle me plaît trop, maintenant que je l'ai laissée entrer dans ma sphère intime. Sans que je le veuille ni que je le réalise vraiment, elle a pris sa place.

Tout ce que je redoutais.

– Donc, reprends-je en allumant mon ordinateur, j'ai reçu le planning. Ce sera rapide, ne t'inquiète pas. Ensuite, tu pourras rentrer chez toi, ou aller où bon te semble, d'ailleurs. Et je te remercie, au nom de nous trois pour

ta... polyvalence et ta compréhension quant à la situation délicate à laquelle nous devons faire face. J'espère que l'épreuve ne sera pas trop insurmontable pour toi.

– Ça, c'est moins sûr, réplique-t-elle en agitant ses jambes nerveusement. Allons-y, quel est le programme des réjouissances ?

Je préfère ne pas tenir compte de sa réplique et me concentre sur le mail envoyé par Hanley.

– Demain, nous partons pour Atlanta. Nous sommes attendus vers dix-huit heures au vernissage d'une exposition multi-artistique, puis à une conférence autour d'un repas au restaurant de l'hôtel abritant l'exposition.

– Une expo de peinture ! commente Ophélie en levant les yeux au ciel. Ce mec est d'un pédant ! Désolée, Lizy, tu ne vas vraiment pas t'amuser avec ces pseudo-intellectuels barbants.

– D'un autre côté, ce n'est pas le but, souligné-je d'une voix autoritaire, c'est un travail, pas une java populaire !

Si ma sœur commence à dégoûter Lizy, on part mal. J'ai plutôt besoin de soutien.

– Nous prendrons un jet privé après le déjeuner. Je te laisse la matinée pour te préparer tranquillement et passer une tenue adéquate.

– Une tenue adéquate ? répète-t-elle avec surprise. Qu'appelles-tu une « tenue adéquate », exactement ?

– Pour résumer, pas ça !

Je désigne sa robe beaucoup trop décontractée pour ce genre d'événement.

– Et pas les autres que j'ai eu l'occasion de te voir porter non plus.

– Quel est le problème avec cette tenue ? me demande-t-elle, agressive. Et avec les autres ?

– Ce n'est pas ce qu'ils attendent de nous.

– Tu n'as rien d'autre ? lui demande ma sœur. Je ne fais pas ta taille et Lana non plus...

– Bon, alors une journée shopping s'impose, les fiancés ! s'exclame Antoine en se levant. Pour ma part, j'ai un rendez-vous, je dois y aller !

Trop facile.

– Non, mais tu veux dire quoi par « shopping » ? ronchonné-je, pour changer. J'ai accessoirement un boulot et des ajustements à faire sur mon emploi du temps puisque je ne serai pas disponible demain et...

– Stop, Étienne ! m'interrompt ma sœur en quittant son fauteuil à son tour. Je te rappelle que cette idée de Cathy, c'était la tienne ! Et de continuer à nous plier aux exigences des Hanley aussi ! Donc, shopping, effectivement ! Et pendant que vous y êtes, prenez aussi de quoi tenir pour le séminaire. Je ne peux pas vous accompagner, j'ai une conférence au sommet avec Doris. Antoine, t'es au courant que Mike, du service graphique, aurait fini la soirée de samedi perdu entre les fesses de Gus, qui lui-même ne se souvient de rien ?

– Sans déconner ? Mike ? Le surfeur ?

– Lui-même !

– Bon, attends, je dois avoir quelques minutes à tuer avant ma réunion, je t'accompagne !

Sérieusement ? Non, mais ils se foutent royalement de nous ? Je jette un œil à Elisabeth qui lève les yeux au ciel, dépitée. Nous sommes bien d'accord !

– Non, mais attendez, là ! Je n'ai pas le temps de me balader, je viens de vous le dire !

– OK, alors file la carte de Bestcom à Lizy, propose mon frère, elle s'en débrouillera très bien.

– Certainement pas !

Et puis quoi encore ?

– Et je n'ai pas envie d'aller choisir des vêtements toute seule, ajoute-t-elle. Vu que mes goûts semblent être un problème, j'ai besoin d'un avis très sûr digne d'une star de la mode telle que vous, boss !

Elle ne va pas recommencer avec son sarcasme ?

Elle me jette un regard noir pour agrémenter ses paroles.

*Ben si, elle s'y remet !*

– Je m'appelle Étienne !

– Et moi Lizy !

– Bon, on vous laisse, les amoureux ! ricane mon frère en entraînant notre sœur dans le couloir.

Cette journée aura raison de ma patience !

\*\*\*

Il me semblait bien que la boutique dans laquelle je me fournis en vêtements proposait un rayon féminin. J'y laisse Lizy, accompagnée d'une vendeuse, et en profite pour annuler la mission auprès de Jennyfer, qui ne comprend rien à mes explications. J'y passe une bonne heure.

Lorsque je me décide à aller voir ce qu'Elisabeth a choisi, je tombe définitivement sous le charme de cette femme. En robe longue crème, dos nu, ses cheveux remontés en chignon flou en bas de sa nuque, un drapé de tissus vaporeux recouvrant sa poitrine, elle illumine à elle seule toute la boutique. Ses jambes sont cachées par la longueur fluide du vêtement, mais sa chute de reins, exposée sous mes yeux, me fait oublier ce petit désagrément.

Affairée à observer le rendu dans un grand miroir, elle ne me remarque même pas. J'ai tout le loisir d'admirer la cambrure de son dos, ses épaules fines, et son c... fessier, moulé dans la soie... Et enfin ses yeux, ce regard concentré, cette moue naturelle installée sur ses lèvres.

Mon corps se reprend à oublier tout le reste et à répondre à l'appel des charmes de cette femme diablement attirante en face de moi. J'ai envie de l'enlacer. De plonger mon visage dans la douceur de sa chevelure. De laisser ma main descendre le long de cette colonne vertébrale satinée. De glisser mes doigts sous le tissu...

– Elle est pas mal, conclut-elle en jetant un regard relativement satisfait à mon reflet dans le miroir.

– Pas mal... c'est ça... réponds-je, rêveur. Et sinon, tu as trouvé ce qu'il te fallait ?

– Pas du tout ! Tout le reste est trop... Je ne trouve rien qui me convienne.

– Oh !

Elle se mord les lèvres, hésitante.

– Que se passe-t-il, Elisabeth ? osé-je demander en m'approchant d'elle, irrésistiblement attiré.

– Lizy ! Pourquoi persistes-tu avec ce prénom ? s'agace-t-elle.

– Parce que pour moi, tu as beaucoup plus de charisme et de personnalité qu'une simple « Lizy ». Tu présentes ce charme délicat et impérial d'une Elisabeth. Peut-être que toi, tu ne le vois pas, mais tu possèdes malgré toi l'envergure d'une Elisabeth. Ton corps et ton âme, eux, le savent. Et moi aussi.

Elle tourne la tête pour me faire face alors que j'arrive à sa hauteur. Nos yeux se croisent pour la énième fois aujourd'hui. Cette fois, j'y perçois le trouble. La fragilité. La peur.

Mes doigts trouvent le chemin de son épaule pour replacer la bretelle qui glissait de son épaule. J'effleure son épiderme, le satin d'un pétale de rose. La douceur d'une plume...

– Une plume !

– Je te demande pardon ?

– Il faut un collier, avec une plume, pendant le long de ton dos, ici... lui expliqué-je en frôlant son échine, hypnotisé par les frémissements que

provoque le bout de mes doigts sur sa peau.

Oui, voilà. Comme ces oiseaux qui ont accompagné notre premier repas en tête à tête. Elisabeth est un oiseau majestueux qui ne demande qu'à ouvrir ses ailes pour envelopper son monde de délicatesse et de lumière... Une chose l'en empêche, cependant, et je n'arrive pas à savoir quoi.

Je me fais fureur pour m'écarter d'elle, sous peine de débordement inadéquat.

– Je vais te trouver une plume. Cette robe sera parfaite pour demain. Pour le reste, alors ? Une idée ?

– Oui ! se reprend-elle à son tour. Je veux mes boutiques. Mon quartier. Plus simple. Ici... à part cette robe, rien ne me correspond. Ne crois pas que je fais ma mauvaise tête, mais je ne m'y retrouve vraiment pas... J'ai demandé une tenue de plage à la vendeuse, elle m'a proposé un short en jeans en dentelle de Calais ! Non, mais franchement ! On aurait cru un napperon de la grand-mère de Josh !

J'éclate de rire devant sa mine dépitée. Et aussi parce que... du haut de mon expérience avec les femmes, c'est bien la première qui me supplie d'aller dans une boutique moins huppée. Cette femme est parfaite.

– Alors, je te suis...

– Oui... enfin, je me change d'abord ! C'est vrai ? Elle te plaît ? demande-t-elle en m'adressant un sourire inquiet.

– Me plaire est bien en deçà de la réalité, Elisabeth.

Ses joues rosissent, elle hoche la tête maladroitement puis disparaît dans la cabine d'essayage. Et je me laisse choir sur le banc prévu à cet effet en remplaçant mon érection dans mon boxer.

Je ne vais jamais tenir la distance...

**Lizy**

– Seigneur doux Jésus et ses saints apôtres !

Agatha se signe devant moi, les yeux humides et pleins d'étoiles tandis que je franchis la dernière marche des escaliers, prête, plus ou moins, à partir pour Atlanta.

Bon, clairement, elle en fait un peu trop. OK, la robe est jolie, mais bon.

– Vous me faites penser à Grace Kelly dans *Fenêtre sur cour*... Sauf que la robe était plus évasée et noire et blanche. Plus courte, aussi...

– Oui, donc, ça n'a rien à voir ! lui répons-je en retenant un rire.

– Non, effectivement. Pardonnez-moi, vous êtes tellement jolie comme ça ! Étienne va avoir le cœur chaviré...

– Ce n'est que contractuel, Agatha, dis-je pour tempérer un peu son enthousiasme. Ne vous emballez pas trop !

– Oui, bien entendu. Mais même un contrat en béton armé ne protège pas des coups d'amour, mon enfant. Peu importe de la manière dont ça arrive, tant que ça arrive... Si Edgar n'était pas bloqué avec la machine à laver, il serait envoûté...

– Bloqué avec la machine ?

– Oui... J'ai inséré volontairement un stylo dans le filtre de ma machine, histoire qu'il la répare, pour s'occuper... J'ai de plus en plus de mal à trouver de quoi le détourner de cette volière.

Je ne peux m'empêcher de rire devant son air sérieux.

*Pauvre Edgar...*

Ce qui me fait penser...

– Agatha, vous pourriez me prendre en photo ? Pour mon père ? demandé-je en sortant mon téléphone de mon sac.

– Mais bien entendu.

Je pose comme une gosse avec ma nouvelle robe, laissant l'excitation du luxe de ma tenue me monter à la tête... J'ai grandi avec Rhett Butler et Scarlett et plein de rêves dans la tête... De toute manière, il n'y avait que dans ma tête que je pouvais voir briller les étoiles. Dans la nuit réelle qui m'enveloppait, pas d'étoiles ni de beaux rêves, malheureusement.

C'est extrêmement émue que je reçois la réponse de mon père quelques instants plus tard. Simple, courte, mais tellement lui. Nous.

[Je t'aime... Taratata<sup>13</sup> !]

J'ai à peine le temps d'essuyer ma petite larme que la porte de l'entrée s'ouvre derrière moi sur Étienne. Déjà habillé d'un costume gris anthracite impeccable, ses cheveux légèrement ébouriffés, lui conférant un sex-appeal incroyable.

Ses yeux se perdent le long de mon corps, comme lors de l'essayage de cette même robe. La température à l'intérieur de cette maison est peut-être tiède et agréable, mais ça n'a plus d'importance... Ses pupilles grises, assombries par un pétilllement féroce, déshabillent littéralement chaque parcelle de mon corps sur lesquelles elles se posent et m'enflamment totalement.

Étienne Maréchal est un brasier à lui tout seul.

Agatha se racle la gorge discrètement derrière moi, amusée, ce qui nous arrache à ce moment beaucoup trop intense.

– Je me suis changé au bureau, m’explique Étienne en s’avançant vers moi d’un air désinvolte, atrocement séduisant même dans sa démarche. Bonsoir Agatha. Après-midi et soirée de repos pour toi ce soir.

– Repos, repos, c’est vite dit ! J’ai décidé de faire griller toutes les ampoules du cottage pour demain matin... Je n’ai pas encore trouvé comment... Je pensais à un court-circuit... Je dois me renseigner sur Internet. Je vous laisse. Passez une bonne soirée.

Elle disparaît et nous nous retrouvons seuls... tous les deux... C’est presque timidement que je me tourne réellement vers lui, alors qu’il se trouve si près.

D’un geste indolent, il sort de sa poche un étui en velours ivoire, un sourire mystérieux étirant ses lèvres.

– Peux-tu te retourner, Elisabeth... ?

Je fronce les yeux sans bouger le moindre muscle, mais il penche la tête d’un côté, les yeux pétillants.

– S’il te plaît ?

Bon, OK. Il serait temps que je retrouve un semblant de vivacité... J’ai tellement l’impression d’assister à la vie de quelqu’un d’autre depuis que j’ai enfilé cette robe ! C’est fou !

J’obtempère donc puis attends. Quelques instants.

Ses doigts passent le long de mon cou, se rejoignent devant moi, tenant une chaîne d’argent, qu’il croise pour la ramener vers ma nuque et l’attacher. Le métal froid enroulé à mon cou me provoque un frémissement lorsqu’il le laisse prendre ses aises sur ma peau.

Autour de mon cou, puis le long de mon dos... Comme s'il pendait plus bas, presque jusqu'à mes reins...

– Qu'est-ce que...

– Une plume en or blanc, murmure-t-il en redressant ma maudite bretelle, son souffle glissant sur mon épaule. Je t'avais dit... Une plume. Juste là, au creux de tes reins...

*Sainte Marie et tous ses apôtres (ou un truc comme ça), comme dirait Agatha ! Il va me faire fondre avant même qui nous quitions cette maison.*

Je déglutis, préférant ne rien dire. Même un merci me paraît inutile.

– Retourne-toi, Elisabeth.

Cette voix... Je ne demande qu'à lui obéir !

Alors j'obtempère pour retrouver ses yeux anthracite maintenant.

*Aïe, aïe...*

– C'est presque parfait, murmure-t-il presque pour lui-même après m'avoir étudiée sous tous les angles.

– Presque ?

– Oui, presque ! confirme-t-il en sortant un autre pochon de sa poche de veston. Ton annulaire gauche, je te prie.

Avec élégance, il délace le pochon pour en sortir une bague, un simple anneau d'or blanc, orné d'une plume, très finement ciselée alors que je ne lui présente pas mon doigt, trop occupée à observer ses propres gestes.

– Nous sommes censés être fiancés, il me semble, ma chère Elisabeth... Allez, ton doigt...

Je m'exécute, tremblante.

Je sais que ce n'est que du factice. Qu'il reprendra sa bague après-coup. Mais quand même, quel trouble de voir cet homme parfait glisser un anneau

autour de mon annuaire. Franchement, pour un peu, je hurlerais de joie en sautant à son cou en lui déclarant : « Oui, oui, oui... »

Mais non, bien entendu... Je sais me tenir !

Mais n'ayant que moyennement confiance en ce qui se passe en moi, je préfère m'astreindre au silence. Beaucoup plus sûr.

– Elle ne te plaît pas ? s'inquiète-t-il en scrutant mon regard, lui-même figé sur cette plume magnifique.

Bon, obligée de répondre.

– Si !

Stop, on arrête là, ça suffit.

– J'ai pensé que nous devons définitivement nous habituer à paraître plus proches, reprend-il, détendu, en me tendant son bras sur lequel je glisse ma main. En revanche, je ne me résoudrai jamais à t'appeler Cathy. Désolé. J'ai décidé de garder l'option surnoms mièvres...

– Très bien. Nous serons deux, alors...

– Une bonne soirée en perspective... Si tu veux bien me suivre, chaton...

– Avec joie, mon roudoudou !

– Sérieusement ? me demande-t-il, presque outré, une grimace remplaçant le sourire narquois sur son visage.

– Je ne rigole pas avec le boulot, bouchon !

– Dieu me garde !

Je ricane alors qu'il referme la porte derrière nous. Ses cheveux s'agitent légèrement sous la brise, lui conférant une apparence désinvolte ultra-sexy. Je ferme mes paupières un moment.

*Oh, que oui, Dieu nous garde...*

\*\*\*

Autant j'ai toujours voué une adoration sans faille à cette romance d'un autre siècle entre Vivien Leigh et Clark Gable<sup>14</sup>, autant ce soir, j'ai l'impression d'être plus forte qu'eux... Quel dommage que les jets privés n'aient pas existé en 1860, ça aurait ajouté à l'histoire un élément incroyable. Bref, en attendant, moi, je l'ai eu mon voyage en jet. Assise dans un fauteuil en cuir, face à un homme d'affaires qui n'a pas pu trop se libérer pour me tenir compagnie, plongé dans une visioconférence à des kilomètres au-dessus du sol géorgien.

Cela ne m'a pas dérangée : observer l'homme redevenir RoboCop le temps d'un voyage, avec son air sérieux et ses lunettes sur le nez, m'a plu. Cet homme possède une prestance incroyable. Ce que je prenais pour de la rigidité post-mortem se révèle être du professionnalisme, de la concentration et beaucoup d'intelligence. De plus, quand on sait qu'il fait tout ça pour maintenir à flot une entreprise familiale et les emplois de dizaines de personnes, on ne peut que s'incliner, sous le charme, devant un tel personnage.

Bref, après l'attirance sexuelle de plus en plus nette que je ressens pour lui, je peux maintenant ajouter un respect immense et une envie de le soutenir dans sa démarche.

Bref bis, je m'enfonce encore davantage dans une aventure que je sais déjà ne pas gérer du tout. Malgré mes multiples déconvenues en tous genres, je fonce quand même dans ce nouvel imbroglio de sentiments qui me pend au nez... Et le pire de tout ça ? J'adore me laisser ensevelir par cette force plus puissante, plus maline que moi, contre laquelle je n'arrive pas à combattre. Étienne n'est pas un ennemi que je déteste affronter. Étienne est celui que je vais aimer laisser gagner. Même si je sais que la souffrance sera au rendez-vous, je préfère encore cette sentence plutôt qu'aucune. Car pour perdre, il faut participer, non ? Me lancer dans le jeu est déjà une victoire en soi... Qu'importe si la situation n'est qu'éphémère,

au moins je l'aurai vécue un peu. Les chutes juste avant d'atteindre mon but, je connais, ce ne sera pas une surprise, alors je choisis de ne pas m'en soucier pour le moment.

C'est donc totalement souriante et détendue que, en fin d'après-midi, je pénètre au bras de l'homme au charisme incroyable dans une galerie d'art très hétéroclite remplie de monde. Quelques regards se posent sur nous lorsque nous apparaissions, mais rien d'incroyablement intimidant, ce qui me permet de me sentir relativement à l'aise. Je resserre néanmoins ma main sur le bras d'Étienne qui comprend mon appréhension et me tire un peu plus contre lui.

– Tout va bien se passer, princesse ! murmure-t-il dans mon cou, ses doigts caressant mon épaule sensuellement.

– Oui, oui...

J'essaie de m'en persuader en tout cas, mon esprit focalisé sur le contact de cette main, réchauffant ma peau, remontant la bretelle de ma robe...

– Tu es Elisabeth, rappelle-toi... largement à la hauteur... ajoute-t-il en laissant traîner ses doigts le long de ma clavicule.

Oui, il a raison. Je suis Elisabeth. Si ce nom m'a occasionné beaucoup de soucis, il est vrai également que je reste cette femme qui a tout affronté et a même réussi à relever la tête dignement. Je ferme les yeux un moment pour me concentrer sur mon rôle. Donner le change à tous ces gens, paraître amoureuse (ça, c'est peut-être le plus simple dans l'histoire) et ne pas gaffer. D'ailleurs...

– On a un problème ! déclaré-je en me retournant vivement vers lui.

– Lequel ?

– Notre rencontre ? Comment... Pourquoi... Il faut peut-être que l'on se mette d'accord, non ?

– Ah, oui ! semble-t-il se rappeler, amusé. Je propose que tu choisisses... Tout me va.

– Elle est un peu facile, celle-là ! ronchonné-je en le gratifiant d'un regard désabusé.

– Certes, plaisante-t-il, mais si je choisis, ce sera quelque chose du genre : tu étais comptable, je suis passé dans ton bureau pour une histoire de chiffres et je t’ai invitée pour en discuter autour d’un repas et nous avons parlé de plan comptable et d’amortissements jusqu’à la nuit tombée. Et je t’ai demandée en mariage au milieu d’une fin de mois entre les déclarations de paie et les analyses prévisionnelles d’activité... Ils vécurent heureux et eurent beaucoup de très bons bilans annuels.

– Mmm... Un véritable romantique...

– C’est ça ! confirme-t-il sans tenter de s’excuser. La romance, je te laisse t’en charger. Fais-toi plaisir, on peut inventer n’importe quoi... Tant que c’est plausible.

– OK... Alors... Je suis ta comptable, certes, mais un soir, j’ai démissionné suite à une mauvaise négociation entre nous, et je me suis retrouvée avec mes valises sur votre perron. Nous partagions notre salle de bains, et la magie a opéré... Autant rester dans le crédible...

Il m’observe un moment, un sourcil relevé par l’étonnement. Je ne peux m’empêcher de m’empourprer sous ce regard pénétrant et incendiaire... Parce que, je le réalise trop tard, je viens en quelque sorte de lui révéler que notre histoire s’apparente pour moi à...

– Et ça, c’est romantique pour toi ?

Je hoche la tête en baissant les yeux, de plus en plus mal à l’aise.

– Oui... je suppose que ça l’est...

Il soupire puis tend la main jusqu’à mon visage pour relever mon menton et retrouver mon regard.

– Alors j’en suis ravi, susurre-t-il dans un souffle, approchant son visage très près du mien.

Le temps s’arrête. Le monde autour de nous s’efface. Le sol semble se dérober sous mes pieds. Mes yeux parcourent ses traits, ses lèvres, s’accrochent à son sourire.

Mon cœur me hurle, désespérément, de me jeter contre lui pour lui voler un baiser et je ne sais par quel miracle je ne succombe pas à cet appel. Ce soir, dans cet univers féerique, j'ai envie que tout arrive. Que le jeu devienne réalité. Qu'il brise les barrières et les faux-semblants, comme il l'a fait cette fameuse nuit.

– Ah ! Vous êtes arrivés, les amoureux !

La voix de la doyenne de la fondation Hanley nous arrache à ce petit instant au-delà des rêves pour nous faire revenir à la dure réalité.

Je m'éloigne de lui, il se redresse et accroche un sourire convenu à son visage en reportant son attention sur notre hôte, qui se dirige sur nous.

– Madame Hanley, la salue-t-il avec respect.

– Bonjour Étienne. Mon fils vous attend, je crois... Allez faire un tour dans la pièce des sculptures... Quant à vous, Cathy, je vous enlève à votre prince charmant quelques minutes. Je suppose que dans votre état, vous avez besoin d'un rafraîchissement, nous avons tout ce qu'il vous faut.

Étienne attrape ma main et y dépose un baiser dans une révérence discrète, puis nous abandonne pour traverser l'exposition de peinture devant nous.

– Êtes-vous sensible à l'art moderne ? reprend M<sup>me</sup> Hanley en m'entraînant entre les toiles suspendues au plafond par un jeu de filins invisibles. J'ai pour ma part repéré quelques chefs-d'œuvre. Je pense encore me ruiner ce soir... Je ne suis pas certaine, finalement, que cette idée d'organiser notre rencontre ici soit judicieuse... Trop de tentations !

Nous passons devant plusieurs toiles qui ne retiennent pas notre attention jusqu'à ce que je me fige devant une en particulier. Une œuvre que je connais par cœur pour l'avoir observée pendant des mois dans mon ex-salon. Une toile signée Alan Noley. Mon ex.

– Celle-ci vous plaît ? Je la trouve un peu grossière, pour ma part...

Grossière ? Le mot est faible ! Sale, nulle, moche seraient des qualificatifs plus appropriés.

– C'est parce qu'il ne faut pas s'arrêter aux traits, madame, s'interpose une voix que je connais trop bien derrière nous.

– Vous êtes Alan Noley ? l'interroge la vieille dame dans un ton faussement impressionné. J'aime beaucoup ce travail basé sur la brutalité des couleurs, comme une sorte d'agression visuelle volontaire... C'est intéressant comme vision de l'art.

Mon ex se joint à nous, ses yeux surnois posés sur moi, ne loupant pas un millimètre de ce que j'offre à sa vue. Je me sens irrémédiablement salie par son regard pervers qui me déshabille. Mon cœur se met à battre et l'angoisse me tiraille l'estomac.

J'étais loin de m'imaginer le retrouver là, à des centaines de kilomètres de Savannah. Puis les souvenirs me reviennent. Il est vrai qu'il a, à plusieurs reprises ces derniers mois, évoqué l'éventualité d'une exposition dans cette ville. Je n'ai pas jugé utile de le noter, puisque cet homme a pour habitude d'avoir la folie des grandeurs. Toujours des tas de bons plans qui n'aboutissent jamais.

– Qu'en pensez-vous, Cathy ? me demande M<sup>me</sup> Hanley, soucieuse de m'intégrer à cette conversation.

– Cathy ? répète Alan, un verre à la main, désinvolte, une main dans les poches et les sourcils foncés devant mon pseudo-prénom.

Je lui lance un regard noir avant de me reprendre pour sourire à mon hôte.

– Je partage votre avis. C'est très impressionnant, en effet. Dites, n'avez-vous pas évoqué l'idée d'un rafraîchissement ? tenté-je pour m'enfuir de cette conversation qui me paraît bien périlleuse.

– Oh, mais bien entendu. Ne bougez pas, je crois que le buffet propose des cocktails sans alcool. Je vous apporte ça ! Dans votre état, ma chère, je

ne permettrai pas que vous vous fatiguiez à faire la queue pour une boisson. Je m'en charge.

Elle tourne les talons et nous quitte en direction dudit buffet, sans me laisser le temps de proposer de l'accompagner. Je me retrouve donc seule, face à lui. Son regard change aussitôt, reprenant son air perfide et mauvais.

Comment ai-je pu croire que cet homme pourrait faire partie de mon avenir ? Quelle erreur monumentale ! Une de plus.

– Ton état ? me demande-t-il discrètement. Quel état, ma chère Cathy ? Tu es... enceinte ? C'est ça ?

– Non... répliqué-je en me renfrognant aussitôt. Écoute, Alan, je crois que la meilleure chose à faire pour nous deux, c'est de nous ignorer et de profiter de notre soirée chacun de notre côté. Amuse-toi bien, j'espère que tu vendras beaucoup.

Je tente de m'échapper pour rejoindre M<sup>me</sup> Hanley, mais il pose une main sur mon poignet pour me retenir. Discret, mais autoritaire, de telle manière que je ne puisse m'extraire de sa poigne sans créer d'esclandre.

– Lâche-moi ! sifflé-je entre mes dents.

– D'abord tu vas me répondre ! Cette femme vient de t'appeler Cathy et a laissé entendre que tu étais enceinte. Et, même si je ne suis pas un matheux né, je ne peux qu'en conclure que je suis le père de ce bébé !

Bon sang ! Pourquoi ai-je mis cette histoire de grossesse sur le tapis ? Quelle idiote, franchement.

Je scrute son regard pour évaluer la situation. Tel qu'il se présente à l'instant, je sais d'avance que nier cette grossesse ne mènera à rien. Sauf peut-être à attirer d'autres questions et surtout des doutes qu'il ne manquera pas de partager avec qui veut l'entendre. Et surtout, je n'oublie pas qu'il sait des choses sur moi que je ne souhaite pas voir se répandre dans l'assistance. Pour moi, tout d'abord, mais ensuite, et peut-être surtout, pour Étienne et Bestcom. Parce que niveau stabilité familiale, on peut dire que je suis

l'incarnation même de la famille foireuse, malsaine et absolument infréquentable.

Une goutte de sueur longe ma colonne, jusqu'à entrer en contact avec cette plume qui en même temps, comme un talisman, me confère l'assurance nécessaire pour protéger Étienne et son projet. Comme s'il me prêtait sa force et son charisme.

Je relève donc la tête avec tout l'aplomb dont je suis capable. Dont Elisabeth est capable.

– Cet enfant n'est pas de toi. Tu ne te gênes pas pour aller batifoler ailleurs, pour rester polie, mais qu'est-ce que tu crois ? Quand un couple va mal, ça va dans les deux sens !

Ses yeux s'enflamment de fureur, et la petite nana hargneuse au fond de moi se réjouit de cette petite vengeance improvisée. Il lutte pour conserver son apparence courtoise lorsqu'il me répond :

– Comment peux-tu en être certaine, si tu baisais avec lui et moi en même temps ?

– Nous n'avons jamais cessé de nous protéger, je te rappelle. Alors qu'avec Étienne... Non. Ma confiance allait à lui, pas à toi. Désolée !

– Connasse ! Et il était au courant ?

– De quoi ? De nous ? Non, pas vraiment. J'avais autre chose à faire avec lui que de parler de toi. Mais ne prends pas cette mine offusquée, Alan. Tu faisais pareil, il me semble. Un partout, *end of the game*, pas de vainqueur, pas de perdant. C'est mieux comme ça, non ? Nous étions mal assortis, c'est tout.

Il pince les lèvres, un moment dubitatif. J'ai presque l'impression d'avoir gagné. Mais il ouvre à nouveau la bouche, provoquant un tressaillement que j'ai du mal à dissimuler. La situation ne doit pas se compliquer. Il faut qu'il conclue de tout ça que notre histoire est terminée, et que rien ne sert d'insister.

– Et donc ? Cathy ? Tu comptes changer une nouvelle fois d'identité ? Tu deviens une experte, dis-moi...

La menace est à peine cachée dans sa voix. Mais il ne gagnera pas. Pas cette fois. Je sais aussi trouver des réponses aux assaillants, qu'il ne l'oublie pas.

– C'est un simple concours de circonstances... Pas tes affaires. Je te le dis, Alan, il n'est dans l'intérêt de personne de revenir sur notre histoire. Toi, tu ne trouveras aucun bénéfice à jouer avec moi alors que j'accompagne un homme qui détient le pouvoir de salir définitivement ton nom auprès de ses contacts. Contacts qui justement remplissent cette galerie. Et tu veux vendre, n'est-ce pas ? Ce soir est une sacrée occasion pour toi... Alors laisse tomber cette histoire de prénom, souris et va papoter avec tes futurs clients.

– Salo...

– Bonsoir...

Nous tournons tous les deux vers la nouvelle venue. Une grande blonde incendiaire à l'apparence perfide et vicieuse. Cette femme n'a pas besoin d'en dire plus pour que je la catalogue immédiatement. Une femme d'argent. Tout sur elle brille et sent le luxe.

– Bonsoir, madame, se reprend Alan, son sourire commercial et avenant aussitôt réapparu sur ses lèvres.

Tu m'étonnes ! C'est le genre de personne qu'il affectionne tout particulièrement. Corps parfait, du fric... Une aubaine.

– Je me nomme Shelby Rivery, se présente-t-elle en serrant la main de mon ex. Présidente du groupe Dynacom.

– Alan Noley, lui répond-il en gonflant le torse. Le créateur de cette toile, et de bien d'autres.

– Vous avez un sacré talent, le complimente-t-elle d'un air hautain avant de se tourner vers moi. Madame ?

– Cathy, lui réponds-je en me forçant à ne pas vomir en lui serrant la main. Je ne suis que la fiancée de...

– La mienne !

Une main se pose sur ma hanche, et le corps que je reconnaîtrai les yeux fermés grâce à son parfum si particulier se presse contre la peau de mon dos. J'accueille sa présence avec délectation et soulagement. Je me sens plus forte soudainement.

– Shelby... ajoute-t-il d'une voix glaciale.

La blonde en face de moi se raidit subrepticement, puis se reprend, dissimulant presque parfaitement son trouble.

– Étienne. Ravie de te revoir, articule-t-elle difficilement.

Il ne prend pas la peine de lui répondre. Un silence glacial s'abat entre nous, et je ne souhaite qu'une chose : disparaître de cet endroit. Loin de ces deux personnes perfides et mal avisées. Car oui, cette femme semble mauvaise.

– Nous nous sommes déjà rencontrés, il me semble, juge-t-il utile de préciser en serrant la main d'Alan.

– Tout à fait, confirme celui-ci après s'être éclairci la voix, l'air embarrassé.

Le corps d'Étienne se raidit derrière moi. Ses doigts, toujours posés sur ma hanche, se crispent en m'attirant presque par réflexe contre lui.

– Effectivement ! réplique-t-il d'un air hautain, se rappelant sans aucun doute dans quelles circonstances ils se sont déjà croisés. Ma puce, j'ai besoin de te parler quelques instants. Si vous voulez bien nous excuser...

Alléluia ! Enfin cette situation, insupportable et dangereuse, se termine. Étienne attrape ma main pour m'entraîner loin d'eux, à quelques mètres à peine, entre d'autres toiles colorées suspendues à différentes hauteurs.

– Merci, je ne savais plus comment me débarrasser de...

Il se tourne vivement pour me faire face, encadre mon visage de ses mains et pose ses lèvres sur les miennes. Sauvagement. Avidement. Merveilleusement.

J'en oublie qui je suis, où nous nous trouvons, et... mon nom. J'enroule mes bras à sa nuque en acceptant son baiser, totalement offerte à sa langue autoritaire qui s'impose en moi. Nos corps se rapprochent et se fondent l'un à l'autre, comme aimantés. Je sens son envie naître entre nous, contre mon ventre, et me pétrifie, en proie à un incendie intérieur. Embrassement que je lui dois à cent pour cent.

Sa main contourne ma joue, passe le long de ma nuque avant de dévaler mon dos, de s'imposer entre ma plume et ma peau dans un effleurement trop léger, ou peut-être trop appuyé, je ne sais pas trancher. Il attrape le bijou pour tirer délicatement dessus, me forçant à pencher davantage la tête en arrière, lui offrant ainsi la possibilité de s'emparer encore davantage de mes lèvres.

Un gémissement s'échappe de ma gorge alors qu'il se presse contre moi, son membre pulsant entre nous.

Je crois que je vais mourir s'il ne me fait pas l'amour dans la seconde... Je suis restée clairement sur ma faim l'autre nuit. Le désir n'est pas effacé, bien au contraire. Il réclame l'assouvissement. Encore plus lorsque cet homme incroyablement sensuel m'assassine dans un baiser.

Il y met pourtant fin, picorant mes lèvres, le regard voilé de passion... Un si beau voile qui me rend accro...

– Voilà... murmure-t-il en passant un pouce sur mes lèvres encore entrouvertes. Ici, je considère que nous sommes fiancés. Toi et moi. Pas de place pour les ex. Autant qu'ils le comprennent...

Il peut bien dire ce qu'il veut, je ne comprends rien. J'ai débranché mes neurones, à un moment.

– D’accord... confirmé-je, toujours pendue à son cou. Mais je ne suis pas sûre d’avoir saisi tous les détails... Enfin, je pense qu’un doute subsiste...

Il rit contre ma joue avant d’y déposer un baiser, puis récupère mes lèvres pour m’embrasser à nouveau.

*C’est certain que je comprends mieux, à présent. Très très clair...*

Il me relâche enfin, sans manquer de me soutenir légèrement, une main posée sur mes reins.

Il fait bien parce que les talons, plus la robe relativement ajustée et ce baiser de bandit ont raison de moi... J’ai besoin de quelques instants pour reprendre pied dans la réalité.

– Tu as soif ?

J’accepte en souriant.

– M<sup>me</sup> Hanley devait m’apporter un verre d’ailleurs.

– Alors, allons la rejoindre.

Je hoche la tête et le laisse m’entraîner jusqu’au buffet.

---

13 Réplique culte du film *Autant en emporte le vent*.

14 Duo d’acteurs mythiques ayant interprété les rôles principaux du film *Autant en emporte le vent*.

## Étienne

Passer une soirée avec Elisabeth est un pur bonheur. Cette femme est drôle et étonnante. Et vraiment jolie.

J'ai eu cette chance, ou malchance, je ne suis pas certain d'avoir tranché encore, qu'elle se soit endormie dans l'avion du retour, puis durant le trajet jusqu'à la maison. Elle était tellement épuisée qu'elle n'a pas cherché à comprendre lorsque je l'ai raccompagnée jusqu'à sa chambre. Pas de baisers de bonne nuit, pas d'hésitation devant le pas de sa porte.

Oui, c'est une chance, je confirme. Parce que clairement, si doute il y avait eu, je n'aurais pas hésité bien longtemps. Notre petit jeu de couple nous a amenés à nous embrasser, à nous toucher toute la soirée. Beaucoup.

Et alors que je me prépare un café en observant l'aube poindre à travers la fenêtre de la cuisine, je ne peux m'empêcher de durcir au souvenir de la saveur de ses lèvres, du parfum de sa peau, des paillettes de ses yeux...

– Eh ! Déjà debout, joli cœur ? s'exclame mon frère en surgissant dans la cuisine, visiblement en pleine forme.

– Oui... grogné-je en buvant une gorgée de café. Sauf que je sens que Shelby n'est pas nette.

– Ah ? Quelle surprise ! Tu as prévenu Lizy ? Qu'est-ce qu'elle en dit ?

– Non, je n'ai pas prévenu Elisabeth, non ! réponds-je en sortant une barquette de myrtilles du frigo pour les disposer sur l'assiette de pancakes. Ce n'est qu'un job, un peu spécial, certes, mais rien d'autre. Inutile de s'embarquer dans des confidences.

Mon frère me dévisage en retenant son rire, qu'il laisse malgré tout fuser au bout de quelques secondes.

– Un job, hein ?

– Tout à fait ! confirmé-je en servant un verre de lait que je pose près de l'assiette.

– Donc, tu prépares régulièrement les petites myrtilles des pancakes de tes autres employés, comme ça... T'en as oublié une là, d'ailleurs... Une petite paille peut-être dans le verre de lait ? Ou une rose dans un vase pour égayer sa matinée ?

Cet enfoiré ricane comme un crétin...

*Cela dit...*

– Bon, OK, ce n'est pas exactement juste un job... Mais j'apprécieraient assez qu'on ne revienne pas sur le sujet. J'ai assez de mal comme ça à comprendre ce qui me prend, inutile d'en rajouter.

Et sincèrement, une morale à l'aube, merci, mais non merci.

– OK, on ne débat pas, consent-il, à ma plus grande surprise. J'ajoute juste une question, et j'en resterai là : as-tu forcément besoin de comprendre quoi que ce soit ?

J'ouvre la bouche pour lui répondre que oui, évidemment que j'ai besoin de comprendre ! Mais Agatha apparaît, affolée, sur le pas de la porte, un cabas accroché au bras.

– Tout va bien ? lui demandons-nous de concert.

– Salut les garçons. Non, ça ne va pas du tout ! déclare-t-elle en posant son sac sur le plan de travail. Cette nuit, j'ai remplacé les ampoules des luminaires de toute la maison par des ampoules défaillantes pour qu'Edgar les change ce matin, histoire de l'occuper. Malheureusement, je n'avais pas prévu qu'il se lèverait cette nuit pour se rendre aux toilettes. Comme le plafonnier du couloir ne fonctionnait pas, il s'est pris les pieds dans le tabouret que j'avais oublié de ranger après mon échange d'ampoules.

– Oh ! Il s’est blessé ? s’inquiète Antoine alors que je me retiens de rire.  
– Grand Dieu, non ! Mais il était très énervé, du coup, il a voulu changer l’ampoule, et en se rendant au garage, il s’est aperçu que celles du salon et de la cuisine ne fonctionnaient pas non plus. Donc, à quatre heures et demie du matin, il s’est mis à toutes les remettre en état de marche ! Résultat, je n’ai pas dormi, vu que toute la maison clignotait dans tous les sens, et maintenant, il projette de commencer ce chantier dans la volière.

Elle se penche et attrape un sac dans un placard.

– Et donc ? demandé-je, intrigué.  
– Et donc, je lui ai expliqué qu’avec mon problème de cataracte, je ne pouvais plus éplucher d’oignons et qu’il fallait qu’il m’aide.  
– Tu as un problème de cataracte ?  
– Bien entendu que non ! réplique-t-elle en levant les yeux au ciel. Dieu m’en garde ! Mais comme il n’écoute jamais ce que je lui raconte, il n’a pas osé douter de ma bonne foi. Ça lui apprendra, la prochaine fois, il écouterà. Bon, alors, cinq kilos ici, trois chez moi... Je vais aller en acheter dix autres kilos dès que le magasin du coin ouvrira. On congèlera tout, ce sera ça de gagné !

Elle repart d’où elle est venue, concentrée sur son plan machiavélique.

– Les femmes, je comprends qu’elles puissent t’effrayer ! ricane Antoine en se préparant un café.  
– Je ne vois pas de quoi tu parles ! Bon, je vais me laver. Bien entendu, si on te demande...  
– C’est Agatha qui prépare le petit déjeuner, j’ai bien compris.

Je n’ajoute rien, nous procédons de la sorte depuis le premier jour. Ou presque. Agatha ne travaille officiellement plus pour nous, je lui en demande le moins possible. Et justement, elle en fait déjà trop avec nos repas du soir... Je termine mon café, range ma tasse dans le lave-vaisselle et m’apprête à partir lorsqu’Antoine ne peut s’empêcher d’ajouter :

– Tu as oublié le petit post-it pour lui souhaiter bon appétit !

- Chut ! Tu m’agaces ! Au fait, j’ai rendez-vous à l’extérieur ce matin, ça m’arrangerait si tu conduisais Elisabeth à Bestcom.
- Un rendez-vous ? Quel rendez-vous de si bonne heure ?
- Le détective a les informations que j’attendais.

Son regard devient insondable. Comme le mien, sans doute, parce que, après hier soir, je ne suis plus certain de vouloir dévoiler d’éventuels secrets qui viendraient gâcher ma quiétude.

Antoine n’ajoute pas un mot et préfère hocher la tête pour me confirmer ce changement de programme.

**Lizy**

Josh bâille à s'en décrocher la mâchoire, avachi dans le fauteuil en face de mon bureau.

– Va te coucher, grogné-je, exaspérée.

– Nan ! Le meilleur moyen pour combattre un *jetlag* c'est de ne pas dormir avant qu'il ne soit l'heure. J'ai envie d'un câlin !

Je soupire en lâchant ma souris pour faire le tour de mon bureau.

– Je te l'accorde, mais c'est bien parce que c'est toi... Ça fait au moins le vingtième depuis ce matin !

– Comme si ça te dérangeait !

– Même pas !

Je l'enlace alors qu'il se laisse faire, définitivement à bout de forces, mon visage plongé au creux de son cou.

– C'est tellement bon de te revoir, ma belle !

Ses mains caressent mon dos affectueusement quelques instants avant que je recule pour retrouver ma place derrière mon ordinateur.

– Et ça va ! reprend-il en me scrutant une énième fois. Je pensais te retrouver en larmes, apeurée, planquée dans le placard de la réserve de fournitures, mais tu tiens le choc ! Raconte !

– Te raconter quoi, exactement ? soupiré-je exagérément, amusée.

– Pas de ça avec moi, miss ! grogne-t-il en se massant le front. Je suis fatigué je te rappelle, pas du tout prêt à essayer une frustration quelconque.

Je l’enveloppe d’un regard attendri. J’adore cet homme, surtout quand il bougonne. Et il a fait l’effort de venir ce matin alors que son avion a atterri tard hier soir et qu’il n’était pas censé se montrer au bureau avant demain, donc j’abdique.

– D’accord, d’accord. Pour me montrer honnête, je l’aime bien.

Il fronce les sourcils devant mon air rêveur, celui que j’adopte systématiquement depuis quelques jours dès qu’Étienne apparaît dans mes pensées.

– Je vois... Dis-moi, je ne voudrais pas jouer les trouble-fêtes, mais tu es informée que nous parlons de RoboCop, n’est-ce pas ?

– Que veux-tu dire ?

– Pas grand-chose, simplement, il existe une règle chez nos patrons, depuis deux ans, qui consiste à rejeter en bloc les relations sentimentales au travail. Et je le sais de source sûre, puisque c’est Doris qui me l’a confié. Et les raisons en sont plus que légitimes...

– Les raisons ? Quelles raisons ? m’enquiers-je, perplexe.

– Peu importe, lâche-t-il en se tortillant sur son fauteuil, mal à l’aise. Retiens simplement que cette règle existe, imposée par notre Adamantium<sup>15</sup>-boss en personne.

– Je sais, mais en réalité, il est différent de ce que l’on croit, je te jure, Josh !

– N’essaie pas de me persuader, Lizy, tu n’as pas besoin de mon autorisation pour t’autoriser à rêver ! Je te préviens simplement. Cela étant, je n’ai pas la science infuse et Doris non plus. Moi, ce que je veux savoir, c’est comment s’est passée ta soirée. Il est chaud le lapin ?

Mes joues s’embrasent immédiatement, à la simple évocation d’hier soir.

Bon sang, ses baisers étaient...

– Ouais, OK, soirée géniale, j’ai compris. Il a réparé son erreur ?

- Comment ça ?
- Vous avez copulé ?

Je lève les yeux au ciel en ravalant un rire.

– Non. Mais ce n'est pas grave. Parce que, comme tu le dis, pas de ça entre nous. Il reste le boss, et moi la comptable de seconde zone.

Je ne crois pas une minute à ce boniment. J'essaie, simplement, pour la bonne forme, de paraître pondérée et adulte.

– Mouais... à d'autres, Lizy ! se contente-t-il de répliquer, dubitatif. Comme si je ne te connaissais pas ! Tu as toujours été une fille qui s'enflamme. Tu ne crois même pas à ce que tu viens de dire.

Il suffit de ça pour que j'éclate d'un rire niais, mes joues rosissant de plus belle, mon esprit virevoltant avec des petits oiseaux dans un ciel rose pailleté en coton...

– Mouiiiiiii...

– Ah, ben voilà ! Je te retrouve, conclut-il en bâillant. Alors, tout va bien...

– Oui, enfin, presque. J'ai eu peur, quand même, à un moment donné. Alan exposait à cette expo. Et comme j'ai prétendu être enceinte, il n'a rien compris. J'ai eu peur qu'il crache le morceau, mais je pense que la petite menace que j'ai proférée l'a calmé.

– Alan ? Ton Alan ? C'est super glauque !

– Oui, mais j'ai géré ! J'ai agi en Elisabeth, pas en Lizy... Adulte, tu vois ?

Il hausse un sourcil.

– Non, je ne vois pas trop, mais bon, je crois que je préfère te faire confiance à ce moment de la journée.

– Tu peux ! Même lorsque cette femme nous a rejoints, il n'a pas bronché ! déclaré-je avec fierté. Pas un mot de travers ! Sage comme un agneau, le Noley !

– Une femme ?

– Oui, une blonde... Paloma, je crois... Une responsable d'entreprise...

Dynamo ?

– Dynacom ? me reprend-il en se redressant dans son fauteuil.

– Oui, c'est ça, Dynacom.

– Et ce ne serait pas plutôt Shelby ? Une grande tringle coincée du cul ?

– Oui ! m'écrié-je, ravie. C'est ça, un cintre de luxe sur pattes !

– Merde ! se renfrogne-t-il, soucieux.

– Quoi ? Tu la connais ?

– Un peu, oui... mais peu importe. Tu dis qu'ils n'ont pas discuté tous les deux ?

– Non, enfin, je suppose, de peinture, mais sinon, je crois sincèrement qu'Alan a compris où se trouvait son intérêt...

Mon ami de toujours s'évade dans ses pensées, les traits tendus, visiblement alerté par ce que je viens de lui annoncer.

– Josh ? Que se passe-t-il ? Je te dis que j'ai géré !

– Oui, oui... Tu sais, Lizy, je crois que tu devrais révéler ta véritable identité à Maréchal. Simplement pour assurer tes arrières. Si l'autre abruti n'a pas tenu sa langue, le financement risque de capoter, et tu risques de t'en prendre plein les dents...

Je m'enfonce dans mon siège alors que mon cœur s'affole, me replongeant dans ce malaise que je connais si bien. Celui que connaît par cœur Elisabeth McDowel.

– Lizy... reprend mon ami d'une voix douce, conscient du chemin de mes pensées. Ce n'est pas contre toi, ni pour te faire du mal que je te conseille de tout avouer. Au contraire, c'est pour te protéger. S'il l'apprend alors qu'un concurrent s'en sert pour descendre la société, ce sera vraiment mauvais.

– Tu sous-entends que je peux tout faire capoter ? Simplement, encore une fois, parce que j'ai eu le malheur de naître...

– Non, n'interprète pas mes propos ! J'évoque simplement la pire des possibilités. Le monde des affaires n'est pas plus adulte que celui du

collège, ma belle. C'est même bien plus sournois et violent. Pour de l'argent, certaines personnes seraient capables de beaucoup. Et Shelby en est le parfait exemple, crois-moi ! Les Maréchal se battent pour nous, autant jouer franc-jeu avec eux. Surtout que, d'après ce que tu me narres depuis ton emménagement chez eux, ils semblent humains, eux. Ce qui ne m'étonne pas. En tout cas, Ophélie et Antoine le sont. Tout comme leur père. Et tu ne te serais pas attachée à Étienne s'il avait été différent.

C'est exact. Une vague de culpabilité, mélangée à de l'angoisse, s'en prend violemment à moi. Oui, il a raison, je leur dois l'honnêteté, et sans doute qu'ils comprendraient et ne m'en tiendraient pas rigueur. Simplement, j'ai imaginé tant de fois certaines personnes bonnes alors qu'elles ne l'étaient pas que je doute. J'ai peut-être tendance à oublier mes expériences pour reproduire encore et encore les mêmes erreurs, j'ai quand même acquis, au fil des ans, une certaine habitude d'autodéfense qui se consolide peu à peu.

Ça me blesse parce que, pour une fois, un homme me regarde *moi*, et pas la fille du monstre. Il me voit vraiment telle que je suis, sans ombre malvenue pour me ternir.

– Je ne sais pas... Qui est cette Shelby, Josh ?

– Aucune importance. Le principal, c'est de protéger tes arrières, Lizy. De toute manière, dans l'éventualité où lui et toi, ça devenait sérieux, je crois que tu te trouveras dans l'obligation de lui révéler tout ça, non ? Fais-le avant que ce soit trop compliqué. Enfin, moi, je le ferais. Et tu sais que je ne minimise pas l'impact de cette révélation, je connais aussi bien que toi les multiples réactions que ça a toujours suscité. Mais tu n'as pas trop le choix, je crois. Protège-toi, ma belle...

Je reste dubitative. Un nuage, foncé et menaçant, est en train de s'enrouler autour de mon petit bonheur. Je voulais vivre quelque chose de normal. Un petit conte de fées, une vraie histoire, peut-être courte, mais intense et belle.

Cependant, il a raison. Ce n'est pas honnête ni malin de faire l'autruche. Ce passé, ces origines douteuses et tellement indésirables existent bel et bien. Quoi que je fasse, je ne pourrai jamais les effacer. À moins de partir en Alaska et de me fracasser le crâne pour devenir amnésique.

Pour autant, même dans ces conditions, avec la technologie avancée actuelle, quelqu'un serait bien capable de découvrir mes origines grâce à mon ADN, ou même de me faire retrouver la mémoire.

– Je vais... y réfléchir.

Et le plus tard sera le mieux. J'ai encore envie de profiter d'un petit moment léger.

– Le séminaire commence quand, déjà ? me demande-t-il en s'étirant, visiblement éreinté.

– Après-demain.

– Bon, alors c'est tout bon, tu as deux jours pour nettoyer tout risque. On en reparle ce soir, si tu veux. Tu dors à la maison ?

*Euh...*

Étienne et Antoine m'ont de nouveau demandé de rester chez eux, au moins jusqu'au retour de séminaire. Et, j'avoue que je n'ai plus vraiment envie de quitter cette maison.

– Juste pour une nuit, alors ? suggère-t-il en se levant difficilement. Une sorte de soirée pyjama... Pitié, je suis tellement nase que j'ai besoin d'une bonne âme pour commander une pizza et me la fourrer dans la bouche... Je crois que je vais m'accorder une petite sieste quand même, parce que sinon, ça ne va pas le faire !

– OK pour ce soir ! Et comme ça, pendant que je te nourrirai, tu m'expliqueras qui est cette Shelby !

– Certainement pas ! grogne-t-il en récupérant sa veste sur le dossier de son fauteuil. Cette femme ne mérite pas que l'on passe une soirée à évoquer son cas. Tu m'expliqueras plutôt les passages hot des deux faux fiancés sexy de chez Bestcom. Salma m'a chopé dans le couloir en arrivant, une

cagnotte tourne et je ne veux pas parier sur le mauvais cheval... J'ai besoin de détails avant d'établir mon pronostic !

– Un pari ? m'indigné-je, réellement choquée. Vous faites des paris sur nous ?

– Bien entendu !

– Et tu participes ?

– Évidemment ! J'ai toutes les chances de gagner, en plus.

Je ne prends même pas la peine de lui répondre, choquée.

– C'est déjà le cas ? s'inquiète-t-il devant mon silence. C'est allé si loin que ça ?

– Alors là, tu ne le sauras jamais ! Je ne te laisserai pas te servir de moi pour gagner du fric. Ou alors, on partage !

Un sourire machiavélique apparaît sur ses lèvres.

– Je pense que l'on pourrait s'arranger...

J'éclate de rire alors que la porte de mon bureau s'ouvre, interrompant notre tête-à-tête.

– Elisabeth, tu...

Étienne se fige, ses lunettes à la main, les yeux plantés sur Josh. Son visage détendu se ferme et porte de nouveau le masque de RoboCop.

– Monsieur Miller, se contente-t-il de dire en hochant la tête. Ravi de vous revoir parmi nous.

Ravi ? Ce n'est pas du tout ce dont il donne l'impression.

– Monsieur Maréchal, répond mon ami, son sérieux retrouvé instantanément. J'allais partir, justement. Je ne voudrais pas perturber Lizy durant ses heures de travail. On se dit à ce soir, ma belle ? ajoute-t-il à mon attention.

– Oui... bégayé-je presque, perturbée par l'atmosphère soudain glaciale qui vient d'envahir mon bureau.

Josh m'envoie un baiser de la main, puis contourne Étienne en le saluant à son tour avant de disparaître.

*Que vient-il de se passer, exactement ?*

Je reste perplexe, voire un peu décontenancée devant mon boss (à ce moment, il n'est certainement pas autre chose) qui replace ses lunettes d'un geste rapide et sec sur son nez.

– Ce soir ? Tu déménages ? s'enquit-il dans un ton froid et impersonnel.

Donc, nous revoilà dans les rapports boss-comptable, visiblement.

– Non, répliqué-je sans grande conviction, ne sachant plus quel ton adopter avec lui. Juste cette nuit, nous avons des choses à nous raconter.

– Donc, tu dors chez ton ex-mari ce soir, insiste-t-il froidement, son regard gris posé sur moi avec détermination.

– Oui. Mais je t'ai expliqué que...

– Oui, oui, très bien, cela ne me regarde pas. J'ai besoin que nous bouclions le planning pour le séminaire pour la seconde fois. Hanley vient de changer le programme. Dans mon bureau, dans cinq minutes.

Il n'attend pas que je réponde ni que je confirme, tourne les talons et repart d'où il est venu sans ajouter quoi que ce soit.

D'accord... Je pense qu'il va réellement falloir que j'aie cette discussion avec lui. Qu'il comprenne l'importance et la place exacte que tient Josh dans ma vie.

\*\*\*

– Donc, note bien, je n’ai pas réellement le temps de m’attarder sur ce planning, étant donné que nous partons une journée plus tôt et que cela m’occasionne d’autres remaniements d’organisation avec mes clients.

– Bien, mais Étienne, je...

– Alors, nous prenons finalement l’avion demain, pour la Nouvelle-Orléans. Le fils Hanley a eu une nouvelle lubie, il a réservé une croisière sur un bateau à aubes pour accueillir les réunions de présentation. Nous allons remonter le Mississippi pendant trois jours. Une excursion sur une ancienne plantation est également prévue. Comme si nous n’avions que ça à faire !

Il semble excédé, de mauvaise humeur et pas du tout ouvert à la discussion.

Pour ma part, je n’en crois pas mes oreilles. Une croisière sur le Mississippi ? Sur ce genre de bateau mythique ? Et visiter une plantation ?

J’entends déjà mon père me répéter ce fameux « taratata », hymne familial désormais... Enfin, « familial »... Étant donné que nous ne sommes plus que deux dans cette famille, c’est un peu facile à dire... bref...

– Donc, assure-toi d’avoir ta valise prête pour midi, avec ce qu’il faut à l’intérieur pour trois ou quatre jours, reprend RoboCop. S’il te manque de quoi t’habiller, préviens-moi dès à présent, je te donne du liquide et t’octroie ton après-midi pour pallier le problème.

– Oui, oui. Non, je te remercie, j’ai largement ce qu’il faut et Agatha s’est chargée des lessives et du repassage hier.

Lors de notre journée shopping, il a tellement insisté pour que je choisisse plein d’articles que j’ai presque de quoi me vêtir pour un mois. Il était étonné de ce que l’on pouvait trouver de tout à fait convenable dans ma friperie favorite. Il a d’ailleurs fini lui aussi par me dégoter plusieurs robes, alors que j’en avais largement assez. Celle que je porte aujourd’hui, une robe rose pâle courte style patineuse à col bateau, fait partie de celles qu’il a choisies.

– Alors ce sera parfait ! conclut-il en quittant son fauteuil pour se diriger vers la porte. Tu peux disposer.

D'ordinaire, je n'aurais pas insisté, le ton employé étant tellement froid et distant qu'il m'aurait clairement intimidée. Mais à présent, je le connais. Je sais qu'au fond de lui, derrière l'iceberg qui le protège, un homme incendiaire sommeille. Un homme avec un cœur fragile et une sensibilité qui me trouble.

Je devine que la présence de Josh dans mon bureau est la cause principale de ce retour à ce rôle de boss qu'il maîtrise à la perfection. Cependant, tout cela cache simplement une petite frustration. Je le suppose car je ressens la même. La dernière fois que nous nous sommes vus, nous étions fiancés, tactiles et nous ne nous sommes pas gênés pour nous embrasser plus que ne le nécessitait la situation. Moi aussi je brûlais de le retrouver. De ressentir sa présence à nouveau. Simplement de le voir, même deux minutes.

S'il en était de même pour lui, alors la présence de Josh a sans doute encore semé le doute dans son esprit. Surtout après que je lui ai annoncé que je passais la nuit chez lui...

– Attends ! demandé-je en repoussant la porte qu'il est en train d'ouvrir pour me virer de son bureau. Étienne, Josh n'est qu'un ami...

Il s'immobilise face à moi, son regard pénétrant le mien pour agacer mon désir avec tellement de facilité que ça en devient exaspérant.

Cet homme est vraiment trop beau. Son veston marine, sa chemise bleu ciel donnant encore plus de profondeur à son regard... Et ses avant-bras mis à nu par ses manches retroussées... Tout ce qui me fait vibrer, la définition absolue de ce que je désire se trouve là, à quelques centimètres de moi, et me fait perdre mes moyens. Ma gorge se noue, ma bouche s'assèche et mon corps frémit au regret de ne pouvoir se rapprocher encore davantage pour fusionner avec lui.

J'ai tellement aimé notre soirée d'hier... J'en ai d'ailleurs gardé la bague, incapable de m'en séparer ce matin.

Si je veux cet homme, alors que je ne devrais pas, je dois me forcer à aller vers lui. À régler les non-dits. Josh a raison.

– Comme je te l'ai déjà expliqué, ce n'est pas un détail qui m'intéresse, Elisabeth !

– Peut-être, mais en tout cas, moi j'ai besoin de te dévoiler la raison de notre amitié... Et beaucoup d'autres choses qui me paraissent importantes.

– Elisabeth, non ! s'exclame-t-il en attrapant mes épaules d'une poigne ferme, son regard toujours vissé au mien. Je n'ai pas besoin de m'immiscer dans ta vie...

Ses doigts remontent le long de mes clavicules, réveillant un frissonnement de satisfaction intense au creux de mon ventre. Ses lèvres s'entrouvrent et m'hypnotisent instantanément. Me faisant perdre la raison.

Sans attendre plus, presque tremblante, je me laisse aller à ce corps qui aimante le mien d'une manière étourdissante et me jette à son cou sans demander la permission. Ses bras m'entourent aussitôt pour me retenir contre lui. Nos lèvres se retrouvent avec délectation. Sa chaleur, sa puissance m'enveloppent pour me faire chavirer, son parfum mentholé s'emparant de mes sens, aussi sûrement que cette sensualité débordante qu'il dégage malgré lui.

Attrapant mes hanches, il nous fait pivoter pour me coller au mur puis remonte ses paumes le long de mes côtes, sans cesser de dévorer mes lèvres.

Je m'écarte doucement, haletante, pour retirer ses lunettes, nos regards rivés l'un à l'autre...

– Elisa ! souffle-t-il avant de plonger son visage au creux de mon cou, posant ses lèvres délicatement sur ma peau, la suçant avidement. C'est une très mauvaise idée...

Son murmure se perd alors que ses mains glissent vers mon dos, me rapprochant encore plus de son corps tendu. Je passe ma main libre sur sa nuque, enroulant mon autre bras à ses épaules pour me hisser vers lui pendant que nos lèvres se rejoignent...

– Très mauvaise, répète-t-il avant de me soulever avec facilité.

J'enroule mes jambes à son bassin tandis qu'il se déplace pour rejoindre son bureau et m'y déposer avec empressement. Il rompt notre baiser pour s'écarter un instant, son regard voguant le long de mon corps, alors que, les jambes écartées, ma robe relevée sur le haut de mes cuisses nues, j'en profite pour retrouver un semblant de souffle.

– Atrociement mauvaise, gronde-t-il en se laissant tomber à genoux entre mes jambes.

Je m'embrase immédiatement devant lui, simplement comme ça.

– Seigneur ! murmuré-je alors que mes paupières se ferment sous la pression du désir qui m'ensevelit.

Il écarte vivement ma culotte pour déposer ses lèvres sur mon intimité... Je laisse échapper un cri de surprise, aussitôt étouffé par un soupir d'extase...

Sa langue trouve mon point sensible entre mes chairs humides et hypersensibles, me coupant le souffle sans prévenir. Je frémis sous son assaut.

– Bon sang ! gémis-je.

Ses doigts s'ajoutent à cette délicieuse torture.

Je vacille sur ce bureau, incapable de rester assise. Je m'allonge sur ses dossiers, alors qu'il écarte davantage mes cuisses, affamé.

Tout s'évapore autour de moi. Une sueur brûlante se répand entre mes seins douloureusement gonflés. J'y porte mes mains, hors d'haleine, pour les presser, les soulager de ce désir qui rampe sous ma peau, électrise mes sens, tend mes muscles et affole mon cerveau.

– Étienne !

Je me perds dans le plaisir, mon souffle chaotique cherchant son chemin, ma robe emprisonnant ma poitrine, m'empêchant de me reprendre, délicieuse entrave au plaisir qui serpente en moi.

Sa bouche, ses doigts... ses lèvres, ses soupirs enragés contre l'intimité qu'il explore ont raison de moi.

Je me cambre, extatique, au bord du gouffre qu'il vient de creuser autour de moi et plonge avec délice, frémissante, dans l'orgasme qui me percute douloureusement.

– Étienne !

Je fonds contre sa langue, sur son bureau, entre ses doigts, perdue dans un univers incroyablement savoureux et dépravé... en nage, éreintée...

Il se redresse, caresse mon tatouage, replace ma jupe et se penche sur moi pour m'embrasser avidement, avec une férocité décadente.

– Une abominable idée... murmure-t-il en posant son front sur mon buste, ses mains caressant la naissance de mes seins, juste au-dessus du tissu.

– Ta notion d'abominable me convient, soufflé-je, amusée, dénuée de toute énergie.

– Il faut croire qu'à moi aussi, répond-il en déposant un baiser entre mes seins avant de se relever en replaçant sa cravate. Allez, maintenant, j'ai du boulot.

Un petit sourire sensuel étirant ses lèvres, il attrape mes mains pour m'aider à me relever, puis dépose un nouveau baiser sur ma bouche.

– Maintenant, tu peux aller dormir où tu veux cette nuit... Ce n'était pas une question de jalousie... mais d'addiction... Allez, au boulot, mademoiselle Miller...

Sans voix, je le laisse me soulever puis plonger son visage dans mon cou pour me chatouiller du bout des lèvres. Je glousse en me tortillant entre ses bras jusqu'à rejoindre fébrilement la moquette du bout des pieds...

Il va falloir que je fasse extrêmement attention à cet homme : s'il continue comme ça, je risque de développer une grosse dépendance à lui... Et surtout, je ne saurais toujours pas dire ce que nous sommes. Des fiancés par intérim ? Un couple naissant ? Un boss lubrique et sa secrétaire dépravée ? Un peu de tout, sans doute. Pas certaine que lui-même en sache plus. Tout ça, c'est un peu désorganisé ! Mais c'est encore mieux, je crois...

Je récupère ses lunettes, que j'avais abandonnées sur le bureau, et les replace sur son nez. Trop sexy, le patron ! Je passe une dernière fois ma main dans ses cheveux défaits, m'amusant à le rendre encore plus débauché en plaçant ses mèches de manière insolente, simplement parce que, comme ça, il dégage une aura sexuelle incroyable et que ça m'excite. Je serais prête à m'allonger une nouvelle fois devant lui, en totale fusion, simplement à cause de la sensualité qu'il dégage.

Mais même s'il ne semble pas totalement fermé à l'idée, le boss en lui reprend le contrôle et replace son masque sur ses traits.

Il dépose un baiser sur mon nez, ouvre la porte de son bureau, retrouve son apparence impeccable en redressant le dos. Je me glisse hors de la pièce sous le regard scrutateur de la secrétaire (Bénédicte, l'amie de Doris et la cousine par alliance de Salma), puis traverse le couloir pour rejoindre mon bureau en tentant de ne pas remarquer les visages amusés, ou perplexes de mes collègues se relevant à mon passage.

Josh avait raison, un pari est réellement en cours...

Foutue boîte de commères !

---

[15](#) Métal indestructible, principal composant de *Wolverine*, Marvel.

## Étienne

– Je dors dans la chambre d'Antoine, déclaré-je en installant la valise d'Elisabeth sur un portant.

Elisabeth me lance un regard à mi-chemin entre l'épuisement et la frustration.

J'avoue, je suis resté distant depuis notre départ de Savannah. Pour plusieurs raisons.

La première, c'est que chambouler tout mon emploi du temps pour les petits caprices d'un fils à maman m'exaspère. J'ai dû repousser plusieurs rendez-vous importants, puis les décaler encore suite à ses changements de programme intempestifs.

Ensuite, l'idée de me retrouver face à Shelby me dérange beaucoup. Je sens que je ne vais pas pouvoir résister à l'envie de lui cracher au visage, alors que ce serait la dernière chose à faire en ce moment.

Pour finir, j'ai merdé. Proprement. Qu'est-ce qu'il m'a pris de sauter sur Elisabeth comme ça, dans mon bureau ? Ce n'est absolument pas mon genre. Elle m'a rendu fou et me fait perdre de vue mes objectifs. Réagir comme un gosse à la présence de son ami dans son bureau ? Ridicule. Lui sauter dessus comme un affamé dans le mien... Top, voire super top, mais totalement hors de propos.

Ce n'est vraiment pas judicieux de faire n'importe quoi. Niveau timing, c'est zéro. Et je ne suis pas ici en voyage d'agrément, même si cette

chambre au style typique appelle à l'évasion, même si ce bateau à aubes nous dépayse dès que l'on pose un pied sur le pont, et même si ses yeux qui me scrutent parlent directement à ma libido et à mon cœur. Ce n'est pas le moment.

Je me demande où s'est planqué le moi professionnel. Habituellement, je compartimente très bien les différents aspects de mon existence. Si le plan n'avait pas été chamboulé, Jennyfer se trouverait en face de moi à l'heure actuelle et je partagerais même son lit, parce que j'aurais confiance en ma retenue, d'autant plus que l'*escort* ne m'a jamais attiré (c'est d'ailleurs pour cette raison que je fais souvent appel à elle. Aucun risque). Mais le plan d'origine n'est plus et j'ai perdu pied à un moment donné. J'ai envie, autant que je refuse, de franchir les quelques mètres qui nous séparent pour l'allonger sur la courtepoinette rouge sang qui recouvre ce lit gigantesque, pour me perdre en elle jusqu'à l'aube, au détriment du séminaire, des Hanley et de toute cette plaisanterie ridicule.

Malheureusement, c'est loin d'être aussi simple.

– Nous sommes attendus au pub pour la présentation du séjour, continué-je d'une voix mal assurée en roulant mes manches sur mes avant-bras. Ensuite, selon le planning, Antoine et moi sommes les premiers à présenter notre demande de financement face au comité Hanley. Tu te sens prête ?

Elle me jette un coup d'œil torve avant de soupirer en se laissant tomber sur le lit.

– Bien entendu... les « fiancés », déclare-t-elle amèrement. Un simple jeu de rôle... Nous venons à peine d'arriver. J'ai besoin de passer sous un jet d'eau fraîche et de me changer pour me préparer à bien jouer la comédie...

Forcément, rien n'est clair pour elle, autant que pour moi... Nous n'avons même pas pris le temps d'éclaircir les choses. Tout va trop vite depuis quelques jours.

– Elisabeth, ce n'est pas...

– Stop ! m’interrompt-elle en levant une main vers moi. La situation est la suivante : je n’ai presque pas dormi la nuit dernière, Josh est un moulin à paroles. Je suis épuisée et le voyage n’a rien arrangé. Il faut que tu saches que lorsque je suis dans cet état, je vois tout noir et grogne sans arrêt. En temps ordinaire, je te demanderais des comptes, des explications, et sans doute, j’userais de sarcasmes en public pour te rendre la vie impossible. Mais pas cet après-midi. Cet après-midi, je peux, éventuellement, me borner à jouer mon rôle, à sourire comme une cruche et à me satisfaire d’une situation simple. Je propose que nous en restions là pour le moment. D’accord ?

Question purement rhétorique, le ton employé ne laisse pas réellement la place à un quelconque choix. Cela dit, ça me convient parfaitement.

– Parfait. Je te laisse foncer sous la douche. Pour ma part, je vais me prendre la mienne dans la chambre de mon frère, puis nous irons tâter le terrain avec Antoine. Je suis impatient de découvrir nos « concurrents ».

– Parfait ! Bonne douche !

– Merci...

Elle se laisse tomber sur le matelas accueillant en soupirant lourdement... Je l’abandonne à regret.

\*\*\*

Le pub du *Mississippi Princess*, décoré de bois brun et de tentures en velours rouge et or, dégage cette atmosphère si typique de la légendaire Louisiane. C’est une sorte de portail vers un passé envoûtant, sur fond de *New Orleans Jazz*, joué par un petit groupe dans un coin reculé de la pièce. Un dépaysement total et presque bluffant. Après un tour rapide du navire et la réunion succincte d’accueil du groupe Hanley, plutôt satisfaisante, je remercie le barman lorsqu’il pose une pinte de bière devant mon nez.

– Je pense que c’est dans la poche, dit Antoine qui se rengorge en saisissant son verre. La concurrence est loin de m’angoisser.

– Idem... À l’exception de Dynacom.

– À l’exception de Dynacom, admet-il, pensif. Il est bientôt l’heure... je vais aller chercher le dossier de présentation dans la chambre. Au fait, quand tu dis que tu comptes squatter ma chambre et mon lit, tu prévois de le faire pendant la totalité de la croisière, ou tu bluffes ?

Je souris en reposant mon verre sur le comptoir en bois vernis.

– Si je te l’avoue, alors il n’y aura plus de suspens...

– Super ! Mais tu sais, le suspens, je le préfère quand il s’agit de femmes, tu vois ? Viendra-t-elle ? Ne viendra-t-elle pas ? Ça c’est excitant... S’il s’agit de mon frère, ça l’est vachement moins quand même...

– Tu n’as vraiment pas une vie facile, mon vieux !

Il lève les yeux au ciel en glissant de son tabouret jusqu’au sol.

– T’es vraiment chiant, en réalité, grogne-t-il en replaçant sa chemise. Lizy est cool. Canon. Gentille. Qu’est-ce qu’il te faut de plus ?

– Qu’elle ne bosse plus pour nous ? Que nous soyons sortis de cette croisière stupide ? Que tout soit clair ?

– Ouais, OK. T’as raison, reste con, ça te va bien au teint ! lâche-t-il en posant sa main sur mon épaule. Et ensuite, tu pleureras parce qu’elle se barrera, car elle en aura plein le cul d’attendre que Nono le petit robot lui plante une bonne fois pour toutes sa clé à molette dans...

– Antoine ! le stoppé-je sèchement. On arrête là ! Et oublie aussi tes métaphores stupides avec la robotique. Merci.

– Mouais.

Il n’ajoute rien et disparaît, frustré, sans doute, par le fait que ma présence lui impose une croisière quasi monacale, chose à laquelle il n’est pas vraiment coutumier.

Je termine ma bière en laissant la voix de la chanteuse m’ensorceler avec les paroles d’un « Summertime »<sup>16</sup> intemporel...

Une ombre passe derrière moi, puis s'installe à la place que vient de quitter mon frère.

– Tiens, tiens, tiens... Étienne Maréchal seul en train de noyer son pathétisme au fond d'un verre, persifle cette voix que j'exècre et qui a adopté un ton faussement courtois.

– Tiens... une femme dénuée de talent qui tente de s'accrocher aux déchets de ses confrères... lui réponds-je sur le même ton. Tu as perdu ton futur mari ? Il était absent au vernissage, je ne l'ai pas vu depuis le départ du navire non plus...

Je tourne la tête vers Shelby, simplement pour le plaisir de la voir perdre son petit sourire de peste. Son petit ego a toujours eu du mal à supporter certaines vérités. C'est d'ailleurs le centre du problème. Sa fierté beaucoup trop affirmée pour ses faibles compétences.

– Il était souffrant, déclare-t-elle sèchement pour clore le sujet.

– Ce qui doit certainement t'arranger dans tes plans, n'est-ce pas ? Ta cible, c'est bien le fils Hanley, c'est ça ?

– Tu affabules, Étienne. Et je n'ai pas besoin de tes phrases assassines, rétorque-t-elle en rejetant ses cheveux derrière son épaule d'un geste qui manque franchement de naturel.

Je me demande ce que j'ai pu trouver à cette femme. OK, sa plastique retient l'attention. Mais pour une, peut-être deux nuits. Rien de plus. Il n'y a pas un centimètre d'authentique chez elle. Entre la chirurgie réparatrice et les apparences – tellement loin de sa réalité – qu'elle s'acharne à vouloir maintenir, je suis certain qu'elle ne sait plus qui elle est elle-même. C'est triste, finalement.

– Je me permets de rappeler à ta mémoire que celle qui a ouvert les hostilités, c'est toi... personne d'autre. Tu te bats toute seule, d'ailleurs.

– Moi ? reprend-elle d'un ton choqué. Mais j'essaie simplement de survivre face à des monstres comme ta société. Tu es né avec une cuillère en argent dans la bouche et une belle agence de communication au fond du berceau. Tout est simple pour toi. Tellement facile ! grince-t-elle, rageuse.

– Facile ? soufflé-je, estomaqué. Tu n’as pas bien analysé la situation, je pense. Je me suis privé de pas mal de choses pour apprendre ce boulot et pouvoir être digne de succéder à mon père. Rien n’a été « facile », comme tu le prétends. Surtout après tes agissements plus que limites.

Elle repousse ma plaidoirie d’un battement de cils. Forcément, cette femme n’a jamais compris ce que le mot « travail » voulait dire. Elle me reprochait de passer trop de temps à Bestcom tout en accueillant son salaire mirobolant en suggérant une augmentation tous les mois. L’argent facile, c’est elle qui a la bêtise d’y croire. Pour ma part, je suis pertinemment conscient que la vie s’avère un peu plus complexe que ça. On n’a rien sans rien.

– Tu aurais dû abandonner ce financement, après ce que tu m’as fait.

– Après ce que je t’ai fait ? Mais je n’ai justement rien fait, Shelby ! Tu es l’instigatrice de tout dans notre histoire.

– Comme je te l’ai dit, j’essayais de m’en sortir... Tu ne l’as même pas compris.

Remarque, si elle arrive à s’en persuader elle-même, ça fait déjà une personne qui y croit !

– Oh que si... Dès que j’ai ouvert les yeux, et je te l’accorde, c’est arrivé un peu tard, j’ai bien assimilé tes buts et tes attentes. Ce qui m’attriste, vois-tu, c’est que tu n’en as tiré aucune leçon. Ça aurait été un moindre mal. Mais non. Après la tromperie, tu as continué les coups bas... Ce qui prouve définitivement ce que tu vaux réellement. Sans ton petit ensemble de créateur hors de prix et tes faux seins, tu ne vaux rien. Pas même le prix de ta manucure. Tu aurais pu comprendre que pour gagner sa vie, il faut bosser. Que les apparences ne fonctionnent qu’un temps. Mais non. Tu as voulu jouer. Alors, jouons, ma grande. J’espère que tu as prévu des mouchoirs pour rembourrer ton soutien-gorge, tu leur trouveras une autre fonction dans quelques jours.

– Quelle vulgarité ! s’exclame-t-elle en manquant s’étouffer.

– Pas plus choquante que celle qui te caractérise, ma chère. Bonne soirée.

Je ne me fais pas prier pour quitter le bar en lui abandonnant ma bière, afin de me diriger vers la salle de conférence réservée par la compagnie Hanley pour les différentes réunions prévues durant cette croisière. Sur mon chemin, la matriarche du groupe m'interpelle, tout sourire.

– Étienne, mon cher ! Je vous cherche depuis que nous avons embarqué, dit-elle sur le ton du reproche, faussement agacée. Je crois me souvenir que nous avions prévu de nous entretenir d'un sujet qui vous tenait à cœur, avant votre soutenance, c'est bien cela ?

– Bonjour madame Hanley. Oui, c'est exact. J'attendais que vous preniez un peu vos repères sur le navire avant d'oser venir vous importuner.

– Oh ! Qu'il est charmant. Cette petite Cathy a bien de la chance ! Venez avec moi, je vous prie. J'ai repéré un coin un peu plus calme sur le pont inférieur.

– Je vous suis...

J'envoie un SMS à Antoine pour le prévenir que je pars en réunion officieuse et de ne pas me chercher avant l'heure, puis emboîte le pas à cette charmante dame dont mon père ne sait faire que des éloges. On verra s'il a raison.

## Lizy

Je me suis endormie. Tellement profondément que même une douche glacée n'a pas suffi à me réveiller entièrement. Lorsque je traverse le pont, assez fière de ma robe charleston rose poudré, je ne peux m'empêcher de me pencher sur la rambarde du bateau pour admirer la roue à aubes à l'arrière, les rives du fleuve, les arbres scintillants sous l'astre solaire épuisé, lui aussi, se couchant à l'horizon.

L'air frais revigorant m'aide à retrouver mes esprits. J'imagine déjà quelques piques bien senties à envoyer à mon « fiancé » lors du repas, ou une association de malfaiteurs avec Antoine pour le rendre chèvre. Peut-être lui demander de trouver des fraises, de changer de place au cours du repas... ou mieux... piquer dans son assiette... ou encore, l'embrasser tout le temps... même quand il parle...

*Oui, ça c'est top. Autant joindre l'utile à l'agréable.*

– Cathy, ma chère ! Je désespérais de vous croiser ! s'enthousiasme derrière moi une voix que je reconnais immédiatement.

– Madame Hanley ! la salué-je avec un sourire sincère. Comment allez-vous ? Alors, avez-vous succombé à la tentation d'acheter toutes les toiles que vous aviez repérées ?

Après mon altercation avec Alan, lors de la réception à la galerie, nous avons dîné dans un restaurant aux abords de l'exposition et elle a passé presque tout le repas à hésiter concernant l'achat de plusieurs œuvres (pour mon plus grand plaisir, aucunes d'entre elles n'appartenaient à mon ex).

Étienne et moi sommes partis avant elle, je n'ai pas pu connaître ses choix définitifs.

– Oui ! Mais je me suis montrée raisonnable. Seulement trois ! répond-elle en riant de bon cœur. Mon mari a failli faire une syncope : nous n'avons plus de murs disponibles pour les installer... Je pense me tourner vers la sculpture, dorénavant. Notre jardin est immense. Il faudrait que vous veniez nous rendre visite un jour, j'ai quelques œuvres incroyablement rares et originales qui pourraient vous plaire. Cela me fait penser que je dois toujours inviter M. et M<sup>me</sup> Maréchal... Nous pourrions peut-être vous convier à un brunch cet été, qu'en pensez-vous ?

Je hoche la tête en reportant mon regard sur les rives du fleuve et une demeure de style colonial apparaissant au milieu d'une forêt dense, devant nos yeux.

– Mais voyez, Cathy... Tout l'art que je pourrai acquérir ne remplacera jamais la beauté de la nature, reprend-elle, pensive, les yeux tournés vers la bâtisse qui retient mon attention. Le monde est comme ça. Nous perdons souvent du temps à nous fier aux apparences, alors que la vraie essence de l'existence, est là... sous nos yeux. L'être humain salit tout. Il intoxique et pollue. Tellement que parfois nous oublions l'essentiel.

Je l'observe alors qu'elle part dans ses pensées, ses mains ridées mais encore belles accrochées à la rampe devant nous.

J'aime beaucoup cette femme. Sa dignité. Sa gentillesse.

Elle tourne enfin son regard vers moi, semblant reprendre pied avec la réalité.

– Enfin, je divague, encore une fois. Comme je vous l'ai dit, il me semble, je suis très sensible à l'art. L'harmonie, le visuel me trouble. C'est une chose que j'ai parfois du mal à réguler. Bon, ajoute-t-elle en changeant de sujet, je crois qu'il va falloir que je me décide à rejoindre le comité de direction. C'est votre futur époux qui expose son dossier, je le connais par cœur, mais je tiens à être présente pour les nombreuses questions qu'ils ne

manqueront pas de poser. Mon Dieu, ce nouveau comité est une catastrophe. Mon fils m'effraie, parfois ! Je vous revois plus tard ?

– Oui, bien entendu. Je ne peux pas m'échapper, de toute manière.

– N'essayez même pas ! ajoute-t-elle en se dirigeant vers la porte la plus proche. Au fait, j'adore cette robe, et les plumes de votre chignon... Vous êtes parfaite !

Je lui souris en mimant une révérence avant qu'elle ne disparaisse, me laissant seule, et beaucoup plus sereine qu'à notre arrivée sur ce bateau. Comment ne pas l'être ? J'ai l'impression d'être plongée dans un film d'avant-guerre de Sécession. Après tout, les eaux du Mississippi ne sont-elles pas chargées d'histoire ? C'est plus fort que moi, cette partie de notre pays m'a toujours attirée. Le Texas ne porte pas les mêmes stigmates, ni n'a le même charme que les États du Sud-Est. Enfin, ce n'est que mon humble avis.

Armée de mon téléphone, j'entreprends d'immortaliser le paysage, puis moi devant, regrettant de ne pouvoir me prendre en pieds, parce que ma robe est vraiment trop belle, puis envoie le tout par rafales à mon père et à Josh.

L'un me répond immédiatement à grand renfort de cœurs et de commentaires adorables, tandis que l'autre se fend d'un « super » ridicule.

– Oh, mais on en fait de belles rencontres sur cette passerelle, m'interrompt une voix féminine derrière moi. Cathy, c'est bien ça ?

Je me retourne vivement pour reconnaître la fameuse blonde, Shelby, toujours aussi peu avenante malgré le fait qu'elle se force à me sourire de toutes ses dents.

– Oui, c'est exact. Shelby ?

– Oui, aussi... me répond-elle d'un ton dédaigneux. Il faut m'excuser si je ne retiens pas les noms des call-girls qu'Étienne se borne à présenter lors des réunions officielles en s'arrangeant pour que je le croise en charmante compagnie. Sans doute qu'il pense que ça suffit à titiller ma jalousie. Il ne se rend pas compte à quel point il en devient pathétique. Enfin, j'imagine

bien que vous, vous n'y voyez que du positif. Un voyage tous frais payés, c'est toujours ça de gagné, n'est-ce pas ?

Je ne m'étais pas trompée au sujet de cette arrogante. Son regard perçant ne quitte pas le mien. Elle tente visiblement de me déstabiliser, mais dommage pour elle, je suis tout à fait informée des plans *escort* de mon boss. Cela dit, je ne fais pas partie de son cheptel habituel. Enfin, je crois...

– Je pense que vous vous méprenez. Nous sommes fiancés, j'attends son enfant. Et je vous arrête tout de suite, ce qu'il a pu faire par le passé ne regarde que lui.

D'autant plus qu'il m'a affirmé qu'il ne s'était jamais rien passé avec ces femmes.

– Oh, je vois ! Un mariage en approche, alors, je suppose, répond-elle d'un ton beaucoup trop guilleret pour être naturel, tout en lissant sa robe le long de son corps parfait. J'imagine que Paul et Saly sont aux anges de devenir grands-parents ?

– Oui, ils sont ravis, effectivement, réponds-je, mal à l'aise, réfléchissant déjà à une manière polie de lui fausser compagnie.

Son regard perd sa lueur mielleuse et devient perçant et malsain.

– Malheureusement pour vous, la mère d'Étienne se nomme Barbara. Pas Saly. Et vous pouvez me croire : j'ai vécu avec Étienne pendant des années à Savannah. Nous étions fiancés. Vous avez mal révisé vos bases, ma chère. Étienne me déçoit. Plus ça va, plus il devient radin concernant ses accompagnatrices. Peut-être devrais-je céder à ses avances, après tout. La plaisanterie a sans doute assez duré. Il me tarde, d'ailleurs, de revoir Agatha et Edgar.

Je reste sans voix, figée face à cette femme, sans aucune arme à lui opposer. Tout se mélange dans mon cerveau. La jalousie, clairement, parce qu'elle s'avère définitivement magnifique, comparée à moi. Même avec la plus belle robe du monde, jamais je ne parviendrai à la cheville de cette pimbêche. Nous n'avons rien à voir. Mais aussi la colère, parce que je ne

m'étais pas préparée à ça. Et je peux déceler dans son sourire de victoire qu'elle ne ment pas. Je devine la supériorité qu'elle ressent grâce à cette place qu'elle a occupée auprès d'Étienne et dans sa famille.

Je comprends mieux les regards embarrassés de Josh lorsque j'ai évoqué cette intrigante. Et la voix monocorde d'Étienne lors de l'exposition au moment où il est venu m'extirper de ses griffes. Je pensais qu'il le faisait pour Alan, mais en réalité, tout était sans doute destiné à son attention à elle.

Et son baiser fiévreux, juste sous ses yeux. Sans doute pour la défier. Pour la faire sortir de ses gonds. Pour se venger, peut-être ?

Mes rêves s'écroulent peu à peu. J'ai l'impression de les voir, presque palpables, s'écouler le long du plancher en bois de la coursive pour aller s'écraser sur les eaux calmes du Mississippi.

J'ai envie de m'enfuir. De suivre ces bribes d'espoir et de magie jusqu'au fond de ce fleuve pour ne plus souffrir. Le nuage noir qui plane constamment non loin de moi se rapproche, menaçant, prêt à m'engloutir. Mais ce serait trop facile. Je me garde bien de réagir, caressant discrètement la plume gravée sur ma bague, imaginant qu'elle me procure la force de rester au-dessus de tout ça. Je me contrains à ne laisser rien paraître de mes émotions sur mon visage, tout en relevant le menton avec fierté.

– Je ne pense pas que votre place y soit, malheureusement. Étrangement, Agatha savait que je vous croiserais et pourtant, elle ne m'a pas demandé de vous saluer de sa part. Elle ne vous a mentionnée à aucun moment depuis que j'ai emménagé, d'ailleurs. Un oubli, peut-être ?

D'un geste grandiloquent, elle récupère ses lunettes de soleil posées sur son crâne pour les replacer devant ses yeux, visiblement insensible à mon attaque.

– Je ne pense pas que mes rapports avec la bonne de la maison soient vos affaires, ma chère Cathy. Je dois vous laisser. Bonne soirée.

*Touchée. Un partout, la balle au centre...*

Elle tourne rapidement les talons pour disparaître à l'intérieur.

Une main virile se pose sur mon épaule, me faisant littéralement sursauter, puis des lèvres s'approchent de mon oreille.

– Très jolie robe, Elisabeth. Je savais qu'elle serait sensationnelle, sur toi. Et... je crois que je préfère les plumes aux fleurs... Nous allons passer à table, prête ?

J'observe cet homme et tous les secrets qu'il me cache. Irai-je de désillusions en désillusions avec lui également ? Le temps que je passe en sa compagnie est parfait, je ne peux pas le nier, mais rien n'est vraiment lisse, finalement. Plusieurs ombres commencent à s'inviter dans les bons moments qui se multiplient entre nous. Je ne peux oublier que je ne joue que le rôle d'*escort*. Même si j'ose imaginer que nous sommes plus que ça, dans les grandes lignes, la seule chose de certaine, c'est que je ne suis pas cette Cathy montée de toutes pièces, que ma bague de fiançailles est fausse et que dans quelques jours, je recevrai une somme substantielle pour service rendu à la société. Tout le reste n'est que fantaisie et supposition. Et le réaliser n'est pas agréable. Loin de là.

Son regard devient insistant, tout comme ses mains, tellement envoûtantes, qui s'aventurent sur mes épaules. Mes bras. Je me noierais bien dans cet échange muet. J'oublierais bien tout pour me pendre à son cou et profiter de notre statut fictif de futurs mariés pour lui dérober un baiser, des caresses et toute son attention. Sa tendresse. Sa sexytude incroyable. Devant ce paysage incroyable et romantique. Mais ce serait encore une illusion. Inutile et douloureuse.

Je ravale tous mes ressentiments et retrouve mon sourire difficilement.

Mon job. Je dois me concentrer sur mon job.

C'est bien ce qu'il fait, lui, non ? Un baiser pour affaiblir l'ennemi, de belles manières pour donner le change, mais des chambres séparées et une

ex à reconquérir.

*Lizy, à quel moment vas-tu comprendre que tu ne peux pas croire à tout ce qui brille ?*

– On y va, princesse ?

Il attrape ma main et m'emporte pour un nouvel acte de la pièce.

\*\*\*

Je crois que je n'ai même pas prononcé dix mots de toute la soirée. Nous nous trouvions à une table à laquelle je ne connaissais personne et j'avoue n'avoir fait aucun effort pour découvrir les concurrents de Bestcom.

J'ai accepté la main d'Étienne sur la mienne, ses attentions galantes et ses regards inquiets auxquels j'ai répondu par un sourire le plus poli possible. C'est sans doute une erreur, mais, paradoxalement, alors que mes troubles et les émotions qui s'acharnent en moi proviennent de lui seul, c'est aussi le seul auquel j'ai envie de m'accrocher alors que je m'enfonce dans l'obscurité qui envahit mon esprit.

Je le déteste. Je la hais. Et plus que tout, je me dégoûte et me révolte moi-même.

*Elisabeth McDowel, ou l'art et la manière de plonger dans les mauvais plans à chaque fois.*

Antoine me sort de ma torpeur alors que les convives des Hanley quittent peu à peu les tables qui nous étaient réservées.

– Un petit billard au pub ?

– Non, merci, Antoine, refusé-je en lui souriant sincèrement, parce que lui, je le sais, n'a jamais fait semblant. Je suis fatiguée. Mais ne vous

dérangez pas pour moi, je connais le chemin.

Je les salue d'un signe de tête puis les quitte pour rejoindre ma cabine. Étienne me rattrape alors que j'y pénètre en pensant que j'ai échappé à l'interrogatoire que je redoutais.

– Elisabeth ! me hèle-t-il avant que je ferme la porte. Que se passe-t-il ? Tu as un problème ?

– Étienne, soupire-je en me faisant violence pour ne pas m'enfermer comme une gamine dans ma chambre. Tu n'as pas à t'inquiéter et je n'ai pas non plus à répondre à des questions d'ordre intime. Cette soirée s'est bien passée, tout le monde a semblé nous adorer. Fin de ma mission pour ce jour. Bonne nuit.

Je tente de m'enfermer, mais il bloque la porte d'une main, en posant son avant-bras juste devant mes yeux. Mon point faible. Sa main large et puissante...

– Malheureusement pour toi, je ne suis pas d'accord, souffle-t-il d'une voix sourde. J'en ai marre des montagnes russes. Nous nous trouvons clairement face à un problème que je ne comprends pas. Nous allons le résoudre, tout de suite.

Il pousse le battant et envahit ma chambre sans s'embarrasser de manières puis nous enferme avant de croiser les bras.

– Je t'écoute.

Je prends le temps de l'observer, sous la lumière tamisée de la pièce, impressionnant avec sa carrure d'homme déterminé, et tellement attirant dans son chino marine et sa chemise bleu ciel, mettant en valeur la clarté de ses yeux, qui me perturbe malgré les quelques mètres qui nous séparent. Son parfum, qui a imprégné ma peau lors de notre proximité durant toute cette soirée, se rappelle à moi, ancrant l'ascendant qu'il a déjà sur moi sans que je puisse m'y opposer.

Il penche la tête pour me faire comprendre avec douceur que je n'ai pas le choix. Très bien.

– Shelby !

Je lâche ce prénom abruptement en m'asseyant sur le lit pour retirer mes chaussures, trouvant ce prétexte pour ne pas soutenir son regard.

– Quoi, Shelby ? Elle t'a approchée ? s'inquiète-t-il d'une voix tout à coup plus douce.

– Oui, elle m'a approchée, rétorqué-je en laissant mon agacement prendre le pas sur ma fatigue. Et nous avons même discuté, figure-toi.

– De quoi ?

Son regard s'assombrit considérablement, mais je ne compte pas me taire. Il a voulu cette conversation, il va l'avoir.

– De quoi devrait-elle m'entretenir, d'après toi ? Du fait qu'elle m'ait demandé de saluer Agatha ? Ou de celui qu'elle envisageait de renouer avec toi, suite à ton insistance ? Ou peut-être, plutôt, de son opinion concernant le fait que tu aies engagé une énième *escort* pour la rendre jalouse ?

– Jalouse ? reprend-il, amusé. Bonjour à Agatha ? Cette femme est devenue complètement folle !

– Elle n'est pas ton ex, peut-être ?

Il pince les lèvres d'un air embarrassé au moment où je réalise que je ne suis que son *escort*. Que je n'ai aucune légitimité pour l'acculer avec mes questions.

– Tu n'as pas à me répondre, le rassuré-je d'un ton sec en me levant du lit pour me rendre dans la salle de bains. Je n'ai pas besoin de connaître tes buts intimes, après tout je suis simplement payée pour jouer un rôle. Le reste n'a que peu d'importance.

Le simple fait de prononcer ces mots me brise le cœur. J'accélère pour aller trouver refuge dans la salle d'eau, mais il attrape mon bras au passage pour me stopper.

– Bien sûr que si, tu as le droit de savoir. Les hésitations et les faux pas nous concernant sont une chose. Une chose qui me plaît, malgré certaines déconvenues. Et Shelby n'a pas le droit d'interférer dans tout ça. Elle n'a aucun droit, zéro légitimité et je ne la laisserai pas s'immiscer entre toi et moi, d'accord ?

Son regard soudainement ténébreux m'ôte toute envie de répliquer. Et je n'évoque même pas ses mots, surtout ceux concernant lui et moi. En confirmant l'existence, pour lui aussi, de ces sentiments qui s'épanouissent entre nous, il met fin automatiquement à toutes mes craintes et répare mon cœur comme jamais.

Je n'arrive pas à garder ma réserve, à ne pas lui accorder ma confiance. J'ai tellement envie d'y croire. Il est différent. Avec lui, justement, je ne suis pas différente, de mon côté. Je n'ai pas peur d'être moi-même et ne redoute même pas le monde qui m'angoisse tant en temps normal.

Je hoche la tête sans me détourner de ses yeux.

– Très bien, déclare-t-il, satisfait. Viens.

Il nous dirige vers le lit sur lequel il s'installe en m'attirant dans ses bras. En quelques secondes, nous nous retrouvons enlacés, lui adossé aux oreillers et moi perdue entre ses bras, mon visage lové contre son torse.

– J'ai effectivement fréquenté Shelby pendant pas mal de temps, reprend-il en caressant mon bras, sa grande main n'ayant aucun problème pour recouvrir ma peau et y diffuser une chaleur bienveillante se répercutant dans tout mon corps. Je l'ai rencontrée pendant mes études, mais nous n'étions pas très liés. Une petite aventure, si tu veux. Je voyais même d'autres femmes pendant cette période, et elle aussi avait des amants, je crois. Lorsque j'ai intégré la société de mes parents, elle est devenue beaucoup plus... collante. J'ai beaucoup travaillé pour apprendre tout ce que mon père voulait me transmettre. Son projet, à terme, avec ma mère, était d'ouvrir une agence dans son pays d'origine et de terminer leur carrière, et sans doute leur vie, là-bas. C'est le pays de mon père, après tout. De son côté, Shelby avait du mal à trouver un job, elle semblait amoureuse,

et nous avions la même formation, ça me suffisait pour considérer qu'elle était parfaite. De fil en aiguille, elle a emménagé chez moi, puis dans la société. J'avais créé un poste sur mesure pour elle dans le relationnel avec la clientèle. Mon père trouvait ça ridicule, mais il faut croire qu'elle savait y faire. Elle a obtenu son bureau, son poste, son salaire mirobolant, et surtout, un accès sans restriction à nos fichiers. La totalité des fichiers.

– Oh !

– Comme tu dis. Je me suis montré très négligent à ce niveau. Surtout qu'au fil du temps, plus mon père s'écartait de la société pour créer celle en France, et moins elle s'investissait dans Bestcom. Elle passait des heures au téléphone avec des clients pour évoquer tout autre chose. Elle arrivait tard et partait tôt. Comme j'avais ma fierté, et que sa présence dans l'agence résultait uniquement de mon initiative, je lui demandais régulièrement d'en faire plus, mais dans le dos de mon père, pour ne pas perdre la face et surtout, lui bouger les fesses, parce que son oisiveté m'insupportait de plus en plus. Je pense que c'est à cette période qu'elle a décidé de poser ses pions sur l'échiquier. Lorsque mon père nous a légué la société, je n'ai pas attendu plus de deux mois avant de lui poser un ultimatum. Elle n'a rien voulu entendre, je n'ai pas insisté, je l'ai virée.

Je réalise que je me suis montrée trop crédule face à elle. Que son envie de nuire était très évidente et que je n'ai pas réfléchi. Parce que si j'avais pris le temps de mieux analyser les faits, je crois que j'aurais agi bien différemment. Boudier comme une gamine était stupide. Je suis tombée dans son piège comme une bleue... Malgré l'expérience que j'ai des on-dit et des fausses rumeurs.

– Bien fait ! lâché-je malgré moi, ce qui provoque chez lui un rire charmant alors qu'il détache d'une main la tresse qui retient mes cheveux.

– Oui, je suis d'accord, elle l'a mérité. Cependant, elle ne l'entendait pas de cette manière. Elle a emporté des clients avec elle, se servant de tous les moyens possibles et imaginables pour arriver à ses fins. Et c'est particulièrement amusant qu'elle te parle d'*escort* en sachant qu'elle a écarté les cuisses plus d'une fois pour récupérer certains contrats. Et je le sais de source sûre : j'ai un client fidèle qui a profité de ses largesses sans pour autant se résoudre à signer chez Dynacom. Il ne considérait pas, je le

cite, qu'une pute puisse être compétente en communication. Chacun sa place selon lui.

– Salope ! Je suis choquée, vraiment ! Tu ne pouvais pas l'attaquer ?

Cette perfidie me donne la nausée. Finalement, je réalise que lui et moi ne sommes peut-être pas si différents l'un de l'autre. Dans deux domaines bien distincts, nous avons combattu l'injustice qui tentait de nous faire chuter.

– Pas vraiment, elle maîtrise les lois malgré tout. Elle s'est simplement inspirée et a embarqué avec elle l'un de nos graphistes qui connaissait nos lignes directrices parfaitement. Les anciens contrats de mon père ne mentionnaient pas de clause de non-concurrence, malheureusement. Bref, peu importe comment elle s'y est prise, le résultat c'est que ses manigances ont mis à mal la stabilité de l'entreprise et que cela fait deux ans que je fais tout ce que je peux pour redresser les comptes. J'ai dû retrouver de nouveaux marchés, récupérer les anciens et surtout maintenir l'ambiance positive au sein de la société. Et lorsque je pensais enfin m'en être sorti, que nous pourrions enfin souffler, le fils Hanley est sorti comme un diable de sa boîte avec son idée révolutionnaire de repenser leurs plans de partenariat. Sa mère a toujours marché avec Bestcom. La compagnie Hanley a grandi avec nous. Ça n'aurait pas dû poser de problème. Mais elle avait déjà tissé quelques liens avec eux avant...

Je relève les yeux pour admirer son visage une énième fois. Sa barbe de fin de journée. Ses yeux marqués par la fatigue d'une longue course qui arrive à sa fin. Je comprends son besoin de remporter ce trophée que nous sommes venus chercher. Il ne s'agit presque pas d'argent, je serais prête à en mettre ma main à couper. Il s'agit d'honneur. De fierté. De combativité. Je connais tellement ce sentiment. Et je m'en veux de n'avoir rien compris.

Mes yeux glissent le long de son nez droit, de ses lèvres attirantes et habiles. Hypnotiques. En plus de détenir un physique parfaitement dévastateur, mon boss force le respect avec sa détermination sans faille. Lorsque l'on ne prend pas garde, on pourrait se laisser aller à croire qu'il se résume à un être froid et détestable, alors qu'il est tout le contraire. Trop

sensible, sans doute, il a dégusté par le passé, s'est interdit de refaire la même erreur et a fermé tous les accès possibles à son cœur. Verrouillé dans sa carapace, il s'est consacré à sa mission : remettre à flot ce qu'il a cru perdre. Pour lui, les siens, et tous ceux qui lui faisaient confiance.

Je passe un index sur ses lèvres alors que nos yeux se croisent. Son gris contre mon bleu, un univers contre un autre, si différents et pourtant presque semblables.

Il comprendrait. Je sais que mon passé ne serait pas un problème pour lui. L'expression dans ses pupilles me le confirme. Cependant, ce que lui pourrait accepter pourrait s'avérer désastreux pour ses affaires. Il faut qu'il soit informé de ce qu'il risque.

Mon cœur se met à battre de plus belle alors que j'envisage de tout lui dévoiler. De me montrer réellement telle que je suis, dans mon plus simple appareil : Elisabeth McDowel. La bête à abattre de Robin Valley, une petite ville près de Waco, Texas.

– Bref, reprend-il en me coupant dans mon élan de sincérité, cette femme, je ne veux plus la voir ni en entendre parler. Elle est néfaste et toxique. Mais elle revient à la charge sans cesse. Je crois qu'elle n'a pas digéré le fait que je la vire. Je suis désolé si elle s'en est prise à toi. Je pensais qu'elle s'acharnerait sur Antoine et moi mais pas plus. Et je pensais être là pour te protéger dans tous les cas.

– Me protéger ? Mais pourquoi ?

– Parce que je n'ai pas envie que tu subisses ça. Tu mérites mieux que ces querelles de poissonniers ridicules.

Mon cœur tressaille en entendant ses derniers mots. Si peu de personnes se sont souciées de ma protection que j'en perds mon aplomb. Dans l'ordre, dans ma petite vie, à partir du moment où tout a déraillé, je n'ai eu que trois personnes qui ont prononcé ces mots : mon père, Ronda et Josh. Aujourd'hui, ils ne sont plus que deux.

Et maintenant lui. Il n' imagine pas à quel point cela me touche.

Sa main remonte le long de mon dos en esquissant de petits cercles légers, de simples frôlements qui suffisent à me délasser totalement. Je me sens bien, toute aigreur envolée, en sécurité dans ses bras.

C'est la première fois que je discerne autant de chaleur dans le regard d'un homme. De la prévenance, mais pas uniquement. Josh me protège, lui aussi. Mais lui, il est comme un frère. Et il n'a pas cette façon de me dévorer du regard qui me liquéfie instantanément comme Étienne. Il ne me caresse pas l'épaule d'une main curieuse et affamée. Il ne se laisserait jamais glisser pour se placer au niveau de mes lèvres afin de murmurer d'une voix suave :

– Je suis désolé d'avoir merdé. Laisse-moi te faire oublier...

Mon cœur s'emballa...

Oublier ? Mais de quoi parle-t-il ? Je n'ai plus mémoire de rien d'autre que de lui, moi, cette chambre hors de l'univers et mon corps qui le réclame si puissamment que notre conversation sérieuse appartient déjà au passé. Nos lèvres s'effleurent et nos yeux se noient ensemble. Sur ce lit rouge brasier, ses pouces caressent mes joues, puis l'un d'entre eux passe sur mes lèvres avec douceur. Ses mains, tellement puissantes et sexy, passent et repassent sur ma peau, s'appropriant mes frémissements, les faisant courir à leur guise le long de mon cou, sur mes épaules, contre ma colonne...

Je ferme les yeux pour sentir ses lèvres se poser contre les miennes. Sa langue forcer le passage en conquérante. Son corps envelopper le mien. Je me sens minuscule et en même temps au centre de son attention. Respectée. Importante. Aimée, peut-être ? Lorsqu'il se redresse pour m'allonger sous lui, je ne veux plus jamais m'extraire de l'emprise que cet homme possède sur moi. Je veux y croire. Penser qu'à cet instant, nous construisons une nouvelle éternité. La nôtre. Une que je n'osais même plus espérer, trop penchée sur ce passé qui m'entrave depuis toujours.

Sans cesser de m'embrasser, de plus en plus avidement, il continue son voyage sur mon corps. Au gré des flots sur lesquels nous voguons, il

entreprend une croisière lente et électrique, remontant une main perdue sur mes cuisses, relevant ma robe pour mieux explorer ce qu'elle cache.

Ses mains effleurent mon tatouage alors que son regard s'empare du mien, trahissant son désir, tissant un nouveau lien, plus fort et plus réel que je n'ai jamais connu.

Emportée dans la passion, laissant enfin libre cours à mes instincts, je déboutonne fébrilement sa chemise pour accéder à son torse musclé et satiné. Son abdomen tendu...

Ses doigts s'enroulent à mon sous-vêtement. Les miens s'attaquent à son pantalon. Son caleçon. Le calme tranquille du fleuve disparaît. Une nouvelle tempête gronde entre nous, pleine de fougue, frénétique. Nos gestes s'accélèrent, s'emballent sous le cyclone dévastateur qui s'annonce.

Comme si chaque seconde était la dernière, je le déleste de tout ce tissu qui l'encombre avec ardeur tandis qu'empressé, il défait la fermeture de ma robe pour la passer par-dessus ma tête.

Nos bouches se retrouvent immédiatement. Fiévreuses. Avides. Électrisées par le frottement de nos nudités respectives. J'aime la douceur de sa peau. La fermeté de son corps. Son parfum. Ses mains qui naviguent sur moi comme en terrain conquis. Partout à la fois. Ma peau l'appelle et le supplie de me revendiquer. Tout. Tout de suite. J'attrape son membre large à pleine main, découvrant pour la première fois sa peau soyeuse et enivrante.

Ses doigts trouvent mon pubis sans mal, s'y invitent et trouvent immédiatement leur but. Mon corps s'enflamme sous ses gestes impudiques et autoritaires. Mon âme s'embrace sous la folie de nos gestes. Je remue contre lui en resserrant ma poigne autour de son sexe pour en demander plus, lui provoquant un petit rire suave au milieu de notre baiser.

– Elisa, murmure-t-il en quittant mes lèvres pour dévorer mon lobe. J'ai besoin de te prendre tellement fort que tu en perdras définitivement la raison...

Je gémiss en me cambrant sous ses doigts, écarte les cuisses avec indécence pour l'encourager à tenir sa promesse le plus vite possible.

Il se laisse glisser plus bas pour atteindre ma poitrine, s'en empare et s'applique à me faire vibrer sous le jeu sans pitié de sa langue sur ma peau. Ses doigts effleurent l'orée de mon vagin avec autant de fougue que les baisers qu'ils me prodiguent. Sa main libre longe ma jambe pour la relever et l'enrouler à son bassin, m'ouvrant encore davantage à ses attentions.

Je caresse ses biceps, ses épaules, le haut de sa nuque alors qu'il enroule sa langue à mon téton une nouvelle fois avant de le mordiller, ses doigts s'enfonçant en moi dans un rythme incroyable.

Ma peau frémit, et mon esprit s'embrume. Sa langue dévale mon ventre, puis remonte. Dans le brouillard de l'extase qui s'installe en moi, je ressens sa peau, son parfum, chaque geste, sans pour autant pouvoir les identifier. Ma poigne se resserre durement sur son sexe dressé. Je le branle jusqu'à ce qu'il gémiss, que son corps ondule sous l'extase et que son regard se voile du même désir que celui qui m'envahit.

– Prends-moi, soufflé-je en relevant ma cuisse au maximum.

Sa paume libre longe l'intérieur de ma jambe tandis qu'il se baisse pour lécher les fleurs de mon tatouage, encore en encore, ses doigts fouillant mon intimité sans me laisser aucune chance de survie.

Je vais mourir !

Un frémissement d'extase traverse mon corps, annonçant que tout en moi atteint le paroxysme de la volupté, que ma fin arrive et que je perds totalement le contrôle.

Il se redresse subitement, m'abandonnant à ce plaisir prêt à exploser, provoquant un gémissement de colère au fond de ma gorge.

– Touche-toi en m'attendant, ordonne-t-il en attrapant ma main pour la poser sur mon clitoris. Je veux te voir...

Sa voix... Mon Dieu, sa voix. Celle du patron. Celle de l'homme irrésistible. Celle du mec irrésistible auquel on ne peut pas dire non. Celle du sexe enflammé et licencieux... Celle qui me fait vibrer. Je glisse mes doigts entre mes chairs pour m'occuper de moi, sous ses yeux assombris par le désir.

Je le sens s'éloigner pour récupérer son pantalon puis revenir vers moi, affairé à ouvrir l'étui magique.

– Plus vite, Elisa, m'impose-t-il en attrapant son pénis bandé pour le caresser en adoptant mon propre rythme. Rends-moi jaloux de ton plaisir...

Un gémissement me fait suffoquer alors que je m'exécute, enflammée par ce regard qui m'espionne, et surtout ses doigts dévalant son membre massif et prometteur recouvert de la protection qu'il vient d'enfiler. J'active mes doigts en me cambrant sous le plaisir qui s'installe, ondulant pour tenir encore, plus longtemps, les yeux rivés sur ses propres gestes.

– Trop beau... Surtout, ne t'arrête pas... continue... supplie-t-il d'une voix sensuelle et éraillée.

Il se penche sur moi en caressant mes jambes, les guidant autour de lui pour les enrouler à ses hanches. Une main posée sur le matelas, il se penche sur mes lèvres en prenant son temps, tandis que son gland chatouille les muscles sensibles de mon entrée.

Nos regards se nouent à nouveau l'un à l'autre. Ses lèvres retrouvent les miennes. Et sans attendre, il glisse le long de mon vagin, large et imposant, en conquérant.

Nos langues luttent, font la course. Nos gémissements d'extase se mêlent. Étienne ressort, m'abandonne presque, puis revient d'un coup de bassin affirmé. Sa main libre agrippe l'une de mes fesses pour me tenir contre lui. Je resserre l'étau de mes cuisses autour de ses hanches. Il reprend son assaut. Fortement. Brutalement. Rapidement. Puis plus vite encore. Son membre coulisse sans me ménager. Il prend possession, revendique, et me

rend folle. Je soulève mon bassin, il s'emporte, crispe ses doigts dans la chair tendre de mon cul, avant de redoubler de férocité dans ses attaques.

Je m'accroche aux barreaux du lit pour venir à la rencontre de ses assauts, cherche l'air en entrouvrant mes lèvres, mais il y plonge sa langue une nouvelle fois pour m'accaparer de toutes les manières possibles.

Je capitule et relâche tout ce qui me maintenait en équilibre entre la réalité et la folie. Plus rien n'a de sens sauf lui et le plaisir dans lequel je me noie. Son souffle erratique brûle la peau de ma joue, son regard carbonise le mien. Sa peau, son visage, son corps et ce pénis qui me transperce... tout se mélange et me propulse au cœur d'un orgasme incroyable.

Alors que je me tends sous lui, incapable de maîtriser quoi que ce soit, son souffle se perd dans le silence, un soupir rauque et lourd s'échappe de ses lèvres et il part, lui aussi. Il vient me rejoindre là où il m'a envoyée.

Je l'attire entre mes bras, un besoin irraisonné de partager ce moment avec lui me brûlant le ventre.

Il se laisse faire, hors d'haleine, et nous nous enroulons l'un à l'autre avec délectation.

Alors que le temps semble s'être arrêté entre nous, que nos cœurs luttent pour retrouver un rythme décent, je réalise que cet homme a réellement touché mon âme. Tout en lui me plaît beaucoup trop. Jamais je n'ai connu pareils moments. De partage, de plaisir ou de sexe. Chaque fois, c'est mieux que jamais. Chaque fois, il surpasse tout sans même le faire consciemment.

Je ne peux pas risquer de lui faire du mal.

Ce maudit passé... Ce que je suis... Il l'acceptera, j'en suis certaine. Mais en faisant cela, il sabrera tous ses efforts. Je ne suis pas une Shelby. Je ne veux pas qu'il prenne ce risque. Et c'est déjà le cas. En me présentant comme sa fiancée, il est presque déjà trop tard.

Il embrasse la peau de mon cou, puis tente de s'écarter de moi pour se retirer, mais j'affirme plus durement la prise de mes jambes et de mes bras autour de lui pour le retenir prisonnier, encore un peu, juste pour moi.

– Ça veut dire que tu m'autorises à dormir avec toi, chère fiancée ?

J'examine son visage radieux et épuisé. Ses mèches folles qui lui confèrent cette indécence qui lui va si bien. Le gris de ses yeux si lumineux, trahissant son bien-être.

Mon cœur se resserre. Si seulement tout pouvait être simple, pour une fois...

– Ça veut dire que je t'autorise à partager mon lit. Dormir, je ne sais pas encore ! murmuré-je en me forçant à lui sourire, une boule d'amertume coincée au fond de la gorge.

Il sourit en nous faisant rouler pour me placer au-dessus de lui.

– Très bien. Alors, ne dormons pas tout de suite.

Non, ne dormons pas. Je ne veux pas que la nuit s'arrête. Jamais.

## Étienne

Lizy sort de la salle de bains lorsque j'ouvre un œil. Enchevêtré entre les draps, je prends mon temps pour observer son corps, qu'elle a pudiquement recouvert d'une nuisette légère en coton fleuri. La simplicité la rend sexy... ses hanches sous le tissu se dessinent à peine et ses cuisses... Mon Dieu, ses cuisses... Et ce visage, encadré par ses mèches emmêlées dévalant jusqu'à ses épaules, effleurant la naissance de sa poitrine...

Des images en vrac de cette nuit réapparaissent en moi, tout comme cette tension sexuelle qui frémit dans mes muscles, attendant le moindre prétexte pour me rendre dingue... Je me sens fauve et elle proie. J'ai envie de la lécher de bas en haut, de palper ses seins, de m'insérer profondément en elle et de la faire chavirer, panteler, gémir...

*Stop, Étienne !*

Je replonge le nez dans l'oreiller sous peine de lui sauter dessus sans sommation.

Je m'attends à la sentir s'allonger contre moi, mais rien ne se passe. Lorsque je relève les yeux, elle n'a pas bougé, toujours immobile dans l'encadrement de la porte.

- Elisa ? l'appelé-je en me relevant sur un coude pour examiner son regard assombri. Tout va bien ?
- Je... je ne sais pas.
- Comment ça ? Viens...

M'apparaissant tout à coup fragile, elle me donne envie de l'enlacer pour la protéger de tout le reste de l'univers. Je lui tends la main et après une hésitation, elle consent à venir s'allonger et se blottir contre moi.

J'enfouis mon visage dans le parfum fleuri de ses cheveux en soupirant d'aise.

– Il est encore tôt, murmure-t-elle en se lovant dans mes bras, pensive. Nous pouvons dormir encore un peu.

Je resserre mes bras autour d'elle en fermant les yeux.

Oui... Dormir. Quelques heures au moins, pour tenir le choc pour la journée qui s'annonce.

\*\*\*

Et pour dormir, j'ai dormi. Comme rarement. Comme si elle avait veillé sur mon sommeil. Comme si sa simple présence me réconciliait avec beaucoup de choses. Comme si j'étais heureux, tout simplement. Ou peut-être pas si simplement que ça, finalement.

Elle a tout bousculé, a pris sa place alors que je ne le désirais pas, et à présent, elle me semble indispensable. En si peu de temps. C'est presque fou. Je ne la connais presque pas, et c'est aussi ce qui m'attire. Nous voir semblables et envisager des heures, des jours, à la découvrir. À ne faire que ça. Parce que chaque nouvelle découverte la concernant me trouble de mille façons.

Comme mon premier réveil officiel à ses côtés, par exemple.

À tâtons, le nez plongé dans l'oreiller, je cherche la femme qui a écourté mon sommeil de manière drastique et envers qui je serai éternellement

reconnaissant de l'avoir fait.

Mais le reste du lit est vide. Froid.

Avec difficulté, je redresse la tête pour inspecter la chambre, mes yeux dérivant immédiatement vers la salle de bains, comme plus tôt durant la nuit. Mais cette fois, la porte ouverte sur la pénombre de la pièce m'indique qu'elle ne s'est pas cachée ici.

Ni ailleurs. Je me trouve seul dans cette chambre.

Un coup à la porte me fait sursauter vivement.

– Eh, les amoureux, pourrait-on avoir le plaisir de vous entrevoir pendant cette croisière ? plaisante Antoine, goguenard, à travers le battant.

Je prends mon temps pour enfiler un caleçon avant de lui ouvrir, encore à moitié endormi. Il envahit la pièce, telle une tornade, frais, dispo, souriant.

– Eh, désolé de vous importuner pendant le marathon du sexe, mais nous n'attendons plus que vous pour cette excursion. Hanley fils n'apprécie que moyennement la blague.

– Ah ! me contenté-je de répondre en me passant une main sur le visage, pour m'aider à émerger. C'est Elisabeth qui t'envoie ?

Elle a sans doute jugé hilarant de me faire réveiller par mon cher frère au summum de sa forme, la connaissant.

– Euh, non, je te rappelle que tu as passé la nuit avec elle, pas moi !

Il semble réellement déstabilisé par ma question. Je le connais par cœur et je décèle facilement lorsqu'il est sérieux ou non.

– Tu ne l'as pas vue ?

– Non. Et je suis levé depuis plusieurs heures. Il est déjà midi.

Pourquoi ai-je un mauvais pressentiment ? Je fais volte-face pour observer la chambre. Sa valise n'a pas bougé, toujours ouverte et remplie

sur le portant. Ce qui me rassure. Mais dans la salle de bains, ses produits ont disparu.

– Je crois que ceci est pour toi, frerot.

Antoine me rejoint, un post-it siglé au nom du navire à la main. Je dois relire les mots qui y sont inscrits plusieurs fois avant de les comprendre.

*Ne m'en veux pas.  
Je te souhaite toute la réussite que tu mérites.  
Peut-être que si nous avions eu plus de temps, j'aurais signé je t'aime...  
Mais il vaut mieux ne pas en arriver à ce point.  
Tout mon amour enveloppé de fleurs et de plumes.  
Elisabeth.*

– Qu'est-ce que ça signifie ?

– Je pense que ça signifie qu'elle est partie, suggère Antoine en récupérant la note pour la relire.

– À la nage ?

Je n'y crois pas. Ce n'est pas cohérent. Absolument pas cohérent du tout.

– Nous sommes amarrés depuis l'aube, me contre-t-il en me rendant le post-it.

– Elle n'a rien pris avec elle... C'est une blague, forcément.

Je le supplie du regard pour qu'il me confirme qu'il s'est lié avec elle pour me faire une farce. Certes de mauvais goût, mais je préférerais encore cette solution.

Malheureusement, il ne se déride pas et se laisse tomber sur le lit en se grattant le crâne.

– Elle t'a parlé ?

– Oui ! Bien entendu qu'elle m'a parlé ! Nous n'avons pas fait que baiser non plus ! m'emporté-je malgré moi.

– Ah ! Donc, vous avez baisé... On avance, commente-t-il d'un air amusé.

Ce qui a le don de me faire sortir de mes gonds.

– Mais y a vraiment que ça qui compte pour toi ? Elle est partie, je te signale...

– À ta place, je me poserais des questions sérieuses sur mes compétences sous la couette si tu veux mon avis ! ricane-t-il en s'allongeant contre les oreillers d'un air détendu. Tu veux des cours ?

– Non, mais tu le fais exprès ? Et d'ailleurs, nous n'avons pas baisé ! C'était beaucoup plus profond que ça ! grommelé-je en commençant les cent pas à travers la pièce pour éviter de le frapper, lui et sa petite tronche insupportable.

– AH ! Un nouvel indice ! s'exclame-t-il, presque joyeux.

J'interromps mon activité passionnante – arpenter la chambre – pour le menacer du regard.

– Je te conseille de changer de ton, Antoine, sinon tu passes par-dessus bord. Elisabeth est partie alors que tout allait bien ! Je n'ai pas du tout envie de me marrer, figure-toi.

Il reprend aussitôt son sérieux en se redressant sur le lit, concentré.

– Parfait, alors. Je tenais à savoir le fond de ta pensée, or, si je t'avais demandé de but en blanc où vous en étiez, je crois que tu te serais emmêlé dans les explications, les tergiversations compliquées et j'en passe. Là, au moins, je sais. C'est clair.

– Je ne fais jamais ce genre de choses ! répliqué-je, exaspéré. Quand tu auras fini de jouer au fin psychologue, tu me préviendras !

Je récupère mon téléphone pour appeler Elisabeth. Parce que, contrairement à ce qu'il pense, je sais ce que je veux. Peut-être, éventuellement, qu'il y a quelques jours... ou quelques heures, j'aurais

effectivement douté. Mais plus maintenant. Quelques heures... ou peut-être depuis que je viens de lire ce mot, en fait.

– Bon, OK, peut-être que je viens de réaliser qu'elle me plaît et que je ne veux pas ne plus la voir du tout. Mais ce n'est pas le problème !

Il glousse malgré lui alors que je tombe sur le répondeur de son téléphone.

Je raccroche en pestant pendant que mon frère échafaude des théories concernant son départ.

– Elle t'a expliqué son passé ? Son nom, tout ça ? Si c'est le cas, ne cherche pas trop loin, tu as dû réagir comme le demeuré de boss insensible que tu sais très bien être et elle s'est barrée tout simplement parce que tu lui as fichu la frousse ! Pauvre petite !

– Mais pour qui tu me prends ? vociféré-je en repassant mon appel. Je ne suis pas un monstre sans cœur non plus, c'est même loin d'être le cas ! Mais pourquoi elle ne répond pas, bordel ? grogné-je en balançant mon téléphone sur le lit. Et de toute manière, nous n'avons pas évoqué le sujet. Au contraire, je l'ai rassurée à propos de Shelby. Et elle semblait apaisée ! Très, très, très apaisée, même...

Je m'interromps en repensant à son visage radieux, éblouissant sous l'orgasme... La sensation de ses jambes autour de mes hanches, crispées et brûlantes...

– Stop ! Je peux t'entendre penser, là ! grogne-t-il en récupérant un oreiller pour y enfouir son visage. Épargne-moi au moins ça ! Mon frère qui baise, c'est déjà un choc en soi, alors les yeux qui brillent niaisement et la gaule sous le caleçon, c'est trop pour mon petit cœur.

Cette fois, il me saoule.

– Bon, franchement, Antoine, tu dégages maintenant ou je ne réponds plus de rien ! Ton humour de gamin n'est pas du tout à l'ordre du jour.

C'est le principal problème de mon frère. Rien n'est grave pour lui. Enfin, si, mais il ne le montre que rarement. Contrairement à moi qui prends sans doute tout trop au sérieux.

– Ouais, OK, c'est bon, détends-toi. Déjà, elle ne s'est pas volatilisée non plus. La théorie du kidnapping extraterrestre ne tient pas la route, rassure-toi. Pas d'ovni signalé dans les parages cette nuit.

– De plus en plus hilarant... Fais attention, tu frôles le vol plané dans le Mississippi, là !

– Ce que je veux dire, c'est qu'elle a pris le large, d'accord, mais que nous allons la retrouver. Le vrai problème serait, à mon sens, la raison de son départ, mais même ça, c'est assez évident. Surtout si tu lui as expliqué qui était Shelby. Pour moi, il n'y a que deux solutions, si on considère ce qu'elle croit nous cacher. Soit elle a pris peur parce que Shelby l'a trop impressionnée, et elle pense que jamais elle ne pourra être à la hauteur de cette cruche avec toi. Mais connaissant Lizy, je pencherais plutôt pour la seconde option. Elle pense que ce qu'elle est peut nous desservir. Elle le dit elle-même sur le mot... « Il vaut mieux que ça s'arrête », ou un truc comme ça.

– C'est stupide !

– Oui, et non. Elle a dû souffrir tellement de tout ça qu'elle veut nous épargner. Chez Lizy, c'est souvent le cœur qui parle.

– Possible.

– Ça me fait mal pour elle, affirme-t-il en reprenant enfin son sérieux. Je crois que nous n'imaginons pas ce qu'elle a dû ressentir pendant sa jeunesse. Et sans doute encore. Peut-être que l'embarquer dans cette affaire de faux couple était une erreur, finalement. Nous aurions dû arrêter la plaisanterie bien avant.

– Les remords ne servent à rien, Antoine, soupiré-je en me plantant un instant devant la fenêtre pour admirer. Et je pense, très honnêtement, que cela aurait été jouer le même jeu que les autres de la mettre de côté simplement à cause de ça. Le réel problème n'est pas son passé. C'est ce qu'il a fait d'elle.

Je pars un instant dans mes pensées afin de peser les paroles que je viens de prononcer. Suis-je trop dur ? Ai-je eu raison de placer cette

responsabilité sur ses épaules en toute connaissance de cause ? J'ose croire que si elle n'avait pas eu le cran d'affronter cette situation, elle se serait retirée d'elle-même...

J'ai besoin de lui parler. De comprendre ce qu'elle ressent, même si je pense en avoir une idée assez précise. La savoir loin et seule ne fait qu'aggraver mes ressentiments à son propos. Partir est trop simple. Cette solution ne me convient pas. Pas pour moi. Pour elle.

– Il va falloir qu'on brode avec les Hanley... déclare Antoine, plus pour lui-même que pour moi.

– La mère est de notre côté, je verrai avec elle...

Ce point est clairement le dernier de mes soucis. Je récupère mon téléphone sur le lit et compose le numéro de Bestcom.

– Tu appelles qui ?

– Celui qui doit certainement savoir où elle se trouve.

La voix de Kareen se fait entendre dans mon téléphone.

– Bestcom bonjour ?

– Kareen ?

– Non, c'est Doris.

– Très bien, peu importe ! Étienne Maréchal. Passez-moi Josh... Euh... le comptable.

– Josh Miller ?

– Oui, c'est ça.

Antoine applaudit, passablement hilare devant moi.

– Tu fais des efforts de fou, tu ne t'es presque pas planté !

– Je vous le passe, monsieur, me répond la standardiste alors que je tourne le dos à mon frère pour ne pas l'étrangler dans la seconde.

– Merci.

Le comptable répond après quelques instants d'une musique d'attente atroce.

*À changer d'urgence !*

– Monsieur Maréchal ?

Sa voix m'indique clairement que je n'aurai pas à lui expliquer la situation. Il sait déjà. Ce qui suppose qu'il connaît l'endroit dans lequel est partie se réfugier Elisabeth.

– Oui, lui-même. Où est-elle ?

– Je... Lizy ne tient pas à ce que vous le sachiez, je pense, sinon, elle ne serait pas partie.

C'est assez logique. Mais je me fous de sa logique.

– C'est une erreur de sa part. Je sais ce qu'elle redoute, mais elle n'a pas à s'en soucier. Je dirige une entreprise qui brasse des centaines de milliers de dollars tous les ans. Vous croyez franchement que je n'ai pas l'habitude d'anticiper ce genre de désagréments ? Et j'ajouterais, pensez-vous que le passé d'une personne, qui plus est un passé dont elle n'est pas responsable, pourrait faire basculer Bestcom ? Shelby Rivery a consacré ces deux dernières années à tenter de le faire, et même avec la pire volonté du monde, elle n'a pas réussi.

Je crois que je lui hurle dessus. Il prend pour son amie.

Je suis tout simplement hors de moi qu'elle ne m'ait pas fait confiance. Les deux théories qu'a avancées Antoine se tiennent, mais dans les deux cas, cette fuite est inutile et stupide. Elisabeth n'a pas à avoir honte de quoi que ce soit, et ça me rend furieux qu'elle se sous-estime à ce point.

– Je vous crois, monsieur Maréchal, mais malheureusement, je ne suis pas Lizy, reprend le comptable d'une voix claire et ferme. Tout ce à quoi elle aspire, c'est le calme. Pas se retrouver en plein milieu d'un scandale une nouvelle fois.

– Il n’y aura pas de scandale ! Je vous ai déjà stipulé que tout était sous contrôle.

– Excusez-moi, mais d’après ce qu’elle m’a expliqué, il semblerait que M<sup>lle</sup> Rivery s’était montrée hargneuse envers elle. C’est de ce que cette femme pourrait faire qu’elle a peur, et je la comprends. Avec tout le respect que je vous dois, en tant que comptable, j’ai vu les dégâts qu’elle a occasionnés à Bestcom. Je n’ai pas tenu à la prévenir avant, parce que je savais que si je le faisais, elle ne serait même pas venue avec vous sur ce bateau. Lizy est fragile, elle le sait, et la seule arme qu’elle a trouvée, c’est éviter les situations compliquées. Shelby Rivery est une situation extrêmement compliquée et toxique à elle toute seule.

– D’accord. Mais elle a tort. J’ai besoin d’avoir une réelle discussion avec elle. Dites-moi où elle se cache, Josh. C’est important.

– Bon, souffle-t-il après avoir laissé passer un silence. J’ai besoin de savoir avant tout : que lui voulez-vous, exactement ?

– D’après vous ? m’emporté-je littéralement. Si je me fichais d’Elisabeth, croyez-vous que je prendrais la peine de venir pleurnicher auprès d’un employé pour dégoter son adresse actuelle ?

– Je prends simplement soin de ma meilleure amie qui s’est confiée à moi, monsieur Maréchal, rétorque-t-il d’une voix ferme. Si vous tenez à elle comme vous le suggérez, vous devriez plutôt respecter mes réserves, même si elles se portent sur vos propres intentions.

– Certes. Cela étant dit, nous perdons du temps.

J’aimerais qu’il écourte son interrogatoire. J’éprouve la sensation désagréable que chaque seconde qui passe l’éloigne un peu plus de moi. Pour de mauvaises raisons.

– Bon, de toute manière, je ne pense pas que ce soit un secret incroyable, si j’étais à votre place, c’est là-bas que j’irais chercher aussitôt. Robin Valley. Chez son père. Le ranch McDowel. Vous ne pouvez pas le louper, tout le monde le connaît là-bas.

– J’imagine. Merci.

– De rien. Mais j’ai besoin que vous me promettiez quelque chose.

– Dites toujours ?

– J’ai cru comprendre que les choses n’étaient pas claires ni pour elle, ni pour vous. Avant de vous précipiter là-bas, prenez le temps de réfléchir à vos actes. Elle ne mérite vraiment pas de chuter une nouvelle fois. Et je n’évoque pas ce problème de financement. Je parle de ce qu’il se passe entre vous. Elle n’est pas Shelby Rivery. Chaque coup qu’elle prend, elle le garde en elle mais ne le rend pas. Regardez son ex, cet enfoiré lui a piqué toutes ses économies, elle a failli se retrouver à la rue, et elle n’a même pas bronché. Elle est trop bonne pour ça. Ne jouez pas avec elle. Soyez certain de ce que vous lui proposez. Sinon, laissez-la où elle est. Mieux vaut maintenant que plus tard.

Je me laisse tomber sur mon lit, pris d’assaut par la responsabilité qu’il place sur mes épaules.

- Très bien. Merci. Bonne journée.
- Bonne journée, monsieur Maréchal.

Nous raccrochons.

Antoine se penche vers moi pour scruter mes yeux.

- Alors ?
- Je sais où elle se trouve.
- Et ?

*Et ? Très bonne question.*

Et ce n’est pas si simple. Parce que ce comptable a entièrement raison. Tout est jeune, frais et instable. Et je ne peux pas me cacher à moi-même que l’engagement m’effraie. Comme jamais. Je ne la connais pas, et c’est réciproque. Et même si ce que je sais d’elle me grise et me fait perdre la tête, est-ce suffisant pour risquer de lui faire du mal ?

Cependant, a-t-elle le droit de partir au milieu de quelque chose de beau, simplement parce qu’elle a peur de son passé ?

Mais qui suis-je pour supposer que je peux me montrer à la hauteur face à ce qu'elle a connu ? À tous ces démons qui l'empêchent de dormir dans un lit ? Et d'ailleurs, j'ai également mes propres failles qui me fragilisent. Mes priorités qui n'ont jamais été les femmes. Mes certitudes de surcroît, concernant les relations intimes au boulot...

Une nuit pleine de sexe, c'est bien mais ça ne remplit pas une vie...

Mon frère attend ma réponse. Nos regards se croisent.

## Lizy

Jane Oakwood me jette un regard torve en me rendant ma monnaie. Je pourrais imaginer qu'elle ne me reconnaît pas, mais ce serait me voiler la face. Même si cinq ans me séparent de ma dernière apparition dans cette ville, je sais pertinemment que personne ne m'a oubliée.

Je le sais car je ressemble à celle qu'ils voient tous en moi depuis toujours. Plus je vieillis, plus le miroir me rappelle que je porte les traits de ma mère, et rien que je puisse faire n'y changera jamais rien.

Je récupère ma monnaie, cale mon sac de courses sur mon épaule puis me dirige vers la sortie d'une démarche nonchalante alors que tout en moi me dicte de prendre mes jambes à mon cou. Simplement, je sais que les yeux de la caissière dans mon dos me détaillent encore. Que les trois clients de la supérette se trouvent quelque part, cachés dans les rayons, à observer eux aussi. Avant, je baissais les yeux. Aujourd'hui, je n'en ai plus envie.

Il faut croire que le recul que je me suis offert en partant vivre à Savannah m'a fait le plus grand bien.

Je soupire de soulagement néanmoins lorsque je grimpe dans le vieux pick-up poussiéreux de mon père et quitte le parking sans demander mon reste.

C'est étrange de revenir ici. La petite fille en moi, la gamine d'avant le scandale, me remercie de ce petit voyage dans le temps. Et mon autre moi,

l'ado blessée et en souffrance constante, me déteste et m'ordonne de repartir.

Ce n'est pas aussi simple, malheureusement. Partir vers quelle destination ? Savannah n'a plus de raison d'être. Me rapprocher d'Étienne ne serait pas ingénieux. La tentation serait trop forte de renouer contact, alors que c'est justement pour couper les ponts que je suis venue me terrer ici. À la grande surprise de mon père, d'ailleurs. Et à la mienne également.

J'avais juré ne plus jamais revenir dans cette ville. Ne plus donner à ces gens de quoi alimenter leurs ragots. Ne plus leur accorder la moindre importance dans ma vie.

La rue principale n'a pas changé. Des frissons désagréables me parcourent l'échine lorsque je passe devant le *barber shop*, sur la terrasse duquel les vieux du village sèchent en attendant la fin. Rien n'a changé. Ils m'observent passer en voiture et je devine, à leurs regards appuyés, le fond de leurs pensées. Dans deux heures, la grande nouvelle de mon retour aura circulé. Je redeviendrai à nouveau « sa fille ».

Je peste contre moi-même en accélérant légèrement aux abords du saloon afin d'écourter le calvaire. Cette traversée de la route de la honte m'est plus pénible que je ne l'aurais pensé.

C'est avec un énorme soulagement que j'aperçois le panneau annonçant la sortie de Robin Valley.

– Non, mais qu'est-ce que je fous là ? grogné-je pour moi-même en bifurquant sur le chemin de terre menant chez mon père.

Mon père. Je suis là pour lui, aussi. Lorsqu'il m'a vue arriver dans mon taxi, j'ai cru qu'il allait se mettre à pleurer. Lui, le grand bonhomme si fort, s'est retrouvé ému, sous son porche, à ne plus rien comprendre. Et notre câlin, si fort et tellement réconfortant, m'a fait perdre pied un moment. Lui a tenté de rester impassible, mais j'ai ouvert toutes les vannes. Une véritable fontaine.

Entre ma courte nuit, la joie de le retrouver, la situation compliquée avec Étienne et l'idée que je ne le reverrai sans doute jamais... je me suis accordé le droit de chuter. Juste un peu. D'oublier que je dois être forte.

Parce que oui... quitter Étienne, les Maréchal et même mes obligations envers eux n'a pas été une décision simple et elle me pèse encore beaucoup. C'est encore trop frais, sans doute.

J'ai failli craquer lorsque j'ai consulté la liste des appels bloqués. Étienne m'a appelée presque toute la journée. Je m'en veux, autant pour lui que pour moi, de m'être échappée de ce cocon qui me plaisait déjà. Mais les bases étaient faussées dès le départ. La situation n'était qu'un mensonge puisqu'il ne connaît de moi que ce que j'ai bien voulu lui montrer. Alors que la partie cachée de ma vie est trop pesante pour un être normalement constitué. Et pour lui, un homme d'affaires qui se bat pour sa respectabilité, c'est encore pire. Je représente ce qu'il ne doit surtout pas approcher. Le danger suprême.

Je gare le vieux tacot de mon père dans la cour du ranch et me précipite à l'intérieur, la chaleur de cette fin d'après-midi étant réellement trop étouffante pour moi. Je n'y suis plus habituée. La poussière flottant dans l'air, les rayons du soleil trop acérés. La moiteur de ma peau. Ce chapeau piqué à mon père, trop lourd et trop chaud sur ma tête...

Les bras chargés de mes courses, je tire maladroitement sur la moustiquaire et pousse la porte d'un coup de pied pour retrouver la fraîcheur de la cuisine plongée dans l'obscurité procurée par les persiennes presque fermées devant les fenêtres.

– Papa ? l'appelé-je en chantonnant, heureuse de retrouver l'atmosphère de cette maison qui m'a toujours protégée. J'ai trouvé des fraises pour ce soir...

Je pose mes sacs sur la table vétuste puis retire mon chapeau que je jette négligemment sur le portemanteau en face de moi. Le vieux couvre-chef va se planter sur une patère sans demander son reste.

Gagné !

Presque dix-huit ans d'entraînement ne s'oublent pas !

*Une véritable cowgirl, ma fille !*

Je réitère mon appel en quittant la cuisine pour espérer trouver mon père dans le salon.

– Papa ? Tu préfères une tarte ou...

Je me fige à l'entrée de la pièce. Mon père, installé dans son fauteuil, une bière à la main, relève les yeux sur moi, l'air embarrassé. Et en face de lui, assis sur le vieux canapé défoncé que j'ai toujours connu... Étienne. Il porte un jean usé et un tee-shirt blanc qui moule son torse et le rend tellement beau qu'il m'en paraît presque irréel.

– Qu'est-ce que...

Les deux hommes se lèvent à mon arrivée, et Étienne esquisse un pas vers moi.

– Elisabeth, il faut que...

Je n'écoute pas la fin de sa phrase. Le cœur battant trop vite, je fais volte-face, traverse la cuisine et me précipite à l'extérieur de la maison. Sans réfléchir, je me mets à courir. Vite. Le plus rapidement que je le peux.

Il n'a pas à être là. La honte m'étouffe et m'empêche de penser. Les larmes affluent alors que mon monde s'écroule derrière moi à chaque pas. Mais j'ai l'impression de faire du surplace. Qu'aussi loin que mes pieds peuvent me conduire, ce sera toujours trop près. Inutile de chercher une issue pour échapper à ma vie, il n'en existe aucune.

Je finis par me laisser tomber au pied d'un pacanier, simplement parce que la rivière pas encore asséchée à cette période de l'année m'empêche de continuer. Et aussi parce que cet endroit est celui qui a toujours hébergé mes

pleurs. Celui où Josh me retrouvait toujours à la fin de nos journées. Celui qui a entendu mes malheurs, qui a gardé secrets ma honte et mes pires cauchemars. Celui au fond duquel je me sens moi. En sécurité. Seule et comprise.

Hors d'haleine, je renifle en m'essuyant les yeux, ne sachant plus si je pleure de chagrin ou à cause de cette maudite poussière qui plane dans l'air. Ou la chaleur. Ou les deux. Ou tout en même temps.

Je ne sais pas combien de temps je passe à observer les jeux de l'eau courant entre les rochers. Combien de minutes j'accorde à la haine qui m'habite. Combien de secondes pour la peur. Et combien d'heures pour la peine. Encore et toujours, cette tristesse qui s'empare de moi. L'insécurité. Cet énorme sentiment de solitude.

Des pas viennent troubler le calme de ma cachette. Je n'ai pas besoin de me retourner, ni de tenter de m'enfuir une nouvelle fois. Le moment ne peut être repoussé éternellement. Ce secret n'en est plus un, vraisemblablement, sinon il ne serait pas ici. Il sait, forcément.

J'essuie une nouvelle fois mes yeux irrités en réalisant que la lumière du soleil passant à travers les branches des arbres centenaires est devenue faible et orangée. Il doit être tard.

Étienne arrive à mon niveau et sans un mot, s'assied à mes côtés, genoux relevés contre son torse, coudes posés dessus.

J'attends qu'il rompe le silence. J'appréhende ses mots. Ses pensées. Son dégoût, sans doute. Et sûrement ses reproches. J'aurais dû tout lui avouer. Avant de me lancer dans cette mascarade de fiançailles, j'aurais dû le prévenir. Ne pas le placer dans cette situation délicate et dangereuse. J'aurais dû me résoudre à le répugner au lieu de le laisser entrer dans mon lit et le souiller avec ce que je représente.

Mais il ne dit rien. Pas une seule phrase. Même pas un mot. Les yeux fixés sur le cours d'eau devant nous, il ne semble même pas attendre que je prenne la parole.

Il est là. C'est tout. Sa carrure imposante et réconfortante parle pour lui. Comme un soutien pudique qu'il m'offre sans en avoir l'air. Comme s'il voulait me faire comprendre que je ne suis pas si seule que je le pense, finalement.

Il est là alors qu'il devrait être ailleurs. Alors qu'un événement important a lieu pour Bestcom, l'entreprise pour laquelle il se bat depuis des années. Il est là alors que ses priorités se trouvent à des centaines de kilomètres de cette ferme.

Troublant. Réellement troublant. J'observe du coin de l'œil son profil. Ses mains jouant l'une avec l'autre peut-être un peu nerveusement. Ses avant-bras rassurants. Une envie subite de me lover contre lui s'immisce dans mon esprit. Comme un besoin viscéral de sentir sa chaleur. De m'appuyer sur lui.

Malheureusement, je n'en ai pas le droit. Pas dans cette situation, en tout cas.

Je m'éclaircis la voix, ne supportant plus de le savoir là, à attendre que je me décide.

– Tu... Tu as abandonné la croisière ? demandé-je d'une voix enrouée.

Il attrape un gravier pour le lancer à la surface de l'eau devant nous.

– Antoine est un grand garçon. Il peut très bien gérer sans moi. La mère Hanley a compris que nous avons une urgence. Tant que nous sommes de retour pour la réunion d'attribution du budget, ce n'est pas un problème.

– Nous ? m'étonné-je, les yeux rivés sur son visage toujours tourné vers la rivière.

– Oui, nous. Ma fiancée et moi. Comme prévu, se borne-t-il à expliquer.

– Étienne ! soupiré-je. Il n'y a pas de nous !

– Bien sûr que si ! rétorque-t-il d'une voix ferme et furieuse en se tournant enfin vers moi. Je n'ai pas pour habitude de coucher avec n'importe quelle femme, Elisabeth. Encore moins d'ouvrir ma maison, ma vie intime et ma famille ainsi. Alors, que tu le veuilles ou non, oui, il y a

bien un nous ! Il est peut-être timide et bancal, mais il existe et je ne compte pas l'oublier pour je ne sais quelle raison obscure que TU juges suffisante pour tout abandonner. Dans ma définition d'un nous, chacun a droit de parole. C'est pour ça que je suis ici. Parce que partir en laissant quelques mots griffonnés sur un post-it, ça ne me convient pas !

– Tu parles sans savoir ! grogné-je.

– Tu ne peux pas me reprocher de ne pas savoir alors que c'est toi qui n'as pas jugé utile de m'informer ! m'accuse-t-il durement. Et si, dans les grandes lignes, je sais. Je sais depuis le lendemain de la soirée à Atlanta.

Mon cœur se met à battre plus rapidement. Mise à nu sans l'avoir choisi. Il est venu fouiller ma vie sans me demander mon autorisation...

Mon premier réflexe serait de hurler. De le chasser de mon espace. De mon refuge dans lequel je ne l'ai pas invité. Mais ses yeux me caressent avec tendresse et surtout sans jugement. J'entrouvre les lèvres pour protester, mais rien ne sort. Je n'arrive même plus à soutenir son regard. Je n'arrive plus à discerner mes propres sentiments. L'habituelle réaction des gens est la répulsion. Même Alan a réagi ainsi quand il a appris mon véritable nom. La peur et la méfiance. Pas cette douceur que je lis en lui. Il me déstabilise et contre ça, contre la pure bonté d'âme qu'il m'offre, je ne sais pas comment me battre. Je ne sais d'ailleurs pas si j'ai réellement envie de me battre.

Je dépose les armes, désarçonnée par cet homme dont je ne comprends pas les réactions.

– Tu sais ? répété-je, interloquée. Et comment le sais-tu ? Tu sais et tu n'as pas... Enfin, pour les Hanley, cette info peut s'avérer primordiale ! Tu peux perdre ta société par ma faute !

– Je me suis renseigné parce que je n'accueille pas des inconnus chez moi, explique-t-il d'une voix calme. Et en ce qui concerne les répercussions sur le dossier de financement, tu m'excuseras, mais je ne vois absolument pas le rapport.

– C'est pourtant clair !

– Pas pour moi. Explique-moi : en quoi cela devrait-il influencer sur ce que pense le comité Hanley de nous ? Un simple nom dans un journal, qui n'est même pas le tien en plus. Quelque chose que je ne prends pas comme anodin, entends-le bien, mais qui ne te concerne pas. Voilà ce que moi je vois. De mon point de vue, rien n'apparaît comme une évidence.

– Tu te seras mal renseigné, alors ! ricané-je en lançant un caillou dans l'eau.

– Alors explique-moi, Elisabeth. Je ne demande qu'à comprendre. Qu'à te comprendre, toi...

## Étienne

Troublée, elle baisse les yeux une nouvelle fois tandis qu'un frisson lui parcourt le corps. J'ai envie qu'elle vide son sac. Qu'elle expulse cette amertume qui lui dérobe son sourire et fane les fleurs qu'elle a accrochées à sa tresse échevelée. Sans lui demander son avis, je me glisse entre elle et l'arbre contre lequel elle était appuyée pour la prendre dans mes bras, la serrer contre mon torse et poser mon menton sur son épaule.

Elle me laisse faire et m'accueille par un frémissement me confirmant que je lui fais du bien. J'embrasse sa joue en la berçant, alors que les oiseaux perchés dans les pacaniers chantent leur mélodie du soir.

– Cet endroit est magnifique, murmuré-je en respirant l'air frais d'une fin de journée trop chaude.

– Oui, soupire-t-elle en glissant sa main sur la mienne timidement. C'est pour cette raison que nous venions nous y cacher avec Josh. La maison de Ronda se trouve juste de l'autre côté de la rivière. On trouve toujours un petit coin de paradis, quelque part. Même au milieu de l'enfer...

Je resserre mon étreinte sur elle, car je ressens son besoin de soutien. Cette tourmente qui ne doit pas la quitter mais qu'elle cache si bien, le reste du temps.

– Raconte-moi, Elisa...

– Tu m'appelles comme mon père. C'est drôle...

Elle glousse doucement en enlaçant ses doigts aux miens.

– Ronda était une femme adorable, m’explique-t-elle, pensive. Elle était réellement heureuse lorsque nous nous sommes mariés. Quant à Josh, lui, il a enfin trouvé une certaine paix intérieure, je pense, ce jour-là... et moi aussi. Parce que... ce mariage était aussi très important pour moi. Je ne me suis pas juste unie à lui pour les beaux rêves de sa grand-mère.

Elle marque une pause, partie dans ses pensées.

– Dis-m’en plus, Elisa.

– J’avais besoin de changer de nom ! déclare-t-elle après une courte réflexion. Devenir cette Lizy Miller que tu connais. Oublier l’autre. Même si cela signifiait renier le nom dont mon père était si fier, avant. Celui de mes origines irlandaises. Celui du ranch, la propriété familiale. J’avais besoin de fuir tout ça. Disparaître pour mieux revenir.

Elle attend un moment, puis prend une grande inspiration et se lance enfin.

– Je m’appelle Elisabeth McDowel, comme tu dois le savoir. La fille de la tristement célèbre Sarah du même nom. La Faucheuse du Texas... Cette histoire macabre a fait le tour du pays à l’époque. J’avais à peine 12 ans. Comme tu es au courant, tu dois voir ma mère comme un monstre, sans doute. Et je la considère comme ça également. Enfin, je n’arrive plus à l’aimer, tu vois ? Comment le pourrais-je ? Même si elle m’a aimée, élevée comme n’importe quelle maman l’aurait fait, je n’arrive plus qu’à la détester. Elle n’a répandu que le mal et la désolation partout. Dans des tas de familles, et dans la nôtre, surtout. Elle a détruit mon père, l’a rendu triste comme il devrait être interdit de l’être. Elle a souillé ma jeunesse, aussi. Jeté un sort sur ma vie entière. Cette femme est une sorcière.

Elle s’interrompt, au bord des larmes, sa main crispée sur la mienne. J’embrasse sa tempe sans prononcer un mot, buvant ses paroles même si j’en connais les grandes lignes. Parce qu’au-delà des titres des journaux, des faits connus, il y a l’humain. Les sentiments. Les cicatrices. Tout ce qui ne se voit pas et dont tout le monde se moque. Le scandale fait sans doute

beaucoup de bruit, mais il est encore plus dangereux par les silences qu'il occasionne. Je commence à le comprendre.

Le tremblement dans sa voix indique comme une délivrance. Un besoin douloureux provenant de ses entrailles. Un mal si profond qu'il en est devenu physique.

– Nous ne savions pas ! s'écrie-t-elle. Comment pouvions-nous deviner que Sarah... ma mère... cette petite femme discrète, empoisonnait les personnes âgées dont elle s'occupait pour leur voler leurs biens... ? Elle était vicieuse et calculatrice. Manipulatrice et mauvaise. Les enquêtes ont révélé quatre meurtres avérés, mais aussi cinq autres qui n'ont pu être prouvés... Et elle, pour se défendre, elle a simplement expliqué qu'elle faisait ça pour survivre. Mais nous n'avions jamais demandé qu'elle assassine toutes ces personnes innocentes !

Elle renifle lourdement, reprend son souffle et continue. Elle vomit littéralement son histoire, dans une série de mots rapides et sans doute atrocement acides pour elle.

– Dans la lettre qu'elle nous a laissée juste avant de se suicider, elle a tout expliqué. Cette fameuse année durant laquelle le ranch subissait une petite baisse de rentabilité. Les fins de mois difficiles qu'elle préférait taire à mon père, qui n'a jamais été très bon au niveau comptabilité. C'est elle qui gérait tout.

– C'est pour cette raison que tu as...

– Oui ! C'est exactement pour ça. S'il avait su... s'il avait compté, elle aurait dû s'expliquer. Tout se serait passé différemment, je présume. Mais au lieu de cela, il lui a porté une confiance aveugle. Irresponsable, presque. Même si je ne le tiens pour fautif de rien. Mon père est un héros... Un héros malheureux mais tellement volontaire. Il a toujours ravalé sa tristesse pour m'aider à grandir comme il le pouvait. Alors qu'il était dévasté, lui aussi. Je l'aime tellement...

Elle marque une nouvelle pause pour embrasser nos doigts enlacés, pensive.

– Elle a donc trouvé un petit boulot. Tu sais, la population de cette région est vieillissante. Les propriétés éparpillées entre les prés. Beaucoup de gens sont plus ou moins coupés du monde lorsqu'ils deviennent trop âgés pour conduire ou marcher. Et bien souvent, leurs enfants ont choisi d'aller vivre en ville... Elle a vite trouvé des demandeurs quand elle s'est fait connaître comme aide-ménagère... D'après ce qu'elle nous a écrit, elle a eu cette idée la première fois lorsqu'elle s'occupait d'une certaine M<sup>me</sup> Withburry. Cette dame n'était pas très riche, mais elle avait gardé malgré tout quelques économies intéressantes, bien au chaud à la banque. Elle n'avait aucune descendance et elle attendait la mort. Alors... Sarah a eu cette idée. Devenir son amie. Son unique confidente. Gagner sa confiance. Puis écouter sa vie en la droguant au Valium. Vider la quasi-totalité de ses comptes au fil des jours. Et lui administrer une dose massive d'anxiolytiques lorsqu'elle n'avait plus rien à en tirer.

Elle secoue la tête pour chasser ses souvenirs.

– Elle nous disait qu'il s'agissait de cadeaux. Et de toute manière, elle était payée pour s'occuper de ces personnes alors c'était normal que la vie soit plus douce. Nous n'avons rien remarqué, elle ne dépensait jamais aucune somme faramineuse. Nous vivions simplement mieux au quotidien. Je recevais des nouvelles robes à la mode régulièrement, un vélo tout neuf à mon anniversaire... des accessoires inutiles qu'une femme a payés de sa vie ! Non, mais tu réalises ? Ma mère a tué des gens pour m'offrir des vêtements et de quoi m'amuser !

Elle marque une pause, laissant ses larmes s'écouler silencieusement sur ses joues. Et je comprends mieux... sa passion pour les fripes. Son écoeurement pour les choses factices et la mesquinerie que cela implique. D'où son côté simple et naturel. Sans doute la raison des fleurs ou des plumes dans ses cheveux... Une manière de refuser de cautionner certains agissements dont elle a endossé les conséquences. Aussi bien les cadeaux en apparence innocents que la suite, j'imagine...

– Et elle a continué. Pendant des années. Les personnes, hommes ou femmes, se succédaient, mouraient... Parfois, elle tombait sur des matelas

de billets, c'était encore plus simple, elle n'avait même pas à passer par la banque. Pour d'autres, elle signait elle-même des chèques à son attention. Des petits montants pour ne pas éveiller les soupçons. Parfois, elle se contentait de jouer son rôle d'aide-ménagère. Beaucoup de ses clients, dont elle s'occupait depuis des années, n'ont pas cru à toutes ces accusations, tellement ma mère leur semblait parfaite... Je ne peux pas les blâmer : même nous, sa famille, n'avons rien vu... Jusqu'au jour où elle s'est attaquée à la mauvaise personne. M. Clarks. Ce vieux fermier racontait à tout le monde qu'il n'avait pas d'enfant, mais c'était faux. Il était simplement en froid avec son fils unique, mais ce dernier, lui, guettait. Il y avait pas mal d'économies en jeu, cette fois. Ma mère a fait comme d'habitude, mais le fils a trouvé étrange tous ces mouvements d'argent subits... Il a mis le nez dans ses affaires, et avant qu'on ne comprenne, elle s'est retrouvée sous les verrous. Parce qu'en plus, elle droguait déjà M. Clarks depuis quelques semaines et des analyses ont été faites suite à son état comateux inexplicable. Tout accusait ma mère et elle n'a même pas cherché à nier. Elle n'a pas non plus avoué. Elle s'est contentée de garder le silence. Et d'écrire une lettre avant d'en finir avec sa vie, dans sa cellule...

Vivement, elle attrape une branche traînant à ses pieds et entreprend de la briser en deux, puis encore en deux. Nerveuse et furieuse.

– Mon père a été soupçonné de complicité, mais faute de preuves, ils l'ont relâché. Cependant, le mal était fait... Nos vies ont été ravagées par un tsunami d'incompréhension et de douleur. De haine aussi. De menaces anonymes. D'attaques ouvertes et assumées par la quasi-totalité de la population de la ville. Même du comté. J'ai brûlé mes robes, détruit mes jouets et mon vélo. Saccagé ma chambre. Je l'ai détestée ! Elle n'avait pas le droit ! Aucun droit de tuer ces gens pour les voler. De me faire profiter de ces méfaits dégueulasses ! Et le pire de tout, c'est qu'après ça, nous avons dû nous acquitter d'un remboursement conséquent des sommes volées. Mon père a failli perdre le ranch ! Et la dette, la véritable dette, elle n'a jamais été pécuniaire... La vraie dette, elle a été humaine. J'avais perdu ma mère. Doublement. Elle était morte et pour moi, elle venait aussi de disparaître de mon cœur... Et c'est là que les rumeurs, les regards des gens, la cruauté des enfants se sont déchaînés. J'étais la fille du monstre. Celle dont le sang de

la Faucheuse coule dans les veines... Mon père en a pris encore plus. Et il ne pouvait pas vendre le ranch, c'était la dernière chose qui nous restait. Alors nous avons enduré. Pendant des années, j'ai subi la haine, la mesquinerie, les saloperies. Les paris, les fourberies, les insultes... La solitude et le désespoir. Et le pire de tout, Étienne, tu veux que je te dise ? Ce qui est pire que le regard des autres ?

– Dis-moi ?

– C'est ton propre regard... Je ne pouvais même pas combattre ou essayer de passer outre, parce que, oui ! Sarah était bien ma génitrice ! Je suis la fille de la Faucheuse, Étienne. Elle fait partie de moi... Les fantômes de ses victimes s'invitent dans mes rêves. Toutes les nuits. Dès que je m'accorde un peu de calme, ils en profitent. Forcément... Ma mère est morte... Même ça, elle me l'a légué... Ses remords sont miens. Son image. La haine des gens... Je lui ressemble tellement, pour mon malheur... Ici, ils la voient en moi... Moi-même je la discerne parfois sous mes traits... Heureusement, je sais comment la chasser... Sinon, je crois que je deviendrais folle...

– Comment ?

Elle se tourne vers moi et m'adresse un sourire désarmant.

– Je souris. Elle ne souriait jamais... Les démons ont peur des sourires, Étienne.

Je l'enlace en posant mon front contre le sien.

– Alors n'arrête jamais, Elisa. Souris pour la vie...

Elle se décale en enroulant ses bras autour de ma nuque.

– J'essaie, avoue-t-elle d'une voix tremblante. Mais elle me rattrape toujours... Je ne veux pas qu'elle s'immisce aussi dans tes affaires. C'est la dernière chose que je veux pour toi, Étienne. Toi aussi tu t'es battu... Tu mérites le succès. Je le sais.

Je caresse sa joue en observant les étoiles d'argent scintillant dans ses iris.

– Je suis un grand garçon, Elisa. Je n'ai pas peur de tes fantômes. Ils ne sont même pas les tiens. Comment pourraient-ils nous nuire ?

– Tu ne sais pas ce dont sont capables les gens, déclare-t-elle en fermant les yeux, refoulant un sanglot. Ils piétinent les âmes et détruisent le peu qu'il te reste, simplement par méchanceté. Ils jugent et font mal, sans jamais se soucier des conséquences.

Un long soupir s'échappe de sa bouche alors qu'elle ouvre ses paupières pour fixer mon tee-shirt. J'attrape son menton, le cœur meurtri par ses propres cicatrices.

– Regarde-moi, Elisabeth.

Je la force à relever les yeux. Elle prend son temps pour m'accorder cette faveur, mais après quelques instants, son azur scintillant s'accroche à mes pupilles, suppliantes.

– Tu crois franchement que je ne le sais pas ? murmuré-je sans cesser de lui prodiguer des caresses apaisantes. Je n'ai pas souffert comme toi, mais je connais la perfidie et ce dont le monde est capable, par ignorance. J'ai ressenti moi aussi cette injustice. Et jusqu'à présent, je faisais comme toi.

Elle lève un sourcil, perplexe, en reniflant.

– C'est-à-dire ?

– Je me cachais. J'ai créé un beau robot à toute épreuve. Les chevaliers avaient des armures, moi j'ai ma panoplie de boss intransigeant et insensible. J'ai tout cloisonné, moi aussi. Toi, tu t'es enfuie d'ici, tu as oublié tes origines et ton nom. Moi, j'ai surprotégé ceux que j'aime et j'ai fermé la porte à tout le reste...

Elle plisse le nez, pensive. J'en profite pour déposer un baiser, léger, sur ses lèvres entrouvertes.

– Mais tu veux que je te dise, bébé ?

Elle glousse au rappel de cet infâme surnom qui ne lui correspond pas du tout.

– Dis-moi.

– Je crois que toi comme moi faisons fausse route. Tu n'es pas cette femme. Tu es toi. Certes, son sang coule dans tes veines, mais ça ne te définit pas, toi. Je ne sais pas qui était cette femme, mais moi, je commence à connaître celle qui se trouve en face de moi. Je vois une jeune femme séduisante et profondément bonne. Quelqu'un qui n'a rien de toxique ou de malsain, bien au contraire. Tu es honnête, soucieuse des autres et géniale. Tu n'as pas à endosser les erreurs d'une autre, même si cette autre s'avère être ta mère... Ce n'est pas comme ça que ça marche, Elisabeth. Nous avons tous droit à une chance, même si les dés sont pipés à la naissance. Tu as droit de vivre ta propre vie, loin de celle que ta génitrice t'a réservée... Ses démons sont les siens, tu n'as pas à les supporter. Ni à en subir les conséquences. Les atrocités qu'elle a commises lui appartiennent. Elles ne sont pas à toi. Sauf si toi, tu les acceptes comme tel. Refuse ! Refuse de prendre pour toi tout ça, et pense à toi... À ton existence et à ce que tu veux en faire... Tout est possible, si tu ne t'imposes pas tes propres barrières.

Nous nous dévisageons un long moment, durant lequel elle semble remettre ses idées en place. J'ose penser que, peut-être, j'arrive à la rassurer. À lui montrer qu'il me semble qu'elle fait fausse route.

– Tu penses que je ne suis pas responsable ? murmure-t-elle d'un air fragile.

– Je ne le pense pas, c'est simplement une évidence, Elisabeth.

Elle reporte son regard vers l'horizon, pensive. Elle prend son temps. Et je trouve ça parfait. Elle pourra prendre tout le temps qu'elle souhaitera...

– Peut-être... Ce n'est pas impossible qu'à force de refuser d'assumer la culpabilité de ses actes, à tenter de démontrer que je n'étais pas elle, je me sois perdue moi-même. J'ai quand même endossé ce rôle, finalement. Je l'ai laissé me hanter parce que je lui ai donné de l'importance.

– C’est ça. Parfois, on se trompe d’ennemi, Lizy. Et on se défend de la mauvaise manière. Je sais de quoi je parle. Pour ma part, je ne me suis jamais senti aussi bien depuis que tu as enfreint toutes mes règles et que tu m’as forcé à en oublier certaines.

– J’ai fait ça, moi ?

Je hoche la tête alors qu’un sourire timide éclaire son visage brouillé par les souvenirs.

– Oui. Et si je veux me montrer honnête avec toi, je dois te dire que j’ai un peu peur de tout ça. J’ai longtemps hésité avant de me décider à venir te chercher. Nous ne nous connaissons pas beaucoup, je le sais, et le boss sérieux et pondéré qui sommeille en moi aimerait beaucoup que je t’embrasse, que je me lève et que je parte d’ici en te souhaitant bonne chance pour la suite. Simplement parce que je n’ai pas confiance en moi. Parce que c’est plus simple, finalement. Mais je crois que je l’ai trop laissé diriger.

Ses yeux me fixent, capturant mon esprit et embrouillant mon âme. Alors que j’y ai pensé depuis ce matin et que même en arrivant ici, je doutais de ce que je devais lui proposer ou non, à présent il ne subsiste aucun doute dans mon esprit. Je sais la raison de ma présence ici. Je sais ce qu’il me faut et ce qu’il lui faut, sans doute, à elle aussi.

Je crois que je n’ai jamais été aussi certain de ce que je m’apprête à faire.

Lentement, je m’écarte d’elle pour mieux l’examiner. Mes mains retrouvent les siennes et je suis surpris de découvrir à son doigt la bague de nos pseudo-fiançailles. Un élément qui me conforte encore davantage dans mes choix. Je ferme les yeux un instant, puis me lance.

On verra bien.

– Elisabeth, j’ai envie de nous donner une chance. Du temps. Je pense que ça ne sera pas facile parce que je sais me montrer très con à certains moments. Et j’aime mon boulot, sois-en certaine. Mais j’aime aussi respirer l’oxygène que tu m’insuffles. J’aime tes sourires et j’aime que tu planques

ma brosse à dents. Je ne veux pas que ça s'arrête. Et je te préviens, je suis incapable de te dire où tout ça nous mènera, si jamais tu es tentée par l'aventure. Alors, je comprends tes troubles. Je comprends aussi tes craintes. Tout ce que tu as ressenti, tes peurs, les horreurs que l'on t'a fait subir, je suis prêt à les entendre et à essayer de t'aider à les chasser de ton esprit. Mais pour ça, Elisabeth, il faut bien entendu que tu le souhaites aussi. Que tu arrêtes de fuir. Parce que ce n'est pas une solution. Ni la tienne, ni la mienne. J'ai envie de sauter dans le vide. D'oublier ce passé et d'avancer sur un chemin qui ne sera pas tracé par ceux qui ont fait mal. Est-ce que... tu voudrais m'accompagner dans cette voie ?

– Tu... tu ne me demandes pas en mariage, là ? bredouille-t-elle, ravagée par une multitude d'émotions que je n'arrive pas à décrypter sur ses traits.

– Euh, non... Nous nous connaissons depuis...

– Oui, oui, justement, c'est mieux... J'ai eu peur ! s'exclame-t-elle en éclatant de rire.

– Non, je te demande juste d'envisager de nous créer notre propre existence. Un truc nouveau, juste pour nous...

Elle hoche la tête, songeuse.

– Un truc pour nous...

– C'est ça...

Au cœur de la nuit qui s'est imposée autour de nous, j'observe ses lèvres alors qu'elles semblent remuer mais qu'aucun son ne parvient à mes oreilles.

J'ai envie qu'elle accepte. J'ai besoin qu'elle m'accepte. Un besoin profond qui fait battre mon cœur plus rapidement alors qu'elle ne prononce pas un mot.

Et les secondes s'étirent... deviennent de longues minutes. Des éternités...

– Elisabeth, je te propose simplement de respirer, je...

Elle pose un index sur mes lèvres en murmurant.

– J’ai bien compris, petit escargot... Mais ce que tu me demandes n’est pas si simple. Je ne veux pas non plus répondre sans être certaine d’en être capable. Est-ce que... tu peux me laisser un peu de temps ? S’il te plaît ? Je tiens beaucoup trop à toi pour répondre précipitamment et risquer de nous entraîner tous les deux dans un nouvel enfer. Le pacte n’est valable que pour le paradis.

Je hoche la tête en embrassant son bras.

– Je suis d’accord... mais laisse-moi utiliser tous les moyens en ma possession pour influencer le vote du jury...

Je l’attire sur mes genoux, face à moi, pour m’emparer de son corps. Ses jambes divines s’enroulent presque par réflexe à mes hanches tandis qu’elle se cambre sous mes lèvres glissant le long de son cou...

– Tu dors ici ? souffle-t-elle en emmêlant ses doigts à mes cheveux.

– Ton père m’a installé dans la chambre d’amis... Il nous attend pour dîner, d’ailleurs... précisé-je en baissant une bretelle de son débardeur pour accéder à l’un de ses seins...

Elle laisse échapper un rire léger alors que j’enroule ma langue à son mamelon. Mon sexe, alerté par la situation, durcit drastiquement entre nous.

– Il va falloir que tu viennes me rejoindre au milieu de la nuit, alors. Je te préviens, le père McDowel est réputé pour être un peu soupe au lait... Et il possède une carabine...

– Oh... je tente le coup...

J’ai envie d’elle. Vraiment, beaucoup envie de son corps, de fusionner, de l’entendre gémir... J’y ai goûté, à présent je ne peux plus m’en passer. Mais je me souviens du regard de son père malheureux de voir sa fille empêtrée dans les bribes d’un passé trop lourd à porter. J’ai mémoire de la petite étincelle d’espoir que j’ai décelée dans son regard quand il m’a indiqué où elle avait l’habitude de se cacher... Il attend, dans son salon, que sa fille revienne à la vie. Et ce soir, à cet instant, j’ai ma propre priorité. Rendre cet homme, qui a choisi de s’effacer pour le bonheur de sa fille,

heureux. Nous avons tout le temps de vivre, ensemble, car je sais qu'elle dira oui. Mais lui... Combien de temps a-t-il perdu ?

Je remonte la bretelle de son top et essuie les dernières larmes échouées sur ses joues.

– Je crois que l'homme au fusil nous attend, roudoudou...

Elle hoche la tête pour confirmer et se pelotonne dans mes bras.

– Merci d'être venu me chercher, Étienne. Merci d'être cet homme, au-delà du robot, ajoute-t-elle en riant franchement.

Je ne réponds même pas et la serre contre moi. Je me détends et prie pour qu'elle nous choisisse nous. Qu'elle trouve le courage et la force pour sortir de son propre enfer.

## Lizy

J'émerge d'un sommeil lourd et sans rêve. Dans un vrai lit. Plutôt agréable. Un frisson parcourt ma poitrine lorsque je réalise la raison de ce sentiment de protection qui m'a permis d'écarter les ombres menaçantes de ma nuit.

Il s'appelle Étienne. Étienne Maréchal. Mon boss. Il y a quelque temps, encore, j'avais du mal à l'imaginer humain. Alors que c'était tout l'inverse. Il est l'homme le plus humain que j'aie jamais rencontré. Son bras posé sur ma poitrine, sa main enfouie au creux de mon cou et son visage contre mon épaule ont été les gardiens de ce sommeil si fragile.

Avant, il y avait Alan qui me permettait, plus ou moins sûrement, quelques heures de répit. Avant Josh. Mais aucun des deux ne m'amenait jusqu'à l'aube. Alors que ce matin, le soleil semble déjà haut dans le ciel lorsque j'ouvre les yeux.

Peut-être que ce qu'il m'a proposé hier est possible. Peut-être qu'il est temps que je refuse l'emprise de Sarah sur moi. Sourire à la vie pour repousser le diable, c'est bien. Mais si je n'avais plus rien à repousser, ne serait-ce pas mieux ?

L'homme que je connais à peine et qui, pourtant, m'apparaît comme la personne la plus proche de moi à cet instant, pousse un gémissement dans son sommeil en roulant sur le dos, me libérant ainsi de son emprise.

Je me sens aussitôt seule et vide...

À mon tour, je pivote vers lui pour l'observer, à ma guise, sous la lumière du soleil, tamisée par les vieux rideaux de ma chambre d'adolescente.

Sa barbe naissante sur son menton carré. Les mèches barrant son front... Ses lèvres qui savent embrasser comme personne. Et son corps... Ce corps qui m'attire et que j'ose à peine effleurer, de peur qu'il ne disparaisse. Il est mon mirage. Ma vision au milieu de ma nuit... Le véritable sourire que la vie m'a fait parvenir...

Et si c'était possible, finalement. Arrêter de survivre en passant son temps à éviter les embûches, mais vivre et dessiner sa route soi-même... Comme il l'a suggéré.

Vivre et profiter...

Comme maintenant. Réaliser un petit fantasme, une idée secrète qui m'a titillée presque toutes ces nuits où je remontais la couette sur son corps, alors qu'il s'était endormi.

Sans un bruit, je me laisse glisser le long des draps pour embrasser sa hanche puissante qui sait si bien bouger quand il s'enfonce en moi... Un nouveau frisson de désir me parcourt et attise ma faim de lui, à peine assouvie par nos activités nocturnes.

Tout en l'observant, complètement abandonné au sommeil, je me soulève le plus discrètement possible pour atteindre mon but. Son membre moyennement endormi, sagement allongé contre son pubis...

*Hello, toi !*

Je sors ma langue, les yeux rivés sur le visage de mon amant, pour aller taquiner la peau lisse qui s'offre à moi. Dès le premier contact, son corps sous moi frémit... Ce qui suffit à me faire oublier mon plan de base, qui était « réveil en douceur ». Au lieu de ça, je glisse mes lèvres autour du membre déjà bien tendu. J'y enroule ma langue et l'enfonce au fond de ma bouche. Jusqu'à ma gorge.

Étienne étouffe un ronronnement de plaisir en étirant ses lèvres de plénitude. Ses hanches se soulèvent doucement alors que je me retire pour mieux le lécher sur toute sa longueur. J'ajoute mes doigts à mon attaque. Je caresse ses testicules, les fais rouler contre ma paume, pendant que je continue de le laper, de plus en plus avidement.

Son bassin ondule sous mes attentions. Les paupières toujours closes, il faufile sa main entre mes cheveux en écartant les jambes, m'invitant à faire de lui ce que bon me semble. J'entre en ébullition, suffoquant sous le plaisir qui gonfle en lui, sous ma langue, mes doigts...

Soudainement, il se redresse, attrape mes hanches et par un tour de passe-passe merveilleux, je me retrouve allongée contre son corps, à l'envers, ses lèvres plongées entre mes cuisses, sa langue jouant elle aussi de mon corps comme d'un instrument qu'il connaîtrait déjà sur le bout... des doigts ? Des papilles ? Quel mot correspondrait le mieux ? Tout ce qu'il fait danser sur mon intimité fait mouche. Je soupire de volupté, son membre enfoui au fond de ma gorge, mes mains pétrissant ses bourses et la base de ce pénis délicieux et lourd de désir.

Sans prévenir, ses lèvres suçant mon clitoris, il pénètre mon vagin avec ses doigts, m'assénant une nouvelle vague de plaisir trop fort à réfréner. Je râle en faisant vibrer son sexe contre ma langue, mordille sa peau fragile avant qu'un orgasme s'empare de moi sans sommation. Je le suce avidement en jouissant sous son attaque, il tente de reculer de ma bouche promptement en grognant mais j'agrippe ses fesses et l'enfonce autant que possible dans ma gorge. Il explose alors que je me laisse submerger par l'extase, renversée par le plaisir.

Nos corps se relâchent en même temps tandis que je trouve ses yeux, voilés par le sommeil et le plaisir, posés sur moi avec tendresse.

– Bonjour ma belle, murmure-t-il en embrassant ma cuisse sur laquelle sa tête repose à présent.

– Bonjour, lui réponds-je en laissant échapper un soupir d'aise. Bien dormi ?

– J’ai préféré le réveil, pour être honnête, plaisante-t-il en traçant des esquisses paresseuses sur mon ventre. Dois-je considérer que tu as pris ta décision ?

Plus ou moins...

– J’ai quelque chose à faire avant, lui expliqué-je en déposant un baiser sur sa cuisse. Tu sais monter à cheval ?

– Mm...

– Super. Alors, ce matin, c’est promenade. Tu dois retourner sur le *Mississippi Princess* quand ?

– Nous devons repartir au plus tard demain matin.

Je souris devant son insistance pour m’inclure dans son retour.

– Mais Étienne, si Shelby a fait sa petite enquête ? Je te rappelle qu’elle a discuté avec Alan, et elle m’a piégée en beauté par rapport aux noms de vos parents.

Il soupire en enroulant ses bras autour de mes jambes...

– Fais-moi confiance, chaton... Je gère cette partie de l’histoire. Mais ce n’est possible que si tu acceptes de ne plus fuir. Tu as fui cette maison dès que tu as pu. Tu m’as fui encore dès qu’il y a eu un souci. Et ton ami m’a expliqué que tu n’as même pas tenté de récupérer l’argent que cet enfoiré t’a volé, par crainte des complications. Tu sais, on se sent faible lorsque l’on est dans son tort. Mais tu n’as pas de tort à assumer. Tant pis s’ils savent. Tant pis s’ils sont assez cons pour ne pas te voir toi. Les personnes intelligentes, les vraies, sauront découvrir la femme lumineuse et tellement belle que tu es. Ce sont elles qu’il faut viser.

Je l’observe alors qu’il fronce les sourcils, perdu entre mes cuisses, dessinant de petits cercles sur ma peau du bout de la langue.

– Et puis... ajoute-t-il en faisant glisser ses doigts sur mon intimité à peine calmée, il faut aussi que tu saches que mon père peut, éventuellement, nous financer si le plan Hanley échoue. Je ne voulais pas faire appel à lui, à

cause d'une fierté mal placée, mais j'ai changé d'avis. Je ne ramperai jamais devant les pauvres types comme le fils pourri gâté de cette firme. Il ne rêve que de se taper Shelby, c'est écrit sur son front. Grand bien lui fasse... Je ne joue pas à ce genre de jeu... Soit il accepte Bestcom sans concessions, soit il se plante et finance Dynacom qui menace de couler dans les trois ans à venir. Retour sur investissement zéro, sauf deux ou trois orgasmes, s'il a de la chance.

– Tu ne veux plus t'associer à eux ? minaudé-je alors qu'il frotte son index sur mon clitoris avec nonchalance.

– La matriarche est une femme respectable, alors si. Et c'est malgré tout un bon plan. Mais lui, qu'il aille se faire foutre. De toute manière, ce n'est pas le sujet. Le sujet, c'est toi. Si tu viens avec moi, je ne peux pas te promettre que ton nom ne sera pas cité. Mais je peux t'assurer qu'il sera défendu. T'en penses quoi ? demande-t-il en écartant mes jambes à nouveau pour plonger sa langue entre les plis de mon pubis.

Je me laisse tomber contre le matelas et m'abandonne à ses caresses expertes...

Il me demande réellement de penser, là ?

\*\*\*

Douchée, je n'attends pas Étienne pour retrouver mon père qui rentre à peine de son tour du bétail matinal. Sans attendre, je me précipite sur lui dès que je l'aperçois dans la cuisine, affairé à préparer un pot de café.

Il interrompt sa petite préparation pour m'enlacer puissamment, usant de cette autorité paternelle et rassurante qui me remémore tant de moments partagés avec lui. Mon papa peu causant mais tellement aimant. Le premier homme de ma vie, *forever*.

Je réalise que même si j'éprouvais ce sentiment de manque tellement profond à Savannah, j'étais loin du compte. Il conserve en lui une partie importante de ma vie et je me sens plus complète lorsque nous sommes connectés.

Il embrasse mon front furtivement et me repousse pour mettre en route la machine à café derrière lui.

– Il n'a pas dormi dans sa chambre, grommelle-t-il dans sa barbe. J'espère qu'il s'est bien comporté avec toi. Sinon, je sors la carabine.

– Papa ! gloussé-je en attrapant plusieurs tasses dans le placard au-dessus de l'évier. C'est mon patron ! Bien entendu qu'il a de bonnes manières.

– Mouais. Il pourrait être le futur président que ça ne le mettrait pas pour autant à l'abri de ma carabine ! Et d'ailleurs, depuis quand on fréquente son patron, jeune fille ? De mon temps, ça ne se faisait pas, c'était même...

– Taratata, le coupé-je en sortant le reste de fraises au sucre préparées la veille au soir. Il est vraiment prévenant et je l'aime énormément. Et tu le sais très bien. Et si je considère la manière dont tu lui as raconté toutes les petites affaires du ranch à table hier soir, je pense que toi aussi, tu l'apprécies.

– Mouais. Il faut bien que je me montre cordial, c'est ton invité. Je ne veux pas que tu aies honte de ton père.

Je m'immobilise, pose le saladier sur la table et fais volte-face pour lui sauter dans les bras à nouveau.

– Jamais ! Jamais, tu m'entends, je n'aurai honte de toi, papa... Tu es le meilleur homme qui existe sur cette terre...

– Mouais ! grogne-t-il en me caressant le dos, presque mal à l'aise. Bon, on arrête les bisous, là ! J'ai peu de temps, le potager m'attend.

– Tu as besoin d'aide ?

– Bien sûr que non.

Je pince les lèvres, agacée.

– Papa, es-tu certain que c'est encore...

– Stop, Elisa ! Je suis encore jeune et en pleine forme. Tout va bien pour moi. Et les affaires reprennent un peu, j’ai accepté deux chevaux de plus la semaine dernière. Il va réellement falloir que tu arrêtes de t’inquiéter pour moi, et surtout de me prendre pour un vieux croulant. Je n’approche même pas de la cinquantaine, bon sang ! Alors, oui, parfois c’est dur et je fatigue. Mais c’est simplement parce que certains jours sont plus animés que d’autres. Je pense prendre un stagiaire, d’ailleurs, dans quelques semaines.

– Un stagiaire ?

– Oui, confirme-t-il en levant les yeux au ciel, agacé par mes questions. Je te l’ai dit tout à l’heure, nous accueillons deux nouveaux pensionnaires, ce qui fait six à présent. Plus tout le reste, je peux me permettre un stagiaire. Mon comptable m’a confirmé que je pouvais largement me le permettre.

C’est maintenant Josh qui suit ses comptes de près. Après l’histoire de ma mère, mon père a décidé de reprendre ses comptes au sérieux. Il a demandé à Ronda, dans un premier temps, qui elle-même était une pro de la comptabilité, puis Josh a repris tout naturellement le bébé dès qu’il l’a pu. Quant à moi, je suis *persona non grata* dans cette histoire. Josh me rit au nez quand j’essaie de le soulager de ce poids et mon père refuse tout net de me voir tourner autour de sa comptabilité. D’après lui, j’ai mieux à faire. Ce qui m’énerve prodigieusement, clairement.

En attendant, s’il vit mieux et qu’il a finalement remonté la pente, j’en suis heureuse. C’est tout ce que j’espère pour lui.

– Alors je ne m’en mêle pas ! lui concédé-je en levant les mains en signe de retrait. Ton affaire, je respecte.

– Merci ! Bon, cet après-midi, je dois aller faire le tour des champs, déclare-t-il en avalant un sandwich qu’il vient de sortir du frigo. Vous voulez m’accompagner ? Ton ami serait peut-être intéressé de visiter le ranch...

– Oui, ce serait génial ! Nous allons monter ce matin, mais nous serons de retour rapidement. Je m’occupe du déjeuner.

– Parfait. Je vous laisse vous débrouiller. J’y retourne. Ne mettez pas le bazar dans la cuisine, j’ai horreur de chercher mes affaires ! grogne-t-il en

s'avançant vers moi pour déposer un baiser sur mes cheveux. Et surtout, s'il t'embête, tu cries. J'emporte mon arme, en cas d'urgence.

– Papa ! gloussé-je en le frappant à l'épaule. Il ne m'embête pas !

– Mouais... Si tu es heureuse, alors ça me va. Mais n'essaie pas de me mentir comme avec l'autre, là... Vegan ?

– Qui ? Alan ?

– Oui, c'est ça, c'est pareil. Je vais veiller plus prudemment à présent. Comme ça, c'est dit !

Il tourne les talons et quitte la cuisine en remplaçant le Stetson que je lui ai piqué hier et laisse la moustiquaire claquer derrière lui alors qu'il disparaît dans la poussière soulevée par le vent dans la cour...

Mon cœur se serre en pensant que j'ai réellement besoin de lui. Toujours. On peut bien grandir, on reste toujours l'enfant de quelqu'un... Et je suis tellement fière d'être la sienne.

\*\*\*

– Doucement, Chelsea ! On va s'arrêter là !

Je caresse l'encolure de la magnifique Appaloosa de mon père avant de glisser rapidement au sol alors qu'Étienne félicite la petite sœur de ma jument en lui murmurant des mots doux. Nous venons de traverser au galop la pampa séparant la propriété de mon père de cet endroit dans lequel je tenais absolument à me rendre, et nos montures ont vraiment assuré. C'est un réel plaisir de me retrouver ici...

Parce que je ne l'ai jamais fait, en un peu plus de dix ans. Parce qu'aujourd'hui, enfin, je me sens prête.

Étienne, repoussant en arrière sur son front le Stetson que lui a prêté mon père, déchiffre la vieille pancarte accrochée à la grille de l'enceinte devant

laquelle nous sommes arrêtés avant de changer d'expression en comprenant immédiatement la raison de notre présence ici.

– Elisa... Tu es certaine que...

Il se laisse tomber à son tour à terre tandis que je me dirige vers lui pour le rassurer. Ou me rassurer moi-même.

– Il faut que je le fasse. Il est temps, j'imagine. Je... j'ai toujours refusé de venir la voir. Du jour où le shérif l'a embarquée pour la prison, je n'ai jamais tenté de me rapprocher d'elle. Ni de son vivant, ni depuis son décès. J'en ai besoin. Et j'ai besoin de toi pour ça...

Il hoche la tête en attachant nos chevaux à un barreau de la grille puis passe une main dans mon dos en guise de soutien.

– Je te suis.

Je ne traîne pas pour entrer dans le cimetière. De peur de perdre mon courage devant cette grille rouillée et presque abandonnée. La main d'Étienne dans la mienne, j'avance entre les tombes fatiguées par le temps en commentant tout et n'importe quoi.

– Ce n'est plus le cimetière de la ville. Il a été déplacé peu de temps après sa mort. Nous pouvions la transférer là-bas, mais ni mon père ni moi n'en avons envie. Elle est bien là... loin de tout.

Ne sachant pas où elle se trouve, je déchiffre les noms, un par un encore inscrits sur les quelques pierres tombales restant entre les allées. Jusqu'à celle se trouvant à l'ombre d'un pacanier immense. Une croix en bois abîmée. Une plaque en étain. Pas de luxe ni d'inscriptions familiales sur celle-là. Alors c'est forcément la sienne.

J'abandonne la main de mon amant après qu'il a déposé un baiser chaste sur mes lèvres.

– Je reste là, ajoute-t-il en désignant un banc à quelques mètres derrière nous. Si tu as besoin...

Je hoche la tête avant de me diriger vers la dernière résidence de ma mère. Malgré moi, j'ai le cœur qui chavire devant cette croix abîmée et peu entretenue. Mais à bien y regarder, entre les hautes herbes desséchées qui s'étalent devant moi et elle, mes yeux perçoivent un bouquet. Des fleurs fanées attachées entre elles par une simple cordelette. Je m'assieds dans la poussière en tendant la main pour récupérer le bouquet, pas si âgé que ça. Un petit mot a été glissé entre les tiges desséchées. Je ne peux m'empêcher d'y lire les mots se détachant sur le papier crème poussiéreux.

*Tu aurais eu 44 ans.  
Joyeux anniversaire.  
Andrew.*

Mon père.

Pas de « je t'aime ».

Pas de mots tendres.

L'essentiel.

Mes yeux s'embuent sous le choc et l'émotion qui me submergent. Je réalise que je suis incapable de me rappeler quel jour elle fêtait son anniversaire. Et mon père... Sa bonté me perce le cœur. Je sais qu'elle lui a fait du mal. Tellement de souffrance et de blessures. Et pourtant, malgré ça, il pense encore à elle. J'imagine très bien sa si grande bonté d'âme lui imposer ce petit hommage, considérant que même les pires pécheurs sont les enfants de Dieu. Des êtres humains malgré tout.

– Tu sais, Sarah, s’il y a bien une chose dont je peux te remercier, c’est de m’avoir donné un père tel que lui, murmuré-je en reposant le bouquet à sa place. Sans lui, je crois que je ne serais pas ici aujourd’hui.

Je marque une pause, émue et surtout surprise de trouver des mots que je croyais à jamais enterrés sous toutes mes rancœurs. Jusqu’à présent, tout était bloqué au fond de moi. Impossible à déloger. Et là, assise devant celle qui m’a donné la vie pour mieux la rendre insupportable pendant plusieurs années, je ne sais plus par quoi commencer.

– Ne crois pas que je t’ai pardonné ! Je suis d’ailleurs la dernière à détenir ce droit. Tu as assassiné des gens. Juste pour de l’argent. Et ensuite, tu as fui ! Tu t’es débarrassée de toutes les conséquences de tes actes comme une lâche ! Je te déteste pour ça ! Je sais que maudire un défunt est mal et ne sert à rien. Mais m’as-tu réellement laissé le choix ? Non ! Tu n’as jamais laissé aucun choix à personne. Ni à tes victimes ni à ta famille. Les psychologues ont supposé que ton enfance d’orpheline a joué pour beaucoup dans tes choix, mais moi, je n’ai pas envie de te trouver des excuses. Parce que tu n’en as aucune.

De nouvelles larmes, plus acides que jamais, dévalent mes joues et brouillent ma vision. La croix devient une simple tache sombre se détachant de l’arrière-plan, encore plus informe. J’ai l’impression que ma tête entre en surchauffe. En ébullition. Comme si tous les démons accrochés à mon esprit se battaient sous mon crâne pour sortir et rejoindre celle qu’ils voulaient vraiment hanter. Et je ne retiens rien. Ils s’échappent de toutes les manières possibles. Mes paroles, mes larmes, mes mains qui arrachent nerveusement l’herbe sèche devant moi.

– Je te rends tout ce que tu m’as légué. La culpabilité. Les idées noires. Toutes ces âmes que je passe mon temps à entendre en moi et qui m’interdisent d’être heureuse. Je les ai assez portées. Et je te laisse également la fuite... J’ai réalisé très récemment que ça aussi, tu me l’avais offert. L’incapacité à assumer. Mais c’est terminé. Je ne suis coupable de rien, sauf d’être née de ton ventre. Et ça, je le paie assez cher chaque jour. Tu ne peux pas savoir combien tu m’as fait mal, maman... Parce que oui, la

petite fille en moi n'a pas grandi. Elle pense que tout ceci n'est qu'un mauvais rêve... Un cauchemar qui ne prendra jamais fin. Et la femme que je tente de devenir revient sans cesse en arrière à cause d'elle ! À cause de toi. Comment trouver des bases dans ces conditions ? Comment apprendre à s'aimer lorsque personne ne vous apprend à le faire ? C'était ton rôle, mais tu as préféré ôter la vie d'inconnus pour des raisons que je ne comprends même pas ! On ne te suffisait pas ? JE ne te suffisais pas ? Qu'aurait-il fallu que je fasse pour que tu me protèges et restes auprès de moi ? De papa ? Il t'aimait ! Je t'aimais ! Tu es partie, bordel de merde ! Ton choix ! Tu as tout détruit pour rien ! Nos vies et tant d'autres...

J'ai bien conscience que mon discours ne ressemble à rien. Entre les idées qui s'entrechoquent dans mon esprit, les sanglots s'accumulant dans ma gorge... Tout est flou et mélangé. Mais tout sort. Tout s'étale sur cette tombe. Les mots, la fureur, les nuages quittant mon esprit, et sans doute, surtout, cet amour bafoué et honteux qui brûle au fond de moi.

– Oui, évidemment que je t'aime ! Et je me déteste pour ça ! Mais tu sais quoi, maman ? J'ai le droit d'aimer ma mère ! Pas celle qui a été appelée la Faucheuse dans tous les journaux, non. Celle qui me cuisinait des gâteaux et m'accompagnait dans ma vie. Oui, celle-là je l'aime. Et tant pis si je me trompe et que tu jouais la comédie. Tu ne m'avoueras jamais plus rien, de toute manière, et c'est beaucoup mieux comme ça ! Parce qu'aujourd'hui, je considère que c'est le premier jour de ta mort. Je passe à autre chose. Je te laisse tous ces cadeaux empoisonnés et je recommence à vivre. Je reviendrai voir papa, parce que même lui, d'une certaine manière, tu as failli me le voler ! Je n'osais même plus revenir dans cette ville à cause de toi ! Mais je ne te laisserai pas avoir autant de poids dans ma vie ! Je t'en ai accordé beaucoup trop jusqu'à présent. J'ai renié mon nom, celui de papa. Je me suis exilée. J'ai tremblé, j'ai voulu mourir, parfois aussi... Tout ça pour une meurtrière ? Mais tu ne le mérites tellement pas ! J'ai presque confondu ma vie et la tienne, tellement la culpabilité d'être liée à toi par le sang me rongait.

Je marque une pause, à bout de souffle et de nerfs.

– Alors, maintenant que tu as enfin réussi à mourir complètement en moi, je vais vivre. Aimer. Mon père, comme il le mérite. Josh, parce qu’il a toujours été un ami en or. Et peut-être l’homme qui m’a offert énormément ces derniers jours. En tout cas, je ne m’interdirai pas cette histoire par ta faute... C’est une certitude. Et je n’aurai plus peur de ce que tu as laissé derrière toi. Jamais ! Je peux te le dire, je me servirai de ce peu d’amour qui restera sans doute en moi pour toujours pour garder mon équilibre. Mais ne t’attends pas à ce que je revienne ici pour te fleurir. J’ai mieux à faire. Tout ce que tu as à savoir, c’est que je ne t’en veux plus. En ce qui te concerne, je me sens Ni heureuse ni triste mais neutre et c’est parfait pour moi. Je n’attends rien de plus. Papa me suffit pour vous deux. C’est même certainement mieux, si tu veux mon avis. Peut-être as-tu bien fait de faire preuve de lâcheté et de partir, finalement. Ça a été dur, mais je n’ai plus besoin de toi. Je te souhaite tout de même le repos que tu mérites. Le ciel jugera ce qui convient pour ton cas. Adieu.

Je me redresse, tremblante et pressée de quitter cet endroit. La petite fille qui commence à peine à guérir en moi a peur que les démons me sautent à nouveau dessus pour me revenir me hanter.

Je me précipite vers Étienne, un frisson glacial parcourant mon dos.

Il est déjà debout, au milieu de l’allée et m’attend en m’ouvrant les bras. Je me réfugie contre son torse et il m’emporte loin de cet endroit que je ne veux plus jamais revoir.

Étienne

Baton Rouge.

La fin du périple.

À neuf heures du matin, Antoine nous attend déjà de pied ferme sur le *Mississippi Princess* tandis que nous réintégrons le navire. Il récupère Elisabeth entre ses bras comme s'ils étaient amis de toujours.

– Toi, plus jamais ça ! déclare-t-il d'un air menaçant.

La femme que je suis allée rechercher au fond de son Texas natal consent à lui offrir un sourire même si au fond d'elle, la peur l'habite. Je l'extirpe des bras de mon frère pour lui caresser le dos et la rassurer.

– Nous avons une heure. Une douche nous ferait peut-être du bien, après le vol et le taxi...

Elle accepte, m'embrasse et disparaît dans les escaliers montant au pont supérieur. Antoine en profite pour me questionner, forcément.

– Alors ?

Je m'amuse à jouer l'incompréhension la plus totale.

– Alors quoi ?

– Tu me fatigues, réplique-t-il en soupirant. Alors, tout va bien ? Alors mon frère a retrouvé sa quéquette ? Alors, on a gardé notre comptable dans

nos rangs ? Alors, quoi ! Raconte ! Je te rappelle que j'ai un pari en cours et que les dates sont précises dans cette histoire. Nous avons ajouté des délais.

– Tu ne sauras rien ! annoncé-je en me dirigeant vers le pub. Fais-moi plutôt un compte-rendu de la situation.

– Alors... commence-t-il en s'asseyant en face de moi à une table éloignée des autres croisiéristes. Les autres concurrents, à l'exception de Dynacom, sont déjà en réunion avec le comité. Nous sommes convoqués à la suite, en même temps que Shelby. Ce qui, je pense, est bon signe d'un côté, et mauvais de l'autre. Hier soir, la pétasse a passé sa soirée au comptoir à rire comme une hyène avec le fils Hanley. Évidemment, l'autre nigaud ricanait comme un pauvre type en profitant de la vue des épaules dénudées et de la poitrine pigeonnante... Tu veux que je te dise ?

– Vas-y.

– C'est une mauvaise idée. Shelby me semble trop sereine pour que ça se déroule bien. Je pense que, pour le bien de Lizy, elle aurait peut-être été mieux ailleurs.

– Non. Elisabeth n'a rien à se reprocher, insisté-je, buté, et presque en colère par son insistance à ce sujet.

– Je sais bien, mais... c'est couru d'avance, elle va être prise pour cible. L'autre blonde n'a pas beaucoup de scrupules et surtout, elle a le fils prodigue dans la poche !

Comme si je ne le savais pas. Je lui adresse un sourire énigmatique en récupérant le menu au bout de la table.

– J'ai faim. Tu as déjeuné, déjà ?

Il lève les yeux au ciel en se laissant tomber contre le dossier de son fauteuil.

– Non, prends-moi une omelette... et arrête avec cette tête, là, ça m'inquiète.

– Quelle tête ? lui réponds-je en hélant le serveur.

– Celle du mec heureux ! grimace-t-il en soupirant. Je ne suis pas habitué ! Ça me donne l'impression que mon frère le boss a disparu. Très inquiétant, si tu veux mon avis.

– Je sais parfaitement ce que je fais, rassure-toi ! affirmé-je alors que le jeune serveur s’avance vers nous. Simplement, je crois que je suis heureux, alors je tente le mélange boss-bonheur...

– Boss-bonheur ? On dirait un vieux titre de série familiale de seconde zone... Genre téléfilm romantique low cost...

J’éclate de rire en concentrant mon attention sur la commande. Et oui, j’ai envie de sourire, même à l’approche de cette réunion. Il fait beau, la vue sur le fleuve est sublime et surtout, après une très belle journée dans le ranch d’Elisabeth, après l’avoir vue heureuse et détendue avec son père, je la ramène avec moi. Peut-être que je suis un peu responsable de ses sourires constants depuis deux jours, et rien que pour cette raison, j’ai de quoi être heureux moi-même.

Je me sens bien et maître de la situation, je ne vois pas pourquoi je devrais reprendre ce masque lourd de connard. J’expérimente, moi aussi... On verra bien.

\*\*\*

Elisabeth, pimpante dans sa robe bleu marine et la plume qu’elle portait à Atlanta ajustée courte autour du cou, cache à peu près sa fébrilité lorsque nous prenons place autour de la grande table de réunion.

Je me demande encore pourquoi ils ont tenu à convier les conjoints à ce compte-rendu. Enfin, non, je me doute très bien de la raison, au simple sourire satisfait arboré par Shelby qui prend d’ailleurs place aux côtés du fils à maman en face de nous.

Antoine me jette un œil agacé et moyennement serein, lui aussi.

J’espère que je ne me suis pas planté en termes d’alliés. J’espère que tout se passera selon mes plans. C’est-à-dire que j’ai envisagé deux options : un,

nous remportons le financement, tout simplement parce que nous sommes les meilleurs et que malgré nos craintes, le fiston ridicule a choisi avec impartialité ses futurs collaborateurs. Et dans ce cas, pas de problème.

Deux, Shelby a su parler à la libido du gamin coincé et frustré qui me toise sans sympathie à l'heure actuelle, et dans ce cas, elle aura également fouillé le passé d'Elisabeth et se sera bien entendu chargée d'en faire part à qui de droit. Pour cette seconde éventualité, j'ai ma propre solution. Enfin, si j'ai réussi à parler à son cœur à elle...

Je n'ai pas trouvé d'autres options.

– Bonjour mesdames et messieurs, entame la doyenne et présidente de la fondation depuis le bout de l'immense table. Comme vous pouvez le constater, nous n'avons pas convié toutes les agences en même temps. Je ne vais pas faire monter le suspense : la raison, presque évidente, est que nous n'avons considéré comme intéressantes que vos deux demandes. Bravo à vous pour votre sérieux et votre combativité.

Elle marque une pause pour ouvrir nos deux dossiers devant elle, se désaltère rapidement puis reprend en remontant ses lunettes sur son nez.

– Il faut que je vous explique la procédure que nous avons choisie pour la délibération finale. Comme il s'agit ici d'une nouvelle procédure en notre sein, j'ai tenu personnellement à ce que les membres de cette nouvelle assemblée d'investissement prennent leur décision en leur âme et conscience, sans que je n'aie à les guider dans leurs choix. Mais pour m'assurer également que le choix serait judicieux, j'ai moi-même étudié vos propositions et ai établi mon propre choix. J'ai donc compulsé tous les dossiers et accordé mon choix au plus méritant et surtout, au plus stable, comme je le faisais précédemment. De leur côté, les membres du comité ont travaillé ensemble et délibéré selon leurs propres critères. Le souci que nous rencontrons aujourd'hui est celui que je craignais. Nous tombons en désaccord. Mon approbation se tourne vers la société Bestcom, dont le sérieux n'est plus à prouver. Le comité a donné sa voix à Dynacom. Il s'agit

donc ici de vous départager, en vous laissant l'opportunité de défendre vos intérêts. Transparence est le maître-mot chez Hanley.

Nous nous engageons donc vers la seconde option envisagée : Shelby a joué de ses charmes auprès du fils. Quelle surprise. Elle me lance un regard de triomphe en posant les avant-bras sur la table, mettant en avant sa poitrine généreuse sur laquelle le regard de Hanley fils se perd un peu trop à mon goût.

Elisabeth gesticule nerveusement sur sa chaise, cachant à peine son désir de s'enfuir en courant. Je trouve sa main sur sa cuisse et y enlace mes doigts pour la rassurer tandis que le jeune arriviste reprend la parole après sa mère.

– En effet, la transparence. Ce qui nous a cruellement manqué dans votre dossier, monsieur Maréchal, lance-t-il, tout sourire. Votre bilan prévisionnel et la visite de vos locaux ont beaucoup séduit le comité, je dois bien l'admettre. Mais ce qui nous a poussé à refuser votre dossier ce sont vos mensonges concernant M<sup>lle</sup> Cathy, ou plutôt, Elisabeth McDowel. Peut-on savoir pourquoi nous avoir menti ?

Elisabeth se recroqueville sur son siège, les yeux baissés sur ma main, alors qu'Antoine se racle la gorge en gesticulant.

– D'autant plus que ce nom a son importance, ajoute un autre membre du foutu comité dont je ne me souviens pas du nom, d'après le rapport qui nous a été transmis...

– Transmis par qui, exactement ? m'enquiers-je d'un ton sec. Qui a donc du temps à perdre au point d'aller fouiller un passé qui ne le concerne en rien ?

Sans surprise, ledit membre jette un coup d'œil rapide mais significatif à Shelby avant de tenter de rattraper le coup.

– C'est notre souhait.

– Votre souhait, il me semble, était de connaître davantage notre famille, nos projets intimes. Ce qui, en soi, est un problème pour moi, je ne l'ai

jamais caché, répliqué-je sans ciller. Et comme vous avez pu le constater, j'avais mes raisons de brouiller les pistes. Ce que j'ai fait, et je recommencerais si l'occasion devait se présenter. Vous vouliez savoir si j'avais une femme dans ma vie, oui, j'en ai une. Et oui, la voici, vous avez eu maintes occasions de vous entretenir avec elle. C'est tout ce que j'estime nécessaire en ce qui vous concerne. Que vous soyez assuré de sa gentillesse et de son sérieux. Pour le reste, j'ai pris la décision de la protéger de quelque rumeur ou malveillance que ce soit. C'est ma vision de l'unité familiale, justement.

Je fixe mon regard sur Shelby avec insistance. Cette dernière se renfrogne tout à coup et s'enfonce davantage dans son fauteuil. Le président du comité pose une main réconfortante sur son épaule puis reprend le débat sur un ton acide.

– Nous pouvons comprendre, éventuellement, le problème, monsieur Maréchal. Cependant, ce nom évoque bien un problème de taille, puisque nous parlons ici d'une affaire de justice pour assassinat. Ce n'est pas anodin.

– Nous parlons ici de toute autre chose, mon cher, réfuté-je calmement. Je n'ai pas vu de Sarah McDowel à cette table, ni sur cette croisière, d'ailleurs je ne la connais même pas. Nous parlons ici de sa fille, et ça n'a rien à voir. Vous n'êtes pas votre mère, il me semble. Et c'est sans doute bien dommage, d'ailleurs !

– Je ne vous permets pas ! s'emporte-t-il immédiatement. Et ne jouez pas avec les mots, je vous prie ! Toutes les excuses du monde ne pourront pas effacer le fait que vous nous ayez menti ! Et contre ça, vous n'avez rien à répondre !

– Moi, si ! s'exclame la doyenne d'un ton ferme, clouant clairement le bec à son fils beaucoup trop sûr de lui. J'étais informée de la situation.

Un silence s'abat sur l'assemblée. Le fils en perd ses lunettes et Shelby son fond de teint.

– Comment ça ?

– M. Maréchal a eu l'extrême honnêteté de venir m'entretenir de ce sujet dès le début de la croisière, ajoute-t-elle en m'adressant un sourire aimable.

Elisabeth me jette un regard ahuri, osant à peine sourire. Le même regard que mon frère qui se redresse, amusé, dans son fauteuil pour assister au débat qui promet d'être savoureux.

Shelby, quant à elle, se liquéfie sur place, tout en me fusillant du regard. Je lui offre mon plus beau sourire de vainqueur.

*On ne pousse pas à bout un Maréchal, chérie...*

– Et pourquoi, alors, nous avoir tenus dans le secret ? s'offusque un des membres de Hanley.

– Pour éviter justement ce genre de préjugé d'un autre temps, mon cher, rétorque froidement la doyenne du groupe. M. Maréchal avait à cœur de préserver l'équilibre émotionnel de sa fiancée, et je trouve que c'est une attention charmante de sa part. Une vraie valeur que je salue. *A contrario*, chers membres, je dois ajouter que je suis extrêmement déçue par la manière dont se sont déroulées vos prises de décisions. À mon sens, demander un esprit familial sans faille à nos collaborateurs était une excellente idée. Mais justement, pour évaluer un certain respect des valeurs. Or, ces valeurs que je pensais mettre en avant en acceptant cette mascarade, vous les avez bafouées vous-mêmes. Tous autant que vous êtes.

Elle marque une pause. La main d'Elisabeth se resserre autour de la mienne, mais cette fois son visage est éclairé par un sourire radieux. Elle me fait bander, juste avec un sourire... Cette femme est une magicienne.

– Vous avez préféré croire aux propos d'une intrigante, qui n'a rien, elle, de sincère et de familial. Ma chère mademoiselle Rivery, qu'en est-il de votre fiancé ? Je ne suis pas certaine que votre comportement vis-à-vis de mon fils sur cette croisière soit digne d'une future épouse. D'autre part, chers membres, votre mesquinerie à juger les gens sur des rumeurs plutôt que de les prendre en pitié ou d'essayer de les connaître vraiment est pitoyable. Pour ma part, lorsque M. Maréchal m'a entretenue de son petit mensonge, je suis allée trouver Elisabeth, puisque c'est son véritable

prénom, et j'ai discuté avec elle. Si vous en aviez fait de même, vous auriez vite compris que cette personne correspond tout à fait à ce que nous attendions de nos collaborateurs.

– Avec tout votre respect, madame Hanley... tente Shelby d'une voix mièvre.

– Mon respect ? Allez plutôt respecter vos engagements envers votre fiancé, mademoiselle Rivery. En ce qui me concerne, ma décision est prise. Doublement. Je dissous ce comité définitivement et reprends les rênes de cette mascarade qui a assez duré. Et je décide d'attribuer notre financement à l'entreprise la plus méritante et la plus fiable, Bestcom. Je suis encore la présidente de ce groupe, quand bien même cela déplaît à mes successeurs. Je pense d'ailleurs remettre en cause pas mal de choses afin de m'assurer de l'avenir du groupe après mon départ, que je repousse de trois ans. Fin de la réunion, bonne journée à tous, et merci pour votre participation. Monsieur Maréchal, les dossiers de finalisation vous seront envoyés dans la semaine.

Et d'un geste impérial, elle se lève et quitte la pièce. Antoine se tourne vers moi, son expression oscillant entre l'hilarité et... l'hilarité.

– Tu l'avais mise dans la confiance ?

– Oui, lui réponds-je calmement en rangeant mes lunettes.

– Et tu ne m'as rien dit !

– Quel intérêt ? J'ai simplement fait ce que tout bon chef d'entreprise aurait fait. J'ai joué à la loyale contre une vipère. J'ai assuré nos arrières.

– Loyale, hein ? pouffe-t-il en se levant. Et le fait que Lizy ne soit pas exactement...

– Exactement quoi ! lui répond ma belle en s'accrochant à mon bras. Sa fiancée ? Ce n'est qu'une question d'appellation, Antoine !

– Et le côté enceinte ? insiste-t-il, narquois.

– Une fausse alerte ! chantonne Elisabeth en sautillant sur place, heureuse, visiblement. D'ailleurs, je propose un petit verre pour fêter ça ! Vous n'avez pas idée de la frustration incroyable de se trouver sur un tel bateau et de ne pouvoir trinquer qu'au soda ! Déjà que j'ai loupé les plantations à visiter !

Je l'enlace alors que nous slalomons entre les membres du comité qui discutent entre eux, outrés, en nous jetant des coups d'œil assassins.

- Va pour le pub !
- Et ensuite, on remballe ! commente Antoine en nous ouvrant la porte.
- Toi, tu remballes, mon frère. Pas nous.

Les deux se tournent vers moi, interloqués.

– J'ai réservé la cabine pour la suite de la croisière et son retour. Cela fait quelque chose comme huit jours... Elisabeth, désolé mais tu vas être obligée de poser des jours de congé.

– Et toi ? s'inquiète mon frère.

– Moi ? Je me prends des congés aussi. Oph et toi, vous prenez les commandes. Je vous ai envoyé mon planning de rendez-vous cette nuit, amusez-vous bien. Je n'y suis plus pour personne.

– Tu pourrais prévenir, quand même ! Un peu limite comme manière de procéder pour un boss !

– Au contraire ! Depuis la reprise de la société, vous sirotez vos cafés en tenant des paris avec les employés pendant que je ne lève pas la tête du guidon. On va échanger les rôles, un peu. À mon tour d'avoir la vie cool. À votre tour de devenir froids comme des robots. Bon courage ! Ah, et... j'oubliais... Tu penseras à la volière, aussi... Il faut prendre soin d'Edgar !

Il fronce les sourcils d'un air peu convaincu. Mais je sais ce que je fais. Je me plains depuis des années qu'Antoine et Ophélie glandent outrageusement dans les bureaux. Mais leur ai-je laissé réellement le choix ? J'avais tellement peur de chuter que je n'ai laissé aucune place à mes deux collaborateurs. Mais, au même titre que moi, ce sont des Maréchal. Les héritiers. Ils ont leur mot à dire. Et m'éclipser vraiment est la solution la plus simple pour leur donner l'espace dont ils ont besoin pour prendre leurs marques.

Elisabeth n'a pas émis un mot depuis mon annonce. Elle semble... perturbée.

– Tout va bien ? J’espère que tu n’avais pas d’impératif à Savannah ? Tu veux que j’annule ?

– Hein ? s’écrie-t-elle en semblant toucher terre à nouveau. Mais non ! Surtout pas ! Ça fait tellement longtemps que je n’ai pas pris de vacances ! Et sur le Mississippi en plus ! Oh, merci Étienne ! C’est tellement gentil !

Son visage rayonne et sa voix vibre d’une intensité que je ne lui connaissais pas. J’avais presque oublié le bonheur que faire plaisir procurait. Et en ce qui concerne le mot « vacances », je crois que je ne sais même plus ce qu’il signifie... Mais je pense retrouver le concept très vite. Surtout quand une femme arborant une plume autour du cou se hisse contre moi, ses mains posées sur mes joues, pour m’embrasser avec douceur, des paillettes d’argent scintillant au fond des yeux.

Je pourrais attraper Shelby pour lui ricaner au nez lorsqu’elle passe à proximité d’une démarche agacée. Je pourrais sourire avec machiavélisme au gnome Hanley lorsqu’il nous frôle, affichant lui aussi une tête des mauvais jours. Mais je m’en fiche.

Comme je l’ai expliqué à ma pseudo-fiancée, le négatif, le combat néfaste et malsain, tout ceci ne m’intéresse plus.

Je veux vivre tout simplement. Sentir, aimer, respirer... Avec elle si possible. Ou dans elle, éventuellement. Tout ce qu’elle voudra, en réalité...

La vraie question est : à quel moment pourrais-je lui avouer que je crois que je l’aime sans la faire fuir ? Je ne maîtrise pas encore les codes de la romance, il faut m’excuser... Je crois que cette fonction n’a pas été programmée dans mon circuit intégré.

Maudits techniciens !

*Note pour moi-même : passer rapidement à la révision des 30 ans pour rectifier le problème et ajouter le mode romantique à mes programmes.*

## Lizy

Main dans la main, nous terminons la visite de la plantation de sucre d’Oak Valley en longeant l’allée bordée de pas moins de vingt-huit chênes plantés lors de la construction du domaine au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Je crois que j’ai les yeux qui brillent, le cœur qui chante plus fort que les oiseaux virevoltant entre les arbres. L’âme plus légère que la brise qui balaie mes cheveux dans la chaleur de la Louisiane d’un soir de printemps. Et surtout, surtout, l’homme le plus merveilleux que la Terre ait jamais porté. Sauf à cet instant précis.

RoboCop, le retour.

– Je ne suis absolument pas d’accord, grogne-t-il alors que notre guide explique au reste du groupe de touristes loin devant nous la reconstruction de la bâtisse un siècle après l’implantation d’origine de la première habitation plutôt modeste. Ce n’est pas logique, Elisabeth !

– Chut, petit pinson, rétorqué-je, les yeux perdus dans les feuilles des arbres qui nous surplombent. Tu gazouilles plus fort que ce charmant guide et je n’entends rien.

– C’est important, ajoute-t-il sans se soucier de ma requête. Ma chambre !

– Non ! Chacun la nôtre ! C’est non négociable ! Je veux pouvoir claquer des portes si l’occasion se présente. Et posséder mon endroit à moi ! Et je paie un loyer...

– De mieux en mieux ! On sépare le frigo en deux aussi ? Une étagère pour toi, une pour Antoine, et moi je prends les deux qui restent...

– Très bonne idée ! gloussé-je devant sa mine dépitée. Je prends celle du haut, c'est la meilleure !

Il lève les yeux au ciel en attrapant mes hanches pour m'entraîner dans la pénombre du sous-bois que nous longeons.

Sans me laisser le choix, il me plaque contre un arbre, son torse massif pressé contre mon dos, m'interdisant tout mouvement.

– Qu'est-ce que tu fais ? murmuré-je en retenant un rire alors que sa main remonte entre mes cuisses avec autorité.

– Je négocie ! OK pour ta chambre, mais je demande un règlement en nature concernant le loyer. Toi, ici, maintenant, pour la caution... Ensuite, on avisera...

Sa langue remonte le long de mon cou alors que de sa main libre, il retrousse ma robe au-dessus de mes fesses...

Un frisson délicieux dévale déjà mon corps, attisant une excitation quasi constante que j'arrive difficilement à réfréner depuis le début de la croisière... J'ai l'impression de ne faire que ça... Lui, moi, un bateau, multiples possibilités... Un boss d'agence de com' possède énormément d'imagination et de ressources. Je le découvre avec plaisir, dans tous les sens du terme.

Cependant, malgré le désir qui me pétrit déjà le bas des reins et m'échauffe la poitrine, je ne compte pas me laisser faire. Il s'agit d'une affaire de la plus haute importance.

– Je ne suis pas une fille facile, monsieur Maréchal ! Je refuse de négocier dans de telles conditions !

– Ah oui ? murmure-t-il d'une voix rauque et incendiaire alors que sa main remonte sous ma robe pour aller caresser ma poitrine. Tu crois que tes héroïnes de films ne se faisaient pas trousser dans les bois pour accorder quelques faveurs à leurs valets favoris ? En Louisiane, c'est la règle ! On conclut les affaires à coups d'orgasmes...

J'éclate de rire puis pousse un soupir lourd de sens en recevant ses doigts contre mon intimité.

– N'importe quoi ! gémis-je en me cambrant sous un frémissement divin. Et d'ailleurs, la tâche était plus ardue, avec leurs robes et tout ça...

– *Lucky me !* ronronne-t-il en reprenant ses mains avec urgence. Ne bouge pas, ma jolie... Tu jouis, tu remportes les négociations, c'est cent pour cent gagnant !

J'entends derrière moi le bruit d'un étui qu'on déchire. Sa fermeture éclair.

Un sourire extatique s'impose à mes lèvres alors que ses mains retrouvent mes hanches.

– Alors, lady Elisabeth, soupire-t-il contre mon oreille en plaçant son sexe déjà durci et prometteur à l'entrée de mon vagin. Deal ou pas deal ?

Je laisse échapper un grognement de désaccord en m'accrochant au tronc d'arbre qui me soutient.

– C'est totalement et atrocement du chantage, tenté-je de revendiquer, pour la forme.

– Je n'ai jamais prétendu être loyal et juste, chuchote-t-il en pliant légèrement les jambes pour trouver son angle d'attaque.

Je passe ma main entre nous pour caresser son membre avide, emmitouflé sous sa protection.

– Vous êtes plutôt dur en affaire, monsieur le Boss ! roucoulé-je en écartant les cuisses.

– Et tu n'as encore rien vu, princesse !

Je ferme les yeux en frémissant sous la pénétration de son sexe dans le mien... Et je souris. Au-delà du plaisir des sens, il y a le bonheur. Celui de commencer ma nouvelle vie avec lui. Celui de m'autoriser à croire à nouveau qu'il y a de l'espoir.

Il m'enlace et s'enfonce en moi en tentant de réprimer un gémissement viril. Je me laisse aller à son attaque, déjà pantelante et loin, très loin, haut dans le ciel, heureuse et pressée de l'être toute ma vie durant. Parce que, oui. J'ai décidé d'y croire et de me l'autoriser...

Avec lui sans doute. Parce que le temps n'y changera rien, je sais que je l'aime. C'est tellement évident. Il est celui qui m'a redonné l'envie de sourire à la vie.

# Épilogue 1

**Étienne**

**Deux ans plus tard**

– La comptable de M<sup>me</sup> Hanley sollicite une audience avec vous, monsieur Maréchal.

– Merci, euh... Kareen ?

– Oui, c'est ça ! ricane mon frère en face de moi. Tu progresses vraiment !

Je lève les yeux au ciel en relâchant le bouton de l'interphone.

– Allez, dégage !

– Tu rigoles ou quoi ? Je veux assister à ce grand moment ! Après tout, en tant que chaperon depuis deux ans, je crois que j'ai droit à une place particulière !

– Rien du tout ! Tire-toi, t'as du boulot !

Il se lève en se marrant, se dirige vers la porte, marque une pause puis se retourne vivement.

– Fais ça bien, j'ai misé une petite somme quand même sur le « oui » ! Si tu pouvais éviter de me foutre sur la paille en jouant à l'abruti...

– Dégage !

Encore un pari... Je me demande où ils trouvent le temps de bosser, tous. Entre les paris et les réunions « café » du matin, ça limite le champ des possibles.

Il se décide à quitter la pièce, croisant Elisabeth sur le pas de la porte.

Après l'avoir saluée, celle qui partage ma vie, et surtout ma salle de bains depuis deux ans, entre dans la pièce, parfaitement bandante dans sa jupe crayon beige et son chemisier blanc cintré juste comme il faut...

– Mademoiselle la comptable personnelle de M<sup>me</sup> Hanley, dis-je pour l'accueillir en m'adossant à mon fauteuil. Puis-je savoir ce qui vous amène ?

Oui, Elisabeth ne fait plus partie de mon personnel. Elle n'était engagée qu'en contrat à durée de quelques mois. Mais sa nouvelle amie, la doyenne du groupe qui nous finance encore pour trois ans, a sollicité ses services en tant qu'assistante, comptable et bien d'autres choses pour son compte personnel. Ce qui semble convenir parfaitement à cette femme qui avance vers moi, un dossier à la main, d'une démarche explicitement sensuelle.

– Un besoin urgent ! murmure-t-elle en posant son dossier au bout de mon bureau pour le contourner en prenant son temps.

Je bande comme un sauvage, excusez l'expression. Je pensais, durant les premiers mois, que cette attirance que j'éprouvais pour elle se calmerait au fil des mois... Grossière erreur ! C'est de pire en pire... Il suffit que je pose les yeux sur elle pour durcir. Et pas qu'un peu. C'est d'ailleurs pour cette raison que je n'ai pas tenu à la garder chez Bestcom. Pour un homme comme moi, qui aime compartimenter les choses, la situation était devenue ingérable... J'avais envie de passer mes heures de travail sous son bureau à la lécher partout... pendant qu'elle, bossait... Un fantasme de dingue que nous avons réalisés plusieurs fois mais qui laissait de telles images dans nos souvenirs qu'il en devenait une satanée addiction...

Maintenant, son bureau se situe à quelques pâtés de maison d'ici... Ça nous permet de souffler...

Sauf quand elle passe me rendre visite, comme maintenant.

Elle se penche sur moi pour poser ses lèvres incroyables sur les miennes. Un baiser chaste qui s'échauffe très vite.

Je me redresse pour attraper ses hanches et poser ses jolies fesses sur mon bureau.

– Quel genre de besoin, ma sirène ?

Oui, les surnoms stupides, on a gardé... Je gagne souvent le titre du plus nunuche, c'est cool, surtout que je me creuse réellement le cerveau pour trouver des trucs incroyables.

Bref... Notre vérité est ailleurs.

Je remonte doucement ma main sur sa cuisse, jusqu'à ses deux fleurs entrelacées... Une pour elle, une pour son meilleur ami, m'a-t-elle expliqué un jour... Puis je continue, un peu plus haut, jusqu'à cette plume, délicate, incrustée sur sa peau, à l'intérieur de sa cuisse. Celle-là est récente. Elle est pour moi... Je l'adore...

Je me penche pour embrasser cette marque toute spéciale qui me fait chavirer le cœur (et bien d'autres choses également) chaque fois que je l'aperçois...

Je reprends :

– Moi aussi j'avais besoin de te parler, mon ver luisant...

Elle plisse les sourcils, surprise. Ou pas.

C'est le grand moment, je crois...

*Alors c'est parti.*

Je me lève pour atteindre ses lèvres une nouvelle fois tout en ouvrant le premier tiroir de mon bureau.

– Je suis désolé, mon amoureuse, mais cette fois, j’ai décidé de faire dans le classique. Interdiction de rire, de bouger ou de refuser... J’ai répété, alors, essaie de coopérer un minimum. Merci... Quant à toi... je sais que tu n’as pas eu le temps de réviser le texte, mais tu n’as qu’une réplique, je pense que tu devrais t’en sortir...

Je crois que j’entame la déclaration la plus pitoyable de toute l’histoire des déclarations. Comme la première fois où je lui ai déclaré que je l’aimais. Ça s’est produit dans notre salle de bains. Elle ronchonnait clairement à cause de mon short qui traînait sur le lavabo. Les cheveux en vrac, toute sexy dans sa nuisette, je l’ai tout simplement trouvée magnifique et, face à ses réprimandes et sa colère, je n’ai trouvé qu’une chose à dire : « Je t’aime. »

La suite a été assez brève et fouillis. Elle m’a balancé mon short en pleine tête puis l’a repris, m’a sauté dessus en criant de joie, j’ai failli basculer sous son attaque et nous avons terminé dans mon lit, haletants, deux heures plus tard, bons pour partager notre douche avant de nous rendre, affreusement en retard, à nos boulots respectifs.

Mais ce n’est pas le sujet.

Aujourd’hui, c’est plus sérieux.

Je mets donc un genou à terre sous son regard étincelant et son sourire intimidé, puis ouvre l’écrin de velours blanc que je conservais dans mon bureau depuis plusieurs semaines. Et, le cœur battant, je lève les yeux vers elle, oubliant les mots que je comptais lui réciter pour les remplacer par ceux que mon cœur a l’air d’avoir choisis :

– Elisabeth. Un jour, sous un pacanier, je t’ai demandé de tenter de sourire en ma compagnie. Nous nous connaissions si peu que je ne pouvais rien te promettre, alors que j’espérais déjà tout. Aujourd’hui, c’est différent. J’espère toujours autant, si ce n’est plus... Mais, en plus, je sais que je peux promettre, cette fois. Promettre de prendre soin de toi encore mieux que de moi-même parce que c’est devenu mon activité préférée. Promettre d’être toujours là, pour toi, et tout mettre en œuvre pour que tes sourires restent

gravés sur tes si jolies lèvres. Promettre de ne jamais ranger mon boxer parce que je sais que c'est ce qui nous lie. Promettre de t'aimer pour l'éternité. Veux-tu m'épouser ?

Elle pose ses mains sur ses lèvres, les yeux déjà embués, puis se jette sur moi en étouffant un sanglot de joie...

– Oui ! Oui ! Oui !

Des cris s'échappent depuis ma porte, dont, la voix d'Antoine :

– J'ai gagné ! Oph, aboule le blé !

Je m'en fiche. Toute l'humanité peut bien coller l'oreille à ma porte, ça m'arrange. Je n'aurais pas à crier trop fort pour les avertir que j'aime Elisabeth McDowel. Parce que oui, je veux que tout le monde le sache. Les passants, le président, le pape... C'est tellement important.

J'attrape ses joues humides pour m'emparer de ses lèvres. Nous basculons sur la moquette, sous mon bureau alors que je remonte sa jupe une nouvelle fois. Plus haut cette fois...

D'habitude, enfin, lorsqu'elle bossait encore ici, nous nous battions pour savoir lequel passait sous le bureau de l'autre. Cette fois c'est simple... Nous y sommes tous les deux... Une belle manière de fêter nos fiançailles.

Je me rappelle que j'ai quand même une bague à lui offrir... Je me redresse pour retrouver l'écrin posé à côté de nous et lui saisis l'annulaire.

– Voilà... Cette fois, c'est deux plumes... Elles te plaisent ?

Elle tire sur ma chemise pour me ramener contre elle.

– On en discute après... Pour le moment, j'ai deux jambes à te proposer...

*Oh, bordel... Les jambes... No comment !*

## Épilogue 2

Étienne

**Deux semaines plus tard**

Jusqu'à présent, je trouvais ce salon accueillant. Sur les murs, les photos de ma future femme m'ont toujours attendri, surtout celles où elle y apparaît avec son père. Ça, c'était avant.

Je jette un regard embarrassé audit bonhomme en chair et en os assis sur un fauteuil en face de moi.

Je crois que je le préfère définitivement en photo, le cow-boy... Et surtout, je n'aime pas du tout sa meilleure amie... Sa 300 Winchester Magnum qu'il semble avoir fait reluire pour l'occasion.

Tout ça à cause de Josh. Ce faux frère...

L'idée de base, c'était : prévenir Josh de ma demande en mariage et profiter de l'anniversaire d'Elisabeth pour demander officiellement la main de sa fille à Andrew McDowel. Josh avait promis d'adoucir le père un peu trop protecteur envers sa fille. Étant donné que mon comptable occupe la place d'ex-mari, autant que de meilleur ami d'Elisabeth, il m'a paru être parfaitement légitime pendant ce grand moment, et surtout, un allié précieux pour ma demande officielle.

Simplement, tout ne s'est pas déroulé exactement comme prévu. En effet, je devais faire ma demande aujourd'hui, après la soirée d'anniversaire de ma future femme qui s'est déroulée hier soir, ici même...

Une surprise en quelque sorte.

C'était sans compter sur Josh et sa cuite monumentale... Il s'est mis à parler, de tout, de rien, mais surtout de mon intention de demander la main d'Elisabeth.

J'aurais pu m'en passer, mais j'ai supposé que par respect envers lui, une petite demande courtoise au père si aimant qu'il est envers elle était une bonne idée.

Donc, me voilà, assis face à Andrew, Josh, et la Winchester, alors qu'Elisabeth prépare un thé dans la cuisine. C'est le moment. Je sais que c'est le moment. Alors... C'est parti...

Faut vraiment que je l'aime cette femme ! Son père ressemble à une montagne ! Pour autant, il sait se montrer agréable et gentil. Mais quand il est furieux, il se révèle beaucoup moins accommodant.

– Bon... commencé-je en maltraitant mes doigts nerveusement. Andrew...

– Et moi ! ajoute Josh, encore un peu aviné, je pense. Je te rappelle que si tu te maries avec Lizy, tu te maries avec nous deux aussi ! T'es prêt pour ça ?

Je lui jette un regard furieux.

– Tant que tu ne partages pas notre lit ! riposté-je en tentant de garder mon calme.

– Pourquoi ? Vous faites quoi dans votre lit, exactement ? m'agresse d'une voix inquisitrice le maître de maison.

– Euh... Rien... enfin, pas grand-chose, je veux dire...

Clairement, je n'ai jamais autant ressenti de pression de ma vie. Mes clients sont moins intimidants. Même si nous venons souvent ici et que tout s'est toujours très bien déroulé.

– Ça va pas le faire, gronde le fermier en grimaçant.

– Tu veux nous faire croire que vous restez chastes depuis deux ans, ricane Josh d’un air narquois.

– Il vaudrait mieux ! bougonne Andrew en caressant le canon de sa carabine amoureusement.

– Oui, bien entendu...

*Le pire moment de ma vie.*

– Et sinon, qu’est-ce que tu lui veux à ma fille ? Des gosses ? Combien ? Faudrait voir à pas l’engrosser trop tôt, la gamine...

Ma belle arrive enfin à la rescousse, un plateau rempli de tasses entre les mains.

– Papa ! Josh ! Vous avez fini ? Vous êtes franchement impossibles !

Josh éclate de rire, suivi de près par mon futur (éventuellement) beau-père.

– Yeah ! Bienvenue dans la famille, Étienne ! s’esclaffe-t-il en frappant la main qu’Andrew lui tend, hilare. C’était ton épreuve d’entrée...

– Pff ! soupire Elisabeth en s’installant contre moi sur le canapé. Vous êtes vraiment puérils, sérieusement ! Papa, franchement, t’as quel âge ? Tu devrais avoir honte !

Andrew se reprend en essuyant une larme au coin de son œil.

– Arrête, ma fille. Étienne, tu aurais vu ta tête ! Oh... oui, oui, prends-la, ma fille... Tu l’as méritée. Mais, me menace-t-il soudain en reprenant son air sérieux, tu as intérêt à la traiter comme une princesse, mon gars. Sinon, je te promets que les balles de ma Winchester trouveront le chemin jusqu’à ton cul !

– Papa ! ronchonne ma fiancée.

– Oui, bon, c’est bon... Il faut bien que je prévienne, quand même ! C’est mon job de père.

– Et estime-toi heureux, ajoute Josh en se déplaçant pour servir le thé, quand nous lui avons fait part de notre projet de faux mariage, Andrew était

plus jeune, il m'a réellement coursé jusque chez ma tante.

Elisabeth se met à ricaner en enlaçant mon bras.

– Je pense que le thé n'est pas approprié pour une telle journée, déclare Andrew en se levant de son siège. Je suis allé acheter du champagne ce matin après la traite. Comme Étienne est français, j'ai pensé que c'était parfait...

– Bienvenue chez nous, mon petit lutin, souffle-t-elle à mon oreille, tout sourire. Champagne, c'est bon, il t'accepte !

Nous échangeons un regard, puis un baiser.

Et je soupire de soulagement.

Vraiment.

# Épilogue 3

**Elisabeth**

**Onze mois plus tard**

– Non, Agatha, pas plus de plumes, ça ferait trop ! déclare ma future belle-mère en m’inspectant, l’air concentré. Elisabeth, tu es magnifique comme ça.

– Merci, Barbara.

– Une petite supplémentaire dans le bouquet ? insiste Agatha, un sourire malicieux aux lèvres. Attends ma belle... Et, oui, tu es vraiment très belle. La robe de Barbara est toujours à la mode...

– Oui, enfin, il a fallu quelques retouches quand même, ajoute Barbara en revenant vers moi pour saisir mes joues entre ses mains. Je suis tellement fière que mon fils ait choisi une femme si jolie et parfaite. Prends soin de lui, Elisabeth. Il le mérite tellement.

Je hoche la tête, une boule d’angoisse coincée dans ma gorge m’empêchant d’émettre la moindre parole.

– Je me souviens du mariage de Barbara et Paul... Quelle belle journée ça avait été, commente Agatha, rêveuse, en plantant une dernière plume entre les marguerites de mon bouquet. Celle-ci s’annonce encore chargée en émotion. Même Edgar m’a semblé ému ce matin.

Nous sommes interrompues dans notre conversation par un coup frappé à la porte de ma chambre.

– Elisa ? Tu es prête ?

Mon père...

Mon cœur se met à battre trop fort alors que Barbara se précipite à la porte en chantonnant.

– La voici, votre princesse. Nous vous la confions. Elisabeth, nous nous retrouvons en bas ! Agatha ?

Les deux femmes s'éclipsent en me laissant seule, en tête-à-tête avec mon père, tellement beau dans son costume.

– Ma fille, tu es tellement ravissante... Un petit ange.

Sa voix trahit son émotion. C'est trop pour moi. Je tente de refouler les larmes qui s'accumulent malgré tout au coin de mes yeux.

– Merci, papa.

Il s'avance jusqu'à moi en sortant de sa poche un bijou bleu que je ne connais pas.

– C'était la barrette préférée de ma mère. C'est bleu, c'est ancien et c'est un prêt... à long terme... Tiens, donne-moi ta chaussure.

Il glisse une pièce dans ma chaussure pour respecter la tradition puis se redresse pour embrasser ma joue.

– Et ça, c'est un nouveau baiser. Tout neuf. Avec ça, ça ne pourra que bien se passer...

Il marque une pause, les mains sur mes bras, en m'observant.

– Tu es tellement jolie, ma fille. Qui aurait pu croire il y a quelques années que tu deviendrais cette femme épanouie qui se trouve en face de moi aujourd'hui. Je suis tellement fier de toi, même si je ne te l'avoue pas souvent. Ton mari est l'homme le plus heureux de la planète. Et le plus en danger, aussi. S'il merde, il a intérêt à courir très vite, le gamin !

Je ne sais plus si j'ai envie de rire ou de pleurer. Il m'enlace tendrement alors que mes larmes s'échappent sur mes joues.

– Bon, ne pleure pas, là, ronchonne doucement mon père en essuyant mes joues. On va y aller. Tout le monde t'attend.

Je hoche la tête en enfouissant mon visage dans mon bouquet pour me donner du courage.

Il saisit mon bras et m'entraîne dans le couloir, puis les escaliers que je descends en réalisant qu'avec ma robe vaporeuse et large de style victorien remis au goût du jour, dans cette maison de style légendaire, je réalise un rêve de petite fille. Un moment dans la peau d'une princesse. Tout en réalisant mon rêve de jeune femme. Épouser Étienne Maréchal...

J'ai tout à coup envie de marcher plus rapidement. De le retrouver et de sauter à son cou. Mon père et Paul ont tenu à ce que nous dormions sous des toits différents hier et je n'ai pas dormi. Sans lui, je n'y arrive toujours pas. Pas à cause de mes démons, cette fois, mais simplement parce qu'il me manque. Alors, ne pas l'avoir vu depuis au moins seize heures, c'est presque inhumain.

Nous atteignons le jardin, où Josh discute avec Doris, que j'ai tenu à inviter. Mon meilleur ami semble ému, lui aussi. Il dépose un baiser sur ma joue en me glissant un « je t'aime » à l'oreille. Puis il nous accompagne alors que nous continuons notre chemin, comme dans un rêve, dans l'allée menant à la volière, nettoyée pour l'occasion.

Le symbole de notre couple. Les oiseaux, le pique-nique, la tarte à la rhubarbe. Un endroit simple, confiné au cœur du paradis.

J'oublie toutes les personnes autour de nous lorsque je l'aperçois. Un pantalon beige, un veston assorti, une chemise blanche, un sourire éclatant et ses yeux gris, plus transparents que jamais... Il m'hypnotise, fait battre mon cœur. Il trace le chemin de mon existence avec moi. Il accroche le bonheur à mon cœur...

Mon père m’embrasse à l’entrée de l’édifice dans lequel tout a commencé.

À moins que ce soit maintenant que tout débute ?

Je jette mon bouquet à Josh et me précipite dans les bras d’Étienne.

– Oui ! déclamé-je sans attendre. Je t’aime !

Je me fiche des convenances et des discours. Je veux juste le retrouver.

Il m’embrasse en riant me soulevant dans ses bras puissants.

– Oui aussi... Je t’aime...

Et voilà... le reste n’a que peu d’importance, finalement.

**FIN**

# Playlist

« Étienne, Étienne », Guesch Patti

« The Sound of Silence » (version interprétée par Disturb)

« Woman in Chains », Tears for Fears

« Everybody Hurts », REM

« Cars and Girls », Prefab Sprout

« Alive and Kicking », Simple Minds

« Something to Remind You », Staind

# Remerciements

Ce roman tiendra toujours une place un peu particulière dans mon cœur, car il aura été écrit pendant cette période incroyable de confinement. Un moment inédit, durant lequel toutes nos bases ont été chamboulées.

Pour ma part, j'éprouvais un immense besoin de légèreté, depuis ma grotte partagée. Un désir de câlins, un besoin de douceur et de tendresse. Quant à l'évocation du film *Autant en emporte le vent*, je vous laisse en imaginer la raison... Bon, allez, j'avoue, je me suis fait un petit marathon *old movies*... Vous pouvez vous estimer heureux, j'ai aussi revisionné *Beetlejuice*, j'aurais pu vous mettre des cafards à tous les chapitres ! Pour le coup, Scarlett a gagné, mais tremblez pour le prochain !

Pas trop d'inquiétude, je pense que mes éditrices chouchou veilleront au grain le cas échéant... ou pas ! MDR...

Dans tous les cas, j'espère que cette petite amourette sous le soleil de Géorgie vous a plu, que Lizy vous a aidées à sourire même dans les moments délicats et que vous avez gardé en tête au moins une heure, voire une journée, cette magnifique chanson de Guesch Patti... Je vous rafraîchis la mémoire ?

« *Si je te mords, et encore et encore... reste allongé je vais te rallumer...*

*Oooooohhh »*

« *Nananana... »*

On arrête là parce que c'est moi qui vais la chanter pendant des jours...  
Merci à toi, ô Guesch !

Je remercie toutes les personnes ayant participé à l'élaboration de ce roman.

Dans l'ordre, Sophie Pierucci, qui au détour d'une conversation, et pour une raison particulière, m'a donné le prénom de Lizzy.

Puis la *team* bêta-lecteurs que je ne présente plus et que je ne sais plus comment remercier... Alex (double dose), Kareen, Christine L., Corine (un double merci de m'avoir suivie dans les contrées arides et dangereuses de la romance *New Adult*, pour une fois), Séverine...

Sonia pour ces retours « minimalistes droits au but » et Isa pour ses retours détaillés, nocturnes, diurnes et j'en passe... Chacun son rôle, chacun son ressenti, et franchement, j'adore toujours autant nos échanges, même si, je le rappelle à certains, « le matin », signifie généralement sept, huit ou neuf heures... jamais de la vie onze heures cinquante-deux ! Enfin, bref, on va dire que le confinement change les heures... lol... Merci à vous, mes petits anges gardiens...

Delphine... que te dire ? Oui, je sais déjà ce que tu me répondrais, alors, y a pas d'enjeu à me dévoiler ici... Juste merci...

Mes acolytes de confinement... Qui sont encore vivants, oui, oui... Même pas bâillonnés ou ligotés au fond de la cave... Miracle incroyable : tout s'est bien passé (ou presque). Je vous aime ma petite famille, même si « se coucher tôt » ne signifie toujours pas « tôt le matin »... enfin, bref, passons... Mon mari, les enfants (les miens, la sienne), je ressors de ce confinement en pleine forme et c'est aussi grâce à vous...

Speedy Marianne et toute l'équipe, merci, merci...

Les blogs, les amis FB, Insta... Merci à toutes et à tous, sans vous le temps nous aurait paru lonnnnng...

Petit *big up* également pour Romain L., Lud S., Yann C., Monsieur K., Artus officiel (mon Dieu qu'est-ce que tu m'as fait rire !), Sebastien T., Valentin S. et bien d'autres qui ont su se servir des réseaux pour adoucir la

vie de beaucoup d'entre nous... Une vraie énergie positive s'est dégagée de tout ça et c'est top...

Et enfin, à vous, lectrices : j'espère que tout s'est bien déroulé pour vous et que vous êtes en forme pour repartir à l'attaque de la romance... J'espère encore une fois vous avoir procuré un agréable moment d'évasion... Que notre petit couple vous a plu.

Je vous dis à très bientôt, j'espère...

Et n'oubliez pas, la romance, quelle qu'elle soit, est partout autour de nous... Il suffit de la trouver.

Je vous embrasse,

Erin.

**Disponible :**

## **Initiation with my Enemy**

Journaliste pour un grand magazine londonien, Galiane vient de recevoir une super promotion : sa propre rubrique !

Seul souci : elle doit rédiger des articles sur le sexe et le plaisir... sauf qu'elle est toujours vierge !

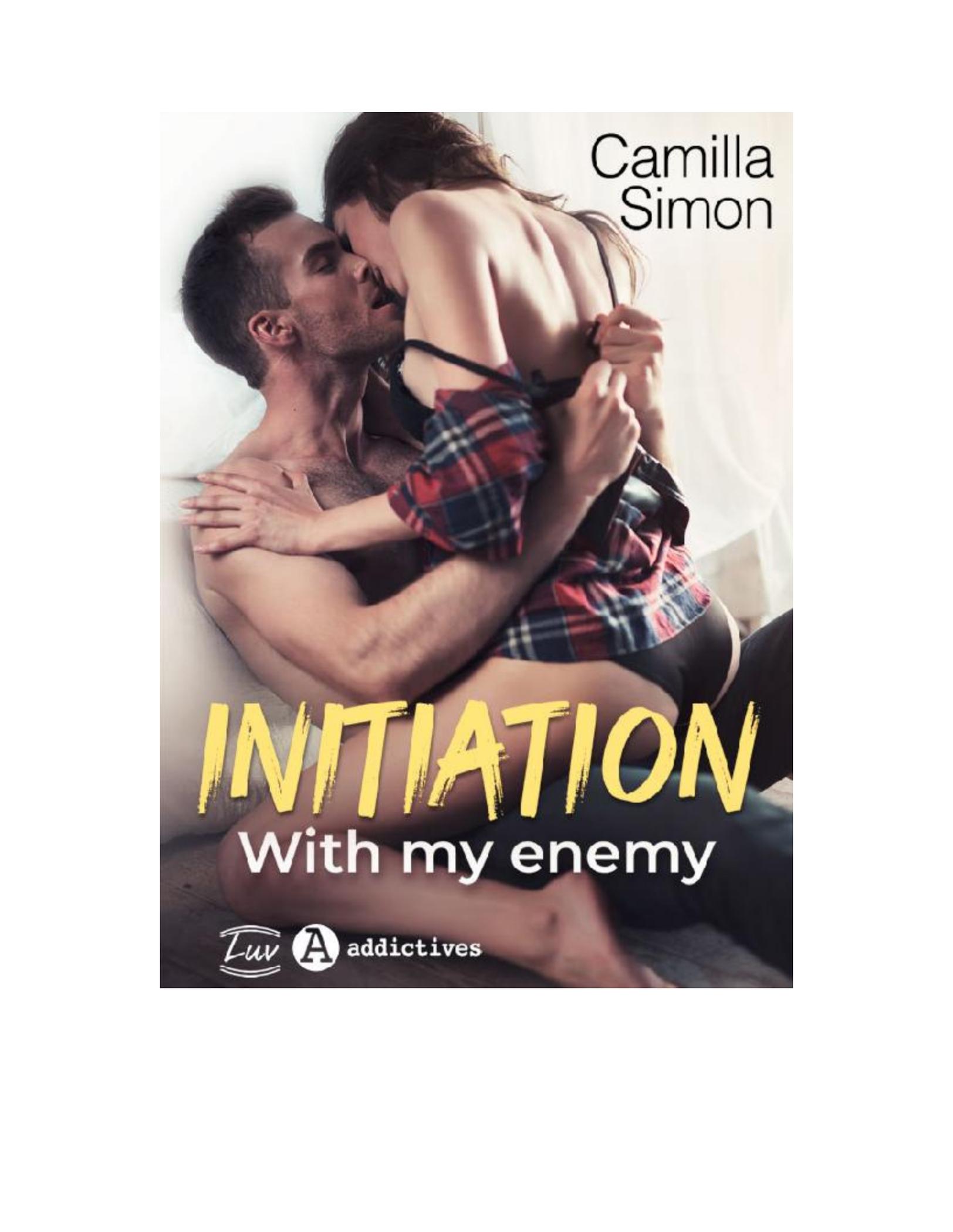
Quand Sedge, le meilleur ami de son frère, l'apprend, il commence par éclater de rire... avant de lui proposer de l'initier. Au désir, à la frustration, aux différents types d'orgasmes, aux sextoys...

Galiane est réticente au début, mais elle n'a pas le choix : c'est ça ou elle perd sa place si chèrement acquise au sein du journal.

Elle le déteste depuis toujours et pourtant elle se rend compte que son corps lui envoie un tout autre message. Elle crève de désir pour lui !

Et ça, ce n'était vraiment pas prévu...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Camilla  
Simon

# INITIATION

With my enemy

Luv  additives

Découvrez *S.O.E.N.: Secret et fascinant* de Fanny  
Twice

**S.O.E.N.: SECRET ET FASCINANT**

**Premiers chapitres du roman**

ZSOE\_001

# Chapitre 1

J'attrape ma valise, puis mon petit sac à main avant d'embrasser ma chambre du regard.

Il me semble que je n'ai rien oublié. Je sors de la pièce avant de claquer la porte derrière moi. Au même moment, je sens mon portable vibrer dans ma main. Je décroche tout en descendant les escaliers.

- Salut ma Lulu !
- Déjà partie ? m'interroge-t-elle d'une voix lasse et blasée.
- Pas encore, j'attends mon taxi.
- OK.

Après quelques secondes à l'entendre soupirer sans rien dire, je reprends la parole :

- Arrête de bouder Lucie !
- Moi, bouder ?! Pourquoi je ferais une chose pareille ? Ce n'est pas comme si ma meilleure amie se barrait à l'autre bout du pays pour murmurer à l'oreille des chevaux !
- À vrai dire, Saumur est à peine à trois heures de Paris...
- Oh ça va ! braille-t-elle.

J'éclate de rire avant de la rassurer :

- Je compte bien revenir passer un week-end ici ! Et puis, tout sera terminé bien avant la rentrée, on se rattrapera ! Aussi, n'oublie pas que tu peux toujours me rendre visite...
- Même pas en rêve ! rétorque-t-elle aussitôt. Moi et la bouse de vache, ça fait deux !

J'évite de débattre encore une fois du sujet. Ce n'est vraiment pas le moment !

– Je dois te laisser, annoncé-je en constatant l'heure sur l'horloge du salon. Je t'appelle demain, d'accord ?

– Ouais, bon voyage ! réplique-t-elle sans conviction. Et tu sais où me trouver si tu décides d'écourter ton séjour...

– À plus ! raillé-je en raccrochant.

Tout en rangeant mon téléphone dans mon sac à main, je regarde autour de moi avant de crier afin que toute la maison puisse m'entendre :

– Je suis prête !

Étant donné que personne ne répond, je me dirige vers la cuisine en me demandant où les membres de ma famille peuvent bien être.

– Hé ho, il y a quelqu'un ?

Généralement, à cette heure, maman est à son cours de yoga et même si elle ne loupe jamais une séance, cela m'étonnerait qu'elle ait oublié quel jour nous sommes.

Au bout de quelques secondes, je la vois enfin débarquer. Les yeux plissés, elle m'examine de haut en bas. Son expression horrifiée m'oblige à baisser la tête pour analyser ma tenue.

*Bah quoi, j'ai une tache quelque part ?*

– Tu... commence-t-elle en pointant son doigt dans ma direction. Tu comptes vraiment y aller ainsi ?

Je hoche la tête en guise de réponse et elle émet immédiatement ce bruit que je déteste. Ce son strident qui lui vient du fond de la gorge en même temps qu'elle serre les lèvres. Traduction : elle n'est pas d'accord avec mon short en jean et mon tee-shirt à l'effigie d'un groupe de rock.

- Bon, ça va, maman, j’ai besoin d’être à l’aise durant le trajet !
- Livia, tu sais où tu vas passer ces prochaines semaines, n’est-ce pas ?

Son ton tranchant et sec me fait serrer les dents. Bon sang, elle ne va pas recommencer avec ça ?!

Sur les conseils de mes parents, j’ai accepté de passer une grande partie de mes vacances d’été dans ce fameux centre équestre de prestige. Non pas que j’aie besoin de cours d’équitation, que je maîtrise depuis l’âge de 6 ans, mais je souhaite me préparer pour remporter un maximum d’épreuves de saut d’obstacles en vue de me qualifier pour le championnat national de la saison prochaine. Et sur l’insistance de mon moniteur d’équitation, mes parents ont accepté que je prenne un cheval en demi-pension dans mon club à partir de la rentrée, dans le but de l’emmener au plus haut niveau.

Je dois donc mettre toutes les chances de mon côté pour rendre fier mon entourage et pour ça, j’ai plutôt intérêt à m’investir pleinement dans cette discipline.

Alors, au lieu de passer les vacances à me dorer la pilule avec mes copines, c’est au domaine de la Perrière que je séjournerai : un cadre splendide et des chevaux de haut niveau, le rêve quoi ! Bien que je sois consciente que de longues heures d’entraînement m’attendent, je ne me plains pas. J’adore ça ! Monter à cheval me donne la sensation d’être libre. C’est ça, je me sens libre et moi-même. Le défi de révéler un cheval en compétition est d’autant plus grisant pour moi.

Cependant, le centre choisi par mes parents ne m’enchanté pas des masses. Qu’a-t-il de plus que les autres pour être à ce point onéreux ? Pour moi, des bons chevaux, il y en a partout.

Bref, encore une fois, je n’ai pas voulu aller à l’encontre de leur volonté. Mes parents sont plutôt du genre obstiné et j’avoue céder à leur volonté juste pour avoir la paix.

Quand maman croise les bras en tapant légèrement du pied, je lâche mes affaires au sol en soufflant. Autrement dit, je capitule.

– Ça va, je monte me changer ! grogné-je en rebroussant chemin.

J'opte pour un chemisier blanc aux nombreux avantages : assez confortable et acceptable aux yeux de ma chère mère.

Une fois que je suis revenue, elle acquiesce d'un léger hochement de tête tout en haussant les sourcils. Ce qui veut dire qu'elle n'approuve toujours pas le short mais qu'elle laisse tomber.

*Vivement que je me casse d'ici !*

J'adore mes parents et même si je mesure la chance inouïe que j'ai de pouvoir exercer ma passion sans contraintes, leur dévouement à mon égard a tendance à m'étouffer. Ce n'est pas le fait qu'ils soient hyper présents dans ma vie. Au contraire, mon père est tellement accaparé par son travail qu'il arrive que je ne le croise pas de la semaine ! Non, le vrai problème, c'est cette façon qu'ils ont de vouloir diriger ma vie. Parfois, j'ai l'impression qu'elle est déjà toute tracée. Gravée dans le marbre.

Après mes études en management, je sais qu'une belle place de responsable m'attend dans la boîte que papa dirige. Encore quatre longues et ennuyeuses années à tirer avant de rentrer dans l'impétueux monde des affaires, sur les traces de mon paternel.

Mais je ne vais surtout pas me plaindre. Après le lycée, je ne savais absolument pas quoi faire de ma vie, comme la plupart de mes camarades. Finalement, c'est une chance qui s'offre à moi.

Maman fait traîner ma valise le long de la pièce avant d'ouvrir la porte d'entrée. À sa suite, je sors de la maison et me retourne vers elle quand je constate que le taxi est déjà là.

– Bon, eh bien... embrasse papa de ma part ! dis-je d'un ton sarcastique malgré moi.

Je sais que maman n'y est pour rien et son air triste prouve qu'elle aussi aurait aimé qu'il soit là, comme il l'avait promis.

– Ce n'est pas grave maman, la rassuré-je en m'approchant pour lui faire une accolade. On se revoit bientôt.

– Tu rentres pour le week-end ? me demande-t-elle une fois de plus.

– Évidemment !

Malgré son sourire forcé, elle inspire profondément, comme pour effacer toute trace de déception de son beau visage.

– Bon voyage ma puce. Appelle-moi quand tu es arrivée, d'accord ?

Un dernier signe de tête et j'attrape mes affaires pour me diriger vers la voiture.

## Chapitre 2

Pendant les deux heures de train qui me mènent à la gare de Saumur, je repense à ces super vacances entre copines que j'aurais pu m'offrir. Même si je ne le montre pas, cela m'embête que Lucie se retrouve seule durant tout l'été. Certes, nous avons de nombreuses amies avec qui nous passons du bon temps mais Lulu et moi, c'est particulier. Nous sommes inséparables depuis le collège, soit plusieurs années maintenant, et bien que nous soyons différentes en tout point, notre relation est plus que fusionnelle. Elle est comme la sœur que je n'ai jamais eue, au grand dam de mes parents. En effet, ces derniers ont un peu de mal avec son franc-parler et son côté excentrique. Mais Lucie m'apporte du peps, un dynamisme qu'une fille venant d'une famille telle que la mienne ne peut se permettre. En gros, nous sommes complémentaires. L'intello et la foldingue, comme nous surnomment certains.

Un brin mélancolique à l'idée de ne pas profiter d'elle, je suis néanmoins persuadée que je vais faire de nouvelles rencontres pendant ce stage et j'en suis enchantée d'avance.

Je passe le reste du voyage à écouter de la musique plutôt qu'à ruminer. Les yeux clos, je me laisse presque aller à l'endormissement lorsque je sens un ralentissement.

Aussitôt, j'attrape mes affaires et descends du train. À peine ai-je posé le pied sur le quai que je remarque qu'un homme portant une pancarte sur laquelle est écrite « Livia Boissier » m'attend. Ma mère m'avait bien informée que tout était pris en charge mais je ne m'attendais pas à un accueil de cette sorte. Je pensais que nous serions un groupe de cavaliers à nous retrouver à la gare.

Qu'à cela ne tienne, j'essaie de ne pas me formaliser de ce détail et décide d'afficher mon plus beau sourire en rejoignant cet homme. Plus je m'approche et plus je me rends compte qu'il doit être à peine plus âgé que moi.

*Chouette !*

Plutôt grand et élancé, le jean qu'il porte lui va à ravir et sa chemise bleu ciel lui donne un côté décontracté tout en finesse. Je comprends immédiatement que ce garçon est de bonne famille, tout comme moi. Après un temps d'hésitation, il semble aussi ravi que moi en constatant que je me dirige droit vers lui.

Arrivée à sa hauteur, je me perds immédiatement dans le bleu profond de ses yeux. Son sourire blanc et ravageur finit d'exterminer l'assurance dont je faisais preuve jusqu'à maintenant.

– Salut, moi c'est Livia, baragouiné-je timidement avec un petit signe de la main.

– Enchanté, je suis Charles, me répond-il en affichant son plus beau sourire.

Pendant un court instant, il me fixe, hésitant. Puis, il s'avance pour me faire la bise, ce qui n'est pas pour me déplaire. Son odeur musquée lui donne un côté viril que je n'aurais pas soupçonné. Ensuite, il passe derrière moi pour attraper mon énorme valise.

N'étant pas habituée à autant de galanterie, je le laisse faire en arborant un sourire béat d'admiration. Encore sous le charme, je reste immobile tandis qu'il commence à avancer.

– Livia ? Tu viens ?

– Euh, oui, j'arrive. Pardon, merci pour la valise, me confonds-je en excuses alors qu'il se marre, visiblement content de l'effet qu'il a sur moi.

*Reprends-toi ma vieille, tu as l'air ridicule !*

C'est tout moi ça, craquer aussi vite pour un beau mec au sourire ravageur...

Nous rejoignons le parking de la gare et alors que nous arrivons vers un luxueux quatre-quatre, ma supposition est confirmée : cet homme a de l'argent !

Après avoir déposé ma valise dans le coffre, il vient m'ouvrir la porte et je m'installe confortablement dans le siège en cuir beige. Alors qu'il s'engage sur la route, je me hasarde à lui demander :

- C'est toi qui t'occupes de l'arrivée de tous les stagiaires ?
- Oui... et encore plus quand il s'agit d'une jolie fille comme toi.

Le rouge me monte aux joues immédiatement. Ne sachant pas quoi répondre, je me concentre sur la route, le temps que ma gêne disparaisse, un petit sourire de satisfaction en coin.

Au bout de quelques minutes, il ajoute :

- Tu es la dernière arrivée de cette session. Vous êtes cinq cavaliers à participer à ce stage de perfectionnement au saut d'obstacles. Il n'y a que des groupes de cinq cavaliers, dans d'autres disciplines également. En même temps que vous, il y a une promo dressage et une promo pour la préparation au concours complet.

Trop curieuse de savoir avec qui je vais partager ces quatre prochaines semaines, je lui demande :

- Sommes-nous que des filles ?
- Non, pas du tout, pourquoi ? dit-il, interloqué par ma question.
- Pour savoir. Ce sport est assez féminin en général.
- Détrompe-toi, dans le haut niveau, il y a presque plus d'hommes que de femmes. Et j'en fais partie.
- Tu es cavalier de haut niveau ? l'interrogé-je, admirative.
- Oui, depuis peu.

Décidément, ce garçon a tout pour plaire. Plutôt mignon, charmant et bon cavalier. L'homme parfait !

Seuls sur cette route entourée d'une forêt, nous arrivons devant un immense portail en fer forgé, ouvrant sur une grande allée bordée de platanes. Charles avance alors au pas pendant que j'admire les bêtes de concours en train de brouter dans les prés. Tous les chevaux que j'observe affichent une musculature hors norme et les reflets du soleil luisent sur leur robe bien entretenue. Plutôt habituée aux chevaux pleins de boue sortant du pré, je reste ébahie devant tant de beauté.

Une fois au bout de l'allée, la voiture s'arrête face à une bâtisse imposante en pierres dorées. Comme une petite fille face à un énorme cadeau, je reste muette en observant le moindre détail de ces écuries imposantes. Pour me sortir de ma rêverie, Charles m'ouvre la porte.

– Nous sommes arrivés !

Je sursaute légèrement et descends de la voiture en tournant sur moi-même pour m'imprégner de ce lieu magique. Je mesure désormais la chance que j'ai de faire partie de cette infime partie de la population pouvant accéder à ce genre de privilège. Charles s'approche de moi, me sortant une nouvelle fois de mes pensées.

– Tu me suis ? Je vais te montrer ta chambre. Et à dix-sept heures, il y a la réunion d'accueil dans le club house, qui se situe juste à droite des écuries.

– Une réunion d'accueil ? répété-je, surprise.

– Oui, tous les stagiaires y participent. On vous expliquera le déroulement de la formation. On vous présentera également le staff, les écuries et les chevaux.

– Super ! réponds-je en sautillant.

Aussitôt, nous longeons les écuries pour arriver dans une arrière-cour encadrée de petits chalets. Une fois devant le numéro quatre, Charles s'arrête avant de sortir un trousseau de clés pour m'ouvrir la porte. J'entre alors dans un petit cottage décoré de façon simple mais chaleureuse. Une

pièce en guise de chambre avec un lit deux places et, sur le côté, une petite salle de douche personnelle. Ouf, j'avais peur d'avoir à partager les sanitaires avec des tierces personnes !

Je me sens immédiatement comme chez moi !

Charles dépose ma valise au pied du lit et se retourne vers moi en m'attrapant la main. Ce geste me surprend mais je le laisse faire sans rien dire.

– Dans quinze minutes au club house ? m'interroge-t-il en plantant ses jolies prunelles dans les miennes. À tout à l'heure, princesse.

Est-ce que tous les stagiaires sont accueillis de la sorte ou bien suis-je un cas isolé ?

Dans tous les cas, je suis ravie de commencer mes vacances de cette façon !

## Chapitre 3

Après m’être rapidement installée et refait une beauté afin d’effacer toute trace de fatigue, je rejoins le club house.

Dès que je passe la porte, j’aperçois trois personnes dans le fond de la salle en train de siroter un jus de fruits, accoudées au bar. Deux autres petits groupes sont installés dans les coins de la pièce. Je repense à l’explication de Charles à mon arrivée. Ces personnes doivent certainement faire partie des autres promos. D’emblée, tous se retournent, m’analysent rapidement avant de retourner à leurs occupations.

Dans un silence assez pesant, je m’avance lentement en contemplant la pièce entièrement recouverte de lambris du sol au plafond. On se croirait dans un chalet de montagne !

Différents trophées de toutes tailles sont exposés sur des étagères le long des murs et d’immenses photos encadrées trônent fièrement au-dessus du bar. L’une d’entre elles attire particulièrement mon attention : un selle français bai brun volant au-dessus d’un obstacle d’au moins un mètre cinquante de haut, d’après le nombre de barres que je peux compter.

Impressionnée par la puissance de l’animal, je prends le temps d’examiner sa performance. Seulement, je suis rapidement interrompue dans mon analyse par une main chaude se plaçant juste au creux de mes reins. Je sursaute mais je n’ai pas le temps de me retourner que le parfum de Charles envahit mes narines.

– Viens, je vais te présenter aux autres.

J’acquiesce d’un hochement de tête et nous nous approchons du petit groupe.

– Je vous présente Livia, la dernière arrivée, clame-t-il fièrement à l'intention des autres stagiaires.

– Salut, murmuré-je, un brin gênée d'être annoncée comme la dernière trouvaille.

– Installez-vous, nous ordonne gentiment Charles avant de m'adresser un clin d'œil.

Nous prenons aussitôt place sur les chaises et j'observe discrètement les gens qui m'entourent : deux filles et deux garçons.

Au bout de quelques minutes, un homme d'une cinquantaine d'années entre dans la pièce et vient se positionner face à nous. Sa stature n'est pas imposante mais son visage pincé est la preuve immédiate de son autorité.

*OK, il n'a vraiment pas l'air de plaisanter !*

– Bonjour à tous et bienvenue au domaine de la Perrière, commence-t-il d'une voix qui porte. Comme vous le savez, vous êtes ici pour les quatre prochaines semaines en stage intensif, en vue de vous préparer pour les championnats. Quelques règles de rigueur : je ne tolère aucun retard et la discipline est le maître mot qui doit vous guider tout au long de votre apprentissage.

*Qu'est-ce que je disais ? C'est tout de suite moins drôle !*

Je déglutis en me disant que c'était trop beau pour être vrai. Pendant quelques instants, j'ai eu l'impression d'être dans un camp de vacances ! Je dois avouer que l'idée de me faire des amies et de flirter avec un beau mec me plaisait pas mal...

Mais je dois reprendre mes esprits. Si mes parents m'ont envoyée ici, c'est pour que je me perfectionne et que je gagne cette compétition.

Après le bref discours de l'homme que j'imagine être son père d'après leur indéniable ressemblance, Charles nous propose de faire un tour de table afin de nous présenter brièvement.

Je sens automatiquement mon cœur s'emballer en pensant à ce que je vais bien pouvoir dire tandis que l'une des filles lève la main en gigotant sur sa chaise. Bien entendu, elle attend que le directeur lui donne son accord avant de se mettre debout.

– Bonjour à tous ! s'exclame-t-elle vivement en nous balayant du regard. Je m'appelle Sixtine, j'ai 20 ans et je suis cavalière depuis l'âge de 8 ans.

Sans le vouloir, je serre les dents tant sa voix stridente m'échauffe les oreilles. La jolie blonde termine sa présentation en déclarant qu'elle est « ravie d'être aux côtés de M. de la Perrière ». Pimbêche au possible, elle ne fait que reluquer Charles en papillonnant des cils, ce qui m'agace légèrement, je dois l'avouer. Je secoue la tête comme pour chasser ce sentiment que je déteste.

### *La jalousie.*

Je me sermonne intérieurement en essayant de ne pas porter de jugement trop hâtif. Alors, je chasse mes pensées négatives et décide de lui laisser une chance.

Une fois son speech, que j'ai trouvé légèrement long, terminé, je lui adresse un sourire approbateur qu'elle ignore royalement.

*Et qu'on ne me dise pas que je ne fais pas d'effort !*

Ensuite, l'un des deux garçons assis à côté d'elle se lève pour prendre la parole.

– Bonjour, je suis Paul, déclare-t-il d'une voix douce et agréable. J'ai 21 ans et je suis cavalier en sport-étude. En parallèle, je suis en école d'ingénieurs.

*Eh bien... Rien que ça !*

Assez discret, il ne développe pas davantage et termine simplement en expliquant qu'il est venu avec son propre cheval, prétextant qu'il est le

meilleur.

Quand la troisième stagiaire démarre son allocution, j'observe la réaction de Charles du coin de l'œil. La manière dont il considère les autres filles me prouve une chose : ce mec n'est pas un simple charmeur qui cherche à flirter avec toutes les nouvelles. Non, j'ai bien l'impression qu'il a craqué sur moi et j'en suis plus que flattée.

Tandis que nous échangeons à nouveau un regard complice, j'apprends que ma deuxième coéquipière s'appelle Chiara et qu'elle n'est là que pour se perfectionner afin de gagner le concours.

*Ça tombe bien, il semblerait que nous aussi !*

– Bonjour ! se présente le dernier garçon. Moi, c'est Andreas, j'ai 23 ans et je pratique l'équitation depuis bientôt vingt ans.

*Vingt ans ? Eh bé ! Soit cet homme est nul en maths, soit c'est le plus précoce de tous les cavaliers que je connaisse !*

J'évite de me mettre à rire en entendant le ton guindé qu'il emploie. Au lieu de cela, je l'écoute attentivement expliquer son parcours quasi identique aux nôtres.

Une fois Andreas assis, le directeur me fait signe que c'est mon tour et Charles m'adresse un clin d'œil de soutien.

On ne peut pas dire que je sois de nature timide. Néanmoins, je déteste quand toute l'attention est portée sur moi.

– Bonjour, dis-je en me mettant debout tout en joignant les mains. Livia, 19 ans, aime la nature et l'équitation.

Mon ironie les fait tous rire. Oui, même M. le directeur !

Assez fière d'avoir réussi à détendre l'atmosphère, je continue :

– Bien sûr, comme vous tous, je souhaite me perfectionner pour remporter un maximum d'épreuves de CSO lors de la prochaine saison... et pourquoi pas tenter les championnats de France ! Mais au-delà de ça, j'adore les chevaux ! Ce que j'aime le plus, c'est la beauté et... cette puissance qu'ils dégagent !

La stupeur que je lis sur le visage de certains, notamment Sixtine, me fait prendre conscience que je m'égare. Gênée, je me racle la gorge avant de rajouter :

– En tout cas, j'espère que ce stage nous permettra à tous d'atteindre notre objectif tout en passant de bons moments !

Le directeur hoche la tête d'approbation avant de nous proposer de faire une visite du domaine.

## Chapitre 4

Le ciel commence à peine à s'obscurcir quand nous rejoignons le point de départ. Même si l'endroit est vraiment magnifique, je meurs d'envie de retourner dans ma chambre afin de prendre une douche. Le voyage ainsi que tout le reste m'ont littéralement épuisée !

– Nous terminons la visite avec les écuries, annonce Charles en pointant son doigt vers la bâtisse juste en face.

Tandis que tous le suivent à l'intérieur, je reste quelques instants à observer la carrière, au loin. Mes lèvres s'étirent en un large sourire quand je m'imagine cavalier le long de la lice. Je me vois déjà enchaîner les divers obstacles installés sur cette aire d'entraînement quand quelqu'un entre dans mon champ de vision. À quelques mètres de moi, un homme, qui n'a sûrement pas remarqué ma présence, tire sur le harnais de son cheval qui semble réticent à rentrer au bercail.

Doucement, il se place face à l'animal et s'accroupit. Il laisse la longe se détendre tandis que la bête recule de quelques pas, visiblement anxieuse. Lui ne bouge pas. Il patiente. Le cheval se rapproche alors doucement jusqu'à poser son nez sur l'épaule de cet inconnu. Tous deux restent dans cette position pendant plusieurs secondes jusqu'à ce que l'homme se relève en posant sa main sur le front de l'animal. Aussitôt, celui-ci abaisse la tête à son tour, semblant coopérer. La peur et l'appréhension qui tenaient la bête en tension ont disparu comme par enchantement.

*Waouh, il fait des miracles !*

Impressionnée, je m'apprête à m'approcher afin de l'interroger sur sa manière de faire mais quand il lève le visage et m'aperçoit, il se fige

immédiatement. Nos yeux se croisent très brièvement, son regard ayant déjà quitté le mien pour fixer le sol.

Abasourdie, je l'observe un moment pendant qu'il regagne l'écurie. Son âge est difficile à estimer vu ses longs cheveux épais et ondulés qui cachent la moitié de son visage ainsi que sa barbe plus que négligée. Ceci dit, il a l'air plutôt jeune. Il porte un jean et un tee-shirt avec une inscription illisible d'où je suis. Les traits de son visage me paraissent étranges mais j'ai du mal à le voir avec la pénombre, d'autant plus qu'il garde la tête baissée.

- Qu'est-ce que tu fais ?
- Ah ! crié-je. Bon sang, tu m'as fait peur !

La main sur le cœur, je me retourne vers Charles qui enroule immédiatement ses mains autour de mes bras pour me rassurer. Je me calme instantanément à son contact.

- Toutes mes excuses ma belle ! s'empresse-t-il de dire, amusé de m'avoir fichu la trouille. Nous avons commencé le tour des écuries et...
- Oui j'arrive, le coupé-je en dégageant mes bras pour faire volte-face.

L'inconnu n'a pas bougé d'un poil, ce que je trouve vraiment étrange. Alors que je m'appête à interroger Charles, celui-ci fronce les sourcils.

- Qu'est-ce que tu fiches ici ? maugrée-t-il d'une voix dure.

Son ton me fait lever les sourcils d'étonnement. Tandis que l'homme lui désigne les écuries, Charles jette un coup d'œil à sa montre avant de reprendre la parole :

- Reviens dans dix minutes, ordonne-t-il en serrant les dents.

Je ne sais pas si c'est la voix de Charles qui perturbe l'animal mais celui-ci s'agite de nouveau avant de se mettre à hennir.

Aussitôt, le barbu se tourne vers lui pour le calmer avant de l'éloigner de nous.

- Qui est-ce ? demandé-je, les yeux toujours rivés sur eux.
- Quelqu'un que tu dois absolument éviter, lâche Charles, acerbe.
- Comment ça ?
- Livia, tu dois te tenir à distance de cet homme, ce n'est pas quelqu'un de très fréquentable.
- Mais pourtant, il semblait...
- Fais-moi confiance, continue-t-il en posant son index sur mes lèvres, ses yeux plongés dans les miens. Plus tu te tiendras éloignée de lui, mieux tu te porteras.

Pendant quelques instants, une multitude de questions accaparent mon cerveau. Mais entre la tête que fait Charles et l'attitude de ce type plus que bizarre, je préfère laisser tomber.

- OK, soufflé-je en tentant de sourire.

En à peine une seconde, l'expression de Charles passe de l'irritabilité à la sympathie. Je retrouve alors sa personnalité prévenante et sociable.

Il me raccompagne jusqu'à l'entrée des écuries et je constate que le groupe a déjà bien avancé dans la découverte des lieux et des chevaux. Les installations sont d'une grande qualité, les portes des box en bois ornées de fer sont peintes en rouge. Le matériel est méticuleusement rangé et rien ne dépasse, pas un brin de paille ne jonche le sol. Petit à petit, je touche du doigt le prestige de cette institution.

Je rejoins discrètement les autres et écoute attentivement les informations données tandis que Sixtine fait remarquer ma présence en se raclant la gorge, ce qui me vaut un regard froid de la part du directeur. Je fais fi de l'attitude puérile de la stagiaire et m'intéresse de plus près aux performances des bêtes de concours. Un des chevaux attire mon attention quand on passe devant son box. Il s'agit d'une jument selle français alezan<sup>1</sup> avec une étoile au milieu du front et deux balzanes sur les membres arrière.

D'après les explications, elle a d'énormes capacités mais un caractère assez compliqué. En effet, elle garde constamment les oreilles en arrière, signe de méfiance.

– Celle-là, c'est Idylle du Butin, une future championne. À 5 ans, elle est déjà têtue comme une mule et pas facile à apprivoiser. D'ailleurs, je défie un de vous de terminer un parcours entier encore en selle avec elle, ricane M. de la Perrière.

– Avec l'aide de Charles, je suis certaine que je peux y arriver ! s'exclame Sixtine, sûre de son potentiel tant au niveau sportif qu'en séduction.

J'observe la réaction de celui-ci, qui se contente de lui offrir son plus beau sourire, ce qui me hérissé le poil. En guise de réponse, je renvoie d'un air suffisant :

– Je ne suis pas contre relever le défi !

Cette fois, Charles incline la tête et me fixe avec insistance. En un instant, je n'entends plus rien et j'ai l'impression que nous sommes seuls au monde. Sensation vite stoppée par le directeur qui nous invite à ressortir par l'autre aile donnant sur la cour intérieure.

M. de la Perrière se retourne vers nous :

– Voilà pour la découverte des lieux. Maintenant, il vous faut une bonne alimentation et du repos pour être au top de vos performances. Vous pouvez regagner vos cottages pour vous rafraîchir. Le dîner sera servi à vingt heures dans la salle polyvalente attenante au club house. Ne vous couchez pas trop tard, à partir de demain, les choses sérieuses commencent. Bonne soirée !

Après un « merci » à l'unisson, Charles m'envoie un clin d'œil et je file rejoindre ma chambre, tout émoustillée par ces premières découvertes.

---

1 Alezan est une couleur de robe de base du cheval dans le domaine de l'hippologie. Elle est caractérisée par un pelage composé de poils roux à bruns plus ou moins foncés.

## Chapitre 5

Le lendemain, j'émerge difficilement de mon sommeil, réveillée par le chant mélodieux des oiseaux. J'ai eu quelques difficultés à m'endormir suite au dîner que j'ai partagé avec les autres stagiaires, hier soir.

J'ai pu découvrir un peu plus la personnalité de chacun d'entre eux. Paul, bien qu'un peu hautain, reste assez sympa et est doté d'un humour pince-sans-rire, mais drôle. Chiara est assez réservée.

En revanche, je confirme, Sixtine est une petite fille pourrie gâtée qui n'a pas l'habitude que quelqu'un lui résiste. Elle n'a fait que se rapprocher de Charles, à coups de rires agaçants et de caresses sur le bras. Même si sa provocation était flagrante, j'ai pris le parti de ne pas m'y intéresser et d'apprendre à connaître les autres.

J'ai rapidement terminé mon repas et ai prétexté une fatigue intense pour aller me coucher hâtivement. Charles s'est empressé de me rejoindre pour me raccompagner jusqu'à ma porte et m'a laissée en me souhaitant une bonne nuit tout en me caressant la joue. Mille et une questions m'ont traversé l'esprit avant que je trouve enfin le sommeil. Pourquoi est-il si proche de moi ? Et si ça allait plus loin entre nous ? En ai-je envie ? Pourquoi suis-je jalouse alors que je le connais depuis même pas vingt-quatre heures ? Ridicule !

Ce matin, je me prépare, excitée de commencer l'entraînement. Lors du petit déjeuner, M. de la Perrière fait son apparition, suivi d'une femme grande et élancée, d'une quarantaine d'années. Son chignon brun parfaitement tiré me laisse penser que cette femme est l'incarnation même de la rigueur. Son large sourire est communicatif mais son regard perçant nous fait immédiatement comprendre qu'elle n'est pas là pour plaisanter.

– Bonjour à tous ! Bien dormi ? demande le directeur.

Sans nous laisser le temps de répondre, il poursuit :

– Je vous présente Serena Le Courtois, qui sera votre responsable de formation. C'est une ancienne cavalière de haut niveau qui s'occupera de vous tant sur le plan technique que pédagogique. Serena, si tu veux bien ?

– Bonjour à tous, nous salue-t-elle. J'ai affiché le programme sur le tableau dans le club house et vous ai attribué les chevaux pour aujourd'hui. Ce matin, travail sur le plat afin que je définisse vos points forts et vos points faibles. Cet après-midi, nous travaillerons sur des barres. Vous gardez la même monture pour toute la journée. Je vous attends dans vingt minutes à l'entrée des écuries. Soyez en forme ! conclut-elle avant de tourner les talons.

Même pas le temps de poser une question. Sa froideur laisse présager de son implication dans son travail. Bien qu'elle semble un peu dure, je suis ravie du cadre que l'on nous impose. La rigueur, la discipline et l'investissement sont les maîtres mots de ce stage et je suis bien décidée à les respecter au mieux.

Un rapide passage par le club house me permet de découvrir que ma monture du jour est Quercy de Chanterie. Je me dirige vers les écuries quand Charles m'intercepte avant que je ne puisse y entrer.

– Salut, tu as fait de beaux rêves ?

– J'ai bien dormi, merci, lui réponds-je sans le quitter des yeux.

Sa beauté me coupe le souffle. On le dirait tout droit sorti d'un magazine de mode. Son pantalon d'équitation noir met en valeur ses jambes musclées, bien que légèrement minces.

Ses cheveux sont encore humides et la mèche qui lui retombe sur le front lui donne un air mutin. Je reste subjuguée par la prestance qu'il dégage.

– On se retrouve après ta séance ? me chuchote-t-il à l'oreille tandis que je me lève pour rejoindre Serena.

Grisée par ce rapprochement fugace, je me contente de hocher la tête en tentant de ne pas virer au rouge tomate.

Je m'avance dans le couloir de l'écurie pour rejoindre le box de mon cheval du jour. Je suis impressionnée par sa taille au premier abord mais le beau bai brun m'attend tranquillement et lève la tête quand j'ouvre la porte. Il semble très docile tandis que je m'avance en lui disant :

– Salut toi ! Moi c'est Livia.

Il se laisse approcher facilement et vient nicher son nez sous mon bras.

*Je sens qu'on va bien s'entendre tous les deux.*

Alors que je le brosse pour le préparer, je sens une présence passer derrière la porte du box. Surprise, je me retourne rapidement et constate qu'un homme est en train de déposer mon équipement sur le porte-selle, accroché à la porte.

La stature imposante et cette barrière de cheveux m'empêchent de voir son visage mais je comprends immédiatement qu'il s'agit de la même personne qu'hier.

Curieuse, je sors du box, faisant comme si j'avais besoin du matériel mais il est déjà reparti dans le sens opposé. Sans savoir pourquoi, ce type m'intrigue même s'il semble étrange et malpoli. Même pas un bonjour ! Charles m'a bien prévenue de ne pas m'en approcher. Il le connaît mieux que moi et il est tellement attentionné à mon égard que je devrais sans doute suivre ses conseils. Peut-être s'agit-il d'un prisonnier en réinsertion ? D'où cette interdiction d'échanger avec quiconque ? Cette idée me glace et je retourne terminer de préparer ma monture pour rejoindre la carrière extérieure.

– Je vous laisse échauffer vos chevaux, nous ordonne Serena pendant qu'elle s'installe sur un plot pour détailler nos postures.

Alors que je commence à trotter, je remarque que Quercy est un cheval très à l'écoute. Il répond aux ordres rapidement et ne semble pas effrayé par les éléments extérieurs.

– Livia, descends tes talons ! me crie la professeure du fond de la carrière.

Je suis ses conseils à la lettre et règle ma position. Sixtine semble beaucoup moins sereine et se fait reprendre à plusieurs reprises. Intérieurement, je jubile du fait qu'elle, d'ordinaire si sûre de ses performances, soit mise en difficultés. Une fois les chevaux prêts, Serena nous fait travailler sur des barres au sol afin de constater le niveau de chacun.

Après cette séance, nous descendons et ramenons nos montures à l'écurie. Je desselle et commence à sortir mon cheval pour aller le doucher quand Serena m'interpelle :

– Non Livia ! Pour les soins, on fera une petite session à part mais pour l'instant, tu laisses le palefrenier s'en occuper. Viens faire des étirements pour ne pas être courbaturée cet après-midi. L'entraînement est intensif et un bon cavalier se doit de prendre soin de lui.

– Et de sa monture aussi, non ? la questionné-je franchement.

– Quelqu'un s'en charge pour toi, conclut-elle en tendant le doigt derrière moi.

En me retournant, je constate que le mystérieux garçon repart en sens inverse, accompagné de Quercy.

*Alors, c'est à ça qu'il sert ?*

Aussi surprenant que cela puisse paraître, je l'envie. Pour moi, m'occuper des chevaux est presque, voire encore plus plaisant, que de les monter.

Durant le déjeuner, Charles nous rejoint et nous abordons différents sujets tels que nos études, nos lieux d'habitation...

Je constate alors que Chiara ne vit qu'à dix minutes de chez moi, ce qui nous fait un léger point commun.

– Et toi, Livia, tu as un copain ? me lance Charles sans sourciller.

– Euh... non, pas en ce moment, réponds-je, stupéfaite par sa question aussi directe qu'indiscreète.

– J'ai du mal à y croire, renchérit-il, aguicheur.

Je me contente de rire en guise de réponse. Quel tombeur, ce mec !

Face à moi, Sixtine me fixe en fulminant jusqu'à ce que Joséphine dépose nos plats sur la table. Cette femme ressemble de près à ma grand-mère maternelle : cheveux blancs, un peu ronde, toujours un tablier accroché autour de la taille.

C'est l'intendante du site et sa cuisine est divine. Elle traite les stagiaires comme ses petits-enfants et nous materne.

– Ça y est, tu sors l'artillerie lourde de séduction, mon petit Charles ? lui lance-t-elle en posant les mains sur ses épaules.

– Oh, ça va, Jo ! répond-il un peu embarrassé.

Conscient du malaise qu'il vient de causer, il se reprend :

– J'ai la chance d'être entouré de jolies filles, j'en profite.

Bien que légèrement agacée qu'il n'assume pas ses paroles, je peux comprendre que la situation le mette mal à l'aise.

– Je confirme ! Vous êtes tous mignons mes petits ! conclut Joséphine, bienveillante.

Sixtine ne peut s'empêcher de se lever de table pour déposer un baiser sur la joue de Charles avant de le remercier du compliment.

*Eh ben, elle ne perd pas le nord celle-là !*

L'après-midi, nous enchaînons quelques obstacles et je deviens de plus en plus complice avec ma monture. Je commence à comprendre sa façon de fonctionner. Serein, Quercy m'emmène voler au-dessus des barres. Cet exercice semble être un simple amusement pour lui.

Je le félicite en lui caressant l'encolure quand Serena me reprend :

– Livia, pour les sentiments, c'est après. Reste concentrée, s'il te plaît ! N'oublie pas que tu es le maître et lui l'exécutant. L'essentiel, c'est qu'il réponde à tes ordres de la meilleure des manières.

Je suis choquée par ses propos mais je préfère ne pas riposter et me joindre aux autres en silence. La prof reprend la parole de façon directive pour nous dire :

– Écoutez-moi bien. Ces chevaux sont des machines de compétition. Vous, vous êtes là pour les pousser à l'excellence et pour cela, vous devez vous surpasser. Les maîtres, c'est vous et nous vous formons pour intégrer l'élite des cavaliers français. Vous devez vous concentrer sur vos postures pour ne faire aucune erreur. Une chose à retenir dans ce monde : il y a vous, dit-elle en levant la main en l'air, signe que nous sommes situés en haut. Et les équipes techniques, continue-t-elle en baissant la main. Focalisez votre énergie sur les résultats. C'est tout ce qui compte !

Le discours de Serena m'a remotivée et je suis prête à donner le meilleur de moi-même pour les prochains jours.

Après nous avoir fait retravailler sur les trajectoires à tenir lors d'un parcours en nous rappelant qu'il ne faut pas aborder un obstacle sans avoir agrandi les virages, Serena nous libère vers dix-huit heures. Cette journée m'a épuisée mais je prends tout de même le temps de m'occuper de Quercy. Il m'a permis d'être en confiance et m'a fait passer une bonne première journée de stage. Je me dois au moins de lui rendre la pareille en le brossant vigoureusement pour le détendre après l'effort. Serena me fait remarquer que je ne dois pas y passer des heures donc je me dépêche de terminer et quitte l'écurie.

Nous avons quartier libre jusqu'à vingt heures. Ce soir, une fête rassemble tous les stagiaires des différentes promos. J'ai hâte de me défouler et pour cela, je pars me préparer. Comme si la compétition était partout, j'ai envie de me faire belle ce soir.

**Découvrez la suite,  
dans l'intégrale du roman.**

**Disponible :**

## **S.O.E.N.: Secret et fascinant**

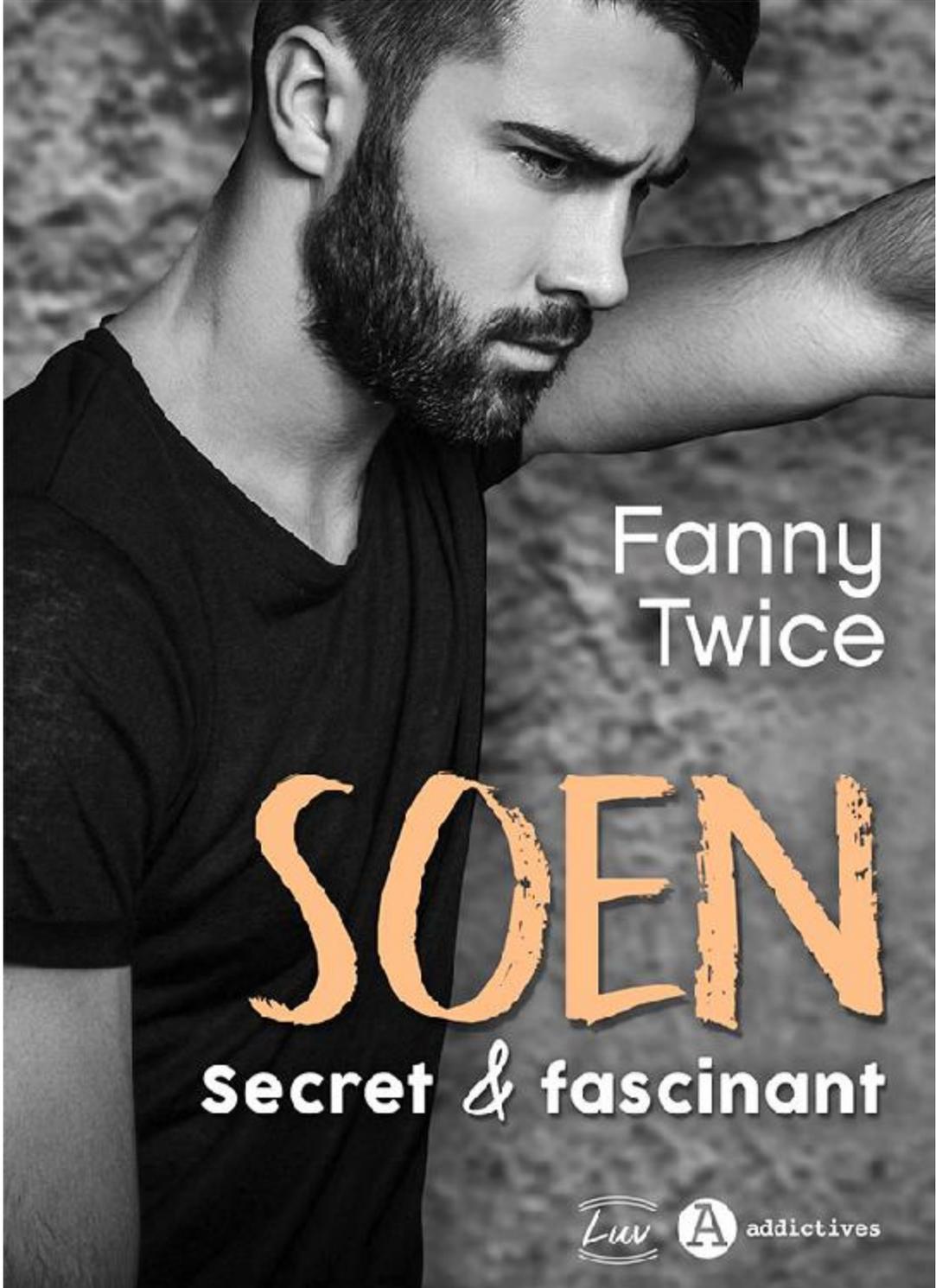
Soen est sombre et mystérieux, et refuse de livrer ses secrets.

Livia est curieuse, solaire et veut tout savoir de lui.

Elle déboule dans sa vie comme une tornade, mettant le bazar et se moquant bien de ses regards noirs.

Acceptera-t-il de prendre le risque de vivre pour elle ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Fanny  
Twice

# SOEN

Secret & fascinant

Luv  additives

**Retrouvez  
toutes les séries  
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© Edisource, 100 rue Petit, 75019 Paris

Juillet 2020

ISBN 9791025749685

ZIZY\_001